

NOUVELLES INSTRUCTIVES

Bibliographiques, Historiques & Critiques de Médecine, Chirurgie & Pharmacie, pour l'année 1787;

OU

RECUEIL RAISONNÉ

De tout ce qu'il importe d'apprendre pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs, relatives à l'Art de guérir.

DÉDIÉ à S. A. S. Monseigneur le Duc d'ORLÉANS, premier Prince du Sang,

PAR M. RETZ.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez MÉQUIGNON, l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

AVEC PRIVILÉGE.

Non ullam aut vim aut insidias hominum judiciis facimus, aut paramus; verum eos ad res ipsas, & rerum fœdera adducimus, ut ipsi videant quid habeant, quid arguant, quid addant atque in commune conferant.

Baco.



OUVRAGES du même Auteur, qui se trouvent chez le même Libraire.

I.

MÉTÉROLOGIE appliquée à la Médecine & à l'Agriculture, Ouvrage qui a remporté le Prix, au jugement de l'Académie de Bruxelles en 1778, sur cette question.

Décrire la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, en indiquer les influences, tant sur l'économie animale que végétale; marquer les suites fâcheuses que peuvent avoir des changemens notables dans cette température, avec les moyens d'y obvier.

Avec un TRAITÉ *d'un nouvel Hygromètre comparable*, in-8°. avec figures.

II.

RECHERCHES Pathologiques, Anatomiques & Judiciaires, sur les signes de l'empoisonnement; ou Réponse à cette question :

Quels sont, dans les Malades & les Cadavres, les signes certains d'après lesquels un Médecin puisse décider qu'un homme a été empoisonné par un corrosif, lorsqu'il lui faut éclairer les Juges sur ce délit? *in-8°.*

III.

PRÉCIS d'Observations, sur la nature, les causes les symptômes & le traitement des Maladies épidémiques qui règnent tous les ans à Rochefort, & qu'on observe de temps en temps dans la plupart des Provinces de France, avec des Conseils sur les moyens de s'en préserver, in-12.

IV.

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire de la Jonglerie, dans lequel on démontre les phénomènes du Mesmérisme, seconde édition, in-8°. avec figures.

V.

FRAGMENS sur l'Electricité humaine, Premier Mémoire, *contenant les motifs & les moyens d'augmenter & de diminuer le fluide électrique du corps humain dans les Maladies qui l'exigent.*

VI.

Second Mémoire, *contenant des recherches sur la cause de la mort des personnes foudroyées, & sur les moyens de se préserver de la foudre, in-12.*

VII.

DES MALADIES de la Peau, particulièrement de celles du visage & des affections morales qui les accompagnent; leur origine, leur description, leur traitement. Nouvelle édition augmentée, *avec figures.*

TABLE GÉNÉRALE

Des Matières contenues dans ce Volume. (*)

(*) Les matières qui exigent une place dans cet Ouvrage, quoique choiſies avec rigueur, & très-abrégées, ſe ſont tellement multipliées à meſure que la correſpondance de l'Auteur s'eſt étendue, qu'il en eſt reſté une partie dans le porte-feuille pour le volume ſuivant.

AVERTISSEMENT.

LA comparaiſon qu'on a bien voulu faire de cet ouvrage avec les *Nouvelles de la République des Lettres de* BAYLE, nous paroît plutôt un effet de l'indulgence du Public, qu'une preuve de ce que nos *Nouvelles* anniverſaires approcheroient de celles du Philoſophe qui s'eſt illuſtré en Hollande; notre plan n'embraſſe d'ailleurs qu'une très-petite partie des matières qui compoſoient l'ouvrage de Bayle; &, quant à la manière de les traiter, nous n'avons pas la prétention d'égaler ce célèbre écrivain. Mais nous faiſons tous nos efforts pour ne rien employer qui ſoit, par la juſteſſe, au-deſſous de ſes productions.

L'idée d'une comparaiſon auſſi flatteuſe & auſſi encourageante nous a fait rechercher les *Nouvelles* du dix-ſeptième ſiècle ; en les parcourant, nous avons regretté de ne pas les avoir eu plutôt ſous les yeux ; outre qu'elles nous auroient effectivement ſervi d'un excellent modèle, nous n'aurions pas négligé ſur-tout de rapporter quelques traits de la Préface de cet Ouvrage, qui conviennent parfaitement à celui-ci, & que nous allons copier comme l'expreſſion ſincère des ſentimens qui préſident au travail que nous avons entrepris.

» On ſe contentera, dit Bayle (dans ſes Nouvelles), d'un raiſonnable milieu entre la ſervitude des flatteries & la hardieſſe des cenſures. — Si nous approuvons ou ſi nous réfutons quelque choſe, ce ſera ſans conſéquence;

nous n'aurons pour but que de *fournir de Nouvelles occasions aux savans de perfectionner l'instruction publique.* Nous déclarons en second lieu que nous soumettrons, ou plutôt que nous abandonnons nos sentimens à la censure de tout le monde : en appellera qui voudra, & nous dirons ici, avec un des premiers esprits de l'antiquité, que n'étant point esclaves de nos opinions, nous les verrons maltraiter sans nous en mettre en colère. Les goûts sont si différens, même parmi les grands esprits, même parmi ceux qui passent pour être les meilleurs connoisseurs, qu'on ne doit ni s'étonner, ni se fâcher, de n'avoir pas l'approbation de tous les bons juges; cela ne doit nullement troubler la *satisfaction que les auteurs ont d'eux-mêmes & de leurs Ouvrages* «.

Un autre trait par lequel les *Nouvelles de Médecine* pourroient ressembler à celles de Bayle, seroit peut-être dans la destinée de ces deux ouvrages : Bayle a éprouvé à ce sujet de petites persécutions de la part de quelques Ecrivains dont les productions ne leur avoient pas rapporté le tribut de louanges qu'ils en avoient espéré ; nous avons été surpris d'entendre aussi autour de nous quelques plaintes de la part d'un petit nombre d'auteurs contemporains, dont les ouvrages ont exigé des réfutations. Convaincus de l'injustice de ces plaintes, & pour éviter dans la suite le reproche absurde de nous tenir cachés pour mal faire, nous avons cru devoir cesser de garder l'anonyme.

En nous faisant connoître, nous nous imposons l'obligation encore plus

ſévère qu'auparavant, de reſpecter le Public, c'eſt-à-dire d'uſer de la plus grande circonſpection dans nos rapports, & ſur-tout de ne parler avec éloges que des productions qui paroîtront le mériter. Cette conduite franche ſera approuvée par toutes les perſonnes impartiales : les auteurs à qui elle pourroit déplaire, ſont priés de remarquer que ce n'eſt pas de nous qu'ils auroient à ſe plaindre, mais des motifs qu'ils auroient ſuggérés à tous ceux dont l'amour de l'art l'emporte ſur les conſidérations particulières. Nous eſpérons qu'aucune conſidération n'altèrera notre impartialité. Pour nous garantir de ſurpriſe de la part de nos propres ouvrages, nous continuerons d'en rendre ſimplement compte, & de ne porter ſur eux, que les jugemens publiés ailleurs.

A la vérité quelques ménagemens qu'on mette en uſage dans la critique, ils effacent quelquefois difficilement la ſuſceptibilité de l'amour-propre; il n'y auroit qu'un moyen de plaire à tous : celui de tous louer; cette méthode fort uſitée de nos jours eſt ſans contredit la plus facile; mais elle ne ſauroit être celle des Médecins obſervateurs qui ont continuellement ſous les yeux, les maux innombrables qui réſultent des erreurs relatives à la ſanté.

Lorſqu'animé du déſir de rendre ſervice à ſes ſemblables dans une matière auſſi intéreſſante que celle-ci, on a le courage de ſurmonter, en faveur du motif, la répugnance qu'on trouve à contredire; lorſqu'on donne une partie de ſon temps à l'étude des nouvelles connoiſſances; qu'on s'ap-

plique à les comparer avec les anciennes, & à recueillir des résultats qui perfectionnent l'instruction ; lorsqu'après avoir rempli ce but pour soi, on tâche de faire que les autres tirent le même parti du même travail ; lorsqu'on traite ces matières sans prétention ; qu'on les analyse sans partialité ; qu'on réfute sans autre moyen que celui des autorités plus puissantes, des faits plus connus, plus persuasifs ; on doit être au-dessus des mécontentemens particuliers que la critique occasionne ; ces mécontentemens eux-mêmes prouvent plus que toute autre chose, l'utilité d'un tel travail.

Ce Recueil contiendra la substance de tout ce que les Médecins, Chirurgiens & Pharmaciens auront mis au jour, l'analyse des *ouvrages*, relatifs à la pratique de leur art, le résultat

de leurs *obſervations*, & la réfutation fondée ſur les faits, des erreurs qui pourroient s'être gliſſées dans ces productions. On y donnera des armes ſuffiſantes contre la *charlatanerie*, en montrant les nouveaux piéges tendus par la cupidité, avec une indifférence criminelle pour la vie des perſonnes qui s'y laiſſent prendre.

On s'y inſtruira en très-peu de temps des matières relatives à l'art de guérir, qui intéreſſent aujourd'hui généralement toutes les claſſes de citoyens. Avec cet Ouvrage, les perſonnes qui ne ſont pas de l'art, & qui veulent prendre une idée des livres nouveaux de Médecine, peuvent ſe diſpenſer de faire la dépenſe de les acheter, & d'employer un temps conſidérable à leur lecture; c'eſt un avantage, dans un temps où l'on

veut ſavoir le plus de choſes qu'il eſt poſſible, & cependant donner très-peu de temps à l'étude. Les gens de l'art eux-mêmes, ſuffiſamment inſtruits & très-employés à la guériſon des maladies, n'ont pas beſoin d'autres livres que des *Nouvelles inſtructives* pour augmenter leurs connoiſſances de celles qui réſultent des recherches des autres, & en procurer les fruits à leurs malades.

Nos vues, nouvellement propoſées, ſur les cauſes des *maladies populaires*, dont il a été queſtion dans les volumes précédens, & dont nous continuerons de nous occuper encore quelque temps, ſe ſont étendues cette année ſur des objets préliminaires qui nous avoient échappés d'abord; nous les avons remis à leur place dans *deux diſcours* qui précèdent le *Tome I.*

des NOUVELLES *pour l'année* 1785, & remplacent une espèce de calendrier qui n'a pas paru du goût le plus général. On verra que nous y rétractons nous-mêmes une opinion que nous avions adoptée, & suivie avec assez de succès dans un ouvrage couronné par une Académie, & goûté par les gens de l'art, intitulé *Météorologie appliquée à la Médecine*, &c.

Plus il doit en coûter à un Ecrivain pour convenir publiquement de son erreur, plus les motifs qui l'ont déterminé, paroissent dignes de confiance, & plus cette conduite franche est d'un exemple encourageant. Pendant la jeunesse, l'avidité de s'instruire & de connoître, une certaine admiration, mêlée de crainte, que les préjugés d'éducation laissent quelquefois

long-temps, & le défaut d'expérience, introduisent dans l'esprit d'un Etudiant, des erreurs qui y prennent racine, qui s'y reproduisent, qui s'emparent insensiblement de toutes ses facultés; bientôt il ne lui est plus possible de reconnoître la vérité quand elle se présenteroit nue, il fait, malgré lui, autant d'efforts en avançant en âge, pour s'en éloigner, qu'il en a fait d'abord pour la rechercher. S'il trouve quelquefois dans ses idées, des doutes sur ses opinions; l'amour-propre mal entendu, qui a engendré l'entêtement, la défiance de ses propres moyens de persuasion, le nombre, le poids des avis dont il peut s'appuyer; l'autorité imposante des adversaires qu'il auroit à combattre, s'il prétendoit à les détromper, à innover; enfin l'embarras du travail &

la crainte de ne pas le voir couronné de ſuccès ; toutes ces circonſtances aſſerviſſent ſous le joug des opinions erronées : non-ſeulement on a été trompé, l'on veut encore ſouvent tromper les autres ; ou du moins l'on obéit machinalement à une impulſion qui porte à empêcher que les autres ſortent de l'erreur à laquelle on eſt attaché.

Il y aura d'ailleurs néceſſairement une claſſe de perſonnes auxquelles nos nouvelles vues ſur les cauſes des maladies populaires, ne plairont pas, & cette claſſe n'eſt pas celle qui a le moins de ſectateurs & de partiſans : elle eſt compoſée, comme le dit M. FONTANA à l'occaſion d'une autre erreur, » de ces prétendus Phyſiciens qui expliquent la nature devant leur bureau, qui méditant des faits mal

vus, & copiés dans les livres, en devinent aussi-tôt les ressorts, qui se figurent comme réelles des causes idéales, pour expliquer des effets qui n'ont jamais existé que dans leur imagination, qui préfèrent enfin les romans aux faits & à la vérité «.

Quant aux Médecins les plus attachés aux opinions que nous allons combattre, ce seront sur-tout ceux que la prévention emporte & que l'amour-propre rend injustes; ceux qui souffrent difficilement qu'une vérité prospère, s'ils ne l'ont pas découverte, & qui se sont fait un systême de n'approuver jamais une idée neuve, quoique sage & utile, comme quelques personnes s'élèvent quelquefois dans les cercles, contre des faits avérés, seulement parce que d'autres les ont exposés.

Quoiqu'il en soit, nous espérons

pouvoir ſurmonter tous ces obſtacles. Le *premier article* de ce troiſième volume des ANNALES *de Médecine*, ſera conſacré à développer de plus en plus les motifs qui doivent faire rejetter les cauſes des maladies populaires qui ſont généralement adoptées, comme inſuffiſantes dans la théorie, & comme des ſources d'erreurs pernicieuſes dans la pratique. Ces motifs ſeront tirés d'une quantité de faits recueillis avec choix, & rapprochés les uns des autres avec le plus grand ſoin, conformément au projet d'en tirer des réſultats ſatisfaiſans.

Les analyſes raiſonnées de tous les *ouvrages*, tant françois qu'étrangers, relatifs à la Médecine, à la Chirurgie, & la Pharmacie PRATIQUES, ſeront la matière du *ſecond article*. On rapportera dans le *troiſième article*, un extrait de diverſes *obſervations & ré-*

flexions utiles, nouvellement miſes au jour. Les *remèdes à l'index* ſeront dénoncés dans le *quatrième article.* L'ouvrage ſera terminé, comme à l'ordinaire, par trois tables alphabétiques, dans leſquelles on verra d'un coup-d'œil les ſujets dont il aura été queſtion dans l'ouvrage; la première ſera celle des *auteurs*; la ſeconde celle des *maladies*, & la troiſième celle des *remèdes.*

Dans dix ans, que diſons-nous? d'une année à l'autre, il ne s'agira plus de ſavoir ſi tel auteur a été contredit, & par qui? Le Lecteur qui ne fait aucune acception des perſonnes, & qui verra les critiques conſignées dans les *Nouvelles de Médecine*, motivées par les productions qui y ſeront analyſées, goûtera d'autant plus cette entrepriſe, qu'on aura montré plus de courage à l'exécuter; & pour ré-

pondre d'avance à tout ce que la partialité pourroit faire dire ou écrire dans la ſuite contre l'auteur, il ſe contentera d'emprunter le paſſage ſuivant de SYDENHAM, qui rend parfaitement notre diſpoſition dans le même cas.

» S'il ſe trouve donc encore de ces gens ſatyriques & furieux, qui ſe plaiſent à ſe déchaîner contre moi, ſans ſe donner la peine d'examiner, ſans prévention, ſi ce que je dis eſt vrai ou non ; j'eſpère que je les ſupporterai tranquillement, du moins je ne leur rendrai point injure pour injure ; je ne leur oppoſerai d'autres armes que la réponſe de *Titus Tacitus* à *Metellus* qui l'inſultoit ; vous pouvez, lui diſoit-il, m'attaquer librement, puiſque je ne répondrai point : vous avez appris à outrager les gens ; & moi, à qui la conſcience ne reproche rien, j'ai appris à mé-

priſer les outrages : ſi vous êtes maître de dire effrontément tout ce qui vous vient à la bouche, je ſuis maître d'écouter, ſans m'offenſer de tout ce qui vient frapper mes oreilles «.

Extrait du *Journal de Phyſique*, Mars 1786.

» Ce ſecond volume des *Annales de Médecine*, eſt plus conſidérable que celui de l'année dernière, & en quelque ſorte plus intéreſſant ; c'eſt un abrégé de tout ce qui s'eſt paſſé de neuf en Médecine pendant l'année 1785 ; l'auteur anonyme n'a rien omis de ce qui pouvoit rendre cet ouvrage piquant «.

Extrait du *Journal de Paris*, 30 Mars 1786.

» Si depuis le commencement de ce ſiècle on eût publié chaque année un volume où toutes les découvertes & les expériences re-

latives à l'art de guérir euſſent été conſignées, & les divers ſyſtêmes diſcutés avec ſoin ; ſi l'on y avoit dénoncé les efforts du charlataniſme qui s'eſt reproduit ſous tant de formes différentes, & que l'on y eût ajouté des notices raiſonnées de tous les ouvrages de Médecine, Chirurgie & Pharmacie ; aſſurément cette collection paroîtroit très-précieuſe ; elle ſeroit par conſéquent fort recherchée. Voilà *ce qui nous a manqué juſqu'à préſent*, & ce que l'Auteur de ces Nouvelles a entrepris depuis l'année dernière. Ce ſont de véritables *Annales de Médecine* ; il ne faut que jetter les yeux ſur quelques articles pour ſe convaincre que nous en ſommes redevables à quelqu'un de très-exercé dans l'obſervation & la pratique. » Le but de cet Ouvrage, dit-il dans ſon Avertiſſement, eſt d'expoſer les nouvelles connoiſſances, d'en porter un jugement fondé tant ſur les jugemens des ſavans contemporains que ſur les écrits des Auteurs qui ont précédé

précédé, d'éloigner les théories, de faire connoître les erreurs, d'écarter les abus, d'apprécier tout ce qui concerne l'art de guérir exclusivement, de présenter des résultats certains aux Médecins qui pourroient souvent flotter entre le pour & le contre, faute d'éclaircissemens suffisans, enfin de mettre les résultats à la portée du Public, avide des objets qui intéressent la santé, incapable d'en connoître par lui-même, & cependant toujours enclin à prononcer dans cette matière «. Ce volume contient donc un précis de tout ce qui s'est passé de neuf en Médecine pendant l'année 1785. On y rend un compte détaillé de *quatre-vingt-sept Ouvrages nouveaux*, écrits en diverses langues; on y commente *soixante-huit Observations* importantes consignées dans différens Journaux & autres Ouvrages; on y dénonce *vingt-sept remèdes de Charlatans* & *cinq* nouveaux *traits de jonglerie*, parmi lesquels on verra avec plaisir

l'hiſtoire du *Somnambuliſme*, rejeton du *Magnétiſme animal.* Il y eſt queſtion de *cent quatre-vingt cinq* Auteurs modernes dont la plupart ſont vivans, de *deux cents cinquante maladies* & de *deux cents vingt-cinq remèdes* propres à y être appliqués. Enfin, l'Auteur paroît s'être étudié à ne rien omettre de ce qui peut rendre ſon Ouvrage intéreſſant, ſoit par le choix des matières, ſoit par les traits d'érudition qu'il y a ſemés, ſoit par ſes propres réflexions ſur les ſujets qui lui ont paru avoir beſoin d'être diſcutés «.

Extrait du *Mercure de France*, 8 Avril, 1786.

» C'eſt ſans doute une idée heureuſe que celle d'un Ouvrage deſtiné à nous faire part des découvertes qui ſe font journellement dans l'art de guérir, & à nous prémunir contre les erreurs qui peuvent influer ſur notre exiſtence. Le plan (des *Nouvelles de*

Médecine) nous a paru bien tracé & bien exécuté. On voit que c'eſt l'ouvrage d'un bon eſprit, & d'un homme très-inſtruit de la matière qu'il traite. L'Auteur eſt quelquefois ſévère dans ſes jugemens, & par-là même bien des gens le trouveront injuſte ; mais tout Lecteur ſenſé ſe ſouviendra que c'eſt ſur-tout dans ce genre qu'une fade complaiſance ſeroit auſſi coupable que dangereuſe «.

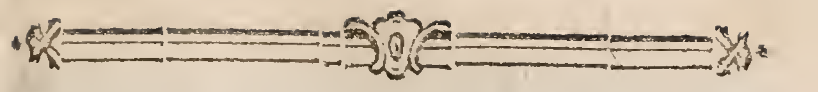
Extrait de la *Gazette Salutaire*, 1786, n°. 26.

» Cette production réunit pluſieurs avantages ; elle préſente d'abord, dans les analyſes des livres qui ont paru pendant l'année, un état des connoiſſances actuelles en Médecine ; & ces notices étant faites *avec franchiſe*, nous apprennent à apprécier le travail des Auteurs, &c. «.

Nota benè.

Quoiqu'on ſoit encore ſur le point de changer la forme du JOURNAL DE MÉDECINE, ſi l'on en croit au nouveau plan annoncé dans des *notes hiſtoriques*, miſes à la tête du cahier de Décembre 1786, & que ce nouveau plan ſoit précisément celui que nous ſuivons depuis deux ans, diviſé de la même manière, énoncé dans les mêmes termes, en pluſieurs endroits; nous prévenons le Public que nos NOUVELLES n'ont rien de commun avec ce Journal, & que la *Bibliographie médicale univerſelle* à laquelle les auteurs du Journal de Médecine promettent de s'appliquer, *à compter du moment préſent*, n'aura jamais rien de commun avec celle qui ſortira de nos mains, ſi ce n'eſt ce que ces Auteurs nous feront l'honneur de nous prendre de plus que notre plan, dont ils s'emparent ſans ſcrupule.

NOUVELLES



NOUVELLES DE MÉDECINE, 1787.

ARTICLE PREMIER.

Observations sur les constitutions de l'Atmosphère & des Climats, considérées comme causes des Maladies populaires.

Avant-Propos.

» De tout temps on a imaginé beaucoup de causes accidentelles des maladies populaires, & on a adopté quantité de notions concernant leur origine; cependant quoique les hommes soient sujets à respecter aveuglément les opinions qui sont établies depuis long temps, ou généralement reçues, bien des Médecins & d'autres qui ont réfléchi mûrement sur cette matière, n'ont jamais été pleinement satisfaits de ces idées. Or, tant que la première cause de ces maladies sera inconnue, ou enveloppée dans l'incertitude, on ne peut employer

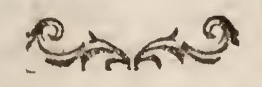
aucun moyen de les prévenir, ni d'en arrêter les progrès ".

Depuis l'époque à laquelle la difficulté de découvrir la cause première des maladies populaires a donné lieu à cette réflexion sage d'un Médecin très-expérimenté, les Gens de l'Art ont redoublé leurs recherches, les Gouvernemens ont accordé à ce sujet des encouragemens, & le Public attend avec impatience qu'il résulte des travaux excessivement multipliés sur cette matière, des motifs de soulagement & de consolation.

Faut-il qu'avec d'aussi belles espérances on soit forcé de reconnoître, en parcourant de l'œil les productions auxquelles ces recherches ont donné le jour, pour remplir un but aussi utile, que le *préjugé & l'imitation* ont présidé à tous les résultats, & que ces deux sources intarissables des erreurs humaines ont détourné de la vérité les Médecins & les Physiciens les plus éclairés, les plus faits pour reconnoître la nature, s'il n'eussent pas été prévenus !

Notre dessein seroit de fixer le but des recherches incertaines des Gens de l'Art sur la cause des maladies populaires, dont on n'a rien découvert jusqu'ici de positif, & de pro-

céder, dans cette entreprise intéressante, par les faits. Ces faits persuaderont que l'on trouvera les causes des maladies populaires à la portée des sens, chaque fois qu'on voudra les y reconnoître, & qu'on ne sera plus obligé de les supposer dans des influences le plus souvent invraisemblables & toujours inconséquentes ; ils communiqueront des lumières sûres pour nous diriger vers le traitement des épidémies commençantes, dans lesquelles la plupart des Médecins sont ordinairement embarrassés ; enfin ils indiqueront des moyens de prévenir ces maladies, à la découverte desquels l'opinion a élevé en vain depuis quelque temps divers monumens sur d'autres bases que l'observation. Ces moyens seront universellement adoptés dès que les motifs satisfaisans en seront mis au jour. Des résultats d'observations météorologiques, cliniques & anatomiques innombrables, nous serviront à détruire le prestige.



Des constitutions de l'atmoſphère conſidérées comme cauſes des maladies populaires.

Les maladies populaires ſe ſont multipliées, & elles ont pris un caractère d'univerſalité qui fixe l'attention de tous les Gens de l'Art ; nous avons été convaincus de ces deux vérités par le rapprochement des obſervations d'une quantité de Médecins ſur les maladies populaires qui ont régné depuis le milieu de ce ſiècle ; nous avons reconnu que ces maladies ont été dans tous les pays, chez les individus de toutes les conditions, & dans toutes les circonſtances de trois eſpèces principales, ou des fièvres *intermittentes* & rémittentes, ou des fièvres *inflammatoires*, *putrides*, *bilieuſes* & *malignes*, ou la *dyſſenterie*, le *ſcorbut* & la *peſte*. » On ne peut s'empêcher d'admirer, ſuivant un Auteur moderne, le ſyſtême uniforme de la nature, qui, dans des climats ſi éloignés (en Amérique), conſerve aux maladies les caractères qui les font reconnoître pour être de la même famille que celles d'Europe «. De ſorte que toutes les maladies populaires ſe réduiſent, pour ainſi

dire, à une ſeule & même maladie épidémique qui règne ſous trois ou quatre modifications, & qui ne procède que d'une ſeule & même cauſe, ſuſceptible auſſi d'être modifiée diverſement.

Les difficultés que nous avions trouvées à admettre cette conſéquence, ont été levées par le réſultat des obſervations faites en différens endroits très-éloignés & rapprochées les unes des autres. Par ces obſervations, nous avons vu que les trois principales modifications de la maladie populaire ſe ſont rencontrées très-ſouvent dans la conſtitution d'une même épidémie; & que, d'autre côté, une infinité d'épidémies ſéparées par les temps & les lieux où elles régnoient, n'ont pas offert d'autre caractère que l'une ou l'autre de ces modifications.

Le principal inconvénient qui réſulte de ne pas connoître la véritable cauſe de la maladie populaire, eſt qu'on ſe laiſſe ſéduire par le préjugé qui fait accroire que l'air ou la conſtitution des ſaiſons, ou des climats, en eſt la ſource : nous avons déjà diſcuté cette opinion & fait voir qu'elle eſt ſans fondement (*Nouvelles*, 1786, *Art. I.*). La première idée d'attribuer les maladies à l'air, n'a pas

d'autre origine que celle qui a porté des peuples ignorans & barbares, à adorer le ſoleil, ou tout autre idole. De même que les lumières de la phyſique ont diſſipé la ſuperſtition des premiers hommes, de même l'on verra s'évanouir l'erreur qui a prévalu ſur la cauſe de la maladie populaire, dès qu'on aura ſous les yeux un réſultat d'obſervations approfondies concernant des objets dont l'influence ſur la ſanté eſt bien plus remarquable que celle de l'air.

SYDENHAM s'eſt exprimé ainſi (*Des maladies épidémiques*): » Mais quoique j'aie obſervé avec la plus grande attention, les diverſes conſtitutions de chaque année eu égard aux qualités évidentes de l'air, afin de trouver dans ces obſervations les cauſes d'un ſi grand nombre d'épidémies ſucceſſives, j'avoue cependant que je n'ai retiré juſqu'ici de mes recherches, aucun réſultat ſatisfaiſant: je remarque au contraire que pendant les années dont les conſtitutions ſont les plus analogues, il règne des maladies tout-à-fait différentes entr'elles, & *vice verſâ*«.

CHIRAC qu'on ne ſauroit trop conſulter quand il s'agit de vérifier des réſultats d'obſervations, & dont l'autorité nous a déjà ſervi pour

détruire une opinion particulière ſur les cauſes des maladies populaires (1786. p. 433.) Chirac témoigne ailleurs ſon étonnement de ce que tant d'habiles Médecins ont ainſi pris le change ſur les cauſes des maladies, & de ce qu'ils ont eu recours à des *cauſes occultes* pour s'en rendre raiſon, tandis qu'il eſt ſi aiſé d'avoir ſur cette matière des éclairciſſemens qu'on peut mettre à la portée des ſens. Ce ſavant Médecin convient ailleurs : » qu'après avoir obſervé long-temps, le nom de *malignité* qu'il avoit donné juſqu'alors à diverſes influences, ne fut plus pour lui qu'un mot dépouillé de toutes ſortes d'idées, dont il avoit couvert ſon défaut de connoiſſances ſur la cauſe réelle & véritable des grands accidens qui accompagnent les maladies — Je revins, dit il, de cet état comme d'une eſpèce d'illuſion & de ſonge où j'étois tombé par la lecture des anciens obſervateurs «. (*Traité des fièvres malignes, & autres.*)

Quoiqu'on ait beaucoup plus obſervé depuis Sydenham & Chirac qu'avant ces Médecins célèbres, on ne voit pas que les obſervations poſtérieures à celles qui les ont éclairé, aient rendu les Médecins qui ont ſuccédé plus circonſpects, ni qu'elles les aient

attiré ſur la route qui leur avoit été ſi heureuſement tracée. Malgré la juſteſſe des réflexions précédentes, les opinions favorables à diverſes cauſes occultes de la maladie populaire, ont gardé l'empire des eſprits, & même de l'eſprit des Médecins qui paſſent pour obſervateurs, & auxquels il eſt par conſéquent dangereux d'accorder trop de confiance.

L'Auteur d'un ouvrage imprimé l'année dernière, qui nous eſt tombé depuis peu entre les mains, a pouſſé plus loin que Chirac ſes réflexions ſur le même ſujet, tirées des diſpoſitions ultérieures des Médecins, que Chirac ne peut avoir obſervées. » Tous les âges de la Médecine, dit M. Ramel, ont été marqués par des ſyſtêmes; le ſyſtême qui caractériſe l'âge de la Médecine dans lequel nous ſommes, eſt le *ſyſtême météorologique & conſtitutionnaire*. Toute la République de Médecine a les yeux fixés ſur l'air. Toutes les recherches ſont dirigées vers ce fluide. On lui attribue la génération de toutes les maladies. Il eſt devenu l'artiſan de toutes les épidémies. Les baromètres, les thermomètres, les hygromètres & les eudiomètres fixent ſeuls des recherches qui ſeroient peut-être plus utiles à notre Art, ſi elles étoient dirigées vers d'autres objets «.

—» La trop grande extenſion que la Médecine moderne a donnée à ce principe (que l'air influe ſur la ſanté), & qu'Hyppocrate, qui en fut le partiſan zélé, commença lui-même à trop généraliſer, a produit — cette foule d'oiſeuſes obſervations météorologiques dont tous les ouvrages nouveaux ſont remplis, cette quantité de faſtidieuſes hiſtoires d'épidémies ſur leſquelles la preſſe Françoiſe gémit depuis quelques années, ſans compter les épidémies dont pluſieurs Médecins nous préparent les hiſtoires fidèles, épidémies conſtamment & invariablement attribuées & rapportées aux différentes variations atmoſphériques: — Syſtême qui s'accrédite cependant de jour en jour par *l'accueil favorable qu'il reçoit de quelques aſſociations diſtinguées* — & qui prouve que l'eſprit humain outre-paſſe facilement les bornes du vrai «.

— » Le corps animal ne manqueroit pas d'être affecté à chaque inſtant d'une manière très-ſenſible & très-incommode par les différentes modifications & variations atmoſphériques, ſi le fluide ambiant exerçoit réellement ſur lui une action auſſi énergique, un pouvoir auſſi abſolu, un empire auſſi tyran-

nique que celui que la Médecine moderne lui attribue d'une manière très-gratuite «.

— » Quelle erreur plus manifeſte & plus ſenſible d'ailleurs, que celle d'inculper ſans ceſſe ce fluide, de le regarder comme l'artiſan de toutes les maladies remarquables par leur univerſalité & par la reſſemblance de leurs ſymptômes, & de ne s'attacher preſque jamais, dans la recherche des cauſes des maladies épidémiques, à la qualité des boiſſons, à celle des alimens qui agiſſent ſur le corps animal d'une manière bien plus immédiate, aux arts nuiſibles établis dans certaines villes, à la manière de vivre de leurs habitans, enfin à leurs habitudes phyſiques & morales «.

» Ces recherches ſeroient ſans doute difficiles; il eſt plus aiſé d'inculper l'air & ſes différentes températures, le paſſage trop ſubit du chaud au froid ou du froid au chaud; il eſt agréable, on le ſent, en décrivant des épidémies, d'avoir toujours à ſa diſpoſition, & de trouver conſtamment ſous ſa main, des cauſes de ces maladies, & de puiſer à ſon gré dans l'air des cauſes prédiſpoſantes & occaſionnelles «.

— » Les Orateurs ont des lieux communs où ils peuvent prendre à leur gré des figures de

Rhétorique pour orner leurs diſcours : les Médecins de nos jours ont fait de l'air des lieux communs bannaux, où ils choiſiſſent à leur diſpoſition des cauſes de toutes les maladies qu'ils obſervent. Apperçoit-on aucun rapport entre toutes ces épidémies & la conſtitution à laquelle on l'attribue ? Ne rencontre-t-on pas à chaque inſtant des épidémies ſemblables attribuées à des conſtitutions atmoſphériques & à des variations de température qui n'ont rien de reſſemblant, & ne trouve-t-on pas des maladies très-diſſemblables à la ſuite des conſtitutions qui ſe reſſemblent le plus « ?

Nous n'avons pas voulu que le Public perdît rien de ce que M. Ramel a écrit de plus ſage ſur le ſujet que nous traitons, dans un ouvrage peu connu, intitulé *Conſultations de Médecine, & Mémoires ſur l'air de Gemenos*, dont nous rendrons compte ci-après. Comme il eſt inſtant de former un nouveau code de Médecine relative aux maladies populaires, qui eſt la branche de cette ſcience la plus importante, & que nous en avons le projet; nous recueillerons ainſi, avec le plus grand ſoin, tout ce qui pourra ſervir à porter du jour

dans la matière que nous avons entrepris de traiter, & à en écarter les erreurs.

Ce n'eſt pas, comme nous l'avons fait remarquer l'année dernière, (*Art. I. pag.* 16, 17,), d'un objet de pure curioſité qu'il s'agit, lorſqu'on traite en obſervateur des cauſes de la maladie populaire; cette matière a directement pour but la recherche des moyens de la guérir & d'y obvier, s'il eſt poſſible. Les préjugés qui autoriſent diverſes opinions telles que l'influence des conſtitutions de l'atmoſphère, ſont la ſource de pluſieurs maux très-graves, puiſqu'en fixant l'attention ſur des cauſes chimériques, ils font qu'on s'abandonne, & que les Gens de l'Art eux-mêmes abandonnent avec ſécurité les individus dont la vie leur eſt confiée, aux véritables cauſes des maladies, dont on eſt bien éloigné de prendre la moindre défiance.

L'influence de l'air à laquelle on s'eſt habitué à attribuer les maladies populaires, n'eſt pas la ſeule cauſe ſur laquelle on ait élevé des ſyſtêmes auſſi abſurdes dans la ſpéculation & auſſi dangerenx relativement à la pratique. Des Phyſiciens ſe ſont imaginés que cetre épidémie multipliée depuis peu, procédoit de quelque révolution inteſtine du

globle terrestre, par laquelle l'atmosphère, différemment modifiée, auroit opéré dans l'économie animale des changemens préjudiciables à la santé. Des Astronomes ont attribué la maladie populaire à la diminution graduelle de la chaleur de la terre dans les lieux où cette maladie règne : ils ont cru reconnoître les causes de ce réfroidissement dans des taches sur le soleil qui auroient intercepté les rayons de cet astre, & affoibli leur impression. D'autres personnes, & c'est le plus grand nombre, également empressées de juger, & emportées dans leur jugement, par ce que les choses offrent de plus saillant, ont accusé de l'épidémie des dérangemens dans l'harmonie des saisons qui auroient été la suite d'éruptions, de tremblements de terre, tels que celui de 1756, & ceux qui ont englouti en dernier lieu une partie de l'Italie : on pense que ces grands mouvemens ont donné à l'atmosphère une impulsion extraordinaire, ou bien qu'il en a résulté un mélange de substances hétérogènes. Dans certains pays, le voisinage des marais, des matières animales en putréfaction, celui des eaux débordées ou stagnantes dans leur lit, & diverses autres exhalaisons, attachent les regards, & passent pour être les

caufes des maladies avec auffi peu de vraifemblance que l'air, & fans plus de fondement.

Dans toutes les fuppofitions évidemment gratuites, qu'on a faites fur les caufes des maladies épidémiques, c'eft prefque toujours de l'extérieur des fujets malades qu'on fait naître les madies. A peine donne-t-on un peu d'attention dans les hiftoires des épidémies que l'on publie journellement, à la manière de vivre des hommes ; tandis que celle-ci éprouve des variations bien plus importantes pour l'économie animale que les changemens de la température, & que ces variations font immédiatement relatives à la conftitution des individus & aux fonctions de leurs organes, d'où dépend effentiellement la vie.

Que les Médecins, par exemple, dont les opinions fur les caufes de la maladie populaire diffèrent des nôtres, écartent pour un inftant de leur efprit tout ce qui tient au préjugé & à d'autres erreurs de leur imagination, & qu'ils pèfent les réfultats nombreux des obfervations communiquées; ils verront bientôt que, felon ces réfultats, il n'y a pas une conftitution de l'atmofphère dans laquelle on n'ait obfervé toutes les

modifications de la maladie populaire, & qu'aucune de ces modifications n'eſt incompatible avec aucune des conſtitutions de l'air: par là ils reconnoîtront aiſément que la plupart des deſcriptions des mêmes maladies ſont contradictoires entr'elles dans les conſéquences déduites de leurs cauſes prétendues; qu'une même maladie eſt attribuée ici à la chaleur, là au froid, ailleurs à la ſéchereſſe, à l'humidité dans un autre endroit: un obſervateur trouve la cauſe d'une maladie populaire dans la préſence d'un marais, dans le voiſinage d'une forêt; un autre a obſervé la même maladie dans un pays ſec & très-aëré; il y a des exemples de maladies attribuées aux exhalaiſons des marais placés à quelque diſtance, tandis que les mêmes maladies ne règnent pas dans les lieux placés au centre des mêmes marais & tout-à-fait ſous le vent de leurs exhalaiſons.

Il réſulte de ces inconſéquences dont fourmillent les relations des maladies épidémiques, que ceux qui les ont décrites n'en ont point connu la cauſe d'une manière déterminée; mais ce qu'il y a de ſingulier dans ces écrits, c'eſt que la diverſité des opinions ſur les cauſes de la maladie populaire, n'influe

point ou qu'elle influe très-peu ſur la conduite des bons Médecins dans le traitement; ils ſont convaincus ſans doute que les remèdes généraux, qui ſont les ſeuls importans à adminiſtrer contre cette maladie, ſuivant la modification ſous laquelle elle ſe préſente, n'ont qu'un ſeul & même but : celui de détruire la ſeule & unique cauſe qui les a produit. En conſidérant, comme il eſt néceſſaire, la maladie populaire ſous ce point de vue, nous écarterons, comme tous les Médecins expérimentés, une infinité de ſous-diviſions minutieuſes des épidémies, créées par l'imagination, & qui autoriſent des traitemens inutiles, très-ſouvent même nuiſibles, & toujours impraticables dans un ſervice en grand auprès des malades, tel que le ſervice des hopitaux.

Il réſulte néceſſairement auſſi de la nature des remèdes uſités dans la maladie populaire, que la cauſe générale & conſtante de cette maladie, n'eſt pas dans l'air. Saigne-t-on pour mettre hors du corps une partie du mauvais air qui s'y ſera introduit par la reſpiration ? Emploie-t-on l'émétique afin d'évacuer les ſubſtances hétérogènes que l'air auroit portées avec lui dans les organes des malades, &c. ? Enfin la quantité des humeurs dont le corps

humain ſe dépouille dans les maladies populaires, ſoit dans les criſes opérées par la nature, ſoit à l'aide des ſecours de l'art, peut-elle y avoir été introduite par l'air ?

Nous ſavons bien que les partiſans de l'influence de l'air, ne penſent pas tous que cet élément introduit les cauſes matérielles des maladies dans le corps humain; mais ils ſoutiennent qu'il en introduit les germes diſpoſés à ſe développer & que ces germes ſe développent lorſque les organes & les humeurs ſont diſpoſées à favoriſer un tel développement. Voilà ce qu'il a fallu établir pour atténuer un peu l'abſurdité de l'influence de l'air dans les maladies populaires, propoſée ſans cette reſtriction.

Mais comment des Médecins qui annoncent ne vouloir s'en rapporter qu'aux faits, ont-il pu adopter cette opinion, ſans s'être auparavant démontré, ſans avoir analyſé, mis en évidence les êtres matériels qu'ils appellent des *germes de maladies*, & qu'ils ſuppoſent dans l'air ? Comment, ayant cru les reconnoître par des propriétés déciſives en apparence, ne ſont-ils pas d'accord ſur leur nature, & ſur leurs influences; & comment la même épidémie qui devroit, dans leur hypothèſe,

être la production d'un ſeul & même germe, eſt-elle attribuée, par dix Médecins, à dix germes différens, comme nous en rapporterons un exemple frappant, choiſi entre mille autres ? (*A la fin de cet Article.*)

D'ailleurs comment ces germes ne ſeroient-ils pas ſuſceptibles de ſe développer & de produire la maladie populaire dans tous les hommes qui les perçoivent, comme tous les grains de bled, confiés à une même terre, végètent ? Comment, par exemple, ſe fait-il que des exhalaiſons marécageuſes & putrides, dit-on, d'un marais, ne germent & ne produiſent la maladie populaire que dans les organes d'un petit nombre des hommes qui habitent auprès ? comment la dernière peſte de Moſcou, n'a-t-elle frappé que la populace, & pourquoi a-t-elle épargné le reſte des habitans de cette ville, comme nous le verrons ci-après ? Voilà ce qu'il auroit fallu déterminer, pour que l'opinion de l'influence de l'air, dans la maladie populaire, ceſsât d'être une chimère, & ſur-tout pour que les Médecins qui ſe qualifient d'*obſervateurs*, euſſent pu y croire.

Concluons de ce que nous venons d'obſerver ſur la maladie populaire conſidérée en général,

1°. qu'elle n'eſt qu'une ſeule & même maladie modifiée ſous quelques formes différentes, qui gardent toutes le même caractère eſſentiel; 2°. qu'elle règne indifféremment dans tous les endroits où les impreſſions extérieures ſont les plus diſſemblables : au centre des terres & en pleine mer, dans les rades & ſur les plus hautes montagnes, près des forêts, des marais, & en raſe campagne, dans les villages iſolés, & dans les grandes villes; 3°. que cette maladie eſt par-tout de la même nature, & généralement uniforme dans les progrès de ſes ravages, tandis que les impreſſions extérieures qu'on pourroit accuſer de l'avoir produite, ſont extraordinairement multipliées & continuellemenr variables; 4°. que les mêmes remèdes appliqués ſuivant chaque modification particulière, conviennent par-tout à la maladie générale.

C'eſt pourquoi M. Malouin a conſigné dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, » que malgré la diſtance des lieux, & la différence des climats, les mêmes maladies affligent les hommes; ce qui a été de tous les temps, comme on le voit par les livres des épidémies d'Hypocrate; d'où l'on peut conclure qu'il y a en Médecine *des règles*

générales & certaines, qui doivent avoir lieu dans tous les temps & dans tous les climats«. (*Collection Académique*, *Tome X*, *page* 73.)

Les lieux les plus exposés à la maladie populaire sont principalement les grandes villes & leurs environs, les camps & les armées, les ports de mer, la plage inculte des confins des royaumes, les arsenaux, les vaisseaux, les petites isles stériles & les colonies, dont les productions diffèrent de celles dont on a été nourri. Cette maladie exerce ses ravages presqu'exclusivement sur les étrangers, les soldats, les matelots & les artisans. Elle maltraite aussi de temps en temps les paysans d'un village, les citoyens d'une ville, les habitans de plusieurs parties d'une même province, parce que la cause ou les causes qui produisent la maladie populaire, sont de tous les pays, de tous les climats, & qu'elles n'épargnent aucun des individus qui y sont exposés.

Nous nous occuperons particulièrement cette année, de la maladie populaire qui attaque les sujets éloignés des lieux où ils ont été élevés, & rassemblés en grand nombre dans d'autres; c'est dans ces sujets sur-tout qu'on ne peut s'empêcher de voir que la

cauſe de leurs maladies eſt intérieure ; qu'elle tient à leur conſtitution, ou plutôt à un changement qui s'eſt opéré dans leur conſtitution, & que ce changement a ſa ſource dans la manière de vivre, c'eſt-a-dire dans le nouveau régime qu'ils ſont obligés de ſuivre lorſqu'ils ſont privés de la nourriture qui avoit ſervi à former leurs organes.

Il faut donc chercher les cauſes des maladies populaires multipliées depuis quelques années, dans les changemens de manière de vivre des hommes expatriés, & raſſemblés en grand nombre, & non pas dans la conſtitution des ſaiſons, ni dans celle des climats. Comment ces maladies ſeroient-elles produites plutôt par des impreſſions de l'atmoſphère, imperceptibles & innocentes à l'égard du plus grand nombre des ſujets qui y ſont expoſés, que par un changement évident de manière de vivre, qui ne peut être ſans conſéquence? Pourquoi attribuer ces maladies à des vices ſuppoſés de l'air, tandis qu'il y a un vice évident dans les alimens, & que les alimens ſont, préjugé à part, plus eſſentiellement que l'air bon à reſpirer, ſuſceptibles d'influer ſur la ſanté?

Nous ſavons que ces recherches, en produiſant des réſultats auſſi contraires au ſentiment adopté par le plus grand nombre des perſonnes, ſont expoſées à être rejettées ſans examen; mais nous n'entreprenons pas de perſuader ceux qui ſeroient diſpoſés ainſi; nous engageons ſeulement les autres à nous ſuivre pied à pied, à peſer chacune de nos obſervations, de nos réflexions, & à ne pas en iſoler une ou deux, pour les examiner ſéparément, comme le font ceux qui montrent par là qu'ils ont le projet d'écarter ce qui pourroit les convaincre.

Si quelqu'un prétendoit combattre notre opinion par les moyens que M. MALOUIN a employés pour faire adopter la ſienne, & ſi, pour reſter de l'avis que les maladies populaires viennent de l'air, il embraſſoit la propoſition de ce Médecin qui a conſidéré l'air comme faiſant partie eſſentielle des alimens; nous ſerons du même ſentiment; nous conviendrons donc, avec M. Malouin, que les plus petites parties des alimens impregnées d'air, ſe diviſent en d'autres qui ſont aſſez fines pour former, avec le liquide qui les détrempe, ce qu'on appelle *chyle.* Mais nous ajouterons que le chyle dans la compoſition

duquel l'air entre ſans doute pour quelque choſe, reçoit, des autres ſubſtances qui entrent dans ſa compoſition, des qualités bien plus importantes à la nutrition que l'air, & par conſéquent bien plus propres a engendrer les maladies populaires, que cet élément.

Si l'habitude de voir les choſes comme elles ſont, ſans réfléchir à ce qu'elles devroient être, empêchoit quelqu'un de ſaiſir, comme nous, les raiſons qu'il y a de regarder la partie nutrive des alimens, comme l'unique cauſe des maladies populaires, qu'il ſe rappelle dans quelles circonſtances la nouvelle nourriture des ſoldats, des matelots & des artiſans ſe trouve changée; c'eſt après qu'un régime preſque purement végétal, ſuivi pendant quinze, vingt, vingt-cinq ans, a été juſtifié par la meilleure ſanté: c'eſt à l'époque de la vigueur de l'âge, temps auquel les ſujets ſont le plus ſuſceptibles des impreſſions propres à opérer les plus grands changemens dans l'économie animale: c'eſt tandis qu'ils ſont ſurchargés des plus pénibles travaux, aſſujettis à des veilles réitérées, à des exercices fatiguans, & communément tandis que minés par le chagrin, ils déplorent leur captivité ou la néceſſité qui les attache

à leur état. La ſanté dont ces ſujets jouiſſoient durant leur premier régime, n'eſt-elle pas une preuve de la défectuoſité de celui qui a ſuivi, s'ils ſont tombés malades après en avoir changé ?

Mais, dira-t-on, les hommes dont vous parlez ont changé de climat, en même temps que d'alimens, & c'eſt le premier changement qui a altéré leur organiſation, & non pas celui des alimens : ils ont changé de climat à la vérité; mais ce changement n'eſt pas la cauſe de leur maladie, puiſque d'autres ſujets expatriés comme eux, & placés dans la même température, mais vivans différemment, n'eſſuient pas l'épidémie. Par exemple, les recrues d'un régiment, eſſuyent preſque néceſſairement la maladie populaire, & les officiers qui les ont amenés, ſont épargnés. Tout le monde ſait auſſi que les officiers de marine ne ſont nulle part expoſés à la maladie populaire comme les matelots, tant qu'ils peuvent ſe procurer des vivres plus frais & de meilleure qualité que ceux des équipages.

Prétendra-t-on que chaque ſujet attaqué de la maladie populaire, ſeroit tombé malade de même ſans avoir changé de régime, tandis que ſes camarades de jeuneſſe, aſſez

heureux

heureux pour n'avoir éprouvé d'autres changemens dans leur exiſtence, que ceux des ſaiſons, ſont reſtés bien portans ? Alléguera-t-on que cette maladie eſt l'effet des travaux, des veilles, des chagrins attachés à un ſervice ſouvent forcé, quoiqu'on voie communément tomber malades ceux qui, ſans être ſoldats, ni matelots, ni artiſans, & ſans être aſſujettis à aucun ſervice, ſuivent ſeulement le même régime que ces gens-là ?

On voit cela arriver très-diſtinctement près des camps, des armées, des flottes, & des caſernes de garniſons, parce que la diſette des voiſins les aſtreint au même régime que les habitans de ces lieux ; les uns par pauvreté, les autres par cupidité, convertiſſent en argent les productions que la terre leur fournit, & ils remplacent cette nourriture ſalutaire par celle qui eſt commune à tous les ſujets privés d'une auſſi heureuſe reſſource. Tel eſt, ſelon M. BIOERNSTAOHL, témoin oculaire, la cauſe des ravages de la maladie populaire de *Conſtantinople*, où il a remarqué » que le terrain des environs quoiqu'excellent, eſt mal cultivé, que les hommes ſont pareſſeux, & que le peu de denrées qu'ils recueillent, ſont dévorées par la flotte, & la

ſoldateſque , multitude ſans diſcipline «.
(Lettres ſur la peſte.)

Le Médecin attaché aux anciennes opinions, ne pourra donc alléguer en leur faveur que des raiſonnemens dénués de fondement, des propoſitions purement négatives, pour ſe diſpenſer d'admettre une conſéquence établie ſur des faits, & rendue palpable par l'expérience de tous les ſiècles.

Apperçu des faits qui ont ſervi de baſe aux réſultats précédens.

Tandis que les Médecins ſont parfaitement d'accord entr'eux ſur l'utilité des *faits*, & qu'ils conviennent ous que les faits ſeuls forment la baſe de la Médecine, & conſtituent, par leur réunion, ce qu'on appelle l'*expérience*; avec quelle facilité n'abuſent-ils pas de celle-ci pour en tirer des conſéquences préjudiciables à l'Art qu'ils cultivent? » La connoiſſance parfaite, l'appréciation de ces faits, leur détermінaiſon & leur choix ſont ſi difficiles, que les chances paroiſſent être infiniment plus nombreuſes pour des combinaiſons erronées que pour la découverte de quelque principe avoué par la nature. Il eſt rare de bien diſcuter un fait, & de ne l'ap-

pliquer exactement qu'à approfondir le ſujet particulier dont on s'occupe ; il eſt donné encore à moins d'hommes d'exercer ce métier toute la vie, de chérir cette lenteur dans la marche de leur eſprit, qui n'allie deux faits que lorſqu'il eſt sûr qu'ils ſont les mêmes, qui n'en compare d'autres que par les côtés ſuſceptibles de comparaiſon, qui ne donne le nom de *conſéquences*, de *concluſion*, qu'aux expreſſions des obſervations générales, & qui ne fonde ſes conjectures que ſur des analogies ou des rapports apperçus au-delà de ceux qui ont été reconnus eſſentiels «

Les conſéquences précédentes réſultent des obſervations faites durant tous les ſiècles & dans toutes les contrées : une peſte horrible prit naiſſance dans les hordes ſauvages deſcendues du nord pour envahir les contrées fertiles du midi, & dans les armées miſes ſur pied pour s'oppoſer à l'incurſion de ces barbares. Le même fléau a détruit une multitude de Francs portés loin des Gaules, par le zèle pour la Religion, & par l'amour des conquêtes. Pluſieurs nations, tour à tour, & dans tous les ſiècles, ont éprouvé les ravages des maladies populaires peſtilentielles, & elles ont enlevé dans chaque endroit des quantités

innombrables de perſonnes; la peſte, pour ainſi dire, continuelle de *Conſtantinople*, n'eſt autre choſe, au rapport de M. Bioernſtaol, que la maladie populaire générale très-intenſe dans ſes cauſes, & très-multipliée dans ſes effets. Enfin quoique cette épidémie n'ait pas eu, depuis long-temps en Europe, un caractère propre à lui faire donner le nom de peſte, pourroit-on rappeller un grand nombre de campagnes, ou d'autres expéditions militaires, pendant ou après leſquelles la maladie populaire n'a pas été complice avec le fer, le feu, & la diſette, des funeſtes effets des guerres? Et s'il s'agiſſoit de décider qui des deux concurrens a le plus fait de victimes, héſiteroit-on à faire pencher la balance du côté des maladies?

Nous ne nous arrêterons pas à détruire par la diſcuſſion des faits que nous avons ſous les yeux, l'erreur qui a fait attribuer la peſte d'Egypte aux exhalaiſons des terres humectées par le débordement du Nil; outre que ces exhalaiſons ne ſont pas conſtamment accompagnées de maladies, il ne paroît pas que le mêlange des eaux & de la terre qu'elles ont abreuvées, puiſſe contenir rien qui ſoit capable de corrompre l'air, & de détruire par-là l'orga-

nifation des Egyptiens : d'ailleurs on ne voit pas que les vaftes lacs de l'Amérique feptentrionale, de l'Afie & de l'Europe, foient nuifibles à la fanté par les vapeurs qui s'en élèvent.

On rejettera de même avec nous l'influence des fubftances végétales corrompues, celles des nuées de fauterelles ou d'autres infectes, des tas de fumier, des mares d'eau croupiffantes, des voiries, des matières fécales, & des immondices de toute efpèce, fur les maladies populaires ; les obfervations de Médecine fourmillent d'exemples qui dépofent en faveur de l'innocence de ces exhalaifons. Si l'on compare la très-petite portion des fubftances corrompues que le préjugé rend quelquefois fufpectes dans des endroits où il regne des maladies, à la maffe énorme d'immondices à demi-putréfiées que l'on enlève tous les jours des grandes villes, telles que *Londres*, *Paris*, *Lille*, & que l'on répand fur les terres fituées dans le voifinage ; on conviendra que les exhalaifons putrides ne font pas les fources de la maladie populaire, puifqu'elles ne règnent pas dans ces villes plus fréquemment que dans d'autres

lieux, où l'on n'a point occaſion de ſoupçonner les mêmes exhalaiſons.

On a vu en *Angleterre*, en *Hollande*, & à *Hambourg*, des tas de fumier, composés de tripes de baleines, qui occaſionnoient une putréfaction horrible : cela paroiſſoit plus affreux que ſi l'on avoit jetté à une même voirie une centaine de chevaux morts, & qui ſe ſeroient conſommés ſur la terre dans leur jus ; cependant on n'a jamais trouvé que la famille d'un fermier, le peuple d'une Paroiſſe, ni un canton de pays, ayent été incommodés par la plus grande proximité de ces fumiers cadavéreux. Dans d'autres occaſions, on a imaginé que les grandes calamités étoient venues des choux & autres végétaux pourris dans les marais; mais la putréfaction végétale, extraite des beſtiaux tués à Edimbourg, eſt entaſſée dans de gros monceaux de fumier, & y ſéjourne long-temps; cependant cela n'a pas dépeuplé les maiſons voiſines; & même ces putréfactions n'approchent pas de la puanteur cadavéreuſe des tripes de baleines, ni de la boue ſale de Londres & de Paris.

Sur mer (où l'on obſerve les mêmes maladies populaires, à quelques nuances près, que celles qui exercent leurs ravages dans

le voisinage des marais), en pleine mer où l'air est toujours libre & où il ne peut y avoir d'exhalaisons malfaisantes, à quoi attribuera-t-on ces maladies? A la grande humidité de l'air, dira-t-on, & à la corruption de celui qui circule dans les vaisseaux : Cette idée suffit-elle pour faire regarder cet élément comme la source des maladies des Gens de mer, quoiqu'on n'en ait aucune preuve, & qu'au besoin on pût trouver beaucoup de preuves contraires.

Le 20 juin 1743, M. ANSON fit 400 Espagnols prisonniers, sur le gallion de Manille, à la hauteur des Isles de *Bachy*, aux Indes orientales; on mit ces quatre cents hommes dans la cale du *Centurion*. Le temps étoit prodigieusement chaud, & la puanteur du fonds de cale étoit affreuse, au-delà de toute imagination. Cependant tous ces gens en sortirent sains & saufs, après une détention étroite de 38 jours; & de 84 qui étoient blessés, & qu'on garda en haut, il n'en mourut que 3 seulement, encore fut-ce dès la première nuit qu'ils furent à bord du Centurion.

En continuant de consulter ainsi les faits relatifs à la maladie populaire qui règne

parmi les ſoldats, les matelots & les artiſans, on eſt étonné d'en trouver un auſſi grand nombre qui contrediſent les opinions reçues touchant la cauſe de cette maladie, que de ceux qui les autoriſent. Les ſuites fâcheuſes de la rentrée de la grande flotte de *Breſt*, pendant la dernière guerre, fourniront, à ceux qui voudront en rapprocher les circonſtances, une preuve convainquante de l'innocence de l'air dans la plus meurtrière des maladies populaires qui ait regné en France depuis long-temps.

On croit généralement que les terrains humides, ſont les plus mauvais pour les campemens parce qu'ils occaſionnent promptement des maladies, & qu'on a ſouvent trouvé que la portion d'une armée qui couchoit ſur un terrain ſec, étoit épargnée par les maladies, tandis qu'une autre partie de la même armée, qui couchoit ſur la terre humide, a été détruite; cepend nt on a vu au camp du prince *Eugene* à *Belgrade*, ſitué ſur les bords du *Danube*, ſur une pente douce, dans un air pur, & près d'excellentes eaux, que de cinquante mille Allemands qui entrèrent dans ce camp au mois de mai 1717, il s'en trouvoit à peine vingt-deux mille en-

état de porter les armes vers le 18 août, & les trente trois autres mille étoient tous morts ou malades. Comme la même cataſtrophe eſt arrivée à d'autres armées dans des poſitions également favorables, il ſembleroit que quoique le terrain humide paſſe pour extrêmement contraire à la ſanté, cependant la première cauſe de cette maladie ne doit pas être imputée à l'humidité.

Pringle, dont les obſervations ſont d'un ſi grand prix, parlant de l'influence des marais, dans une maladie qui ravageoit la Zélande, obſerve que » l'eſcadre commandée par le Commodore *Mitchel*, qui mouilla toujours dans le canal, entre les Iſles de *Béveland* & *Walcheren*, où regnoit cette maladie, n'en fut cependant pas attaqué; au contraire, dit cet auteur, au milieu de tant de malades, cette eſcadre ne ceſſa de jouir d'une parfaite ſanté«: ce qui s'accorde parfaitement avec l'ordre qu'on ſait être établi parmi les troupes pour les munitions de bouche, ordre par lequel les alimens d'une armée n'ont rien de commun avec ceux d'une autre armée ou d'une eſcadre. On lit dans un autre endroit de l'ouvrage de Pringle, » qu'un régiment cantonné à *Helvorſt*, à demi-lieue des inondations, jouiſſoit de

la meilleure ſanté près d'*Eyndhoven* ; il y avoit, dit le même auteur, deux villages nommés *Lind* & *Zelſt*, élevés l'un de 10 pieds, l'autre de 14 au deſſus de la ſurface de l'inondation : c'étoit une choſe bien remarquable de voir que la ſanté des troupes y fût beaucoup meilleure, qu'en nulle autre des places où elles étoient cantonnées «.

Si l'on prétendoit que la cauſe de la maladie qui a ravagé le camp du prince Eugene, exiſtoit dans les émanations des cinquante-cinq mille hommes campés eux-mêmes, cette prétention ſeroit auſſi contredite par des faits que nous avons tous les jours ſous les yeux; il n'y a rien de plus ni de moins ſujet aux influences malfaiſantes de l'air dans un camp que dans une ville ; car une ville eſt une eſpèce de camp perpétuel ; Paris contient 18 ou 20 fois plus d'hommes que n'en contenoit le camp du prince Eugene ; cependant l'air de cette ville ne produit pas la maladie populaire ; il eſt donc certain que la cauſe primitive de cette maladie, & d'autres ſemblables, qui arrivent dans les armées ou les flottes, ne doit pas être imputée aux émanations pernicieuſes qui ſortent des hommes.

Un Médecin ſage, qui avoit conſacré,

comme nous, quelque temps à la recherche de la cause des maladies populaires, & qui n'avoit aussi trouvé dans les faits aucun motif fondé d'admettre ni la température, ni les climats, a eu recours à un moyen particulier de s'en rendre raison : il a cru trouver cette cause dans l'augmentation du mouvement des organes des malades, dans la multiplicité des pulsations habituelles du cœur au-dessus de 72 à 76 battemens par minutes, dans la plus grande célérité des mouvemens des poumons, & dans la dilatation proportionelle de tous les vaisseaux du corps, il a prétendu expliquer par là pourquoi la classe des gens pauvres & adonnés aux travaux, qui forme le gros de toutes les nations & par-conséquent des villes, des armées, des flottes, est presque la seule victime des maladies populaires. Mais il est aisé de se rappeller des occasions dans lesquelles des soldats, des matelots, des artisans, ont été livrés à des exercices plus violens, plus longs que ceux après lesquels on a vu régner des maladies, & par conséquent plus propres à accélérer les battemens du cœur, les mouvemens des poumons, & à dilater les vaisseaux, sans qu'il s'en soit suivi aucune maladie. On admire,

par exemple, en lisant l'histoire, que des légions parties de *Rome* pour une expédition militaire en Asie, soient revenues presqu'aussi complettes qu'à leur départ. On cite aussi avec admiration, le succès presqu'incroyable du fameux voyage du capitaine Coock autour du monde. (1786, *pag.* 110.)

D'ailleurs on voit encore qu'on ne peut attribuer la maladie populaire à l'excès d'exercice & aux changemens qui se font dans le mouvement des liqueurs & dans le diamètre des vaisseaux, si l'on jette les yeux sur une classe particulière d'hommes continuellement adonnés à des exercices violens. Nous voulons parler des bergers : ces hommes au milieu des pluies de l'été & des neiges de l'hiver, suivent sans interruption, & même la nuit, leur occupation ordinaire, & grimpent sur le sommet des montagnes pour aller chercher leurs troupeaux ; cependant ils reviennent en santé, & vivent fort vieux.

Il nous resteroit beaucoup de faits à rapporter pour détruire l'opinion qui fait regarder les températures de l'air comme les causes les plus communes & pour ainsi dire exclusives des maladies populaires. Mais nous nous bornerons à un exemple, ce sera celui des observations

obſervations qui ont été communiquées ſur une des dernières maladies populaires graves: ſur la dyſſenterie qui a régné en Bretagne en 1779.

Dans neuf Mémoires compoſés par huit Médecins & un Chirurgien, qui ont tous obſervé la même maladie dans le même temps & dans le même pays, on aſſigne ſept différentes cauſes de l'épidémie; & l'article du *Journal de Médecine Militaire* (octob. 1785) où ſe trouve une notice de chacun de ces Ecrits, ſans égard pour ces contradictions, les rend encore plus embarraſſantes, en admettant toutes les cauſes ſuppoſées par les auteurs; en ſorte qu'on peut regarder ces neufs productions, comme un corps de preuves qui démontre parfaitement l'inſuffiſance des idées reçues ſur les cauſes des maladies populaires, & la néceſſité de les réformer. Nous remplirons d'ailleurs par là, l'eſpèce d'engagement que nous avons pris avec le Public (1786, *pag.* 454.), d'expoſer en peu de mots le réſultat des principales productions qui ont été publiées à cette occaſion.

Observations sur la dyssenterie qui régnoit en Bretagne en 1779, extraites du Journal de Médecine Militaire.

Causes de cette maladie.

1°. M. BAJOT » observe, entr'autres choses, que les *lieux élevés* ont été les plus affectés par la dyssenterie de Bretagne, qui a fait moins de ravages dans les lieux bas & humides«. Cet avis est soutenu par celui de M. de la BOUJARDIÈRE, qui » rapporte cette maladie à l'état de l'atmosphère dont la *sécheresse* a été remarquable cette année«.

2°. Ces deux avis sont exactement contredits par MM. READ & DEGLANG, qui attribuent au contraire » la dyssenterie de Bretagne à *l'humidité*«.

3°. Ce dernier Médecin ajoute à cette cause de la dyssenterie de Bretagne, » la variation prompte & successive du chaud au froid; il regarde cette épidémie comme un *catarrhe des intestins*«. L'opinion de M. de la Boujardière est aussi pour le *catarrhe*.

M. Read, outre l'humidité à laquelle il

attribue la maladie en queſtion, en accuſe encore » la conſtitution vicieuſe des citernes, & la mauvaiſe qualité des *eaux* qui y ſont conſervées, qui reçoivent par filtration, l'eau des *fumiers* & des immondices de toutes eſpèces qui les avoiſinent, les fumiers accumulés auprès des habitations & dans les campagnes, & ſur-tout le *rouiſſage des lins & chanvres* qui ſe fait ſouvent dans des mares au milieu du village même, & qui ſont tranſportés dans les maiſons pour y ſécher «.

5°. M BOUEIX attribue plus particulière-cette épidémie à la mal-propreté des payſans, à la mauvaiſe tenue de leurs chaumières *humides*, écraſées, infectées, entourées de cloaques, de fumiers, d'immondices de toute eſpèce, à leur gourmandiſe, à l'ivrognerie qui leur eſt familière, qu'à l'état de l'atmoſphère & à celui des récoltes «.

6°. Un autre avis iſolé ſur le même ſujet, eſt celui de M. CHIFOLIO; il fait ſortir la dyſſenterie de Bretagne » des mois de Juin & Juillet, qui furent (non pas ſecs, ni humides, comme les Médecins précédens ont cru les obſerver; mais) très-chauds, & ſur-tout de celui d'août qui fut chaud & *pluvieux*.

7°. Enfin, pour être moins exposé à se tromper que les autres dans ses conjectures, M. BRUGNIÈRE, Chirurgien, fait mention, en cherchant à déterminer la cause de la dyssenterie de Bretagne, » des *pluies*; des lieux bas & *humides*, des *chaleurs* excessives dans le jour, suivies de fréquens orages qui raffraîchissoient singulièrement l'air pendant la nuit, des alternatives de froid & de chaud, d'*humidité* & de *fatigue*, auxquelles on peut ajouter l'usage immodéré des fruits acerbes «.

N'est-on pas bien instruit par cette lecture, de la cause de la dyssenterie de Bretagne? Ceux qui ont observé cette maladie dans un temps sec & chaud, dans des lieux élevés & secs, doivent-ils convenir qu'elle a été causée par l'humidité qui a frappé les organes des autres observateurs dans des lieux bas, &c. Et les Médecins qui ont vu la même épidémie, & qui n'ont observé ni humidité, ni sécheresse remarquables, ni voisinages suspects, ni fumiers, ni chanvres rouis, que doivent-ils penser des causes de cette maladie, s'ils veulent s'occuper un instant de ces recherches? A laquelle des opinions précédentes, toutes également autorisées par le suffrage du Rédacteur du *Journal de Médecine*

Militaire, donneront-ils la préférence? Enfin quels ſecours les Médecins, qu'on prétend éclairer par des RÉFLEXIONS ſur une maladie épidémique qui ſe renouvelle tous les jours, tireront-ils, lorſqu'elle viendra à reparoître, de l'irréſolution ou plutôt de l'inconſéquence des réſultats conſignés dans cet ovrage périodique?

Traitement de la même maladie.

L'exemple que nous venons d'offrir des contradictions qui caractériſent les deſcriptions d'une ſeule & même maladie populaire, eſt le modèle de preſque toutes les productions de ce genre; à la vérité, les erreurs à cet égard ne ſauroient être fort préjudiciables, mais ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que le tableau des traitemens indiqués par les prétendues cauſes, ou les prétendues deſcriptions des maladies populaires, repréſente des inconſéquences auſſi remarquables & vraiment pernicieuſes. Nous n'avons pas beſoin de rechercher des preuves de cet autre abus ailleurs que dans les mêmes obſervations ſur la dyſſenterie de Bretagne, 1779, rapportées dans le *Journal de Médecine Militaire.* Il

ſeroit même ſurperflu d'entrer dans tous les détails du traitement convenable à cette maladie ; bornons-nous à la ſaignée.

1°. De deux Médecins qui n'ont pas fait connoître leur ſentiment touchant la cauſe de l'épidémie, MM. BOUGOURD & MUZAI, le premier a jugé la ſaignée *indiſpenſable*; 2°. le ſecond, » détrompé par des évènemens malheureux, a *abandonné la phlébotomie* « ; 3°. M CHIFOLIO, » dans les mains de qui cette opération a été pareillement ſans ſuccès, l'a *abandonnée promptement* « ; 4°. elle a paru » *nuiſible* à M. BOUEIX « ; 5°. M. READ » y a eu *rarement recours*, à moins qu'elle ne fût ſupérieurement indiquée par l'excès des douleurs, par les déjections ſanguinolentes & que l'état du pouls ne la permît « ; 6°. M BRUGNIERES » *ne ſaignoit point* « ; 7°. M. DEGLAND » *faiſoit tirer du ſang* du bras quand il étoit appellé dans le commencement de la maladie « ; 8°. le traitement de M DE LA BOUJARDIERE » commençoit par *quelques ſaignées* « ; 9°. Enfin le rapporteur de ces traitemens, dans l'ouvrage périodique qu'il deſtine à l'inſtruction des jeunes Médecins des Hopitaux Militaires, approuve indiſtinctement tous ces traitemens, & les

autoriſe tous de ſon ſuffrage, ſans exception, quoique la plupart ſoient contraires entr'eux, & par conſéquent néceſſairement funeſtes dans un grand nombre de cas.

N'eſt-il pas très-vraiſemblable que les cauſes de la dyſſenterie de Bretagne ſur leſquelles les opinions ont ſi complètement varié, n'étoient peut-être ni l'une ni l'autre de celles qu'on a rapportées dans les obſervations précédentes ? Seroit-il impoſſible de croire qu'elle aura été produite pour une ſeule & même cauſe qui aura échappé à tous les obſervateurs ? Qu'on ne s'étonne pas ſi nous croyons qu'il y a des cauſes de maladies qui échappent aux Médecins les plus attentifs; c'eſt qu'il y en a que les circonſtances rendent très-difficiles à déterminer.

Suppoſons, pour un inſtant, (Nous ne prétendons pas que cela ſoit arrivé) que les farines dont on fourniſſoit l'armée de Bretagne en 1779, aient été celles d'un bled germé, ou gâté de toute autre manière, ou fermentées elles-mêmes, mêlées de farines de bled nouveau, ſuſceptible de contracter des levains âcres, &c. N'eſt-il pas vrai qu'il ne faudroit pas chercher ailleurs

d'autres causes de la dyssenterie qui se seroit répandue par l'usage du pain composé de telles farines ? N'est-il pas certain que les Médecins occupés de la recherche d'une cause que des personnes auroient été, dans ce cas, intéressées à tenir cachée, n'auront eu recours aux influences de l'air & à plusieurs autres, que parce que la véritable cause de la maladie ne pourroit pas être venue à leur connoissance ?

Nous avons eu une occasion remarquable d'apprécier une cause ignorée de maladie, que l'on avoit intérêt de cacher, & telle qu'il en existe peut-être souvent de semblables. Voici le fait dont nous avons été témoins.

Un vieux vaisseau de rebut, servoit, dans un Port, au logement & aux exercices des Novices-Matelots, qui y étoient au nombre d'environ 300 ; on s'apperçut, durant un été, qu'il arrivoit, de ce vaisseau seul, dans les Hopitaux, 4, 6, 10, 12 malades par jour, avec une fièvre ardente très-aigüe ; il en étoit arrivé près d'un cent en moins de huit jours, & tous ceux qui pouvoient répondre aux questions que leur faisoient les Médecins sur leur régime, disoient qu'ils buvoient depuis long-temps du vin très-aigre. On crut devoir

avertir de l'épidémie, & de l'accident qui paroiſſoit y donner lieu. Qu'arriva-t-il ? On fit viſiter le vaiſſeau ; il fut trouvé *infecté par le ſcorbut*, & condamné à être dépecé ; l'on fit paſſer les Novices-Matelots reſtans ſur un autre vaiſſeau ; on y fit établir *des ventilateurs*, & ce fut le *mauvais air* qui paſſa pour l'auteur de la maladie. Si quelqu'un du Port où cela s'eſt paſſé, écrit un jour ſur les influences de l'air, dans les fièvres ardentes, il tâchera de perſuader, parce qu'il l'aura été lui-même, que l'air de la rivière ſur laquelle cette maladie a régné en telle année, en eſt une ſource reconnue.

Nous remettrons aux années ſuivantes la ſuite de nos recherches ſur les cauſes de la maladie populaire ; attendu que cette matière nous a déjà conduit, pour cette année-ci, au-delà des bornes dans leſquelles nous avions cru pouvoir nous renfermer. Il reſte 1°. à indiquer la cauſe de cette maladie, la ſeule que l'obſervation faſſe ſubſtituer aux cauſes chimériques que nous venons de voir ; 2°. à en faire la deſcription, dans les diverſes modifications qui la caractériſent ; 3°. à tirer de ces connoiſſances, des préceptes ſous la forme d'*aphoriſmes*, dont le but ſera de

ſervir de guide à ceux qui auront le deſſein de prévenir la maladie populaire, & d'en préſerver les ſujets qui leur auront été confiés.

Des conſtitutions des climats, conſidérées comme cauſe des maladies populaires, & réflexions ſur un projet de géographie médicale à l'uſage des troupes, *inſéré dans le* Journal de Médecine Militaire (*avril dernier*).

Avant-propos.

Plus on examine ſans prévention la marche de l'Art de guérir, dans cette partie du ſiècle caractériſé par le ſyſtême preſqu'univerſel d'abuſer de tout; plus on craint que cet art n'avance vers ſa décadence, pouſſé par les agens même qui auroient dû le rendre plus utile & plus floriſſant. Une nouvelle preuve frappante de cette vérité eſt conſignée dans l'écrit ſur lequel nous nous permettrons les réflexions ſuivantes, dictées uniquement par le deſir d'être utiles.

Réflexions.

A-t-on fait quelquefois attention à ces tableaux dans lesquels un peintre ingénieux s'est occupé à representer une scène de société, un trait d'histoire, une bataille ; où il a créé tous les personnages ; où les attitudes, les mouvemens de chacun, sont de son invention ; où tout, à l'exception du motif qui a fait composer le tableau, est accessoire, factice, mensonger : Tel est le nouveau tableau de Médecine que présentent aujourd'hui des Médecins qui supposent 1°. que les maladies des soldats dépendent de la *constitution des climats* où ils sont, & où ils ont passé quelque temps avant d'être malades ; 2°. qu'on ne peut leur *administrer convenablement les remèdes propres*, sans la connoissance exacte de ces climats, sans une *géographie médicale*.

» Comment, disent-ils, pourroit-on juger les différentes circonstances où il faut *ranimer* la nature, celles où il faut la *laisser* à elle-même, ou quelquefois la *calmer* ? Comment d'ailleurs, sans ce préalable, pourroit-on discerner les véritables moyens d'éloigner

les cauſes des maladies propres à chaque climat, d'affoiblir au moins celles qu'on ne peut abſolument détruire, & de juger plus ſainement de ce qu'il faut faire pour remédier aux différens dérangemens de la ſanté qu'on n'a pu prévenir «?

A ne rien diſſimuler, ce projet, qui aura peut-être ſéduit quelques perſonnes crédules, indifférentes ou légères dans leurs jugemens, doit paroître, à quiconque s'appliquera à l'approfondir, *oiſeux* en lui-même, *humiliant* pour la plupart des Médecins, *ridicule* dans quelques unes de ſes parties, *contradictoire* à lui-même dans d'autres, & enfin *très-dangereux* dans l'exécution. Nous prions qu'on liſe ce qui ſuit ſans prévention, avant de blâmer ce que nous venons de dire.

Quoi de plus *oiſeux* que la prétention établie dans la formule du projet annoncé? Pour s'en aſſurer il ſuffit de conſulter les Médecins des Hopitaux Militaires en exercice: Un ſeul d'entr'eux conviendra-t-il qu'il a beſoin, pour diriger ſes traitemens, d'autres ſecours que ceux des ſymptômes des maladies? Ces ſymptômes ne renferment-ils pas les ſignes du beſoin de *ranimer* la nature, de la *laiſſer* à elle-même, de la *calmer*, toutes

les fois que les cas l'exigent; & dans ces cas, les ſignes prétendus de l'influence du climat d'où viennent les malades, ne ſont-ils pas renfermés dans les ſymptômes de la maladie? Ces ſymptômes ſont-ils jamais équivoques pour un Médecin? N'eſt-ce pas enfin vouloir avilir l'Art & *humilier* ceux qui l'exercent, que de les ſuppoſer aſſez ineptes pour ne pouvoir diſcerner quels remèdes conviennent à un malade, ſans des connoiſſances géographiques?

Suppoſons qu'un ſoldat iſolé, ſoit apporté dans un Hopital, & qu'il ne ſe trouve aucun moyen de diſtinguer d'où il vient, ni quelles ont été ſes garniſons; prenons pour exemple un jeune homme de recrue qui va joindre, que la fièvre & le délire ſaiſiſſent en route, & qu'on porte à un Hopital Militaire; le Médecin le laiſſera-t-il ſans ſecours faute de ſavoir s'il vient d'un pays dont la géographie médicale indique de *ranimer* la nature ou de la *calmer*? S'il n'a pas beſoin de cette connoiſſance, & qu'il ſoit déterminé, comme il doit, au traitement convenable à ce jeune homme, par les ſymptômes de ſa maladie, à quoi une *geographie médicale* peut-elle lui ſervir, ſi ce n'eſt à le

détourner de l'étude des maladies, qui eſt la ſeule baſe de ſes ſuccès ?

Si, au lieu de ſuppoſer un ſeul homme propre à mettre en défaut les connoiſſances géographiques, on met une armée dans le même cas, on verra bien mieux à quoi ſe réduiſent au vrai les prétentions de l'auteur du *projet* : Que trente bataillons, par exemple, campés dans une province, fourniſſent ſeulement chacun deux hommes à l'Hopital ; le Médecin aura-t-il, ou n'aura-t-il pas, pour guide de ſes traitemens, la géographie médicale d'une trentaine de lieux d'où chaque bataillon ſe ſera rendu ? Nous aimons à croire qu'il ne perdra pas un temps précieux en d'inutiles ſpéculations ſur ce ſujet. Si les maladies ſe reſſemblent, le traitement ſera le même ; ſi quelques unes diffèrent, qu'elles exigent des variétés, & que le Médecin ſoit inſtruit, les ſymptômes l'en avertiront néceſſairement : de deux choſes l'une, ou l'étude de la géographie médicale eſt inutile, ou bien les Médecins qui oſeroient traiter des malades dans les cas où cette ſcience ne peut leur être d'aucun ſecours, ſeroient des téméraires indignes de confiance.

Ceux qui ont le projet de former une ſecte

de Médecins *Topographes*, commencent par mettre en perſpective ſous les yeux des Gens de l'Art dont ils veulent groſſir leur parti, un tableau repréſentant deux topographies oppoſées & deux régimens en marche pour aller en garniſon d'un climat dans un autre, & ils font partir ces régimens de Lille pour Perpignan, & *vice verſâ*. Ils imaginent de repréſenter, d'un côté, » un régiment qui a paſſé pluſieurs hivers à Lille, & qui pourroit être tranſporté à Perpignan ſans la précaution de l'accoutumer peu à peu par des garniſons intermédiaires à ce changement de climat, (qui y ſeroit donc arrivé par exemple dans un aéroſtat): & (ils ſuppoſent) qu'en arrivant, quelques ſoldats éprouvent une fièvre *catarrhale*. — Quelque diſpoſition, diſent-ils, qu'elle (cette maladie) ait à devenir *inflammatoire*, n'eſt-il pas évident qu'au lieu de céder à l'indication de la ſaignée, qui auroit peut-être été indiſpenſable pour les Habitans de cette ville, on doit avoir égard au ſéjour que les malades ont fait en Flandre, — où les ſucs ont pris chez eux une *tendance* à la lenteur, à *l'épaiſſiſſement*, à l'engorgement des viſcères, — que ces malades doivent au contraire éprouver de préférence les

ſymptômes de ſaburre, ou avoir une *tendance* à la *putridité* ? Ne doit-on pas, ajoute l'auteur du projet, les traiter conſéquemment à ces *principes*, — tirés des qualités attribuées à la Flandre, dans l'*exacte* & *ſavante* topographie médicale de Lille «. (dont nous avons fait mention, 1786, *pag.* 442.)

Or, voici à quoi peuvent ſe réduire les prétendus principes adoptés par les Médecins topographes, & qui doivent, ſelon eux, diriger les traitemens des ſoldats tranſportés précipitamment de Lille à Perpignan : l'auteur de la topographie de cette première ville, qui ſert de baſe à ces *principes*, trouve dans les Habitans de Lille, » une *diathèſe ſcorbutique* très-familière au *peuple*, qui tire ſon origine de *l'air humide* du pays, de l'uſage de la *bière*, & de celui de ſe *ranger dans la claſſe des amphibies*, en *lavant* les maiſons «. Pour voir le *ridicule* du projet, il ne faut qu'un moment d'attention aux faits ſuivans : 1°. à Lille, comme dans toute la France, il n'y a jamais pluſieurs hivers conſécutifs ; ces ſaiſons y ſont toujours ſéparées par un été ; l'été y eſt preſqu'auſſi ſec qu'à Paris ; cette ſécchereſſe ſeroit propre à effacer

les impreſſions des hivers, ſi celles-ci y avoient été plus fâcheuſes qu'ailleurs; mais la diathèſe ſcorbutique des Habitans de Lille qui ont paſſé dans cette ville quelques hivers ſéparés par des étés, eſt imaginaire, comme les perſonnages des tableaux des batailles d'Alexandre. 2°. Le ſoldat de garniſon à Lille, qui n'a point d'argent, n'y boit point de bière. 3°. On n'y lave jamais les caſernes.

Pour ne négliger aucun moyen d'apprécier les dogmes de la géographie médicale, nous avons recherché les ſources indiquées par l'auteur du *projet* lui-même, dans une note de cet écrit. Une de ces ſources eſt la *Topographie médicale* de la Provence, on y lit, (*Journal de Médecine Militaire* 1783, *pag.* 115.) que le vent du nord-eſt qui règne en novembre, une partie de l'hiver, & au commencement du printemps, (occaſionne à *Toulon*) des *toux catarrhales*, & qu'il deviendroit même une des cauſes les plus puiſſantes du *ſcorbut*, ſi les Provençaux étoient moins vifs, moins actifs, moins laborieux, &c. On ajoute (*ibid. pag.* 118.) que » s'il règne des fièvres dans le printemps, (elles ſont caractériſées par) la *putridité* vermineuſe «.

Où ſera donc l'effet fâcheux du paſſage des ſoldats de la garniſon de Lille à celles de la Provence ? Quand même on pourroit croire qu'une route lente d'une extrémité du Royaume à l'autre n'aura pas changé la *diathèſe ſcorbutique*, où ſera, diſons-nous, l'effet de la première garniſon, puiſque la ſeconde les expoſe de même au *ſcorbut* & à des fièvres qui participent de la *putridité* ? La Topographie médicale de la Provence nous apprend encore (*ibid.*), que la température y donne lieu à l'empâtement du foie, aux coliques, aux vomiſſemens bilieux, aux dyſſenteries, aux fièvres bilieuſes, plus ou moins *putrides*, & à celles qui ne ſont qu'*intermittentes* « : maladies précisément les mêmes que les maladies endémiques de Lille & de toute la Flandre.

Quelques *contradictoires* que ſoient entre eux les différens grouppes qui forment le tableau préſenté par les Médecins *topographes* pour établir leur ſyſtême ; qu'arriveroit-il en conſéquence de ce ſyſtême à un ſoldat tranſporté de Lille à Perpignan, qui viendroit à l'Hopital Militaire avec une fièvre *catarrhale* diſpoſée à devenir *inflammatoire* ? Le Médecin arrive à ſon lit, l'examine, l'interroge :

De quel régiment êtes-vous ? — De tel régiment : j'ai paſſé tant de temps à Lille, un point de côté me gêne beaucoup la reſpiration, je ſens qu'il augmente & que j'ai beſoin d'être ſaigné. — Vous rêvez : vous venez de Lille, vos ſucs ont pris une tendance à *l'épaiſſiſſement*, à l'engorgement des viſcères, & vous avez acquis une *diathèſe ſcorbutique* dans cette ville où l'on *boit de la bière* & où l'on *lave les maiſons* ; vous devez donc éprouver de préférence une *tendance à la putridité* ; vous ſerez traité conſéquemment à ces *principes* ; vous ne ſerez point ſaigné. — Mais, Monſieur, je vous aſſure que je n'ai point le ſcorbut, qu'on n'a pas lavé une ſeule fois notre chambrée, que je n'ai point bu de bière à Lille, que j'ai bu beaucoup de vin le long de la route, que je me ſuis fort échauffé le ſang à porter mon havre-ſac, & que le point de côté me ſuffoque. — N'importe, ignorant que vous êtes des principes de la *topographologie*! vous ne ſerez point ſaigné.

Or, cette maladie qui *doit* prendre telle ou telle tournure, ſelon la volonté des Médecins topographes, & ſelon leurs obſervations, tantôt ridicules & tantôt contradic-

toires, devrat-elle auſſi ſe guérir d'elle-même en conſéquence des mêmes règles?

Afin de ne rien déterminer légèrement dans une matière auſſi intéreſſante, nous avons compulſé les Mémoires *ſur la ſituation, l'air & les eaux de Perpignan*, rapportés dans les *Obſervations de Médecine* par M. Richard, & cités par l'auteur du projet comme les objets d'un contraſte avec la topographie de Lille. Mais nous avons vu, d'un côté, (*pag. 62.*) entr'autres choſes très-peu propres à former ce contraſte, que les principales maladies occaſionnées par la température de Perpignan & du Rouſſillon, ſont » les *catarrhes*, — ſouvent des fièvres *putrides*; - beaucoup de fièvres *intermittentes*, & beaucoup *d'affections ſcorbutiques* «: & de l'autre; qu'à Calais » les maladies deviennent *inflammatoires* au printemps, & ſouvent accompagnées de ſymptômes graves, (& que diverſes circonſtances) y augmentent les engorgemens, les *inflammations* «.

Ainſi l'on trouvera un ſecond exemple de *ridicule* & de *contradiction* dans le traitement indiqué par le *projet*, pour le ſoldat arrivé depuis peu de Perpignan à Lille » N'eſt-il pas démontré, lit-on dans cet écrit, qu'il

faut alors le traiter conséquemment aux connoissances qu'on a du pays d'où il sort, & que mettant en considération la *roideur* de ses fibres, la *mobilité* de ses nerfs & la disposition prochaine aux maladies inflammatoires qu'il en a rapportée, il faudra probablement recourir à la saignée«? N'est-il pas au contraire démontré aux Médecins exercés, que, dans la supposition des principes tirés de la géopraphie médicale, il seroit très-*dangereux* de prescrire la saignée aux malades qui auroient apporté de Perpignan à Lille une *tendance* à la *putridité* & aux *affections scorbutiques* qui sont fort *communes* dans la première ville, suivant les auteurs des topographies citées comme des preuves de la proposition contraire.

L'étude de la géographie médicale dangereuse par elle-même, puisqu'elle peut induire en des erreurs funestes les Médecins qui ne seroient pas assez éclairés par les symptômes des maladies, le devient encore en ce qu'elle détourne de plusieurs autres observations relatives à la manière d'être antérieure des malades, bien plus importantes que celles qui ont la température pour objet.

Pour donner un pendant au tableau ima-

giné par l'auteur du projet, ſuppoſons, par exemple, qu'une recrue de Provençaux, d'Auvergnats, ou de Limouſins, arrive à Lille; ces hommes auront vécu pendant la route à leur manière accoutumée, de bon pain, de fromage, de féves, de choux, d'oignons, de ceriſes, ſi c'eſt la ſaiſon, & de beaucoup de ſalade; ils auront bu du vin; ils arriveront enfin en bonne ſanté. Que croit-on qu'il va réſulter de la connoiſſance qu'on a de ce genre de vie ſalutaire? qu'à leur arrivée on les forcera d'en changer totalement: ils n'auront plus pour vivre que le pain de munition, (qui eſt bien ſouvent du mauvais pain) leur huitième d'une *gamelle* d'autre pain, meilleur, mais noyé dans une décoction de viande de rebut, cuite avec quelques légumes, cette viande elle-même, & de l'eau. Combien peu d'hommes ſupportent ce changement ſans tomber malades! Alors on les traîne à l'Hopital, & c'eſt là que l'on remarquera la conduite *exacte* & *ſavante* du Médecin topographe qui doit les traiter, & qui ne les croira malades que pour avoir »paſſé un temps conſidérable ſous des climats oppoſés«. (*Projet.*)

Il réſulteroit de la connoiſſance toute ſimple

des ſymptômes de la maladie de chaque ſujet, qu'un amas de ſucs nourriciers introduits dans les organes des hommes de recrue en queſtion, par des alimens qui leur étoient étrangers, occaſionne la fièvre, pour en faire la coction : qu'il ſuffit d'enlever la cauſe qui a produit ces ſucs, pour diminuer le déſordre qu'ils occaſionnent, & que, cette cauſe enlevée, les organes auront toute la force néceſſaire pour expulſer les humeurs étrangères par une criſe. Voilà ce que ſavoient tout bonnement les Médecins des Hopitaux Militaires; mais depuis qu'il ſont imbus des *traits lumineux* de la *topographologie*, la conduite du Médecin des Hopitaux Militaires de Lille ſera bien différente envers des malades nouvelle-arrivés de la Provence ou de l'Auvergne.

Fibres *roides*, (ſe dira-t-il) nerfs *mobiles*, diſpoſition prochaine aux maladies *inflammatoires* : il faut recourir à la *ſaignée* : ne dois-je pas » les traiter conſéquemment à la notion exacte du pays qu'ils viennent de quitter, qui fait ſentir qu'il n'eſt dû *aucune attention* à celui où ils arrivent, & où ils n'ont encore contracté que peu ou point d'habitudes « ? Ainſi, continuera t-il, en lui-même » en Médecin particulièrement occupé

d'entretenir la ſanté du ſoldat où de la rétablir quand elle eſt dérangée, n'oubliant jamais que j'ai contracté l'obligation de connoître auparavant tout ce qui peut altérer, dans ſon principe, l'organiſation qui la maintient & qui la dirige « (la ſanté) ; après que ces malades auront été ſaignés, on les nourrira de bouillon 4 ou 5 fois le jour, quoiqu'ils ſe ſoient très-bien portés du temps qu'ils n'en avoient jamais pris : s'ils ſont aſſez heureux pour parvenir à la convaleſcence, ils vivront de la portion ordinaire compoſée de pain & de viande : s'ils ſortent de l'Hopital guéris, ils retourneront à la *gamelle*, & s'ils font une rechûte ils retourneront à l'Hopital reprendre le même traitement, » convenable pour éloigner les cauſes des maladies propres à chaque climat, ou à affoiblir au moins celles qu'on ne peut abſolument détruire «. (*Termes du projet.*)

Mais enfin que peut-on entendre par ces mots *géographie médicale* ? Une Médecine tirée de la géographie, ne feroit-elle pas une ſcience ou plutôt une choſe bien extraordinaire ? n'iroit elle pas fort bien de pair avec la Médecine tirée de l'Aſtrologie, ou *l'Aſtrologie judiciaire*? Au vrai de toutes les futilités

futilités qui ont fait ſchiſme en Médecine, depuis quelques années, (& elles ne ſont pas en petit nombre) il n'y en a point eu, à notre avis, de plus abſurde.

Des maladies des émigrans.

Nous ne prétendons pas conclure de ce que nous venons d'objecter au projet d'une *géographie médicale*, que la ſituation des lieux où l'on tient des troupes ſur pied, & la conſtitution particulière du climat de chaque ville de garniſon ou quartier, camps ou armées, ſoit indifférente à la ſanté; mais l'homme de l'art doit ſentir qu'on s'occuperoit très-mal-à-propos de ces ſujets, ſi l'on prétendoit en tirer des indications pour le traitement des maladies. Les obſervations précédentes le prouvent aſſez. En général quoiqu'on regarde toutes les variétés remarquables dans les divers climats, comme autant de cauſes des maladies qui ſe répandent parmi les troupes, cette opinion n'eſt pas fondée; puiſque tous les ſoldats malades dans quelques pays que ce ſoit, n'eſſuyent jamais qu'une ſeule eſpèce de maladie, ſous diverſes modifications, ſoit qu'ils aient été

transſplantés du-nord au midi ou du midi au nord, & avec quelque célérité qu'ils aient voyagé. (*Voyez ci-devant pag.* 15)

Le climat n'influe donc pas à beaucoup près autant qu'on le croit, ſur la ſanté des ſoldats; le ſeul déplacement qu'ils éprouvent, paroît être la cauſe de quelque maladie plutôt que la conſtitution des lieux qu'ils ont quitté ou de ceux qu'ils habitent. On doit appeller cette maladie, *la maladie des émigrans*, & elle eſt aſſez remarquable pour qu'on en faſſe une claſſe particulière. Elle n'eſt jamais grave par elle-même, elle le devient quelquefois par des circonſtances relatives à la manière de vivre, à la fatigue, aux alimens, &c. & elle eſt la même dans tous les climats indifféremment.

On en ſera convaincu ſi l'on veut conſidérer que le changement d'un climat prétendu mal ſain, à un autre réputé très-ſalutaire, donne lieu à des maladies parmi les troupes, auſſi bien que leur émigration d'un excellent quartier dans une garniſon ſuſpecte. ARMSTRONG (*De conſervand. ſanit.*) conſeille aux perſonnes qui ſont malades dans un air pur & ſain, d'en changer, & d'aller dans un pays humide où l'air eſt épais

& communément réputé mal ſain Tout changement de climat opère dans les individus une révolution par laquelle la conſtitution du corps tend à ſe mettre d'accord, ſi l'on peut le dire ainſi, avec la conſtitution de l'atmoſphère : il en réſulte quelque dérangement auquel on ne peut remédier qu'après avoir examiné quelle eſt la nature de chaque dérangement dans les malades, & non pas la carte géographique des lieux où la ſanté s'eſt dérangée. Cette dernière prétention ſeroit dériſoire.

Le climat de Paris eſt ſans contredit un des plus ſalutaires de la France; cependant il eſt rare d'y trouver un étranger qui n'ait pas été incommodé après ſon arrivée dans cette ville. Celui qui deſcend des Alpes, comme celui qui ſort des marais de la Hollande, le Bourguignon, qui n'eſt qu'à deux pas de là, dans un climat preſque ſemblable, l'Habitant des belles campagnes de l'Iſle-de-France même, perſonne, pour ainſi dire, n'en eſt exempt; les dérangemens auxquels chacun eſt expoſé après être arrivé à Paris, ſont à la vérité légers dans tous les ſujets, ſi la négligence où les mauvais traitemens n'altèrent rien; mais ils ne diffèrent pas entr'eux.

Au reſte, les ſuites du changement de climat ne ſont pas auſſi remarquables à Paris que dans une ville de province, où un régiment eſt nouvellement arrivé; toute troupe nombreuſe raſſemblée, fixe ſeule l'attention; tandis qu'à Paris, à peine, chaque Médecin peut-il fixer ſes regards ſur quelques étrangers de ſa connoiſſance; les dérangemens de la ſanté des ſoldats qui ont changé de garniſon, ſont auſſi plus graves que ceux des étrangers venus à Paris, parce que les premiers n'ont preſque jamais les douceurs & les ſecours que leur changement exigeroit.

Au lieu de ſe repoſer après les fatigues d'une route, d'avoir une nourriture raffraîchiſſante, des boiſſons appropriées à la ſaiſon, au tempérament de chaque ſujet, comme les étrangers ſe les procurent à Paris, les ſoldats ſont dans une diſpoſition toute contraire : le pain de munition qui eſt très-ſouvent mal conditionné dans la plupart des garniſons, eſt le principal de leurs alimens, un peu de viande, rebut des boucheries; quelques légumes le plus ſouvent ſecs, complètent leur ordinaire. Ils n'ont ni légumes frais, ni fruits, & que de l'eau à boire; ils entrent auſſi-tôt en poſſeſſion de monter la

garde où le piquet, de faire leurs exercices, &c. quel que soit le tempérament d'un soldat, son âge, la saison, ils ont tous les mêmes travaux ; en été rien ne les rafraîchit ; en automne & en hiver rien ne les fortifie ; combien de causes particulières des maladies qui succèdent aux émigrations, plus évidentes que l'influence du climat, plus dangereuses, plus aisées à reconnoître, à détruire, si des *projets* contraires à ces vues ne s'y opposent pas !

Les jeunes gens des villes de garnison qui s'engagent quelquefois & entrent au service dans le climat où ils sont nés, y tombent malades aussi souvent que les étrangers, pendant les premiers temps de leur service : on en a mille exemples. Sur quel fondement a-t-on donc pu prétendre que les maladies des émigrans étoient l'effet des climats ?

Un autre malheur attaché à l'existence des troupes, dans quelque climat que ce soit, & qui est la principale source de leurs maladies qu'on attribue cependant aux climats, c'est que le soldat n'est pas le maître de suspendre ses exercices quand il en sent le besoin. Un étranger qui souffre & qui est libre, s'arrête aussi-tôt, & se procure des

ſecours ſur-le-champ ; le ſoldat reſſent-il le petit mal-aiſe par où débute la maladie des émigrans ? Il prend cela pour de la foibleſſe, & mange pour ſe fortifier. Se plaint-il : ſes camarades le raillent & l'excitent à redoubler de courage pour le travail. Demande-t-il du repos : ils le grondent, l'appellent *calin*, le forcent par-là à continuer le ſervice juſqu'à ce que ſon mal empire conſidérablement ; il faut avoir été témoin de ces faits pour ſentir la force de leur influence & en apprécier les ſuites. Plus la maladie des émigrans fait de ravages par ces cauſes acceſſoires, plus les ſoldats ſains ſont fatigués de ſervice & plus la maladie ſe répand & devient funeſte. Les Chirurgiens des régimens n'ont connoiſſance de la maladie de ceux-ci que quand on les a averti, & ils ne ſont preſque jamais avertis que quand le mal a déja fait de grands progrès.

Il y a des climats où les ſoldats ont en général très-grand appétit ; où les jeunes gens, ſur-tout ceux d'un tempérament bilieux, mangent plus du double des autres ; nous en avons vu qui dévoroient chaque jour les deux pains de munition qu'on leur avoit délivrés pour quatre jours, & que la compagnie où

la chambrée étoit obligéé de nourrir le reſte du temps. Ces malheureux doublent leurs travaux pour ſe procurer la ſubſiſtance, ils montent trois fois la garde par ſemaine; les corvées de jour, le nettoyage des armes, &c. occupent tout ce que les forces leur permettent de faire pour de l'argent ou pour du pain; exténués par le travail, accablés par des digeſtions laborieuſes que le travail même dérange encore le plus ſouvent, ils ne mènent pas long-temps ce train de vie; ils ſont bientôt à l'Hopital, & ils n'y ſont jamais pour des maladies légères. Leur voracité annonçoit le beſoin que reſſentoit l'eſtomac de quelques toniques amers, on n'y a pas ſeulement fait attention. Une vingtaine, un plus grand nombre de ſoldats d'un régiment ſont malades par la raiſon que l'on vient de voir dans une nouvelle garniſon où l'air vif excite l'appétit; il eſt plutôt fait d'en accuſer le climat que l'intempérance, ou plutôt que la négligence de ceux qui ne cherchent point à remédier à une intempérance forcée qui eſt déjà une maladie.

Au lieu donc de s'amuſer à faire des obſervations oiſeuſes ſur les climats de chaque

pays où l'on tient des troupes ſur pied, & de s'occuper ſérieuſement d'en tirer des *principes* propres, dit-on, à *diriger les traitemens* convenables aux maladies, a-t-on d'autre attention à faire qu'aux hommes qui ſont dans ces pays? Comment a-t-on le *projet* de rechercher avec ſoin tout ce qui ſe paſſe hors de l'homme malade, & de négliger, en faveur de cette étude, les objets, ſeuls dignes d'attention, qui influent intérieurement ſur ſon exiſtence?

Veut-on ſavoir en quoi conſiſtent les moyens de conſerver la ſanté des troupes & de leur *adminiſtrer convenablement* les ſecours qu'exigent leurs émigrations? Que tous ceux qui s'intéreſſent à leur conſervation ſe réuniſſent pour leur procurer de bons logemens, des habits commodes & convenables à chaque ſaiſon, la nourriture, les boiſſons qui réuſſiſſent à tout le monde dans chaque pays: qu'on ne leur laiſſe jamais faire d'exercices inutiles, ni monter des gardes fréquentes ſans le plus grand beſoin; qu'on proſcrive cet axiôme meurtrier: qu'il faut accabler l'homme pour le diſcipliner, & qu'on ſache diſtribuer à propos quelques remèdes indigènes que

les circonſtances indiquent ; enfin qu'il y ait des gens de l'Art prépoſés à la tenue des troupes, dont les fonctions ne ſoient pas comme aujourd'hui, bornées à remédier aux vices des adminiſtrations militaires, & à diſſerter ſur des cauſes imaginaires des maladies des ſoldats ; mais qu'ils ſoient occupés ſans ceſſe à ſaiſir ces cauſes & autoriſés à employer tous les moyens de les prévenir.

Par ces précautions bien priſes & bien ſoutenues, on ne tarderoit pas à voir que l'influence du climat ſur la ſanté des troupes ſe réduit à ſi peu de choſe qu'elle ne ſeroit pas capable de les arrêter plus de quelques jours après leurs émigrations ; que les malades ſeroient moins nombreux, les maladies rarement graves, la dépenſe des Hopitaux militaires infiniment moindre ; le ſervice plus exact, & les forces de l'état plus conſidérables & plus ſûres. Il s'eſt fait une révolution dans les eſprits, par laquelle les Gens de l'Art ont, pour ainſi dire, été exclus de la manutention des troupes dans ce qui concerne leur ſanté, excepté lorſqu'ils ſont malades ; encore ne leur eſt-il pas permis, à certains égards, d'améliorer le ſort des ſoldats

malades dans tous les points : l'économie, l'uſage, des craintes, mille égards reſtreignent les ſecours qu'on pourroit leur donner ; à plus forte raiſon a-t-on les mains liées dans ce qui concerne les moyens de prévenir les maladies, qui ſeroient encore plus précieux.

Il faudroit que des Médecins choiſis correſpondîſſent directement ſur ces ſujets avec les Miniſtres, qu'il n'y eût point de caſcade dans les demandes, ni d'interprétations dans les réponſes, parce qu'il en réſulte toujours au moins le retardement du moment, qui décide quelquefois du ſort d'une troupe nombreuſe. On ne trouvera pas moins dangereux qu'il y ait entre les Miniſtres & les Officiers de ſanté des Hopitaux, des intermédiaires, étrangers à la choſe dont ils ſont chargés, & qui enviſagent ſouvent l'objet important de la ſanté des troupes avec des préventions.

En conſéquence des abus qui ſe ſont introduits dans l'adminiſtration de la ſanté des Gens de guerre, il ſe paſſe une infinité de choſes telles que nous venons d'en rappeller quelques unes, non-ſeulement contraires aux vues de prévenir les maladies des ſoldats,

mais encore propres à les rendre malades. Quelques Médecins ſeulement emportés par le zèle, communiquent ou publient quelquefois des Mémoires, comme celui-ci, que peu de perſonnes liſent, & que bien des gens ſont tentés de trouver contraires à l'intérêt public, parce qu'ils ne favoriſent point le leur.

Eſquiſſe d'un préſervatif des maladies des émigrans à l'uſage des troupes.

Puiſque la guerre eſt un mal inévitable; qu'il importe à un Etat floriſſant de tenir ſur pied des troupes obligées de changer de temps en temps de climat; qu'on veut perſuader que les changemens de climat ſont la cauſe de leurs maladies : puiſque les émigrations ſont ſouvent ſuivies de maladies parmi les troupes; que ces maladies paſſent pour les effets des conſtitutions que les individus ont acquiſes dans les lieux de garniſon où ils ont ſéjourné, & qu'au vrai le projet d'une *géographie médicale* dont le but ſeroit d'obvier aux maladies produites par l'influence des climats, n'eſt qu'illuſoire; pourquoi n'avoir pas pro-

posé plutôt le parti suivant : on y fera mille objections ; on le trouvera peut-être impraticable, ridicule si l'on veut ; nous n'entreprendrons point de le défendre contre ceux qui n'auront pas voulu y reconnoître tous les avantages qu'il offre.

On apporte une attention singulière dans le choix de tout ce qui a rapport à la tenue des troupes, dans leur assemblage en régimens, en compagnies, dans leurs habillemens en uniformes, dans leur marche sous les armes, en automates, dans leurs mouvemens en méchanique & en précision minutieuse ; pourquoi ne pas les réunir plutôt par nations ou par tempéramens ? On les placeroit par divisions, chacune suivant la constitution *topographico-médicale* qui lui seroit favorable : on prétend par exemple que les climats chauds & secs, comme ceux de la Provence & de Perpignan (*ci-devant pag.* 51), sont préjudiciables aux tempéramens phlegmatiques des habitans de Lille & de la Flandre françoise ; cela étant reconnu pour certain par les Médecins topographes eux-mêmes, pourquoi n'ont-ils pas plutôt proposé d'enrégimenter, d'un côté, tous les soldats d'un tempérament

ment ſec, nés dans les climats méridionaux, & de l'autre, tous ceux d'un tempérament humide, recrutés dans le nord, & de diſpoſer enſuite leurs quartiers ou garniſons conformément aux connoiſſances acquiſes ſur la nature des climats & ſur celle des individus.

Par là, on ne borneroit pas les ſecours de la Médecine à apprendre par l'étude des climats, à guérir les maladies qui paroiſſent provenir de leur influence; on ſauroit, ce qui vaudroit bien mieux, les prévenir. Lorſqu'il s'agiroit d'une expédition militaire, on choiſiroit les troupes dont la conſtitution ſeroit analogue au climat dans lequel on devroit la tenter; on auroit peut-être l'avantage de conſerver beaucoup de monde & de prévenir les maladies meurtrières qui ont lieu dans tous les pays indifféremment, parce qu'il y a, dans tous les pays, des ſujets au tempérament deſquels le climat n'eſt pas favorable, & où l'influence du climat étant négligée ou obſervée ſuivant les maximes de l'auteur du *projet*, ſacrifie plus de victimes que le fer & le feu des armées ennemies.

Nous avons dit *peut-être*, parce qu'il faudroit encore pour que cela réuſsît, que les circonſtances de la nourriture, des exercices,

du repos, & des ſoins, dès le commencement des incommodités, fuſſent tout-à-fait favorables.

Si une troupe eſt commandée pour quelque travail public, qui exige le remuement des terres dans un pays humide, on choiſit d'ordinaire les régimens qui ſont à marcher ſuivant leur tour, ou bien on fait avancer ceux qui ſont dans les villes les plus voiſines, afin de diminuer la dépenſe des étapes, les embarras des munitions, ou de hâter l'expédition; par ce moyen il arrive communément, ſuivant les réſultats des plus ſaines obſervations, que la plupart des ſujets du tempérament phlegmatique ſont attaqués de fièvres bilieuſes, peu de jours après avoir commencé le travail; beaucoup d'entr'eux languiſſent enſuite de cachexie dans les Hopitaux. Si c'eſt un travail dans un pays ſec & chaud, auquel on emploie des troupes, les maladies inflammatoires & pétéchiales maltraitent cruellement les ſujets du tempérament ſanguin ou bilieux, & diminuent en peu de temps le nombre des travailleurs.

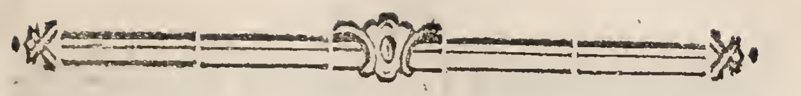
Ainſi, quelles que ſoient les connoiſſances *géographico-topographico-médicales* nouvellement communiquées aux Médecins mili-

taires, elles ne peuvent être propres qu'à offrir des moyens ſpécieux de remédier aux maladies des ſoldats. Les ſecours que ces connoiſſances paroiſſent indiquer, ne ſont qu'un vain appareil aux yeux des Médecins inſtruits, ſincères & déſintéreſſés; il n'y a, il ne peut y avoir, dans l'état où ſont les choſes, que l'étude des maladies dans les malades, & la parfaite connoiſſance des ſymptômes qui préſident aux indications, qui puiſſent éclairer les Médecins militaires & procurer des ſecours ſalutaires aux ſoldats.

Poſt ſcriptum.

Ce que nous venons de dire pour démontrer la futilité des raiſonnemens par leſquels on veut prouver l'influence des climats ſur la ſanté, s'applique naturellement aux maladies qui ſe répandent parmi les autres ſujets que les troupes : on doit en conclure qu'aucune maladie épidémique n'eſt l'effet de cette influence. Un fait récent offre une preuve convainquante de l'erreur des Médecins *topographes* & de leurs partiſans : c'eſt à Rochefort qu'on l'obſerve. (*Voyez* 1786, *pag.* 404 *& ſuiv.*) On croit depuis un ſiècle

contre le climat de cette ville ; on attribuoit aux marais voiſins les maladies qui en maltraitent annuellement les Habitans ; le défaut de connoiſſances phyſiques avoit accrédité cette fauſſe conjecture, & fait accueillir par le gouvernement l'apparence d'un eſpoir d'améliorer le ſort des ſujets du roi dans ce port important ; on a enfin deſſéché ces marais & enlevé par conſéquent, dans l'hypothèſe propoſée, la ſource des maladies de Rochefort. On s'attendoit que ce travail alloit être très-meurtrier ; que le remuement des terres ſuppoſées *putrides*, alloit donner lieu à des exhalaiſons qui infecteroient le pays pour un temps ; mais qu'enſuite le climat ſeroit ſalutaire. Qu'eſt-il arrivé ? Préciſément le contraire de ce qu'on avoit imaginé : c'eſt qu'il n'y a eu aucune maladie pendant les travaux relatifs au deſſéchement, & que depuis que les marais ſont deſſéchés, les maladies règnent à Rochefort avec plus d'intenſité que jamais.



NOUVELLES DE MÉDECINE, 1787.

ARTICLE II.

RAPPORT des Ouvrages publiés en 1786, & de ceux qui ont paru tard en 1785.

MÉDECINE.

N°. PREMIER.

* *Obſervations ſur les fièvres intermittentes & ſur les moyens de les guérir, Ouvrage couronné en 1782 par l'Académie de Dijon*; par M. *Charles* STRACK, Médecin Allemand, en latin.

LA rareté des ouvrages de cette nature eſt ſenſible, celui-ci peut être placé à côté du traité immortel de Sydenham, ſur le même ſujet. Il fait autant d'honneur à celui qui l'a produit qu'à la Compagnie qui l'a provoqué,

& qui a porté en ſa faveur un jugement ſur lequel le monde Médecin avoit les yeux ouverts. Il paroît d'ailleurs dans un temps où la Médecine en a le plus grand beſoin, comme l'avoit vraiſemblablemeut ſenti l'Académie de Dijon; où la plupart des Médecins connoiſſent peu la marche pratique des fièvres intermittentes; où cependant chacun prétend avoir une parfaite connoiſſance de ces maladies; où les Chirurgiens, les Apothicaires, les charlatans, les Bonnes-Femmes, n'héſitent point de propoſer des moyens de les guérir; où il ſe répand dans le vulgaire une multitude de formules ridicules ou dangereuſes; où enfin les mauvais traitemens convertiſſent ces maladies, ſoit tout-à-coup, ſoit au bout de quelque temps, en des maladies très-graves & ſouvent funeſtes.

» Parmi les cauſes multipliées des fièvres intermittentes, on peut mettre au premier rang le mauvais régime, les veilles exceſſives, les chagrins, la peur, un amas de levains impurs dans les premières voies, ou qui y eſt depoſé après les maladies longues, & beaucoup d'autres qu'il ſeroit trop long & peu utile de rapporter. Il n'y a peut-être aucune eſpèce de dérangement de l'économie animale

qui ne puiſſe être accompagné ou ſuivi d'une fièvre intermittente. — On ſera toujours étonné de ce que la foule innombrable des cauſes auxquelles on attribue les fièvres intermittentes, n'en produiſent, pour ainſi dire, que trois eſpèces : la quotidienne, la tierce & la quarte. — Loin de moi les raiſonnemens oiſeux des écoles, les conjectures, les hypothèſes : — toutes mes propoſitions ſeront étayées par des faits ; mes objections, par des expériences ; mes démonſtrations, par des obſervations «.

L'opinion de M. Starck vient à l'appui de celle qu'on a vu dans le *premier article* de ce volume ; il reconnoît deux cauſes des fièvres intermittentes, une intérieure qui diſpoſe le corps à la créer, & une extérieure qui détermine la première, nous remarquons avec ſatisfaction que l'on s'élève de toutes parts contre le préjugé qui fait ſuppoſer au vulgaire, & même à des Médecins, que la cauſe des maladies épidémiques, & ſur-tout celle des fièvres intermittentes qui ſont les plus communes, tire ſon origine de l'air.

On doit faire la plus grande attention au traitement recommandé par l'auteur dans ces ſortes de fièvres, contre leſquelles il y a entre

les mains de tout le monde mille prétendus moyens de guériſon, plus pernicieux que ſalutaires, & tandis que la plupart des Gens de l'Art n'ont pas une idée claire de ce qui leur convient. Un grand nombre d'entr'eux ont coutume, par exemple, de débuter par les purgatifs : M. Starck s'efforce, comme il doit, de déraciner cette pratique funeſte ; car quoique *Sydenham* ſe ſoit élevé autrefois contre elle, & que quelques Médecins aient ſuivi ſes préceptes, on n'a pas laiſſé de voir de nos jours pluſieurs écrits qui ont eu de la célébrité, entachés de l'erreur de conſeiller les purgatifs au commencement & dans le cours des fièvres intermittentes.

Nous ne citerons ici, en paſſant, que la *Médecine Militaire*, ſource déteſtable d'une pratique odieuſe à cet égard, dans laquelle on lit entr'autres erreurs, celle-ci : (*pag.* 27) : » Il ne me reſte qu'une réflexion à faire ſur l'uſage des purgatifs & des vomitifs, que la *ſaine pratique* doit faire répéter plus ſouvent dans la tierce illégitime & dans la double tierce «. Le cruel ouvrage ! Ce précepte a peut-être tué plus de monde dans les régimens, que le canon de la dernière guerre : & l'auteur cite *Sauvages* (ſix lignes plus bas), duquel il auroit

pu apprendre (*Nosolog. Méthod. tom. I, pag.* 321), que » les accès de fièvre intermittente durent aussi long-temps & reviennent aussi souvent, qu'on a répété l'usage des purgatifs ou de tout autre évacuant «. Et Sydenham a dû le prévenir » qu'une observation constante l'a convaincu qu'on ne sauroit commencer le traitement des fièvres continues & intermittentes d'automne par les purgatifs, sans jeter les malades dans le plus grand danger «. (*in-4. tom. I, pag.* 54.) Voyez aussi ce que nous avons objecté à M. *Lorentz* Médecin en Corse (*Année* 1786, *pag.* 452.)

Voici comment M. Strack s'explique sur le même sujet. » Il est bien malheureux pour les malades d'avoir des Médecins toujours agissans, qui se hâtent de les purger à contre-temps, & qui continuent souvent l'usage des purgatifs dans le cours des maladies. — Ils interceptent la coction & la crise, ils déchirent les entrailles, & suscitent des maladies opiniâtres & des rechûtes. — L'expérience apprend qu'une fièvre intermittente prête à disparoître par l'usage du quinquina, revient incontinent si l'on y substitue un purgatif; — que le plus doux purgatif, un seul lavement

de l'ait & de ſucre, rappelle la fièvre & lui redonne de nouvelles forces «.

La méthode de M. Strack pour guérir les fièvres intermittentes, eſt abſolument la même que celle de Sydenham, de laquelle il eſt incroyable qu'un auſſi grand nombre de Médecins ſe ſoient écartés, malgré les mauvais ſuccès de leur pratique contraire à celle de cet auteur : il conſeille la ſaignée & un vomitif, lorſque des ſymptômes particuliers les exigent, — une boiſſon aromatique chaude, & beaucoup de couvertures pour favoriſer la ſueur qui doit ſuccéder au friſſon, — l'eau nitrée pendant la chaleur avec quelque ſyrop acide, — un cordial après la ſueur, — enſuite l'ablution de tout le corps, & le changement de linge propre, parce que le ſang dépoſe des ſubſtances étrangères ſur la peau «.

» Dans le temps de l'intermiſſion, — je ne connois rien qui puiſſe être plus pernicieux que les purgatifs dont on abuſe avant que les humeurs qu'il s'agit d'évacuer, aient éprouvé la coction ; & que la criſe ſe prépare. Tout purgatif donné auſſi mal-à-propos eſt au moins inutile & ſouvent mortel. — Il ne faut purger que quand la fièvre a

diſparu ; — de ſorte que ſi la fièvre a manqué le ſoir , on doit purger le lendemain. — Les malades doivent prendre des alimens avec modération , pourvu qu'ils s'abſtiennent de viande, de poiſſon, d'œufs, de lait & de fromage. — I s peuvent vivre de jus de viande, de crêmes d'orge ou de ris de racines, d'herbes potagères, de fruits cuits, & boire de l'eau avec du vin, & un peu de café«.

» Pendant ce temps-là il faut obſerver la marche de la nature & ſuivre ſon travail pour opérer la criſe. — Ce travail eſt ſi varié qu'on ne peut rien décider de poſitif ſur les ſecours qu'il convient d'employer pour enlever la fièvre, ou ſur le temps qu'il faut reſter dans l'inaction. — Après une expectation ſuffiſante (de 14 jours ſuivant *Sydenham*), ſi la criſe a été imparfaite, on doit avoir recours au quinquina, ou à d'autres fébrifuges, tels que les amers, l'extrait de camomille &c. «. M. Starck a réuſſi nombre de fois après le temps de coction, par le moyen de la poudre d'écorce de racines de ſymarouba à la doſe de 10 grains, trois fois par jour. Cependant il préfère le quinquina à tout autre fébrifuge; il le donne à la doſe

d'une ſcrupule toutes les heures dans les intervalles des accès.

Selon le même auteur, » il eſt inutile d'infuſer le quinquina dans de l'eau ou du vin; — Il n'eſt pas non plus néceſſaire qu'il ſoit en poudre très-fine. — Le plus finement tamiſé n'eſt preſque que la partie ligneuſe, qui a peu de vertu; mais il faut faire beaucoup d'attention à avoir cette écorce de bonne qualité. C'eſt encore une abſurdité de dire que le quinquina ſe niche dans les replis des inteſtins & qu'il altère ces viſcères; quand ce remède a produit ſon effet dans les inteſtins, on le rend par les ſelles ſans qu'il ait jamais fait aucun mal «.

» Après la guériſon qui a lieu communément quand on a employé environ trois onces de quinquina & au bout de huit ou dix jours, ſi l'on n'a rien fait pour déranger l'ordre du traitement, il faut encore continuer le quinquina quelque temps après. — La guériſon parfaite ſe décide communément par un flux abondant d'urine plus conſidérable que les liqueurs qu'on a bues, & cette époque eſt celle à laquelle on peut diminuer le quinquina, n'en prendre qu'un ſcrupule toutes les deux heures, puis toutes les trois heures,

enſuite un ſcrupule trois fois par jour, deux fois par jour, enfin une fois par jour, de manière que l'uſage de cette écorce dure encore quinze jours après la fièvre diſſipée. — Les malades pourront auſſi boire du vin pur, — manger, comme en bonne ſanté, des viandes légères, & reprendre leurs exercices. — On doit même continuer le quinquina de ſemaine à autre pendant pluſieurs mois, & quelquefois pendant une année entière, d'autant plus que ce remède ne peut jamais faire de mal & qu'il réſulte toujours beaucoup de bien de ſon uſage «.

» Les fièvres intermittentes laiſſent quelquefois après elles des maladies fâcheuſes, comme la tumeur du ventre, celle de la rate. Dans ce cas-là (qui eſt commun), on ne retire aucun ſuccès des apéritifs, ni des onguens & emplâtres, ni de l'erreur qui fait quelquefois prolonger la fièvre ou la rappeller : plus la fièvre dure, plus la tumeur du ventre augmente. Il faut arrêter cette fièvre avec le quinquina. --- Quelquefois cette tumeur eſt un précurſeur de la guériſon « --- La jauniſſe, les exanthêmes, l'hydropiſie, la ſuppreſſion des évacuations, les flux extraordinaires ſont auſſi des ſuites des fièvres intermittentes, dont

le quinquina vient toujours à bout ſans exception, s'il eſt bien adminiſtré. Les purgatifs dans l'hydropiſie, qui ſuccède à une fièvre intermittente, ſont funeſtes.

Un des plus grands ſervices qu'on puiſſe rendre à l'art de guérir, ſeroit de traduire le livre de M. Starck en françois, & de le répandre, tant dans la capitale, que dans les provinces, parmi les troupes, ſur les vaiſſeaux & dans les colonies, comme on a fait de beaucoup d'autres productions qui n'avoient pas, à beaucoup près, le même mérite, & qui n'étoient pas d'ailleurs d'une utilité auſſi univerſelle que celle-ci.

2.

Eſſais ſur l'Hiſtoire Médico-Topographique de Paris, ou Lettres, &c. ſur le climat de Paris, ſur l'état de la Médecine, ſur le caractère & le traitement des maladies, & particulièrement ſur la petite vérole & l'inoculation, par M. MENURET DE CHAMBAUD, Médecin à Paris.

Une partie du principal ſujet traité dans cette production, l'a été dans le premier Ar-

ticle du volume précédent de nos *Nouvelles.* Nous avions jugé l'air de Paris, ſain, très-ſain, nous avions tiré cette conſéquence d'une quantité de faits rapprochés, auxquels l'expérience journalière & l'habitude d'obſerver ont depuis long-temps donné la ſanction, dont le vulgaire même eſt à portée de ſaiſir les réſultats; cependant M. Menuret n'eſt pas de notre avis. La matière eſt trop importante pour ne pas nous déterminer à en faire le plus ſérieux examen; il ſuffit d'ailleurs qu'elle intéreſſe une queſtion que nous avons traitée, pour y arrêter nos lecteurs, & pour rechercher, ſous leurs yeux, dans les motifs du ſentiment contraire au nôtre, des raiſons ſuffiſantes, s'il y en a, de nous rétracter.

M. Menuret annonce donc dans *l'introduction, objet & plan de ſon ouvrage*, qu'il ſe propoſe de faire une *eſquiſſe ſuperficielle de Paris, dans ſes rapports à la ſanté*, & de donner *une idée exacte de cette immenſe ville dont l'influence maladive a tant d'étendue & d'effets.* Nous allons voir quels ſont, ſelon l'auteur, l'étendue conſidérable, & les effets extraordinaires de l'influence *maladive* de Paris. Ce ſujet eſt traité fort au long dans une Lettre de 43 pages, dont voici le précis.

» Au commencement de l'été, — *quelques* imprudens *paient*, par des fluxions de poitrine & des pleuréſies, le plaiſir dangereux de ſubſtituer trop rapidement une grande fraîcheur à une chaleur vive. — A meſure que le ſoleil darde ſur nous avec plus de force des rayons plus directs, & que *les fruits de toutes eſpèces ſe répandent*, les fièvres deviennent plus communes, plus vives, plus ardentes. — Les maladies bilieuſes, ventrales, les diarrhées, dyſſenteries, teneſmes, cholera-morbus, &c. ſe *répandent*; leur caractère eſt analogue à la conſtitution sèche ou humide de la ſaiſon, & à la qualité *âcre ou glaireuſe des fruits* qui en eſt une ſuite. *Les eaux* abaiſſées, plus ou moins altérées, deviennent quelquefois, dans cette ſaiſon, *une ſource particulière de maladies* «.

Juſqu'ici nous ne voyons pas que les fluxions de poitrine & les pleuréſies de *quelques* imprudens, ſoient des effets très-étendus ni très-remarquables de l'influence *maladive* de Paris. Si nous examinons les Habitans des environs de Paris, ſur qui le ſoleil agit bien plus directement que ſur les Pariſiens, & qui mangent bien plus de fruits qu'eux, nous ne ſommes pas plus alarmés;

ils ſont rarement attaqués des maladies que M. Menuret attribue à ces influences : d'ailleurs l'alarme que nous avions priſe d'abord ſur les effets du ſoleil, ſe diſſipe peu après quand M. Menuret nous dit : » la tranſpiration, qui, par ſon abondance & ſon utilité, joue un ſi grand rôle dans l'économie animale, eſt ici fort contrariée par *l'abſence du ſoleil.*

Si nous conſidérons l'effet des eaux, nous les trouverons toutes contraires à ce que M. Menuret vient d'en dire, & par conſéquent très-ſalutaires; nous n'avons même pas beſoin ici d'autre témoignage que de celui de M. Menuret lui-même :

» Toutes les expériences, dit-il, conſtatent que quoique la Seine traverſant Paris dans ſa plus grande longueur, devienne par-là l'excipient & le réceptacle de toutes les eſpèces d'égoût, de tous les genres d'excrémens, des différens déblais fournis par les maiſons publiques, les matteries (qu'eſt-ce ?), les ateliers, &c. elle donne *l'eau la plus pure*, ou du moins la plus ſuſceptible d'être rendue telle par la ſimple réſidence, ou par une filtration facile; elle a tous les caractères

qu'on exige dans cette boiſſon, & *mérite* réellement *d'être préférée* à toutes celles qu'on pourroit ſe procurer avec plus de peines & de dépenſes «.

» C'eſt ſur-tout en automne, que les dérangemens préparés par l'été ſe manifeſtent ; les embarras *obſervables* dans les viſcères, ſont d'autant plus tenaces, les maladies qui en réſultent d'autant plus graves, & opiniâtres, que les chaleurs de l'été ont été plus fortes & plus longues, & *qu'il y a eu moins de fruits* «. M. Menuret qui a attribué les maladies de l'été en partie à l'uſage des fruits, auroit-il eu le projet de dire, à la page ſuivante, que les maladies d'automne ſont moindres quand on fait grand uſage des fruits ?

» L'hiver froid & humide *voit éclore* toutes les maladies qui dépendent de la diminution des tranſpirations, de l'augmentation de nourriture, du défaut d'exercice ; il en réſulte des fièvres catarrhales, des fluxions, des fièvres, des indigeſtions, des *attaques*, divers épanchemens de ſéroſité, les dépôts rhumatiques, &c &c. — L'humidité dominant dans l'automne & l'hiver, multiplie les

catarrhes & les rhumatiſmes ; la nature de ces affections eſt plus humorale & pituiteuſe «.

Nous cherchons en vain dans cette expoſition des traces d'une influence maladive qui a beaucoup d'étendue & d'effet ; nous n'y trouvons pas d'autres influences que celles qu'on a attribuées aux ſaiſons & aux climats dans tous les autres pays du monde où l'on a raſſemblé des obſervations ; il nous a ſemblé en liſant cette partie principale de l'ouvrage de M. Menuret, avoir ſous les yeux un extrait des obſervations faites à Paris, par MM. MALOUIN, ROUX, VANDERMONDE, &c. ſucceſſivement ; nous n'y avons reconnu aucune différence avec celles qui ont été faites à *Montmorency* par le R. Père COTTE, à *Lille* par M. BOUCHER, & dans les Pays-Bas par M. RETZ (*Météorologie appliquée à la Médecine*, Ouvrage couronné par l'académie de Bruxelles); nous ſommes forcés de convenir que le préjugé & l'imitation ont beaucoup influé ſur le travail de M. Menuret.

Il paroît décidé à attribuer ces maladies aux influences du climat & des ſaiſons ; il s'autoriſe d'un ou deux aphoriſmes d'Hyppocrate

qu'on a toujours mal interprétés, & qui ont ſervi de baſe à l'erreur vulgaire ; » c'eſt Hyppocrate le premier & le plus grand des Médecins, — notre chef & notre modèle chéri, — notre guide & notre modèle conſtant, — notre divin vieillard, — notre grand coryphée, &c. «. qui a fourni à M. Menuret une ou deux propoſitions relatives aux maladies en général, dont la production de cet auteur n'eſt qu'un commentaire fort indifférent aux Habitans de Paris, & rien de plus.

Il n'en eſt pas de même des *conſidérations* de M. Menuret ſur l'influence du climat de Paris, *dans les conſtitutions morales*; elles offrent des traits originaux & piquans ſingulièrement relatifs à la manière d'être des Habitans de cette ville. » Le Pariſien, placé dans la partie la plus ſeptentrionale de la zone tempérée, habitant un pays ouvert, une terre légère, reſpirant habituellement une atmoſphère humide, *ayant les pieds preſque toujours dans la boue*, uſant de nourriture & de boiſſons douces, a tiré du moral, ainſi que du phyſique, cette diſpoſition qu'il exerce ſi bien à la douceur, à la complaiſance, à la ſociabilité ; il eſt vrai, honnête, bon citoyen, bon ſujet, porté à

l'amour de ſes rois, autant par caractère territorial, que par l'épreuve heureuſe de leur préſence & de leurs bienfaits. Il eſt attaché à ſes devoirs, religieux, *dévot*, & même diſpoſé, d'après l'idée qu'on ne peut pas le tromper, à être ſuperſtitieux & crédule; il aime les plaiſirs & la nouveauté, & par-là même il eſt gai; on auroit peine à y reconnoître les *graves Pariſiens* de l'empereur Julien. -- Quoique les étrangers forment une grande partie des Habitans de Paris, ils prennent peu à peu le pli du pays; ils ſe naturaliſent, ſe modifient, s'amalgament en quelque façon aux naturels; l'influence du climat & de la ſociété, fait perdre au Gaſcon une partie de ſa vivacité, au Provençal de ſa violence, au Dauphinois de ſa fineſſe, au Normand de ſon aſtuce, au Breton de ſa rudeſſe; le Bourguignon & le Champenois, apportent ici, comme dans leur centre, la bonhommie & la franchiſe; & quoique les états, les conditions & la fortune varient encore plus les mœurs & les caractères, on trouve en général & en particulier, *dans toutes les conditions*, la douceur, l'aménité, la confiance, le deſir d'obliger, la charité ſoutenue, la commiſération

active, en un mot, les qualités & les vertus les plus sociales «.

L'étendue & les effets de l'influence maladive de l'immense ville de Paris, déterminent aussi les traitemens que M. Menuret est d'avis qu'on y administre; nous ne le suivrons pas dans les *considérations qui en résultent sur l'emploi des remèdes*, sur l'application » des saignées, des émétiques, des purgatifs, des apéritifs, du remède *anti-périodique* (que les autres Médecins appellent le quinquina); des exutoires (la laine portée sur la peau est un exutoire), du lait, des eaux, de l'électricité, &c. «. Tous ces remèdes conviennent les uns ou les autres dans toutes les maladies & dans tous les pays; il ne s'agit que d'en déterminer le choix: ce qui est impossible à faire dans les livres: ce que les Médecins ne peuvent apprendre qu'auprès des malades, & que le vulgaire ne doit jamais tenter d'après des exposés superficiels.

Le dernier de ces remèdes dont parle M. Menuret, est le magnétisme animal, » *ce moyen fameux*, analogue, dit-il, à l'électricité, d'agir puissamment sur les nerfs, & par eux sur toute l'économie animale «. — » Il fait plus d'honneur à cet agent que ne lui en ont

fait nos meilleurs Phyſiciens, qui ne veulent pas plus croire aux *ſpaſmes* qu'aux *cures* du magnétiſme ». Cette remarque eſt des auteurs du *Journal de Paris*, 10 *Février*.

Ce qui nous a paru le plus remarquable dans la *Lettre ſur la petite vérole*, c'eſt la complaiſance avec laquelle l'auteur s'y congratule d'avoir opéré une révolution dans le » traitement déplacé de cette maladie qui conſiſte dans les remèdes chauds & le régime incendiaire, auxquels on a recours dans la vue d'accélérer l'éruption, de l'animer, de la rendre plus entière », & d'avoir proſcrit ce funeſte empiriſme par une brochure intitulée : *Avis aux mères ſur la petite vérole* (qui ſe vend à l'endroit indiqué). Pour annoncer l'ouvrage où ſe trouvent les idées neuves & importantes relatives à ce ſujet, c'étoit SYDENHAM qu'il falloit citer. C'eſt dans l'ouvrage immortel de ce Médecin, qu'il faut lire ce conſeil ſalutaire : » Faites ſur-tout bien attention au commencement, que l'éruption ne ſe faſſe pas trop vîte, ſoit en la favoriſant par un amas de couvertures, ou par la chaleur de l'air de l'appartement, ou par le feu, ſoit par l'uſage des remèdes échauffans & des cordiaux ». Le

meilleur ouvrage à faire en françois ſur la petite vérole, ſeroit de traduire dans cette langue les deux chapitres de Sydenham, qui traitent de cette maladie. M. Menuret n'a rien fait de mieux que cet auteur en travaillant à proſcrire la méthode échauffante du traitement de la petite vérole, & il a fait plus mal à d'autres égards; il conſeille une méthode rafraîchiſſante dans certains cas; mais Sydenham ſe donne bien de garde de vouloir qu'on rafraîchiſſe les malades; il conſeille ſeulement de ne pas les échauffer: ce qui eſt bien différent.

Quant à l'*inoculation*, M. Menuret examine lequel des trois partis, ou d'attendre la petite vérole, ou de ſe ſoumettre à l'inoculation, ou de tâcher de l'éviter par la ſéqueſtration, préſente plus d'avantages & moins d'inconvéniens, & il accorde la préférence au ſecond parti, en décidant toutefois que » ſon admiſſion, peut-être avantageuſe à quelques individus, *cauſe un dommage évident à la ſociété* «.

Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter ſur cette matière, dans laquelle l'enthouſiaſme tient encore enſevelies d'excellentes obſervations plus déciſives peut-être que toutes celles qu'on

qu'on a publiées, & que nous aurons vraiſemblablement un jour occaſion de produire; nous objecterons ſeulement à ce que M. Menuret a avancé ſur ce ſujet, en s'appuyant de l'autorité de MM. DE HAEN, RAST & ODIER, Médecin à Genève, la réclamation de ce dernier conſignée en ces termes dans le Journal de Paris (26 *Août*) : » Qu'il me ſoit permis, Meſſieurs, de réclamer contre ces aſſertions, au moins en ce qui me concerne. Je n'ai jamais cru que l'augmentation de mortalité de la petite vérole à Londres, depuis l'introduction de l'inoculation, pût, en aucune manière, être attribuée à cette pratique, ni conduire à décider que ſon admiſſion *cauſoit un dommage évident à la ſociété.* J'ai dit bien formellement, & je crois avoir prouvé bien complettement le contraire. Voyez le Journal de Médecine pour le mois d'Avril 1777, où je terminois, à la page 315, mes Lettres à M. de Haën, ſur ce ſujet, par cette concluſion : » En voilà aſſez, Monſieur, » pour montrer que l'inoculation n'a point » nui au Public, comme vous l'avez cru : » c'étoit la ſeule conſidération qui me laiſſoit » quelques doutes ſur ſon utilité, main-» nant j'en ſuis parfaitement convaincu «.

Se rappelle-t-on que M. Menuret imprimoit autrefois (*Eloge de Venel*), que les Médecins de Paris » nécessités à une pratique hâtive & tumultueuse, à des visites multipliées, — forcés de voir beaucoup de malades & *empêchés de connoître les maladies*, passent leurs jours dans une *prison* ambulante «: ce Médecin demeuroit alors à Montelimart; aujourd'hui il demeure à Paris, & il y a vraisemblablement changé de langage, puisque tous ses travaux, sans en excepter sa *topographie médicale*, ont pour but de lui procurer une pratique *hâtive*, puisqu'il prétend bien dans cet ouvrage, ne pas être *empêché de connoître les maladies*, & qu'il se promène de temps en temps en prison.

3.

Constitution de l'année 1780, *observée à Paris à l'Hospice Saint-Sulpice, Mémoire lu à la séance publique de la Faculté de Médecine.*

Autant il est commun de voir des descriptions de maladies populaires singulières, inconséquentes, imaginaires, quelquefois ridi-

cules, & d'être excité malgré ſoi à la critique par ces productions; autant il eſt ſatisfaiſant de retrouver dans quelques unes de ces deſcriptions, la préciſion, la vérité, la ſagacité, qui caractériſent les écrits d'*Hyppocrate*, de *Sydenham*, de *Pringle*, de *Chirac*, de *Lind*, & d'avoir occaſion de reconnoître, quelquefois au moins, que le genre de ces ſublimes obſervateurs n'eſt pas totalement enfoui ſous l'abus des théories & l'erreur des faux raiſonnemens.

» Une *nourriture plus ſaine*, un air plus pur, les ſoins de la vie plus exactement remplis, avoient mis les Habitans de Paris à l'abri des maladies graves qui avoient déſolé diverſes provinces en 1779«. (Ces obſervations ſont bien différentes des idées de M. *Menuret*, que nous avons rapportées ci-devant.) Mais au commencement de 1780, il ſurvint des catarrhes «. Ces maladies ſont ſi bien décrites, & en ſi peu de mots, que nous ne ferons pas attention à une légère erreur d'habitude qui précède leur deſcription, & qui en détermine la cauſe dans » le paſſage rapide d'une température à l'autre «.

» Chez les uns, l'engorgement étoit viſqueux & pituiteux; chez les autres, il s'y

joignoit une irritation aſſez forte ; chez preſque tous, les *premières voies étoient fort mal diſpoſées.* — Les évacuans doux étoient requis ; — quelquefois l'irruption catarrhale a paru ſe faire ſur le canal inteſtinal, & elle n'étoit pas rébelle : on voyoit en même-temps des jauniſſes difficiles à réſoudre, des fièvres continues dont la coction étoit lente, & d'autres maladies dans leſquelles l'affoibliſſement de la machine & la corruption des humeurs étoient dominantes «.

On ne pouvoit pas mieux faire remarquer la relation qui exiſte preſque toujours entre les embarras des organes de la digeſtion & les affections graves de la poitrine ; on ne pouvoit pas rappeller plus heureuſement que les humeurs corrompues, qui ſurchargent les premières voies, paſſent en partie dans le ſang avec le chyle, & que le premier organe qu'elles rencontrent au ſortir du canal thorachique, après avoir été conduites au cœur pour y recevoir le coup de piſton qui les livre à la circulation, eſt le poumon, où elles cauſent néceſſairement un engorgement, puis une inflammation ; on ne pouvoit enfin rien expoſer de plus propre à convaincre que ces

ſortes de maladies ne ſauroient être l'effet *du paſſage rapide d'une température à l'autre*; que la température, quelle qu'elle ſoit, ne peut produire un engorgement d'humeurs dans les premières voies ; que ces humeurs engorgées, & par conſéquent les maladies qui en ſont les ſuites, ne peuvent provenir que des alimens.

» Vers le milieu du mois de février, le froid déclina pendant pluſieurs jours, & l'on vit arriver les crachemens de ſang & les fluxions de poitrine. Les crachemens de ſang, qui étoient rarement accompagnés de fièvre, dépendoient d'une foibleſſe des vaiſſeaux pulmonaires, & plus encore d'un *reſſerrement du ventre* ; auſſi les laxatifs & les potions huileuſes les ont diſſipés «. Des fluxions de poitrine qui exigeoient les ſaignées bruſques & répétées, & des hydropiſies de poitrine toujours mortelles, ont été les principales modifications de la maladie populaire qui a dominé durant trois ſaiſons de l'année. Dans le dernier cas, » le Médecin eſt toujours expoſé aux attaques de l'ignorance & du préjugé : ſi le malade n'eſt pas ſaigné, on croit qu'il eſt mort ſuffoqué ; s'il eſt ſaigné, il meurt dans l'affaiſſement «.

4.

Seconde Edition *des maladies de la peau, particulièrement de celles du visage, & des affections morales qui les accompagnent; leur origine, leur description, leur traitement*, par M. Retz, Médecin à Paris.

Cet ouvrage est connu (*Voyez* 1786, *pag.* 62.) Nous ne reviendrons pas sur le même sujet; nous en indiquerons seulement les changemens & les additions.

» Les maladies de la peau du visage sont les plus communes; — elles sont contemporaines d'affections morales caractérisées par la tristesse, la taciturnité, la mélancholie. --- Quoique ces deux espèces de maux paroissent être l'effet l'une de l'autre, — je me suis convaincu que les maladies de la peau & les affections morales qui les accompagnent, sans être la cause ni l'effet les unes des autres, procèdent en même-temps de la *pléthore bilieuse* «.

» On n'aura pas de peine à reconnoître l'erreur de ceux qui supposent le siége des affections morales dans les nerfs & qui

donnent à ces affections, les noms arbitraires & insignifians de *vapeurs* ou *maladies nerveuses*. Où cette idée chimérique peut-elle avoir pris naissance ? Et comment a-t-elle pu s'accréditer chez plusieurs Médecins qui savoient que ni l'anatomie, ni la saine physiologie, ne mettent les altérations spontanées des nerfs à la portée des sens, & qui devoient sentir par-là l'insuffisance, pour ne pas dire l'absurdité, de l'influence de ces cordons dans les affections morales «.

» La pléthore bilieuse & les affections tant morales que physiques qui en résultent, sont plus particulièrement le partage des personnes que le malheur poursuit, ou que les circonstances contrarient, eu égard à leurs arrangemens prémédités, à des desirs qu'elles ne peuvent satisfaire, ou à quelque sujet de peine. --- Ces passions déterminent alors les effets physiques de la pléthore bilieuse à la peau du visage, parce qu'elles jouent continuellement sur ce théâtre un rôle fatiguant pour cette membrane, & qu'elles y portent une plus grande quantité d'humeurs impregnées de bile «.

» Plus on a employé de remèdes inutiles contre les maladies de la peau, plus il en

résulte de répugnance pour les remèdes salutaires, d'éloignement pour les Médecins, & de satyres contre la Médecine (car on veut toujours rendre l'Art responsable des erreurs de ceux qui l'exercent); on finit par avoir recours aux *charlatans*, & ce parti doit paroître fort excusable; on en tire divers ingrédiens dont les noms séduisans & les formes agréables déguisent les topiques les plus dangereux; & les malades, victimes de leur crédulité, tourmentés par des traitemens infructueux & par le desir de guérir, ont la douleur de voir empirer leur état par les causes mêmes qui auroient dû l'améliorer ".

Les nouvelles maladies de la peau que l'auteur examine dans cette édition, sont principalement la *couperose*, les *boutons*, le *muguet*, & le *lait répandu* chronique; il détaille les raisons qui l'ont décidé à traiter en même-temps des maladies *aigües* de la peau, quoiqu'un programme de la Société Royale de Médecine ait paru contredire à cette conduite indispensable, eu égard à l'identité des matières.

Le traitement convenable à ces maladies consiste dans le *régime végétal* pur & simple, une boisson faite avec les racines de *saponaire*,

la *ſaignée*, pluſieurs *émétiques*, & quelques topiques. On trouve ici de nouvelles vues ſur l'uſage des ſubſtances animales, des farineux, des jus d'herbes, de l'eau & du vin, d'une jauniſſe critique ſuſcitée par art. Les minéraux, les lavemens, le lait, les cautères, &c. ſont pernicieux dans les maladies de la peau.

A l'extérieur, M. Retz fait naître un éréſipèle artificiel ſur la partie malade, & il attire au dehors, par cette tumeur, toutes les humeurs cantonnées dans le tiſſu de la peau; les topiques qu'il emploie à cette opération & qu'il nomme, ne ſont point dangereux; ils n'ont aucune action ſur les parties ſaines de la peau. Pendant l'action de ces topiques, le traitement intérieur tarit la ſource des humeurs qui étoient la cauſe des affections de la membrane, & diſſipe les affections morales qui les accompagnent très-ſouvent.

Tout n'eſt que réſultat d'obſervations dans cet ouvrage, & l'on y trouve outre cela plus de quarante obſervations iſolées, qui fourniſſent des lumières particulières ſur divers ſujets relatifs au fond de la queſtion. Nous aurons quelque choſe de plus à en rapporter à la fin du numero ſuivant.

On a enfin rendu compte de cette produc-

tion, dans le *Journal de Médecine*, après que la première édition en a été épuiſée; & l'on a remarqué dans cet extrait la mauvaiſe foi de celui qui s'eſt amuſé à tordre le ſens de deux ou trois phraſes pour leur donner une interprétation fauſſe, afin d'avoir un prétexte d'ironie. On fait dire, par exemple, à l'auteur que » les pétéchies peſtilentielles ne peuvent pas venir d'une autre cauſe extérieure (que la pléthore bilieuſe), & qu'on ne ſauroit, *ſans indécence*, lui conteſter (à l'auteur) la vérité de ſes principes « : ce qui eſt de toute fauſſeté pour quiconque a lu les phraſes où ſe trouvent quelques-uns de ces mots arrangés dans un ſens convenable. Le collaborateur du Journal de Médecine qui s'eſt rendu coupable de cette infidélité, déſigné par le N°. 6 (*Cahier de juillet*), eſt M. Roussel, dont nous avons eu lieu de reconnoître en d'autres occaſions la pureté dans les intentions, & l'honnêteté dans les procédés.



5.

Combien les préceptes de la Médecine ſont propres à prévenir les crimes? Thèſe de Médecine ſoutenue à Beſançon, ſous la préſidence de M. FRANCE.

On a dit cent fois des crimes en différens termes :

On les punit envain ; rendons-les impoſſibles.

Parmi les ſecours que la politique pourroit employer pour détruire la cauſe des crimes, la Médecine auroit pluſieurs moyens importans à propoſer. M. France eſt d'avis » que la *dégénération* de la bile & *l'âcreté mordante* que cette humeur eſt capable de prendre, jointe à l'exceſſive irritabilité des ſolides, ſont les cauſes ordinaires de cette ſombre mélancholie qui diſpoſe les hommes au crime, qui les rend atroces à l'égard de leurs ſemblables, & qui les porte au ſuicide«.

Nous ignorons ce que c'eſt que dégénération de la bile ; & l'âcreté mordante de cette liqueur, ne nous a pas encore été démontrée;

il n'étoit pas nécessaire d'avoir recours a des vices exagérés d'une liqueur dont la surabondance suffit pour occasionner tous les maux imaginables. Une âcreté mordante de la bile, seroit sensible au moins par les *morsures* qu'elle feroit aux organes qui la contiennent; elle le seroit par des propriétés particulières de cette liqueur rejettée par le vomissement, ou trouvée dans les cadavres. Or, ce n'est pas là l'effet de cette humeur dans les sujets vicieux ; il paroît que la bile surabondante circule dans le sang, sans altérer l'organisation des vaisseaux, qu'elle altère seulement les idées en passant par ce viscère.

L'auteur de l'ouvrage précédent a appelé tout simplement *pléthore bilieuse*, l'état des sujets dont M. France parle dans sa thèse, & auquel il attribue les idées criminelles. On a vu que le traité *des maladies de la peau* contient des recherches sur le même sujet ; c'est pourquoi nous avons réservé pour cet article ce que M. Retz a dit de l'influence de la pléthore bilieuse sur les passions. On y remarque sur-tout les paragraphes suivans.

» On est indifférent (dans la pléthore bilieuse décrite auparavant) pour les jouissances qui

qui font en quelque forte le bonheur des autres ; l'amour paternel, l'amour filial, l'amitié effleurent à peine la fenfibilité. — Ce dernier trait ne participe point de l'*égoïfme*, dont on voit aujourd'hui une multitude de modèles dans la fociété; l'indifférence de l'homme pléthorique bilieux, eft indéfinie ; &, parmi les êtres qui devroient l'intéreffer, c'eft lui qu'il oublie le premier. Quelquefois il tombe dans l'apathie ; il devient morofe, colère, affaffin, comme dans quelques maladies bilieufes internes, on eft phrénétique ou maniaque «.

On nous faura gré fans doute du foin que nous prenons de rapprocher, autant qu'il eft poffible, fans être diffus, les nouvelles connoiffances prêtes à fe développer par les foins de plufieurs Médecins qui voient les mêmes fujets fous différens points de vue. Ce doit être un moyen efficace d'accélérer les progrès de la fcience.

» La pléthore bilieufe, dit ailleurs M. Retz, jette quelquefois les fujets dans la plus grave de toutes les maladies morales : le *fuicide*. Tandis que la politique s'occupe peut-être des moyens de détruire cette mala-

die contagieuſe, la Médecine offre des ſecours efficaces pour déraciner le germe de ce fléau «. Voici deux obſervations intéreſſantes que l'auteur a rapportées pour prouver cette aſſertion.

» Le frère d'un officier de mes amis, tourmenté par des idées ſuicides, avoit été vingt fois tenté, étant à la chaſſe, de ſe donner un coup de fuſil; il écrivoit les choſes les plus touchantes ſur ſon état à ſon frère qui vint me conſulter; celui-ci fut aſſez heureux pour détourner cette main ſuïcide en promettant au malheureux des éclairciſſemens ſatisfaiſans. — En effet, le mémoire par lequel je répondis, fit une profonde impreſſion ſur le jeune homme qui avoit toujours rejeté les ſecours de la Médecine: ce qui le ſéduiſit ſurtout, c'eſt qu'il y trouva décrit tout ce qu'il éprouvoit, au phyſique & au moral, ſans qu'il ſe fût ouvert à perſonne ſur ſes ſouffrances particulières. Il ne faut pas moins que ce moyen pour gagner à la Médecine certains eſprits rebelles que les lieux communs des Médecins ont rebutés, & pour les diſpoſer à la docilité; il réuſſit preſque toujours «.

» Enfin le malade diſpoſé à ce que je voulois de lui, par une deſcription touchante de ſes maux, goûta les moyens que je lui pro-

poſois, & ſe détermina à ce que je lui avois preſcrit. L'effet de l'*émétique* lui parut un miracle ; la lettre qu'il m'écrivit pour m'inſtruire du ſuccès de ce remède, étoit dictée par des ſentimens de reconnoiſſance ſi affectueux, qu'il étoit aiſé de voir que ce malade étoit né avec un excellent naturel & les paſſions les plus douces : J'ai ſenti, diſoit-il, mes idées ſiniſtres ſe diſſiper comme une fumée enlevée par le vent, à meſure que la bile verdâtre s'eſt évacuée. Autant j'ai déſiré la mort, dit-il ailleurs, autant je ſouhaite aujourd'hui de vivre pour vous aimer, &c. «.

» Que s'en eſt-il fallu pour que ce gentilhomme plein de bonnes qualités & très-inſtruit, ait été victime de la pléthore bilieuſe ? que manquoit-il à ſa conſtitution, ſi ce n'eſt quelques nuances de plus pour en faire un ſuicide, peut-être un aſſaſſin, un parricide, un ſéditieux, &c. « ?

» Un officier de dragons, réſolu de ſe faire mourir, avoit eu la patience d'acheter, tous les ſoirs, un grain d'*opium*, ſous prétexte de remédier à une inſomnie habituelle, d'en réunir ainſi vingt-quatre grains & d'avaler ces doſes réunies dans un jaune d'œuf, le vingt-quatrième jour, en ſe mettant au

lit; — je trouvai le malade ſans connoiſſance & noyé, pour ainſi dire, dans une quantité prodigieuſe de bile verdâtre, mêlée de noir, qu'il avoit vomie ſur ſes couvertures; le vomiſſement recommença en ma préſence, & ſi je n'avois pas vu moi-même cette bile ſortir, je n'aurois pu me faire une idée d'une telle évacuation : à meſure que ce vomiſſement ſe faiſoit, le malade revenoit à lui ; il eut recouvré toute ſa connoiſſance au bout d'une heure, & il avoua ce qui étoit le ſujet de ſes ſouffrances; mais ſes idées avoient changé comme par enchantement : autant il avoit déſiré de mourir, autant il ſouhaitoit alors de vivre, & paroiſſoit ſe repentir de l'attentat qu'il avoit commis ; il ſollicita vivement mes ſoins, & mit tout les ſiens à me ſeconder; je ſoutins le vomiſſement, & le ſoir même qu'il avoit eſpéré de n'être plus, il fut rendu à la vie, à la ſociété, à ſes amis, à un rayon de gaité qu'il n'avoit pas vu luire depuis plus d'un an; le changement qui ſe fit tout-à-coup dans ſon organiſation, fut ſuivi d'une telle horreur de ſon état paſſé, qu'il pria qu'on ne lui en parlât jamais. Le régime, & la diſſipation achevèrent de le rétablir en peu de temps «.

» Le ſuïcide eſt donc une maladie que les ſecours de la Médecine peuvent enlever, lorſque les ſignes s'en manifeſtent aux Médecins, ſoit par l'aveu des malades, ſoit par les circonſtances de leur conduite : ne pourroit-on pas en dire autant des autres crimes ? ſeroit-ce une abſurdité de croire que la pléthore bilieuſe les engendre tous ? Mais la plupart de ceux qu'on ne reconnoit à aucun ſymptôme, & que les malades ont le plus grand intérêt de cacher à tout le monde, reſteront, hélas! incurables «.

» Il ne ſera sûrement pas inutile d'avoir mis ces vues ſous les yeux des Médecins philoſophes, afin de leur indiquer les occaſions où leur miniſtère peut être utile au moral «.

Quoique beaucoup d'obſervations confirment l'analogie que M. Retz a reconnue entre la pléthore bilieuſe, les maladies de la peau & les paſſions atroces ; quoique l'auteur célèbre d'un livre de *philoſophie* hétérodoxe, prétende que tous les grands ſcélérats étoient du tempérament bilieux ; il ne faudroit pas ſe laiſſer ſéduire par ces remarques, au point d'en croire l'application univerſelle ; car on connoît bien des perſonnes bilieuſes & même avec des maladies de peau, douées d'un caractère gai & qui ont les paſſions douces.

6.

Des moyens de conſerver la ſanté des Blancs & des Nègres aux Antilles ou climats chauds & humides de l'Amérique, contenant un expoſé des cauſes des maladies propres à ces climats & à la traverſée, relativement à la différence des poſitions, des ſaiſons, & des températures, les procédés à ſuivre, ſoit pour les éviter, ſoit pour les détruire, & le traitement particulier de quelques maladies communes chez les Nègres, telles que le pian (maladie de peau), *le mal d'eſtomac, & la lèpre.*

Une réflexion frappe à l'aſpect de ce livre : tandis que des Médecins zélés, modeſtes & inſtruits par l'expérience, recueillent des connoiſſances utiles pour la ſanté des marins, en y conſacrant tout leur temps, toute leur attention, & ſouvent au péril de leur vie ; quelquefois un Médecin qui ſpécule dans ſon cabinet, a l'art d'en impoſer ſur ſes connoiſſances, & ne donne pour préceptes que

des erreurs dont les ſuites peuvent être meurtrières. Nous ne nous permettrons aucune remarque ſur cet abus; nous nous contenterons de faire en ſorte que les ſujets du Roi deſtinés au ſervice de la mer, & les particuliers que leurs affaires forcent à confier leur vie à cet élément, retirent des obſervations des Médecins qui s'y trouvent, tout le fruit qu'ils peuvent en attendre.

Cet ouvrage, à la tête duquel M. BERTIN, ancien Médecin des Colonies, a la modeſtie de garder l'anonyme, ne reſſemble en rien à certaines productions que divers motifs étrangers à l'art de guérir ont miſes au jour pour le malheur des gens de mer, & où des hommes eſtimables d'ailleurs n'ont pas héſité de preſcrire des remèdes ſans aucune connoiſſance de cauſe. Tout ce que cet auteur rapporte eſt le fruit de ſon expérience, acquiſe par le moyen d'une grande ſagacité.

» C'eſt une opinion aſſez généralement reçue que le changement trop ſubit de climat, eſt la cauſe de preſque toutes les maladies que l'on voit en mer; — mais ce qui rend l'atmoſphère mal-ſaine, n'eſt pas *quelques degrés de chaleur* de plus ou de moins. — Les officiers & les matelots embarqués

pour un voyage de long cours, ſont égale-ment expoſés aux effets du changement de climat, & à des cauſes de maladies toutes différentes; — les matelots qui ont une nourriture beaucoup plus mal-ſaine que les officiers, ſont beaucoup plus ſujets aux maladies; — les épidémies & les mortalités ont toujours commencé par les équipages, & ne règnent ſur les bâtimens, que lorſque la trop grande quantité de monde ſurcharge & infecte l'air de trop d'exhalaiſons mal-ſaines, lorſque le mauvais temps oblige de ſe tenir renfermé dans le bâtiment & de reſpirer continuellement un air putride & infect; — quand une navigation plus longue & plus périlleuſe que celle à laquelle on s'attendoit, a porté l'ennui & la conſternation dans le cœur de l'équipage & des ſoldats, quand enfin l'eau & les alimens manquent ou ſont corrompus «.

C'eſt ainſi que les bons obſervateurs diſſipent peu à peu le préjugé de l'influence des climats dans les maladies, introduit par le défaut d'obſervations dans la Médecine relative aux gens de mer, & que les connoiſſances ſe rectifient inſenſiblement, dès qu'on prend le parti de rejetter de cette ſcience tout ce qui n'eſt pas appuyé ſur des faits.

» Les Créoles riches qui n'éprouvent ni misère, ni chagrin, ni inquiétude & qui vivent à l'européenne, c'eſt-à-dire de bons alimens, ont le tempérament plus fort que ceux qui ont des peines de corps & d'eſprit, & qui ſe nourriſſent mal, c'eſt-à-dire des alimens du pays. — Toutes les humeurs ſont en général mieux conſtituées; la bile eſt plus active, — la débauche eſt la ſeule cauſe du dépériſſement des bonnes conſtitutions chez les Créoles «. Il ſemble en effet que la ſemence ait par elle-même la propriété de maintenir les humeurs dans un équilibre ou dans un mouvement ſalutaire, qu'elles perdent dès qu'il ſe fait une évacuation trop conſidérable de cette liqueur.

» Il faut, aux Iſles, environ dix-huit mois ou deux ans, pour que le tempérament ſe faſſe au climat. C'eſt par conſéquent dans ce temps qu'il faut uſer de précaution & éviter tous les excès. — Les femmes dont on a été privé pendant la traverſée, l'abus du vin & des liqueurs, la vie oiſive, enflamment le ſang préciſément dans le temps où l'on auroit beſoin d'être rafraîchi. — Les voyages à pied ſont cauſe de la perte de beaucoup de nouveaux débarqués. Ils ſont,

en arrivant aux Isles, chargés de lettres de recommendation pour des personnes souvent éloignées du lieu de leur débarquement; d'autres ont des affaires & font le plutôt possible les démarches nécessaires, d'autant que la vie étant plus dispendieuse qu'en France, on ne se soucie pas de vivre long-temps dans les auberges. -- D'autres viennent pour faire la pacotille & courent à pied, & le corps chargé pour vendre leurs marchandises dans les habitations. Comme ordinairement le gain qu'ils font ne répond pas à l'idée qu'ils s'en étoient faite, ils joignent l'abstinence à la fatigue, se passent souvent du nécessaire, afin de profiter du gain qu'ils peuvent faire : cette manière de vivre les échauffe & finit par les exténuer. C'est ainsi qu'on voit périr aux Isles les *deux tiers* des Européens. --- La misère, le chagrin, l'ambition & la débauche en font périr beaucoup plus que les fièvres du pays ‹‹.

Pour se préserver des maladies aux Isles, il faut éviter de ›› voyager à pied ou à cheval, & de s'exposer au soleil, à la pluie, au serein, --- Ce n'est pas le contact de la pluie sur le corps qui cause la maladie, ni

même le séjour des hardes mouillées tant que la pluie continue, mais seulement le desséchement de ces mêmes hardes sur la peau. On doit --- faire usage de boissons acides & astringentes, comme la limonade, le jus de pomme d'Acajou avec de l'eau & un peu de rhum, l'eau & le vin ; --- fuir les travaux d'esprit, l'inquiétude, le chagrin, la colère, l'ennui ; --- manger peu, quoique l'air augmente l'appétit ; boire à ses repas du vin avec moitié d'eau. --- Les vivres du pays quoique grossiers & peu nourrissans ne sont pas aussi mauvais qu'on se l'imagine. --- Les salaisons & autres ingrédiens rendent seulement la lymphe un peu plus âcre. --- Le scorbut qu'on dit être produit par ces alimens, est beaucoup moins fréquent aux Isles qu'en France, quoique la plupart des Américains prétendent l'avoir tous, & pensent qu'il fait partie de leur constitution ; mais on prend aux Isles pour scorbut la simple érosion des gencives causée par une salive âcre, mais sans épulies ni pourriture, ni aucun autre signe qui caractérise le scorbut «. Nous avons vu la même erreur dans la topographie médicale de Lille. (1786, *pag.* 442.)

» Enfin, un dernier abus dont on ne se doute pas, & qui est aussi fort nuisible, c'est l'abus des précautions : --- celui qui consiste à se faire saigner en arrivant, à ne boire que de la limonade ou autres liqueurs rafraîchissantes, &c. -- Puisque, disent les Créoles, la nature n'a pas mis de vin dans ces contrées brûlantes, il n'y est pas nécessaire; elle y a mis au contraire beaucoup de citrons & d'oranges; elle a placé le remède à côté du mal : mais ils ne font pas attention que la canelle & les autres aromates échauffans s'y trouvent aussi «. --- Par leur régime » les digestions deviennent mauvaises, la saburre s'amasse, & au bout de trois ou quatre mois il se déclare une fièvre putride «.

Dans ces climats, » le sang a une disposition particulière à se changer en bile, quand le fond du tempérament est naturellement bilieux, quand le chagrin affecte un tempérament sanguin qui use d'alimens gras; cette constitution est enfin le plus souvent, aux Isles, une suite du relâchement des organes & de l'abus des purgatifs. --- Nous avons vu beaucoup de personnes périr par l'effet des purgatifs & des vomissemens administrés mal-à-

propos «: Obſervation tout-à-fait conforme à celles qui concernent la pléthore bilieuſe. (1786, *pag.* 58 *ad* 72, *& ci-devant p.* 102)

» Quand, malgré ces précautions & ces moyens, la fièvre ſe déclare, on peut encore lorſque la bile n'eſt pas jointe à une diſpoſition inflammatoire du ſang; quand la langue n'eſt pas enflammée & que cette fièvre n'eſt encore qu'intermittente, tierce ou double-tierce; on peut, dis-je, il faut même auſſitôt faire vomir avec des ménagemens, appliquer des veſſicatoires & donner du quinquina. On purge après que la fièvre eſt arrêtée: par cette méthode on pourra le plus ſouvent prévenir des fièvres putrides malignes, longues & très-dangereuſes «. Ce ſentiment eſt tout-à-fait conforme à ceux de *Sydenham*, & des auteurs des ouvrages rapportés 1785, *N°.* 4, *& ci-devant N°.* 1. Il eſt très-important de remarquer que les maladies populaires qui ſe répandent parmi les étrangers après leurs émigrations, ſont les mêmes dans trois endroits auſſi éloignés & dans trois climats auſſi différens, que celui de Londres, de Rochefort & de l'Amérique, & que les mêmes ſecours ſont les ſeuls qui conviennent pour les prévenir & pour les guérir.

Pian. Nous ferons enſorte que nos lecteurs ne perdent que le moins qu'il ſera poſſible des réſultats des obſervations de M. Bertin. Ce qu'il dit ſur le *pian* eſt non-ſeulement neuf & inſtructif, mais encore propre à détruire des préjugés accrédités ſur cette maladie de la peau.

» Elle conſiſte en des puſtules très-contagieuſes, croûteuſes & humides, ou ſimplement ſèches & écailleuſes, de nature pſorique, --- jaunâtres, couvertes d'une croûte crevaſſée qui laiſſe échapper un pus ichoreux, --- répandues ſur les différentes parties du corps, mais ſpécialement dans les endroits où il ſe fait une plus abondante tranſpiration, & où cette humeur a une odeur un peu forte, comme aux cuiſſes, aux pieds, aux environs des parties de la génération, entre les orteils «.

» On prétend dans le pays que le pian ſe communique par l'intermède des mouches, qui, après avoir ſucé le venin de la contagion, vont enſuite l'inoculer à des Nègres qui n'en ſont point affectés, & le dépoſent ſur des ulcères qu'ils ont ſouvent ſoit aux jambes ou aux pieds, qui ſont toujours découverts. --- Cette maladie ſe communique par le

contact & par hérédité ; elle est souvent compliquée avec la vérole «.

» Il arrive souvent que par l'effet d'un mauvais traitement, ou par des bains froids pris inconsidérément, le vice *pianiste* quitte la peau & se retire dans les parties plus profondes, sur les aponévroses ; alors les pustules disparoissent & font place à des douleurs dans les bras, les cuisses, les reins, & sur le devant de la tête : c'est ce qu'on nomme douleurs pianistes ou *pian rentré*. --- Nous ne dissimulerons point qu'il y a quelques raisons de faire regarder le pian comme de la nature de la petite vérole. — Nous n'avons jamais vu en Amérique aucun Blanc qui l'ait contracté. Nous n'avons aucune connoissance qu'un Nègre ou une Négresse ait eu le pian une seconde fois après avoir été bien & radicalement guéri. --- Ordinairement les Habitans prennent pour soigner leurs pianistes, pendant le traitement, des Négresses qui ont déjà eu cette maladie, & nous n'avons pas vu que ces Négresses l'aient contractée de nouveau. Nous avons contre cette opinion presque tous les Chirurgiens du pays, parce qu'il y a une règle qui autorise à ne payer que quand les pians sont radicalement guéris.

--- Nous n'avons jamais vu de pian récidiver après six mois de guérison, --- ni se déclarer de lui-même, sans qu'il y ait eu auparavant de miasme contagieux «.

M. Bertin conjecture cependant qu'il » y a dans les Nègres une cause prédisposante particulière du pian; --- qu'il existe chez eux une humeur analogue avec la nature de ce virus, & que le vice pianiste a une plus grande affinité avec les sucs de la peau qui remplissent le tissu cellulaire non graisseux, (avec l'humeur de la transpiration) «; mais il se hâte d'ajouter qu'au reste » chacun est maître de penser à sa façon quand il ne doit en résulter aucune conséquence pour la pratique «. Trait de sagesse rare qui caractérise le vrai observateur, le bon Médecin.

» Le pian local ou primitif, est très-facile à guérir, sur-tout s'il n'y a encore que quelques pustules; comme la masse des humeurs n'est pas encore infectée, on les guérit par la simple cautérisation. --- Plus il est récent & moins il en paroît sur la peau, plus il est difficile à guérir : plus au contraire il est ancien & plus il y en a à la superficie du corps, plus il est facile à guérir «.

La première indication dans le pian qui

attaque les humeurs, eſt de » pouſſer le levain pianiſte à la peau qui eſt le ſeul organe excrétoire par où il peut être chaſſé hors du corps. --- Le moyen le plus efficace eſt la fleur de ſouffre, mais elle eſt dangereuſe dans le cas de diſſolution du ſang. Le bouillon de *giraumont*, celui de limaçon de rivière, appelé *cauclaux*, la tiſanne d'écorce de *mapou* ou *fromager*, dont on ſe ſert auſſi dans la petite vérole, le bouillon & la chair de *requin*, le bouillon d'*anolis*, (eſpèce de lézard) l'*eau de chaux* ſeconde, faite avec des *lambis* (coquille), ſont les autres ſecours uſités pour porter le levain pianique à la peau «.

» Lorſque les pians ſont aſſez anciens & aſſez ſortis, on choiſit, ſuivant ſon expérience, le ſpécifique qui paroît le plus convenable. Juſqu'à préſent on en connoît de deux ſortes, ou même de trois : le mercure, le ſouffre & les ſudorifiques ; --- le ſublimé nous a paru faire plus d'effet & mieux convenir que les frictions. --- Le mercure ne pas être le vrai ſpécifique du pian. --- On ne peut l'employer dans les cas de diſſolution du ſang. --- Le ſouffre nous a paru être le vrai ſpécifique du pian comme il eſt celui

de la galle. Ce remède pouſſe d'abord au dehors, couvre la peau de puſtules pianiſtes, qui enſuite ſe deſſèchent d'elles-mêmes ſans qu'il ſoit beſoin d'autres remèdes. --- On joint à ces traitemens la tiſanne ſudorifique compoſée avec les bois du commerce & ceux que produit le pays. Mais ordinairement on les remplace par la racine de *grand dracuntium*, & l'*aloès pitre*. -- On emploie encore le bois *de fer*, le bois *arada lacoma*, le tendre *acajou*, le grand & petit *branda*, le *picanier* de montagne; -- ils réuſſiſſent mieux verds «.

» On a découvert depuis peu de temps une plante douée de la propriété de détruire le vice pianiſte même dégénéré en lèpre; c'eſt une plante ligneuſe du genre de l'*acacia*, & qu'on nomme aux Iſles-du-vent *baba*, *liane à cœur*, & à Saint-Domingue, *cœur de S. Thomas*, *caconne maron* «. Cette plante dont M. Bertin donne la deſcription, » a deux bois, l'un blanc & l'autre rougeâtre. Le premier peut paſſer pour un poiſon. -- On prend demi-gros de l'autre, on le coupe par petits morceaux, on le fait bouillir dans trois pintes d'eau juſqu'à réduction de deux pintes, & l'on boit cela dans la journée; --- on lave & l'on panſe les affections extérieures,

ulcères, dartres, lèpre, mal vénérien, avec la même décoction, ou avec la plante pilée«.

Mal d'estomac. Ce qu'on appelle ainsi aux Isles, est une » leucophlegmatie générale, ou bien une sorte de consomption universelle dans laquelle tombent souvent les Nègres, accompagnée de l'épuisement des forces; d'où il suit nécessairement une respiration laborieuse & asthmatique dans la marche, sur-tout lorsqu'il faut monter: symptôme qui a fait nommer cette maladie mal d'estomac. --- On traite cette maladie par des liqueurs fermentées, appellées *grapes*; elles sont toniques, stimulantes & purgatives. -- Le fer en fait presque toujours la base, & l'on y fait infuser des bois & des plantes sudorifiques & purgatives; le bois de *fer* ou son écorce, celle du bois de *savonette*, celle de gayac, la racine de *saururus* ou *sureau à l'estomac*, *l'herbe à sou marqué*, l'herbe puante, le *gingembre*, &c. --- Ces remèdes réussissent difficilement parce que la plupart du temps on néglige d'éloigner la cause du mal, c'est-à-dire le chagrin & la misère. --- Nous avons remarqué l'efficacité de l'eau de vie de gayac dans cette maladie «.

La Lèpre. Nous avons parlé de cette maladie

(1786, *pag.* 69.) » Le mercure ſelon M. Bertin, ſous quelque forme qu'il puiſſe être adminiſtré pour la détruire, eſt toujours nuiſible ou au moins inutile. --- On a cependant vu quelques adouciſſemens opérés par le remède de *Vanſwiéten*, joint aux ſudoriques, ainſi que du mercure joint à l'acide végétal, mais on n'a jamais de cure «. Ces ſoulagemens ne ſeroient-ils pas plutôt l'effet des boiſſons que l'uſage du ſublimé exige, que celui de la liqueur elle-même ? » Ce qu'il y a de mieux à employer, ce ſont les tiſannes ſudorifiques, avec l'écorce de Gayac fraîche, le bois de fer, le bois arada, & ſur-tout le *bois à pian* ou *liane à cœur* «, recommandé ci-deſſus.

Voilà un des excellens ouvrages de pratique que nous ayons ſur les maladies des gens de mer & de ceux qui habitent au-delà des mers ; il va de pair avec celui de *Lind* (1786, *pag.* 106.), & contient, comme on voit, beaucoup de choſes utiles en peu d'eſpace, car il n'eſt que de 126 pag.



7.

Avis aux Gens de mer ſur leur ſanté, ouvrage néceſſaire aux Chirurgiens navigans, & à tous les Marins en général qui ſe trouvent embarqués dans les bâtimens où il n'y a point de Chirurgien ; par M. MAURAN, Médecin & Chirurgien à Marſeille.

On ne trouvera pas à cette production le même degré d'utilité qu'à la précédente, à beaucoup près. Elle ne renferme aucune obſervation neuve, & l'on y trouve des erreurs dont quelques-unes ſont graves. Il eſt fort difficile de traiter des ſujets relatifs à la ſanté des Gens de mer d'une manière convenable, par de bonnes raiſons ; c'eſt qu'il faut non-ſeulement des qualités rares pour faire un obſervateur, mais encore un talent exercé pour rédiger des réſultats d'obſervations ; que les Médecins qui poſſèdent ces qualités ne s'embarquent pas, & qu'il n'eſt pas poſſible que les Chirurgiens embarquans obſervent bien ce qui regarde

les maladies internes, ni que les Médecins qui ſont à terre, rédigent avec fruit les obſervations des autres.

» L'eſpèce de matelots manque ; --- le défaut de ſecours en tue plus que la guerre & les naufrages. --- La cupidité des armateurs marchands leur fait confier la vie des matelots à des Chirurgiens ignorans ; --- les matelots concourent eux-mêmes à leur perte par leur confiance aux charlatans «. Nous ajouterons que la confiance en certains préceptes de l'auteur de ce livre, concourroit aſſez au même but, ſi l'on ne ſe hâtoit d'en faire connoître les inconvéniens.

Voici comment M. Mauran apprend au vulgaire des Gens de mer à connoître la fièvre. » Une perſonne *tant ſoit peu* intelligente, qui voudra prendre la peine de toucher ſon pouls pluſieurs fois chaque jour & celui des autres, apprendra facilement à en connoître les variations, & jugera aſſez exactement du degré de la fièvre d'un malade en lui tâtant le pouls ; ſi, par exemple, elle trouve que le pouls n'eſt que d'un tiers plus vîte que dans l'état ordinaire, elle comprendra que la fièvre n'eſt pas bien forte «. (Une fièvre très-violente dans un jeune homme

vigoureux, peut être caractérisée par 96 pulsations par minute, au lieu de 72 qui ont lieu communément dans l'état naturel.) » Si l'augmentation est de moitié, elle conclura que la fièvre doit être regardée comme violente, & par conséquent dangereuse «. (On voit rarement dans les hommes, une fièvre dans laquelle le pouls batte 108 fois par minute.) » On peut dire qu'elle est mortelle, quand, dans l'intervalle donné, l'on sent deux battemens au lieu d'un «. Ce symptôme est celui de quelques agonies. Les Gens de mer sont en général plus que toute autre classe d'hommes, sujets à des maladies dans lesquelles le pouls est déprimé & lent.

» Le pouls fort indique la saignée. Il faut donc, lorsqu'on rencontre un pareil pouls, la pratiquer tout de suite & la réitérer trois ou quatre heures après «. On seroit bien sûr, en suivant cette méthode, de sacrifier la plupart des marins attaqués de la fièvre continue-rémittente tendant à devenir intermittente, qui est la maladie aigüe la plus commune parmi eux. » Le pouls foible *est le contraire* du pouls fort. --- Il exige *rarement* la saignée «. (Jamais il ne l'exige.) --- » Le pouls dur indique la saignée réitérée «. Cette

évacuation, faite de l'avis de M. Mauran pendant le temps de chaleur d'une fièvre intermittente, où le pouls eſt prompt, fort & dur, ſeroit auſſi très-ſouvent mortelle.

Que M. Mauran nous diſe donc ſur quelle eſpèce de marins il a fait les expériences qui ont autoriſé les préceptes qu'il débite avec autant de confiance; qu'il indique où ſe trouvent des Gens de mer dont les maladies s'annoncent par les ſymptômes qu'il rapporte, & dont on puiſſe impunément prodiguer le ſang comme il recommande de le faire; ou bien qu'il convienne qu'il a écrit d'idée, ſans jamais avoir vu de marins malades.

Selon cet auteur, la découverte de la diſtillation de l'eau de la mer pour la rendre potable, remonte juſqu'à *Leibnitz*. Il traite d'aveuglement abſurde l'uſage du bouillon de viande dans les maladies aigües, & il le proſcrit ſans réſerve aux marins, moins par la raiſon commune qu'il eſt ſuſceptible de corruption, que parce qu'il affoiblit les malades, ce qui paroît aſſez juſte à certain égard; il leur interdit auſſi la ſoupe; il eſt fort partiſan de la diète; il blâme la foibleſſe des Gens de l'Art qui ont la conſcience intime des mauvais effets des bouillons & des ſoupes,

&

& qui en tolèrent l'uſage dans la crainte d'être accuſés de témérité ſi les malades venoient à mourir. Il rappelle quelques moyens connus de remédier à la mauvaiſe nourriture des marins, à la mauvaiſe eau qu'ils boivent, au mauvais air qu'ils reſpirent, & à la malpropreté, quatre vices qu'il regarde comme les ſources de la plupart des maladies qui attaquent le plus communément les Gens de mer.

» Les ſignes qui font connoître en général la néceſſité de donner un purgatif, ſont une mauvaiſe bouche, amère & pâteuſe, la langue chargée, des renvois déſagréables, des remuemens, des gonflemens dans le ventre, des maux de tête, de reins, des vertiges, le défaut d'appétit, &c. «. Le plus grand nombre des matelots à qui on fera prendre des purgatifs pour enlever ces ſymptômes, tomberont réellement malades. » On doit s'abſtenir de donner des vomitifs à ceux qui ont la poitrine délicate, -- à moins qu'il n'y ait quelqu'indication urgente, qui ne peut être ſaiſie que par un *Chirurgien* expérimenté «.

Demandez à M. Mauran comment on peut ſe garantir du *mal de mer*, il vous conſeillera

de porter sur le creux de l'estomac un sachet de quelques aromates ; il a sauvé la vie à plusieurs personnes par ce moyen. Parmi les 57 formules qu'il a ajoutés à son ouvrage, il y a des *loocks pour faciliter la sortie des crachats*, des *emplâtres pour la pleurésie*, des *potions confortatives* dans lesquelles entre le tartre émétique à la dose de 6 grains dans *l'huile d'amendes douces*, avec d'autres ingrédiens tels que la *confection hiacynthe* ; il y a encore le *vinaigre des quatre voleurs pour préserver de la peste*, &c. Nous nous dispenserons de suivre plus loin l'auteur de cette production.

8.

* *Observations sur les maladies des Gens de mer*, par GILBERT BLANE, Médecin anglois, *& de la flotte dans la dernière guerre*. En Anglois.

Le Dr. Blane a si dignement rempli sa charge de Médecin de la flotte, qu'il ne laisse rien autre chose à regretter, sinon qu'il n'en ait pas été revêtu plutôt, n'ayant reçu sa commission qu'au printemps 1780, & la paix

ayant été conclue, comme on ſait, au commencement de 1783. Nous en aurions plus d'obſervations, & il auroit mis plus de temps à les rédiger. La première circonſtance qui le frappa, c'eſt que les vaiſſeaux neufs ne ſont pas mal-ſains, comme on a coutume de ſe l'imaginer, à moins qu'ils ne ſoient conſtruits de mauvais bois. --- La mal-propreté de certains ſujets embarqués ſur *le Gilbraltar*, y engendra une fièvre contagieuſe dans ſon paſſage aux Indes-Occidentales, qui diſparut quand ils y eurent été débarqués; en ſorte que le vaiſſeau devint un des plus ſains de la flotte. -- La chaleur du climat éteint la fièvre, au lieu de l'engendrer ou de la nourrir. -- L'efficacité reconnue des limons pour la guériſon du ſcorbut, trouve une nouvelle autorité dans les obſervations de M. Blane. --- *L'Alcide & l'Invincible* s'en étant procurés, après l'action du 29 avril, eurent bientôt une liſte de ſcorbutiques fort inférieure à celle des autres vaiſſeaux de la flotte. Les équipages guériſſent plus vîte du ſcorbut à bord que ſur le rivage: l'air de terre préciſément comme tel, n'a point de part à la guériſon du ſcorbut; on ne guérit cette maladie que par un régime, de la propreté, &

du divertiſſement. — La ſanté ſe conſerve ſur un vaiſſeau à proportion de la bonne diſcipline qui y règne. M. Blane n'a vu dans les pays chauds, qu'un cas bien caractériſé d'inflammation au foie. — La phtiſie pulmonaire n'eſt pas non plus ſi commune dans les climats chauds, mais elle y devient bien plutôt fatale. Le climat des Indes-Occidentales eſt favorable aux aſthmatiques. Dans toute la flotte, de juillet 1780 à juillet 1781, il eſt mort un homme de huit; & la mortalité a été double dans l'armée de terre.

Ce court extrait des remarques d'un habile obſervateur, qui ſont les mêmes que celles de Lind & de quelques autres Médecins, que nous avons rapportées, ſuffiſent pour donner lieu de conjecturer que les bonnes obſervations parviendront un jour à détruire les préjugés répandus contre l'air, & à forcer de convenir que les maladies ſpontanées des gens employés au ſervice de l'etat dans les armées ou dans les flottes, ne procèdent que de leur manière de vivre.

❋

9.

Projet d'instruction sur une maladie convulsive fréquente dans les colonies d'Amérique, connue sous le nom de tetanos.

Arrêtons-nous un instant pour déplorer un malheur qui s'oppose aux progrès de la science des Médecins; il vient du faux zèle qui en porte un grand nombre à s'occuper des sujets dont ils n'ont pas connoissance. L'abus des choses dans ce genre-là, en est au point d'avoir autorisé l'abus des termes, & que le mot *connoissances*, qui ne signifie autre chose que le *rapport des sens*, s'emploie aujourd'hui pour exprimer le recueil des connoissances des autres, à l'acquisition desquelles les sens n'ont pas eu la moindre part.

C'est cet abus qui a mis la plume à la main de M. DE GARDANNE pour écrire, sans avoir navigué, sur la *colique des navigateurs*, & sur les *maladies qui règnent au-delà des tropiques* (*Voyez* 1786, *pag.* 90 & 96); à M. MENURET pour s'essayer sur les [illegible] *…i règnent à Paris*, où il n'est que

depuis peu de temps (*Journal de Méd. juin, pag. 579; ci-devant p. 86.*); à M. CARRÈRE pour traiter d'un *préſervatif contre les maladies peſtilentielles* (1786 *pag.* 264), & en dernier lieu à la publicité d'un projet d'inſtruction ſur le tetanos.

En ſe rappellant que, ſelon MM. *Dubois*, *Maſars de Caſeles* & l'Encyclopédie, l'air de Ville-Dieu eſt empoiſonné, & tous les Habitans de cette ville malades (1786 *pag.* 457.) tandis que ſelon M. *Daignan*, témoin oculaire, on s'y porte auſſi bien que par-tout ailleurs, n'eſt-on pas fondé à croire que la plupart des connoiſſances communiquées ſur le tetanos par l'auteur du projet, ſeroient différentes, ſi celui-ci eût obſervé lui-même cette maladie avant d'avoir formé un projet d'inſtruction pour la guérir.

Après avoir rapproché tout ce qui a été publié ſur le tetanos, afin d'en tirer le plus de connoiſſances qu'il nous auroit été poſſible de communiquer à nos lecteurs ſur une maladie peu connue, & avoir comparé celles-ci au *projet d'inſtruction*, nous n'avons pas été peu ſurpris de trouver dans cette dernière production, que nous avions regardée comme une eſpèce de recueil de ce qui a été écrit

auparavant, des différences eſſentielles dans les principes. LIND (1786, *pag.* 111.) & CULLEN, dont nous ferons mention ci-après, étant les auteurs qui nous ont paru avoir traité le plus ſolidement notre ſujet, & l'auteur du projet ayant cité ces ſavans, on ſera ſurpris de trouver auſſi peu de rapport dans les conſeils qu'on répète ici.

Lind a gardé le ſilence ſur les cauſes du tetanos; il auroit pu, bien mieux que d'autres, faire, ſur les lieux où règne cette maladie, beaucoup de conjectures ſur ce ſujet; il s'en eſt diſpenſé. Nous devons regarder cette réſerve comme un trait de ſageſſe; puiſque ces cauſes lui ont paru très-difficiles à déterminer, & qu'il auroit pu ſe tromper s'il eût voulu employer les moyens curatifs qu'elles auroient indiqué; mais on n'héſite point d'avancer dans le projet d'inſtruction, que » d'après l'énumération des cauſes, il eſt aiſé de connoître les moyens *curatifs* qui conviennent «.

Dans l'énumération des cauſes du tetanos, dont la plupart ne ſont pas rapportées dans le projet, les uns prétendent qu'on doit attribuer cette maladie à la manière dont on

coupe le cordon ombilical; les autres, à la nature des ſecours qu'on adminiſtre aux enfans, & à la façon dont on les gouverne à l'inſtant de leur naiſſance, d'autres à l'eau froide dont on ſe ſert pour les baptiſer; M. DEFOURCROY, Juriſconſulte, au défaut d'évacuation totale du *meconium*. BLANE (*ci-devant page* 134) eſt de cet avis; il convient » qu'on n'a ſauvé que trois hommes ſur toute la flotte, du grand nombre de ceux qui ont été attaqués de cette maladie. S'il eſt quelque remède praticable, ajoute-t-il, c'eſt à la première apparition du tetanos dans les enfans. -- On peut leur donner un grain de *calamel* (mercure doux), de deux heures en deux heures, juſqu'à ce qu'il ſurvienne une évacuation copieuſe, qui n'arrive ordinairement qu'après la deuxième ou troiſième doſe; on leur adminiſtre enſuite le *laudanum*, ſuivant les circonſtances : ce traitement a réuſſi pluſieurs fois «.

Lind attribue le tetanos au paſſage ſubit du froid au chaud; BISSET à l'inflammation de l'eſtomac; RAHN à quelqu'affection du bas-ventre; quelques-uns aux vers, à l'ivrognerie; le plus grand nombre nomme d'une commune voix cette cauſe, pour ainſi dire,

banale en Médecine, de preſque toutes les maladies : la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration. C'eſt ſelon le *projet d'inſtruction*, » la cauſe la plus fréquente du tetanos, ſoit des adultes, ſoit des enfans «. Cullen n'en fait pas mention. Cet auteur penſe » que c'eſt une choſe vaine & inutile de tâcher de donner des *règles de pratique* d'après un plan ſcientifique « (*Traduction de M. Boſquillon*). Cependant on prétend, dans le projet d'inſtruction, » qu'on peut, d'après les apperçus que les auteurs ont donnés, établir des principes généraux dont l'application particulière, dirigée par l'*expérience* & l'*obſervation*, peut conduire à déterminer une *règle* «.

Il ne ſera pas inutile de faire remarquer les rapports qu'il y a entre les ſecours indiqués par cette règle contre le tetanos, & ceux que Lind & Cullen recommandent. Tantôt la nouvelle production eſt d'accord avec les ouvrages de ces deux auteurs; tantôt on y preſcrit des ſecours que les autres ont jugé nuiſibles, & l'on en rejette quelques-uns qu'ils ont cru ſalutaires.

On conſeille dans le projet, comme Lind & Cullen, les narcotiques & les antiſpaſmodiques, l'*opium* à grande doſe, uni au

camphre ou au *musc*; on y recommande les *bains chauds* d'après l'autorité de Cullen à qui l'on fait dire (*Traduction de M. Pinel*) » que le bain (chaud) a été employé souvent *avec utilité* contre le tetanos «; tandis que nous lisons dans le même ouvrage (*Traduction de M. Bosquillon*) » il (le bain chaud) n'a jamais produit seul la guérison; bien plus, l'on convient qu'il a été nuisible dans quelques cas, & qu'il a même occasionné la mort «.

Les *sudorifiques* & l'*ipecacuanha* figurent, à ce qu'il nous semble, pour la première fois, dans le projet d'instruction, parmi les secours qu'exige le tetanos; ces remèdes paroissent même contredire fortement à la *règle* de Cullen. Cet auteur démontre, d'un côté, l'efficacité des *bains froids* & des douches froides dans cette maladie, topiques évidemment contraires à l'usage interne des sudorifiques; il n'omet pas, de l'autre, de rappeller que les intestins, & par conséquent l'estomac, sont affectés du spasme qui domine dans les autres parties du systême, & par conséquent peu disposés à essuyer les secousses de l'ipécacuanha. Enfin les *frictions mercurielles*, sur le succès desquelles on ré-

pand des doutes dans le *projet*, ſont vantées par Lind.

Ce n'eſt donc pas un recueil des connoiſſances admiſes pour la guériſon du tetanos, que nous annonçons, mais un apperçu d'indications de divers ſecours propoſés contre cette maladie, dont les uns ſont autoriſés par des ſuccès, & les autres proſcrits par des autorités déciſives. Nous ne ſaurions trop recommander aux Médecins des colonies d'Amérique d'être circonſpects dans le choix de ces ſecours, de ſe laiſſer plutôt guider par les lumières qui ſe ſont répandues dans les lieux où cette maladie règne, que par celles qui pourroient leur venir des pays où l'on ne peut la connoître, & nous les invitons à communiquer au public les réſultats de leurs obſervations ſur un ſujet auſſi important.



10.

* *Traité de la synoque atrabilieuse ou de la fièvre contagieuse qui règna au Sénégal en 1778 & qui fut mortelle à beaucoup d'Européens, & à un grand nombre de Naturels*, &c. par M. SCHOTTE, Medecin anglois.

C'est la traduction d'un ouvrage anglois, estimé, qui parut en 1782. » Les maladies communes au Sénégal, sont les fièvres intermittentes, rémittentes, bilieuses, & les flux; -- les premières cèdent communément aux antimoniaux (l'émétique), toujours au quinquina, & ne sont pas mortelles; --- les autres sont plus ou moins malignes ou fatales, selon que les pluies sont plus ou moins abondantes & fréquentes. — Celle dont il s'agit est de l'espèce des putrides, accompagnée d'évacuations abondantes de bile ordinairement noire & annoncée en même-temps par des symptômes inflammatoires. --- Les vomissemens bilieux survenoient & continuoient sans interruption; le hoquet, les hémorragies du nez,

nez, & d'autres parties, s'y joignoient promptement, le pouls s'affaissoit, & les malades mouroient le troisième ou le quatrième jour. --- Ceux qui passoient ce terme, portoient des pétéchies, des phlyctènes, &c. Les sueurs, quoiqu'abondantes, lors des derniers périodes, n'étoient que colliquatives. Les *vessicatoires* eurent peu d'effet, si ce n'est qu'ils tendoient à *répandre la maladie* par la puanteur affreuse de la suppuration, & quelquefois ils hâtoient la terminaison par la mortification qu'ils excitoient. --- La saignée étoit évidemment préjudiciable. --- Néanmoins dans deux exemples, une hémorragie a paru procurer du soulagement «.

» L'opium ou le laudanum liquide, sans être capable d'enlever la cause de la maladie, possède une vertu singulière pour diminuer la sensibilité & l'irritabilité des nerfs; pendant ce temps on trouve l'occasion d'administrer les remèdes propres à guérir la synoque putride. --- Il faut donc donner le laudanum liquide & le répéter toutes les fois qu'on le vomit, jusqu'à ce que le vomissement ait cessé. --- Immédiatement après il faut avoir recours au quinquina, & pour éviter de nouveaux vomissemens, y allier un peu de laudanum. Les

lavemens, un laxatif après que le tumulte des humeurs est calmé; l'eau d'orge acidulée pour boisson, le vin ensuite ont eu quelques succès «; mais l'auteur n'en a pas vu d'assez nombreux pour assurer que ce traitement soit parfaitement convenable, bien différent en cela de la plupart des observateurs de maladies, qui manquent rarement de présenter les secours qu'ils ont employés à les combattre, & souvent des secours même qu'ils n'ont pas eu occasion d'employer, comme les seuls moyens de guérison.

Les causes éloignées de cette maladie, qu'on n'a pu attribuer à des *marais*, quoique les symptômes paruissent y donner lieu, ont été, selon M. Scotte, » les erreurs du régime, les alimens salés, les variations de la température, la chaleur du climat & la contagion d'une isle voisine. Il ne faut pas, dit-il, négliger les préservatifs des maladies, fondés sur ces dernières *causes supposées*; il est toujours prudent d'y porter une certaine attention «. On a remarqué durant le règne de cette maladie que le baromètre n'éprouva presqu'aucune variation, & le thermomètre indiquoit une chaleur considérable.

Ce furent sur-tout les étrangers qui suc-

combèrent à la maladie du Sénégal ; la mortalité dans toutes les circonſtances ſemblables, eſt ordinairement excitée par » l'inconduite volontaire des étourdis, & les dérangemens des aventuriers militaires «.

11.

* *Traité de l'influence de la lune dans les fièvres* ; par M. BALFOUR, Médecin & Chirurgien au Bengale. En anglois.

L'opinion de l'influence de la lune ſur l'écoulement périodique des femmes, ſur le retour périodique du flux & reflux de la mer, & ſur d'autres évèremens, peut avoir du crédit, (malgré les difficultés qui s'oppoſent à la démonſtration), dans un ſiècle que la philoſophie ne preſerve pas tout-à-fait des erreurs, & la ſaine phyſique ne préſide pas par-tout à la croyance. Il faut dans cette partie du ſiècle, que les Médecins ſe faſſent dans tous les lieux où ils exercent leur art, un ordre de cauſes extérieures auxquelles ils puiſſent attribuer les phénomènes des maladies ; en Europe où les variations continuelles de la température offrent un champ vaſte à

la crédulité, on a mis ce prothée à contribution, comme nous l'avons remarqué dans le premier article de ce volume; mais dans le Bengale, où, durant huit mois de l'année, il ne tombe pas une goutte d'eau, & où le ciel est sans nuage, on n'a pas la même ressource; &, comme les Médecins y ont cependant le même besoin, l'influence de la lune leur a paru propre à le satisfaire.

En conséquence ils ont observé les variations des phases de la lune, comme nos Médecins d'Europe observent le chaud, le froid, le sec & l'humide, & ils raisonnent les uns & les autres d'après ces observations, comme un pilote en mer manœuvre suivant chaque aire de vent. C'est un fait reconnu au Bengale que la lune influe sur les maladies, comme on sait à Paris que le vent de nord y sème des *fluxions de poitrine* (1786, *p.* 10); M. Balfour y a trouvé cette opinion établie, il l'a suivie, commentée, & il publie aujourd'hui ce commentaire; à l'exemple des partisans de l'influence de l'air, il trouve les observations qu'il a recueillies sur son sujet, propres à former un corps de preuves incontestables.

Suivons encore un instant ce parallèle: la

lune, à en croire M. Balfour, influe ſur les fièvres rémittentes, rhumatiques, bilieuſes, nerveuſes, ſur les flux, la petite vérole les maux de tête, les douleurs de dents, les inflammations des yeux, les aſthmes, le gonflement de la ratte, les *ſpaſmes*, (car il y a auſſi des ſpaſmes au Bengale), les affections des voies urinaires, les accès des fièvres intermittentes, &c. au lieu de dire aux malades, comme les Médecins de Paris : mais Monſieur, mais Madame, vous aurez reçu un *vent coulis* : vous aurez été ſaiſie du *ſerein* : l'air de l'appartement aura été trop échauffé par les *viſites* ; on leur dit au Bengale : ah cela n'eſt pas étonnant ; nous avons la *pleine* ou la *nouvelle* lune, ou la lune vient de ſe lever, ou elle va ſe coucher, (car ſelon M. Balfour, c'eſt non-ſeulement la période lunaire de chaque mois, mais encore la période diurne de cet aſtre qui opère des changemens dans les maladies); & au lieu de baromètres, thermomètres, hygromètres que les Médecins d'Europe prennent pour guides de leurs raiſonnemens ; ceux du Bengale diſſertent d'après leurs almanachs.

Les inſtituteurs de Médecine nous répètent après Hyppocrate, que : » celui qui veut ap-

profondir comme il faut la ſcience médicale, doit d'abord conſidérer les ſaiſons de l'année, — obſerver avec attention les changemens des temps & des ſaiſons, — & la manière dont tout ſe paſſe à cet égard, il connoîtra la *température* & la *nature de l'année* «. Les inſtitutions de Médecine uſitées au Bengale, conſiſtent à recommander » une attention conſtante & particulière aux révolutions de la lune comme étant de la plus grande importance pour guérir ou prévenir les fièvres «. Dans le fait, ceux qui ſuivent ce précepte, n'ont connoiſſance que des différentes *phaſes* de cet aſtre.

Les malades veulent qu'on leur rende raiſon de tout ; les Médecins ne veulent rien ignorer ; qu'importe après tout de quoi ceux-ci amuſent les autres, pourvu que les derniers y croient. Il ne devroit y avoir que cela à dire des chimères relatives aux maladies, mais le mal eſt que ces chimères influent autant, & quelquefois plus, ſur les traitemens, que les vrais ſignes des maladies qui devroient être les ſeuls motifs déterminans. N'entend-on pas dire chaque jour en Europe : on pourroit vous purger ſi le temps n'étoit pas ſi ſec ; on vous ſaignera dès qu'il fera moins froid !

M. Balfour nous dit de même, par exemple, qu'au Bengale, » 1°. quand une fièvre intermittente ſe déclare dans les intervalles lunaires, il faut l'arrêter, s'il eſt poſſible, avant qu'elle arrive à la nouvelle ou à la pleine lune; — 2°. il faut avoir le même objet en vue quand les fièvres intermittentes ſe déclarent au commencement de la nouvelle ou de la pleine lune; 3°. on doit obſerver, que quand les fièvres intermittentes paroiſſent vers la fin de la nouvelle ou de la pleine lune, on ne doit pas ſe preſſer autant de donner le quinquina, parce qu'il eſt probable que ſi la fièvre ne ſe termine pas d'elle-même, elle perdra au moins beaucoup de ſa violence à la fin de la période lunaire; — 4°. pour prévenir les rechûtes, il faut donner les laxatifs ou le quinquina (ſelon les cas), le jour qui précède & ceux qui ſuivent la période lunaire «.

En deux mots, — » dans les maladies aigües, vers la pleine ou la nouvelle lune, il y a conſtamment un état accidentel ou une qualité de l'air qui augmente la fièvre & la diſpoſe à une terminaiſon peu favorable; dans les intervalles, il paroît au contraire qu'il règne dans l'air une qualité oppoſée

qui diminue la fièvre & la diſpoſe à une heureuſe criſe «. — L'auteur trouve » la doctrine d'Hyppocrate ſur les jours critiques conjecturale, & prétend n'avoir vu aucune terminaiſon de fièvre bilieuſe ou rhumatique, ſans avoir pu ſe l'expliquer d'une manière ſatisfaiſante, ſuivant ſon ſyſtème de l'influence lunaire «. Tout le monde connoît cette complaiſance commune à chacun pour les fruits de ſon imagination.

A en croire M. Balfour, » ſi les auteurs avoient eu égard, dans la deſcription des maladies, à la correſpondance des changemens qu'elles éprouvent, ſelon les phaſes de la lune, l'influence de cette planète ſeroit maintenant reconnue; mais c'eſt un point qui a été omis par les anciens obſervateurs; & la pratique des modernes, ſouvent propre ſuivant cet auteur, à troubler la marche de la nature par l'emploi des médicamens, nous prive du ſecours que nous aurions pu tirer de cette ſource «.

On voit que ce Médecin ne néglige rien pour ſe faire des partiſans; il y a réuſſi : le titre de ſon ouvrage porte qu'il a été réimprimé *à la recommandation* de CULLEN; il en a encore d'autres : M. MENURET DE CHAM-

BAUD » dit (ouvrage rapporté *ci-devant pag.* 86) que l'influence de la lune, quoique conteſtée & peu déterminée, n'eſt ni équivoque, ni obſcure ; -- il eſt impoſſible qu'elle s'exerce ſur les eaux de la mer pour en produire ou en modifier le flux & le reflux, ſans opérer quelque changement dans l'atmoſphère & dans les corps qui y nagent : -- il y a d'ailleurs des effets conſtans dans les luniſtices, dans les quadratures ; il y en a pendant les éclipſes, qui frappent ceux qui obſervent avec attention & impartialité «.

Si nous remontons plus haut, nous trouverons encore M. AUBRY, Médecin à Verſailles, parmi les partiſans de l'influence de la lune dans les maladies. Il rapporte, dans ſon ouvrage intitulé *Oracles de Cos*, des traits propres à faire redouter les éclipſes ; il dit avoir appris lui-même » à prédire, à un jour près, la mort des vieillards après une pleine lune, en examinant attentivement leur état. — Enſuite de cet examen, quand je jugeois qu'ils avoient aſſez de vigueur pour paſſer le temps de la conjonction prochaine, je fixois le temps de la mort vers le défaut de la lune ſuivante ; & j'avois grand ſoin de ſupprimer dans l'énoncé du pronoſtic,

tout ce qui avoit trait à la lune & à ſes quadratures, afin, remarque-t-il, d'éviter la critique de ces demi-ſavans qui nient toutes les vérités qu'ils ne comprennent point, & qui les mettent au rang des fables & des ſuperſtitions ».

12.

* *Eſſai météorologique ſur la véritable influence des aſtres, des ſaiſons & des changemens de temps, fondé ſur de longues obſervations, & appliqué aux uſages de l'Agriculture, de la Médecine, de la Navigation, &c.* par M. *Joſeph* TOALDO, Phyſicien à Padoue, traduit par M. *Joſeph* D'AQUIN, Médecin à Turin.

Ne négligeons rien pour tirer quelque fruit des obſervations météorologiques, afin d'éviter au moins par ce moyen le reproche de partialité que notre foi ſur cet article pourroit nous attirer. Mais remarquons en même-temps combien il eſt ſingulier que les partiſans de ce genre d'obſervations perſiſtent à vouloir en tirer des conſéquences

pour la Médecine, & que les Médecins ſoient encore occupés à deviner quelles connoiſſances ils en tireront.

On prétend dans cet ouvrage, comme on a fait dans le précédent, » que les révolutions ſimples ou combinées de l'apogée & du périgée de la lune, ont auſſi une influence décidée & périodique ſur la ſanté & la vie des hommes «; & voici comment on s'y prend pour le perſuader: — » Il faut remarquer que ces points lunaires ſe retrouvent toutes les quatre années & demie dans l'équateur, précisément au point de la plus grande impreſſion relativement à toute la terre, & une fois à la plus grande hauteur du ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire au point de la plus grande impreſſion ſur notre climat, & de même au point de la plus petite impreſſion, après le ſolſtice d'hiver. Or, en parcourant le regiſtre du dénombrement des morts, on verra que tous les quatre ou cinq ans, les grands & *très-ſemblables* nombres de morts reviennent, — & que chaque quatrieme année, pour le plus tard, change de caractère & donne beaucoup *de l'*occupation aux Prêtres & aux Médecins «. Le traducteur appuye ces

obſervations, faites à Padoue, par d'autres qu'il a faites lui-même à Turin.

» Si l'on vient enſuite, continue M. Toaldo, à faire quelqu'application pour rechercher l'influence que les ſaiſons peuvent avoir eu ſur la conſtitution ſaine ou nuiſible de ces années, il eſt réellement difficile d'appercevoir quelque choſe de précis & de poſitif. La qualité des maladies, leur nombre & leur évènement dépendent de pluſieurs cauſes particulières, & quelquefois très-obſcures. — En général le nombre des morts va en augmentant ou en diminuant, à-peu-près avec la marée, c'eſt-a-dire d'après l'ordre que ſuivent les points lunaires «.

» Il n'eſt pas poſſible, ajoute M. d'Aquin, de confronter dans le pays que j'habite, ſi en général le nombre des morts va à-peu-près en augmentant ou en diminuant ſuivant les mouvemens de la marée; mais je puis aſſurer, d'après pluſieurs obſervations exactes & réitérées, que les malades meurent le plus fréquemment, ſuivant la règle des *poines lunaires*, & que, depuis que je ſuis imbu de la doctrine de M. l'Abbé Toaldo, j'ai conſtamment *obſervé* les vieillards, les apoplectiques, les paralytiques, les perſonnes atta-

quées de convulſions ou de maladies ſoporeuſes, *périr* à l'époque des *points lunaires* ou *le quatrième jour* (déſigné par notre illuſtre auteur dans ſes tables par q, & dans ſon ouvrage par *le mot* italien *Quartale*), mais ſur-tout à la *pleine lune*, & lorſqu'elle étoit dans ſon *périgée.* J'ai vu les accès de goutte, & ceux d'aſthme avoir des retours, ou ſe renouveller avec beaucoup d'intenſité aux approches des *points lunaires.* Je trouve même annotées, dans mon journal de maladies, pluſieurs obſervations de perſonnes mortes dans ces temps, & qu'une prudente diſcrétion me fait réſiſter à la tentation de citer. Je ſuis allé encore plus loin : car m'appuyant ſur ces ſortes d'obſervations, j'ai oſé prédire, à l'hopital, la mort de certains malades pour le jour préfix de quelques-uns des *points lunaires*, & j'ai vu mon pronoſtic ne ſe vérifier malheureuſement que trop «.

Nous avons donné un peu d'étendue à cette matière pour procurer le plus d'autorités qu'il ſera poſſible au ſyſtême de MM. *Balfour*, *Aubry*, *Menuret*, *Toaldo*, *d'Aquin*, afin qu'il paroiſſe tout d'un coup accompagné des moyens propres à le faire adopter, ou aſſez dénué des unes & des autres, pour être

rejeté une bonne fois, loin des ſujets d'obſervations utiles qui doivent occuper les Médecins.

13.

De l'électricité du corps humain dans l'état de ſanté & de maladie, ſeconde édition de l'ouvrage de M. l'Abbé BERTHOLON, couronné par l'Académie de Lyon, *dans lequel on traite de l'électricité de l'atmoſphere, de ſon influence & de ſes effets ſur l'économie animale, des vertus médicales de l'électricité, des découvertes modernes & des différentes méthodes d'électriſation*; avec figures.

Les gens de l'art trouveront tout ſimple que cette production, dont les éloges ont retenti de toutes parts dans le temps, ne ſoit cependant d'aucune utilité pour les malades; ils pourront s'étonner au contraire de ce qu'un écrivain qui n'eſt pas Médecin, ait la prétention de donner des préceptes à ceux qui le ſont; de ce qu'il n'invoque, pour donner du poids à ſon travail, que les té-

moignages de ceux qui ne le ſont pas, & ſur-tout de ce qu'il oſe ſe préſenter pour réfuter les ſentimens des Médecins obſervateurs qui ne les fondent que ſur les faits, & qui, ayant ces faits ſous les yeux, ne peuvent être ſéduits, comme M. Bertholon, par des écarts d'imagination qui leurs contrediſent.

La partie *réfutative* de cet ouvrage, celle à laquelle l'auteur paroît s'être le plus attaché, a principalement pour but d'étayer ſes aſſertions arbitraires par les autorités *d'un grand nombre de ſavans nationaux & étrangers*, comme nous l'avons déjà remarqué (1786, *pag.* 325.). En effet il cite dans ce nouvel ouvrage, environ 250 Ecrivains qui ont été de ſon avis; hélas! cela nous rappelle que la vérité pour laquelle le phyſicien *Galilée* a eſſuyé tant de perſécutions, avoit pour antagoniſtes, pluſieurs milliers d'opinions favorables à l'immobilité de la terre, que la phyſique a enſuite démontrée.

En examinant quels ſont les ſavans *nombreux tant étrangers que nationaux*, dont M. Bertholon a ſurpris les ſuffrages & dont il produit aujourd'hui les autorités avec autant

d'emphaſe, on voit bientôt le foible de ſon ſyſtême de défenſe : un très-petit nombre d'entr'eux ſont Médecins ; ceux qui le ſont & qui autoriſent ſon ſyſtême électrico-médical, ne s'occupent point de cette partie, & ne font par conſéquent preuve que de complaiſance pour l'opinion qu'ils embraſſent.

Ceux qui ſont Médecins, qui s'occupent d'électricité, qui ont fait des expériences ſuivies, cherché à en tirer des ſecours pour les malades, & qui ſont par conſéquent ſeuls compétens pour porter un jugement ſur la matière que M. Bertholon a traitée ; il les récuſe ; il fait tout au rebours des autres Ecrivains ; d'un côté, il dédaigne de lier à ſes diſcours les faits que lui fourniſſoient les *fragmens ſur l'électricité humaine* (1786, *pag.* 82) ; de l'autre, il taxe M. MARAT d'infidélité, de partialité ; il lui adreſſe quelques injures étouffées, parce qu'il eſt l'auteur d'un autre ouvrage ſur *l'électricité médicale* (1785, *pag.* 42), couronné par l'académie de Rouen, & que le ſentiment du Docteur diamétralement oppoſé à celui de l'Abbé, eſt le ſeul adopté par les gens de l'art.

Cependant M. l'Abbé fait dire à l'Editeur

de ſon ouvrage (c'eſt lui-même) » qu'il poſſède *toutes* les connoiſſances que les plus ſavans Médecins ont acquiſes dans la phyſiologie «. Qu'y a t-il d'étonnant dans cette prétention? N'avons-nous pas vu MM. *Ailhaud*, *Meſmer*, *Caglioſtro*, &c. aſſurer qu'ils étoient propriétaires de toutes ces connoiſſances? Le nombre des ſoi-diſant Médecins eſt incalculable; *Rauquelaure* en founit un jour la preuve à la famille royale, par une plaiſanterie que tout le monde ſait. Les prétendus Médecins ſe ſont encore multipliés de nos jours. Preſque tous les Chirurgiens ſeroient piqués s'il ſe répandoit dans le public le moindre doute ſur leurs connoiſſances en Médecine. Les Apothicaires, les Herboriſtes, comme nous aurons occaſion de le faire voir ailleurs, beaucoup de gens du monde & pluſieurs Eccléſiaſtiques, rendent, par la même prétention, à la Médecine, un hommage dans le fait, qu'ils cherchent en vain à détruire par leurs diſcours & leurs écrits.

L'éloge que M. l'Abbé a faite imprimer de ſes propres connoiſſances, s'étend bien plus loin que la phyſiologie : » on eſt étonné, dit-il avec modeſtie, de trouver dans

l'ouvrage d'un homme dont l'état n'eſt point la Médecine, *toutes les connoiſſances de Médecine*, qu'on pouvoit attendre de l'homme de l'art le plus inſtruit «. La plume tombe des mains quand il s'agit de prouver à un homme ſon ineptie, préciſément par la haute opinion qu'il a de ſon ſavoir. Un excellent Médecin ne croit pas, à beaucoup près, avoir toutes les connoiſſances de Médecine. Plus il a acquis de ces connoiſſances, plus il ſent qu'il a beſoin d'en acquérir ; la préſomption ne s'allie qu'à l'ignorance.

Si un Phyſicien ſe flatte de poſſéder la Médecine, c'eſt qu'à l'exemple de toutes les autres perſonnes qui prétendent à être Médecins, il n'a pas même l'idée des connoiſſances qui conſtituent cette ſcience. Nous ne pourſuivrons pas l'analyſe des deux gros volumes nouveaux de M. Bertholon ; nous n'y avons rien trouvé, mais abſolument rien, qui puiſſe être de quelqu'utilité réelle dans les maladies.

On verra dans l'avertiſſement, que l'auteur ſe croit » des droits ſur la découverte de *l'électricité négative médicale*, qu'il a, dit-il, employée il y a plus de dix ans. Quelqu'un auroit-il eu le projet d'envahir la gloire qui rejaillira

de cette merveilleuſe invention, quand on ſera parvenu à l'apprécier ? M. l'Abbé ajoute que c'eſt cette électricité, » à laquelle il faut avoir recours lorſque les maladies dépendent d'une *trop grande quantité* de fluide électrique dans le corps humain «. Or cette eſpèce de créature que M. Bertholon réclame en père, M. Marat eſt preſque d'avis que c'eſt une chimère, & il eſt vraiſembable que M. Bertholon, qui a vu les motifs du ſentiment de ce Médecin, & auprès duquel les jugemens des académies doivent avoir quelque poids, ne s'eſt obſtiné dans ſon opinion, que parce qu'il n'étoit pas au fait des nouvelles expériences qui annihilent ſon ſyſtême.

Ce qu'il a de ſingulier, c'eſt qu'à l'exemple de ce perſonnage fabuleux qui ſouffloit le froid & le chaud, M. l'Abbé fait de l'électricité, un remède qu'il prétend être auſſi ſalutaire dans les cas où il y a *défaut* de ce fluide. » C'eſt, aſſure-t il, des *mains* de notre ennemi même (l'électricité), qu'on apprend à tirer le remède & la ſanté, comme MESMER apprenoit à ſes adeptes à tirer ces choſes d'un *doigt*, même dans des cas abſolument contraires entr'eux.

— » Depuis des ſiècles on ſait (*extrait*

d'une note du Journal de Médecine, *Août*, *p.* 381.) qu'il ne suffit point d'être Physicien pour se former des idées sur les loix de l'économie animale, sur les causes de ses dérangemens & sur les moyens de rétablir la santé: il faut être Médecin, & M. Bertholon fournit les preuves les plus multipliées de son ignorance & de son incapacité en Médecine«.

Nous serions bien aise d'empêcher dans la suite, s'il est possible, M. Bertholon de se figurer que tous ceux qui sont d'un avis contraire au sien, se sont donnés le mot pour le contredire, ou que M. Marat a fourni les analyses très-fidèles que des Médecins ont rendu de la première édition, de son ouvrage, comme il en paroit persuadé dans la diatribe qui termine la seconde édition; c'est pourquoi nous voulons bien l'assurer pour notre compte, que nous ne connoissons ni ce redoutable M. Marat, ni les auteurs des Journaux *de Médecine* & *Encyclopédique*, qui n'ont pas flatté M. l'abbé dans ses vastes connoissances. Le compte que nous avons rendu de l'ouvrage couronné par l'académie de Rouen (1785, *pag.* 42.), est autorisé par les fruits de nos propres recherches sur le même sujet auprès des malades; & l'idée qui

a porté M. l'Abbé à nous identifier à M. Marat, n'est qu'une preuve de plus de la légèreté de ses jugemens.

14.

Essai sur le fluide électrique considéré comme agent universel; par feu M. le Comte de TRESSAN.

C'est dans le onzième chapitre seulement de cet essai que l'auteur considère le fluide électrique comme agent de la santé : il a pour titre : *application des effets de l'électricité à l'art d'aider la nature dans le dérangement ou l'interruption du jeu de ses ressorts.* Nous remarquerons d'abord qu'on n'applique pas *les effets* de l'électricité à l'art d'aider la nature; on applique l'électricité elle-même, *pour en obtenir des effets* utiles à l'art. Cette petite inexactitude n'est pas une faute importante; mais elle exigeoit un mot d'explication en faveur de ceux qui auroient pu croire que M. le Comte de Tressan avoit voulu désigner par les *effets de l'électricité*, quelques phénomènes de la science électrique inconnus à ceux qui la cultivent.

Nous ſommes enſuite forcés de reconnoître une contradiction dans les ſentimens de M. le Comte ſur la manière d'agir de l'électricité appliquée au corps humain; d'un côté, il penſe que le fluide électrique » pénètre les parties internes du corps (des malades qu'on électriſe), & principalement les tuyaux des nerfs, dans leſquels il *paroît* agir le plus fortement, qu'il pénètre même juſqu'à leur origine, & qu'il *paroît* augmenter l'abondance & la rapidité des eſprits animaux «; & de l'autre, il admet, comme le principe fondamental de la manière d'agir de l'électricité, » qu'en tirant une ſeule étincelle d'un ſujet électriſé, on lui enlève toute ſon électricité; on fait coincider dans le point touché d'où part l'étincelle, tout le fluide qui doit jaillir de toute la ſuperficie du corps électriſé «.

Il étoit preſque généralement reçu que l'étincelle annonçoit l'introduction du fluide électrique que M. le Comte dit propre (en apparence) à pénétrer les nerfs, &c. Or, cette propriété qui ſuppoſe que le fluide entre, eſt bien contraire à l'opinion par laquelle le même auteur établit enſuite qu'il ſort. Si l'on eſt encore ſur ce ſujet, à rechercher dans la manière d'agir de l'électricité, les effets de

ſon introduction dans les corps ou de ſa ſortie hors des corps, & à déterminer par laquelle de ces deux manières on en obtient des effets, ne doit-on pas admirer & frémir en même-temps, quand on voit une prétendue ſcience électrique s'avancer à pas de géant, à l'aide de deux ou trois théories qui ſe contrediſent mutuellement, & quand on conſidère que ceux qui mettent ce ſecours en uſage, expoſent les malades qu'on leur confie non-ſeulement à perdre le temps que telles ou telles électriſations exigent, mais encore au haſard ſouvent dangereux, dit ailleurs M. de Treſſan, de ces opérations.

On trouve dans les *Fragmens ſur l'électricité humaine* (1786, *pag.* 82) des faits qui combattent puiſſamment une des deux opinions précédentes de M. de Treſſan touchant la manière d'agir du fluide électrique ſur le corps humain. L'auteur eſt d'avis préciſément contraire à celui de M. le comte dans le même cas. Il penſe que l'action d'électriſer un homme iſolé ſur le plateau, eſt une opération par laquelle on attire le fluide électrique de ſon corps dans le conducteur, & qui dépouille par conſéquent l'homme de toute la partie de ce fluide dont le conduc-

teur voiſin du plateau peut ſe charger. Quant à l'étincelle électrique qui paroît, ſelon M. le Comte, ſortir du corps électriſé, on prétend dans les *Fragmens* qu'elle y entre au contraire, déterminée par la plus grande électricité du corps qu'on en approche qui tend à ſe mettre en équilibre avec celle de l'homme électriſé.

Si la choſe étoit ainſi, l'effet médical de la manière d'électriſer accoutumée, ſeroit tout-à-fait différent de celui qu'on croit en obtenir; on expliqueroit les erreurs qui ſe ſont gliſſées dans l'adminiſtration de l'électricité aux malades, & l'on rendroit raiſon du peu de ſuccès de ce ſecours.

La plupart des Phyſiciens ont accordé trop de confiance aux faits qu'on a d'abord vu s'opérer par l'électricité; une grande partie de leurs recherches pour imiter & confirmer celles des autres, eſt en pure perte; il faudroit s'occuper davantage de conſulter les phénomènes électriques, ſur-tout ceux qu'on prétend appliquer au corps humain, mais les employer en ſens différens des opérations uſitées. Puiſque les travaux d'un grand nombre de ſavans, continués pendant près de 40 ans ſur l'électricité qu'on s'obſtine à croire très-ſalutaire, n'ont

pas

pas encore établi la confiance que beaucoup d'autres remèdes ont acquis par une expérience de très-peu de temps : puiſqu'on n'eſt d'accord ni ſur la manière d'agir de ce prétendu remède, ni ſur ſes effets, ni ſur les moyens de l'adminiſtrer utilement; n'eſt-il pas temps de ſuivre d'autres méthodes pour en tirer quelque parti, s'il le mérite, ou décider s'il ne ſeroit pas mieux de l'abandonner ?

Le paſſage ſuivant de l'ouvrage de M. de Treſſan, déterminera-t-il la confiance qu'il tâche d'inſpirer en faveur de l'électricité médicale appliquée à ſa manière ?

» Feu M. Castes, premier Médecin du Roi de Pologne, & grand Chymiſte, m'a dit que non-ſeulement il étoit perſuadé de la poſſibilité de ce qu'on nomme le grand œuvre ; mais de plus, il m'a proteſté qu'ayant un jour parlé avec beaucoup de force contre la philoſophie hermétique, dans une thèſe à laquelle il préſidoit, on lui jetta le matin ſuivant, par une fenêtre de ſon cabinet, un petit paquet, dans lequel il trouva d'abord un billet avec ces mots écrits en grec, & dont voici la traduction : *Ne compromettez plus votre réputation ; travaillez ; priez Dieu*

qu'il vous éclaire; *essayez*. Il trouva ſous ce billet un papier qui contenoit environ 10 grains d'une poudre rougeâtre & talquêuſe. Malgré toute la prévention qu'il avoit, m'a-t-il dit, contre l'exiſtence d'une poudre de projection, il fit fondre un chandelier de cuivre, qui peſoit environ vingt onces, & lorſque le cuivre fut bien liquéfié dans un creuſet profond, il y jetta les dix grains de poudre, qui excitèrent d'abord une ébullition violente. La matière s'enfla juſqu'au point de ſe répandre en écume. Cette ébullition ſe calma par degrés, & jetta pendant une demi-heure des vapeurs verdâtres très-fétides. Sur la fin les vapeurs devinrent plus rares, & leur couleur devint d'un pourpre clair. Lorſque la matière fut abſolument calme, M. Caſtes la coula dans un autre creuſet, & fut très-étonné d'y trouver ſix onces & demie de l'or le plus pur «.



15.

* *Traité de la peſte, contenant l'hiſtoire de celle qui a regné à Moſcou en* 1771*;* par CHARLES DE MERTENS, Médecin à Vienne.

Cet ouvrage eſt une traduction du livre latin intitulé *Obſervations de Médecine ſur les fièvres putrides, la peſte & quelqu'autres maladies*, qui a paru en 1778. L'auteur qui l'a traduit lui-même, y a ajouté quelques pièces relatives aux difficultés qu'eurent les Médecins de Moſcou de tomber d'accord ſur la nature de la maladie dont ils devoient rendre compte au Sénat; il s'occupe auſſi à réfuter quelques aſſertions de M. SAMOILOWITZ, relatives à des perſonnalités qui nous ſont indifférentes, & il y ajoute quelques notes utiles.

On ſera bien-aiſe d'avoir ici l'analyſe de cette traduction à cauſe de pluſieurs réſultats intéreſſans qui s'y préſentent, tant au ſujet des cauſes de la peſte & des précautions que cette maladie exige, que des ſymptômes qui la caractériſent & du traitement qui lui con-

vient. Il importe ſur-tout d'indiquer les ſignes qui annoncent cette maladie, afin d'empêcher par-là que les Médecins qui ne la connoîtroient pas, fuſſent la cauſe d'un retard dans les précautions ſalutaires, auſſi pernicieux qu'il le fut à Moſcou.

La guerre commencée en 1769 entre les Ruſſes & les Turcs donna lieu à cette peſte; elle prit naiſſance dans les armées en Valachie & en Moldavie, elle ſe communiqua en Pologne pendant l'été 1770, & parut à Moſcou à la fin de Novembre de la même année. La diſſention des Médecins interrogés par le Sénat ſur la nature de la maladie regnante, occaſionna des lenteurs dans les précautions néceſſaires contre cette terrible maladie; elle-même ſuſpendit ſes ravages juſqu'en Juillet 1771; à la fin de ce mois il périſſoit environ 200 perſonnes dans 24 heures; en Septembre, le nombre des morts alloit juſqu'à 1200 par jour. La maladie finit avec l'année 1771. On évaluoit auparavant la population de Moſcou à deux cent cinquante ou trois cent mille perſonnes. » Le nombre total des morts de la peſte, montoit, ſuivant les rapports au Sénat & au Conſeil de ſanté, à ſoixante-dix ou quatre-vingt mille hommes;

on en comptoit plus de 2100 pendant le mois de Septembre ſeulement «.

» Cette maladie, comme de coutume, n'accabla que le petit peuple : parmi les nobles & les marchands un peu aiſés, ſi l'on en excepte quelques-uns qui furent les victimes de leur témérité & de leur négligence, elle n'attaqua preſque perſonne «.

» Elle ſe communiquoit uniquement par l'attouchement des malades & des choſes infectées ; l'atmoſphère *ne répandoit* nullement *la contagion* & reſta toujours ſaine «.

Symptômes. » Ceux de pluſieurs autres maladies : mal de tête, abaſourdiſſement comme ſi l'on étoit ivre, friſſons, abattement, manque de forces, nauſées, vomiſſemens, yeux rouges, regard triſte, langue blanche & chargée, démangeaiſons & douleurs aux endroits où les bubons & les charbons ſont prêts à paroître, pétéchies, bubons, antrax, fièvre très-aigüe. — Chez quelques-uns la peſte s'annonce ſous l'apparence d'une maladie inflammatoire, comme le dénotent alors la forte chaleur, la ſoif, les urines foncées, la rougeur des joues, le délire furieux & phrénétique ; mais chez la plupart elle prend au commencement la forme d'une fièvre

nerveuſe (*typhos* d'Hyppocrate) : la chaleur eſt légère, la ſoif de même, les urines ſont crues & claires ; on ne ſe croit que légèrement malade, jusqu'à ce qu'un violent abattement, des bubons, des charbons, des pétéchies & des vibices, ne laiſſent plus aucun doute ſur le danger où l'on ſe trouve. Il arrive, mais rarement, que la fièvre prend le type d'une fièvre intermittente. Preſque tous ceux que la peſte emporte, meurent avant le ſixième jour ; ceux qui paſſent le ſeptième, ont tout lieu d'eſpérer d'en réchapper. — Les bubons ſont la vraie criſe de la peſte ; cette criſe, pour ramener la ſanté, doit être rendue parfaite par l'entière maturité & ſuppuration de ces tumeurs «.

Traitement. » Il ſe borne à obſerver les efforts que la nature emploie, les voies par leſquelles elle a coutume de ſe débarraſſer du mal, les ſymptômes qui annoncent une bonne ou une mauvaiſe iſſue, & à faire uſage des moyens que l'expérience a enſeigné réuſſir dans les maladies dont l'eſpèce approche le plus de la peſte «. Ces moyens ſont, ſuivant les circonſtances, » de légers vomitifs, tels que l'ipecacuanha ; la ſaignée & les purgatifs faiſoient beaucoup de mal ;

ces derniers causoient un cours de ventre mortel : — le quinquina intérieurement, l'ouverture des bubons murs avec une lancette & leur pansement à la manière des abscès ordinaires, la diète usitée dans les fièvres putrides. — Il n'y a point d'antidote contre la peste ‹‹.

Ce témoignage conforme à celui de M. Samoilowitz, que nous avons opposé à l'assertion hasardée de M. CARRÈRE (1786, *pag.* 264.), est d'autant moins suspect que M. Mertens s'est annoncé d'abord pour l'ennemi de M. Samoilowitz, ou du moins pour quelqu'un qui a beaucoup à se plaindre de lui. *Voyez* aussi ce que M. *Scotte* a dit des vessicatoires, (*ci-devant pag.* 145).

16.

* *Dissertations sur les fièvres infectieuses & contagieuses ; ouvrage dans lequel on examine la nature de ces maladies, & où l'on démontre qu'il ne peut résulter aucun danger de l'usage d'enterrer dans les Eglises & dans l'enceinte des villes ;* par M. O-RYAN, Médecin à Lyon.

17.

Mémoire ſur les maladies contagieuſes, dans lequelle on examine 1°. quelles ſont parmi les maladies, ſoit aigües, ſoit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuſes; par quels moyens chacune de ces maladies ſe communique d'un individu à un autre; 2°. quels ſont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions? par *Jean-Fred-Chrét.* Pichler, Médecin à Straſbourg.

Voilà deux productions dans leſquelles on traite deux matières peu différentes, & qui diffèrent beaucoup entr'elles, non-ſeulement par la manière dont ces ſujets ſont traités mais encore par les motifs des écrivains. Le premier a pour but de prouver que » l'idée qu'on s'eſt formée de tous temps des dangers qui accompagnent les maladies infectieuſes & contagieuſes, & des abus funeſtes qui réſultent de l'uſage d'enterrer dans les

Eglifes & dans l'enceinte des villes, eſt non-ſeulement exagérée, mais abſolument fauſſe «. Le but de l'autre a été » de raſſembler ce que les auteurs allemands ont écrit de plus ſatisfaiſant ſur une queſtion propoſée par la ſociété Royale de Médecine, & d'y ajouter ſes réflexions & le réſultat de ſes expériences, afin d'etre utile aux ſavans qui ignorent la langue allemande, & veulent concourir au prix de la Société Royale «. M. *Pichler* a principalement en vue de faire connoître » ce qu'il y a de plus neuf & de plus interreſſant ſur ſon ſujet, dans les écrits de M. UNZER, célèbre Médecin Allemand «. Le projet de M. O-Rian eſt de contredire aux connoiſſances reçues ſur-tout dans ce qui concerne les inhumations, & de combattre, ſeul de ſon avis, les raiſons expoſées dans un excellent mémoire de feu M. MARET, publié en 1773, & qui a reçu une approbation univerſelle.

Selon M. O-Rian, » il n'y a que deux eſpèces de miaſmes : le miaſme marécageux & le miaſme humain ; — la ſphère d'activité du premier eſt très-limitée, ſuivant quelques obſervations de *Lanciſi*, *Ramazzini*, *Pringle* ; — L'autre n'a d'influence que

par le *contact*, & nullement par *l'intermède de l'air* «; d'autres obſervations viennent à l'appui de cette aſſertion. Le travail de M. *Pichler*, plus méthodique, fait d'abord ſentir » que la cauſe matérielle d'une maladie contagieuſe eſt une matière qui, en entrant dans le corps, y fait naître une maladie capable de produire la même ou ſemblable maladie, auſſi-tôt qu'elle entre dans le corps d'un autre individu «. — Il explique ce qu'on doit entendre par » venin, levain virus, miaſmes, atômes contagieux, molécules morbifiques, — mots qu'on emploie indiſtinctement & qui ont chacun un ſens diſtinctif & particulier. — La propagation des maladies contagieuſes, ſe fait, ſelon celui-ci, de trois différentes manières, par *contact*, par *foyer* & par *diſtance*, c'eſt-à-dire *dans l'éloignement.*

Nous n'eſſayerons pas de décider à laquelle des deux opinions les Médecins doivent donner la préférence. Le Médecin de Lyon ne met aucune reſtriction quand il exclud l'air des ſources de la contagion. Celui de Strasbourg admet pour intermèdes de la contagion, le *contact* dans la gale, la chaude-piſſe, la maladie vénérienne; les *foyers*, dans

les draps, les habits, les meubles, les marchandiſes ; la *diſtance* ou l'*éloignement*, dans l'air qui emporte des miaſmes très-ſubtils de maladies contagieuſes. L'une & l'autre de ces déciſions nous ont paru à-peu-près gratuites, parce que nous manquons de faits aſſez nombreux & aſſez bien obſervés, pour nous déterminer.

Nous finirons en peu de mots l'article de O-Rian ſur l'uſage d'enterrer les morts dans les Egliſes & dans l'enceinte des villes, & nous conviendrons, avec lui, que la plus grande partie des obſervations employées pour faire proſcrire cet uſage, ne prouve point du tout que les cadavres ſont propres à communiquer des levains contagieux ; mais ſeulement que les caveaux, ou les foſſes qui les renferment, ſont méphitiques & par conſéquent meurtrières. Tous ceux qui ont lu la ſeconde diſſertation de cet auteur, avec attention doivent l'avoir ſenti. Ces deux notes-ci ſur-tout frappent après pluſieurs autres faits d'où découlent des argumens preſſans

» On ne peut donner une preuve plus convainquante de l'impuiſſance à laquelle le ſeul contact de l'air réduit ces vapeurs, que l'exhumation qu'on a faite à Dunkerque, de

plus de 1600 cadavres, ſans que cette opération ait été accompagnée ou ſuivie du moindre accident. — Remarquons que pour peu que fuſſent fondées les craintes qu'on s'efforce de nous inſpirer, il eſt aiſé de ſentir combien ſeroit inſuffiſant le préſervatif qu'on nous offre dans la méthode d'enterrer hors des villes; car ſi une fois on admet, contre l'expérience, que l'air atmoſphérique, en recevant ces vapeurs, ne les décompoſe point, mais les tranſporte dans un état actif, la diſtance convenue, ne ſuffira pas pour nous mettre à couvert de leur malignité; il faudra toujours redouter les courans «.

Au reſte, quelque plauſibles que ſoient ces objections, il n'en reſte pas moins préférable de proſcrire les inhumations dans les villes, dont il ne peut réſulter aucun bien, & qui, ſans produire décidément des fièvres infectieuſes, ne peuvent pas non plus être ſalutaires.

La manière dont M. Pichler s'exprime ſur les moyens d'arrêter les progrès de la contagion, qui ſont du reſſort de la Médecine, eſt lumineuſe. » Avec la qualité contagieuſe de la *matière donnante*, il faut, dit il, de plus la faculté de la *matière recevante*, & les conditions

conditions ſous leſquelles l'une ſe communique à l'autre. — Si les Médecins maintiennent & mettent le corps des perſonnes, ſoit par le régime, ſoit par les médicamens, dans un tel état que ces conditions néceſſaires à une certaine corruption ne peuvent avoir lieu, ils ôtent par-là à ce corps, la diſpoſition à cette maladie; & c'eſt en quoi conſiſte une grande partie de la ſcience d'arrêter les progrès des contagions. — Il eſt eſſentiel de verſer de temps en temps du vinaigre ſur un fer rouge dans la chambre des malades, ou d'y faire bouillir du vinaigre ſur un réchaud; — d'arroſer le plancher avec de l'eau fraîche mêlée de vinaigre, & ſurtout d'en mettre dans le vaſe qui ſert de chaiſe percée au malade, — dans la crainte qu'il ne s'infecte lui-même de nouveau par les atômes contagieux qui émanent de ſon corps. — On boira auſſi de l'eau mêlée de vinaigre «.

En parlant de la phtiſie pulmonaire, l'auteur obſerve » que cette maladie n'eſt contagieuſe, 1°. que lorſquelle eſt au ſuprême degré. 2°. Quand la perſonne ſaine reçoit la reſpiration putride des poumoniques immédiatement par la bouche, comme entre

les époux. — 3°. Quand la perſonne recevante a la poitrine foible ou une diſpoſition à la phtiſie «.

18.

Eſſai ſur la ſuppreſſion des foſſes d'aiſance & de toutes eſpèces de voiries, ſur la manière de convertir en combuſtibles les ſubſtances qu'on y renferme, &c. par M. GERAUD, Médecin a Paris.

L'auteur reproche à ceux qui ont traité la même matière que lui, » d'avoir inutilement ſonné l'alarme ſur les dangers des latrines, & de s'être contenté d'indiquer de légers moyens d'en prevenir quelques uns : n'auroit-il pas été plus ſimple de donner la manière de s'en paſſer « ? Voilà quel eſt but de M. Géraud. » La vanne qui eſt la partie liquide des privés, mine continuellement les murs des foſſes, elle ſe communique aux puits; — c'eſt cependant cette eau que la plupart des Boulangers, Pâtiſſiers, Traiteurs, &c. emploient à Paris, Bordeaux, Orléans, &c. pour préparer les différens commeſtibles «.

Ce motif ſuffit ſans doute pour autoriſer

les recherches ſur les moyens de prévenir les ſuites fâcheuſes d'un inconvénient auſſi grave; mais il n'étoit pas néceſſaire, pour y déterminer, d'exagérer les effets de l'influence des foſſes d'aiſance, de ſuppoſer que » leurs exhalaiſons continuelles par les lunettes & ventouſes, ſur-tout quand ces ouvertures ne ſont point pratiquées à un libre courant d'air, détériorent l'atmoſphère voiſin: — que quand ces émanations *ſortent à force* par la lunette, elles occaſionnent à ceux qui, *imprudemment*, s'aſſeyent ſur *leurs ſiéges*, ou qui s'en tiennent près, ſur-tout lorſque la latrine eſt nouvellement vidée, des hémorroïdes, des dévoiemens qui vont quelquefois juſqu'à la *dyſſenterie* & au *flux de ſang* «. il ne nous eſt jamais revenu un ſeul exemple de pareilles ſuites fâcheuſes.

Pour remplir le but de l'auteur, il faudroit » ſupprimer les latrines, — établir au rez-de-chauſſée ou plus bas dans chaque maiſon, un ou pluſieurs endroits où ſeroient des vaſes bien fermés, auxquels aboutiroient des tuyaux de tous les étages & appartemens; on y jetteroit tous les immondices quelconques des maiſons, des cuiſines, & les excrémens; on videroit le vaſe tous les jours ou tous les

deux jours de grand matin ou fort tard. — Les prisonniers inutiles, a charge à l'état, les forçats de terre, feroient employés à ce travail; — en même-temps qu'ils enléveroient le vafe plein, ils remettroient à la place celui qu'ils auroient enlevé la veille, bien nettoyé; — des charrettes tranfporteroient ces vafes; — on enleveroit de même les boues, les rebuts des boucheries, & toutes les immondices; — tout cela feroit transféré dans des lieux préparés, que l'auteur appelle *carrières*; — on les y mêleroit; on y ajouteroit de l'eau, du fable, des cendres, des eaux ferrées, différentes terres; — on laifferoit fermenter ce mêlange; -- les vapeurs de la fermentation fortiroient par des foupiraux très-élevés «; & l'on garderoit ces carrières jufqu'à ce que la nature en ait fait une fubftance combuftible propre à fuppléer au défaut du bois qu'on a vivement fenti durant les deux derniers hivers, & qui eft de plus en plus menaçant.

Une lettre de M. CAVAILLON du 8 Juillet, à l'auteur du *Journal de France*, fert à propofer de faire un autre ufage du produit des foffes d'aifances, tant afin de prévenir les influences fâcheufes de leurs émanations,

que d'en faire des engrais. » Qu'au lieu d'étaler en plein air, pendant des années, les abominables produits des latrines, ou de faire croupir les fumiers dans des mares, on dispose les uns & les autres, couches par couches, sous une terre humectée : non-seulement on se garantira de leur mauvaise odeur, mais en peu de temps on les en dépouillera ; & au grand avantage de se conserver un air pur, on joindra celui de rendre ces engrais meilleurs pour les biens de la terre «.

19.

Lettre à l'auteur des Affiches de Bourgogne, sur le traitement de la variole, par feu M. MARET, Médecin à Dijon,

Affligés personnellement & pour la cause des sciences, de la perte récente de cet excellent Médecin, nous n'emprunterons point les secours étrangers de l'éloquence pour répandre des fleurs sur sa tombe ; nous consignerons ici ses derniers préceptes. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un génie comme celui de M. Maret, c'est de multiplier les effets salutaires de ses productions.

Parmi les recherches d'un grand nombre de Médecins qui ont échoué dans leurs prétentions d'ajouter au ſavant traité de *Sydenham* ſur la petite vérole, il a paru quelques diſcuſſions ſur trois queſtions relatives au traitement de cette maladie, dont la ſolution ne ſauroit manquer de paroître auſſi importante à nos lecteurs qu'elle l'a paru à l'auteur de cette brochure : il s'agit » 1°. de faciliter le dépôt de l'humeur variolique à la peau ; 2°. de diſpoſer l'épiderme à l'expanſion néceſſaire pour recevoir cette humeur ; 3°. d'accélérer l'évacuation du pus «. Les motifs de ces trois indications particulières, dont Sydenham n'a pas fait mention, ſont fondés ſelon pluſieurs ; d'autres les regardent comme indifférens : c'eſt pour donner plus de poids à ſon opinion, qui avoit été combattue par M. LE ROUX, que M. Maret a publié cette lettre, par laquelle il a terminé ſa brillante carrière littéraire.

Pour remplir la première & la ſeconde indication, l'auteur conſeille » de faire des fomentations ſur le viſage, les yeux, & même ſur tout le corps, avec des infuſions, des décoctions émolientes ; & pour remplir la troiſième, d'ouvrir les puſtules, dès que la

ſuppuration eſt faite, & enſuite d'enlever les croûtes ſous leſquelles il reſte du pus «.

» On ſe ſert pour ces fomentations, d'infuſions de fleurs de mauves, ou de tranches de veau. L'eau pure pourroit être également employée, mais elle s'évapore trop promptement, & ſon effet ne ſeroit pas auſſi permanent dans ſon état de pureté, que lorſqu'elle eſt chargée de principes mucilagineux. — On emploie pour faire ces fomentations, une éponge fine, ou un morceau de linge fin ; on a ſoin de les exprimer légèrement, afin que le liquide ne faſſe qu'humecter l'épiderme, qu'il ne ruiſſelle pas, qu'il ne ſoit pas trop réfroidi en rivotant & que l'impreſſion du froid ne cauſe pas la denſité de l'épiderme «.

» L'ouverture des puſtules varioliques, qui eſt le ſecond moyen, ſe fait dès que les puſtules ſont en maturité ; on les ouvre avec des ciſeaux, quand la puſtule eſt ſaillante ; avec la pointe d'une aiguille ou d'une lancette, lorſqu'elles ſont applaties ; on ſoulève & détache de même les croûtes ſous leſquelles ſéjourne du pus. — Il faut, après avoir ouvert les puſtules, les preſſer légèrement avec un linge ou du coton fin, pour les vider complettement, & pour abſorber le pus. On pro-

cède de même après avoir détaché les croûtes, & on lave la partie avec de l'eau pure, dans laquelle on a délayé un peu de miel «.

20.

Recherches sur les moyens de prévenir la petite vérole naturelle, & procédés d'une Société établie à Chester pour cet objet & pour rendre l'inoculation générale : traduit de l'anglois de M. HAYGARTH, Médecin, par M. DE LA ROCHE, Médecin à Paris.

Un nouveau motif d'intérêt ramène cette production sous les yeux de nos Lecteurs, à qui nous en avons dit un mot l'année dernière (*pag.* 315) : c'est la *préface du Traducteur*, qui est un second ouvrage ajouté au premier, & qui mérite attention. Le but de M. de la Roche est de changer la répugnance du Public françois pour l'inoculation, en un devoir, pour ainsi dire, de première nécessité.
A entendre cet auteur, l'*insouciance* & les *préjugés* sont les seuls obstacles qui s'opposent au progrès de l'inoculation en France, & qui font que » notre nation n'a

pas marché d'un pas égal avec celles qui l'environnent dans la pratique de cette opération salutaire «. Mais point du tout ; c'est la crainte des suites d'une maladie vraiment effrayante, qui retient ; au lieu d'insouciance, c'est au contraire inquiétude ; au lieu de préjugé, c'est timidité ; &, franchement, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'on ne meurt point de la petite vérole après qu'on a été inoculé, il n'y a rien d'extraordinaire dans la répugnance des Parisiens pour cette opération ; car c'est particulièrement aux Parisiens que M. de la Roche adresse ses remontrances. Cette répugnance naturelle est d'ailleurs autorisée par les sentimens de plusieurs Médecins célèbres par leur expérience, au nombre desquels se trouve *Vanswieten*, qui prétend qu'on peut avoir la petite vérole plusieurs fois, même après l'inoculation la plus complette.

» Parmi les causes de ce retardement (de l'inoculation), il en est une entr'autres qui, tant qu'elle subsistera, doit mettre un obstacle insurmontable à ses progrès. Je veux parler de la défense d'inoculer dans les villes, & particulièrement dans la capitale «. Cette défense prouve la crainte qu'on a, non pas de l'inoculation en elle-même, mais de la petite

vérole que cette opération peut communiquer & répandre au détriment des citoyens. M. de la Roche dit à cela : qu'on inocule tout le monde ; les dangers de la petite vérole étant nuls alors, l'inoculation n'excitera plus de crainte ; mais comment gêner ſur cela la liberté du peuple, qui doit au moins être le maître de ſa ſanté ? Voilà en quoi l'auteur accuſe le préjugé, de la haine nationale des François pour l'inoculation. Nous voudrions bien avoir aſſez de lumières dans cette matière pour décider ſi la crainte ou le préjugé contre lequel s'élève M. de la Roche, eſt fondé ou non. Ce Médecin peut avoir beaucoup d'expérience ſur l'inoculation ; les Membres de la Société Royale de Médecine qui ont refuſé d'adopter ſes principes, & qui ont eu la complaiſance de les combattre, ne peuvent en manquer ; cependant nous ne haſarderons pas de décider s'il eſt favobable ou fâcheux pour l'humanité en général d'inoculer.

M. de la Roche convient, & il eſt eſſentiel de le remarquer, que » la mortalité *de la* petite vérole a beaucoup augmenté à Londres depuis qu'on inocule ; c'eſt, dit-il, un fait prouvé de la manière la plus authen-

tique par les regiſtres mortuaires de cette ville «. Après un tel aveu, les efforts qu'on fait pour perſuader que la choſe avouée n'eſt qu'une objection ſpécieuſe, nous paroiſſent ſuperflus. Pour la réfuter M. de la Roche prétend » que la mortalité (produite par la petite vérole), & augmentée dans les lieux où l'on inocule beaucoup, ne doit point être attribuée à l'inoculation «, mais aux petites véroles naturelles qui regnent en même-temps : Nouveau motif de craindre les petites véroles régnantes qui peuvent ſe propager par l'inoculation, & par conſéquent l'inoculation elle-même.

Il nous ſemble qu'on a négligé juſqu'ici un moyen efficace de concilier les opinions ſur l'inoculation. Il n'y a rien de ſi aiſé que de faire décider par l'expérience, qui de cette opération ou de la petite vérole naturelle mérite la préférence : Nous avons dans le royaume pluſieurs hoſpices où l'on raſſemble un nombre conſidérables d'enfans & où les Gens de l'art ſont autoriſés à employer tout ce qu'ils croient convenable à leur ſanté : Nous voudrions que dans un de ces hopitaux, on inoculât une partie des enfans avec toutes les précautions convenables ;

qu'on exposât l'autre partie à la petite vérole communiquée après les mêmes préparations ; que cette épreuve fût faite avec la bonne-foi & les lumières qu'exige un sujet aussi important, & que le résultat servît de règle de conduite dans une affaire aussi délicate. En attendant que l'expérience ait ainsi dissipé les doutes de part & d'autres pour & contre l'inoculation, nous ne saurions nous dispenser d'opposer à l'opinion de M. de la Roche, celle de M. le Febvre de Villebrune ; cet auteur est absolument opposé à l'inoculation : » Les preuves que j'ai, dit-il, sont pour moi des raisons qui contrebalacent ce que tous les Médecins de l'Europe pourroient produire en faveur d'un sentiment contraire au mien «. *Maladies des enfans*, dont nous rendrons compte plus bas.

Les suites de l'inoculation, dit M. de la Roche, ne sont pas toujours salutaires ; & lorsqu'elles sont funestes, comme on en a eu des exemples remarquables à Paris, cet auteur prétend que c'est par la faute de l'Inoculateur ; mais ne seroit-ce pas aussi très-souvent l'effet de l'espèce de vexation qu'on emploie contre l'économie animale, en la forçant à un effort à laquelle elle n'étoit peut-être pas disposée ?

On discute à la fin de l'ouvrage traduit, » 1°. si les exhalaisons de la petite vérole peuvent communiquer aux objets qui y sont exposés, la faculté de répandre l'infection; 2°. si toute l'atmosphère du lieu où la petite vérole est épidémique, est imprégnée de ses *miasmes* «. C'est M. HAYGARTH qui s'occupe de la solution de ces questions, & il les résout par la négative. » Les Commissaires de la Société établie à *Chester*, n'ont pas vu un seul fait, qui pût leur donner lieu de soupçonner que la maladie eût jamais été communiquée par des miasmes adhérens aux habits de ceux qui y avoient été exposés. — Les Médecins, les Inoculateurs & les Inspecteurs entroient tous les jours dans des chambres dont l'atmosphère étoit infectée; puis sortant de là sans précaution, ils abordoient des enfans susceptibles d'infection, & jamais ils n'ont communiqué la maladie à personne; jamais il n'est rien arrivé qui pût seulement en donner le soupçon. — Il a été démontré à la Société, par des faits plus nombreux & plus positifs encore, que l'atmosphère infecte qui environne un foyer de contagion, s'étend à très peu de distance, — & que les exhalaisons contagieuses de la

petite vérole ne s'étendent pas jusqu'aux maisons immédiatement attenantes à celles où en sont les foyers «.

On doit voir avec plaisir l'opinion de l'influence des prétendus miasmes répandus dans l'air, perdre insensiblement son empire, & le céder à la raison.

21.

Recherches physiologiques & philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale; par M. DE SEZE, Médecin à Bordeaux.

Un nouvel exemple de l'abus des théories & du raisonnement, occupe ce livre d'un bout à l'autre; il est le fruit des méditations de l'auteur sur les leçons de M. DE BARTHÈS, qui a réussi dans ce genre de Médecine a la tête de la Faculté de Montpellier. S'il est d'observation générale & infaillible que les Médecins qui s'occupent avec le plus de succès de théories & de raisonnemens, sont ceux qui auroient pu faire le plus de progrès dans l'art de guérir proprement dit; nous devons aussi remarquer que les Médecins théoriciens sont & doivent être les plus mal-

heureux dans leur pratique; la raiſon en eſt ſenſible : tandis qu'ils donnent un libre eſſor à leur imagination & qu'ils en tirent d'agréables ſpéculations ſur des phénomènes le plus ſouvent étrangers à leur art, ils négligent le temps & les occaſions de former leur jugement ſur les véritables phénomènes des maladies qui devroient être le ſeul but de leurs études. On retire peut-être de l'étude des théories médicales, l'avantage ſpécieux de briller dans les chaires, dans les académies, dans les cercles; mais il n'y a que l'étude des maladies dans les malades, qui procure l'avantage réel de guérir.

M. de Seze après avoir réfuté, dans ſon diſcours préliminaire, les opinions des Médecins *dogmatiques*, *chymiſtes*, *ſolidiſtes*, *méchaniciens*, dit de la ſecte des *humoriſtes*, » qu'elle a été accueillie, prônée par la foule de ces Médecins *cauſeurs* qui, interrogés ſans ceſſe dans le monde, ſur les matières les plus abſtraites de la Médecine, y répandent ſans peine des mots vides de ſens, qui trompent la curioſité des *queſtionneurs* «. Après avoir analyſé les principaux traits des autres ſectes des Médecins théoriciens, il prétend que » l'eſprit humain laſſé de l'erreur, ſe repoſe enfin

du mouvement rapide qui l'avoit ſi long-temps entraîné vers elle ; il fuit, ajoute-t-il, dans les ſciences, les hypothèſes ingénieuſes qui, preſque toujours ne ſont fondées que ſur de *fauſſes applications* ; — graces à la révolution générale qui s'eſt opérée dans toutes les branches de la philoſophie naturelle, le regne de l'obſervation renaît ; on s'occupe à raſſembler les *faits*, à ſuivre la marche de la nature, à épier ſes mouvement ſecrets ; & de là naîtra ſans doute une théorie plus lumineuſe, la ſeule vraie, la ſeule qui éclaire la pratique & qui en ſoit éclairée à ſon tour «.

On s'attend d'après cela à trouver dans l'ouvrage de M. de Seze, une réforme générale des théories médicales, & à lui en voir ſubſtituer une nouvelle, établie ſur des faits de pratique & en même-temps avantageuſe à la pratique elle-même. » Frappé des avantages que préſente dans la pratique une doctrine auſſi ſimple dans ſes principes qu'étendue dans ſes conſéquences (celle de la *ſenſibilité*). — J'ai cherché le vrai dans les faits & non dans les opinions. — Je publie aujourd'hui ce foible eſſai pour épargner le même travail aux jeunes élèves qui commencent la phyſiologie «.

Il importe donc de mettre en peu de mots ſous les yeux de ceux qui voudroient étudier la phyſiologie dans le livre de M. de Seze, les *faits* que cet auteur a choiſis pour la baſe de ſes réſultats, & de leur montrer ſur quelles *applications* ceux-ci ſont fondés. Nous donnerons plus d'étendue à ces matières à proportion qu'elles pourroient être plus ſéduiſantes pour les jeunes gens, ſurtout étant expoſées dans un ſtyle agréable, propre à ſervir de fard aux écarts de l'imagination.

» Le ſentiment eſt attaché à toutes les fibres animales. — La ſenſibilité n'eſt pas la même dans tous les organes«. — De ce que » les cantharides affectent ſpécialement la ſenſibilité des voies urinaires, l'émétique, l'eſtomac, &c. M. de Seze conclud qu'outre la ſenſibilité générale qui peut être excitée par des agens méchaniques communs, chaque organe a encore ſa ſenſibilité propre, qui ne s'éveille qu'à l'application d'un ſtimulus particulier « : de ce que certaines liqueurs, telles que le ſuc de menthe, le ſel alkali d'armoiſe, coagulent le ſang artériel : — l'action du mercure affecte la ſalive : les poiſons, telle ou telle humeur, » il paroît à l'auteur » qu'il

existe une affinité particulière entre certaines humeurs & certains médicamens «: de ce que la morsure d'un coq en colère a occasionné la rage, de ce qu'un jeune homme furieux mourut de la même maladie pour s'être mordu un doigt, & de ce qu'un enfant fut épileptique toute sa vie, après avoir tetté une nourrice en colère «, il est persuadé » que le systême des fluides du corps vivant, jouit aussi de la sensibilité «. — Les funestes effets de la transfusion du sang sont prouvés par le dogme *précieux* de la vitalité des humeurs «.

Voilà comment un physiologiste subtil abuse du mot imposant de *faits*, pour tromper *les jeunes gens* qui commencent la physiologie, & pour introduire dans leur esprit, des dogmes dont ils n'ont pas la faculté d'apprécier les sources; voila sur quelles *applications* les conséquences déduites des faits rapportés par M. de Seze, sont fondées. Et ces faits, d'où sont-ils tirés? Aucun n'est pris dans le propre fond de l'auteur; aucun n'a paru aux écrivains qui les ont rapportés, fournir une conséquence relative à la pratique; ce sont tous des faits isolés, extraordinaires, recueillis de divers ouvrages souvent peu dignes de foi, & qui n'ont par conséquent

aucune liaiſon avec les dogmes que M. de Seze veut établir ſur leur autorité.

Pour prouver que les mouvemens vitaux obéiſſent à la volonté, l'auteur allégue que le colonel *Thonnſend*, au rapport de *Cheine*, avoit la faculté d'arrêter les mouvemens de ſon cœur & de tomber en ſyncope quand il vouloit ; -- que la peur ſeule peut donner la peſte ; que *Hoffmann* a vu une femme qui, dans un pays éloigné de la contagion, eut la petite vérole par la ſeule crainte de l'avoir ; — qu'un homme guéri de la rage, ſi l'on en croit *Cœlius Aurelianus*, voulant enſuite faire un traité ſur cette maladie, en éprouvoit tous les ſymptômes chaque fois qu'il prenoit la plume ; -- que de deux frères mordus par un chien enragé, l'un mourut hydrophobe ſur-le-champ, & l'autre 10 ans après à ſon retour d'Amérique, en apprenant le genre de mort de ſon frère ; -- enfin il croit à l'influence des paſſions de la mère ſur l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein «.

Selon ce phyſiologiſte, les faits précédens prouvent auſſi » que la ſenſibilité des organes entraîne la volonté «. On lit à l'appui de cette application, qu'un homme (*tranſactions philoſophiques*), » étoit ſujet à une

ſi grande ſympathie, que lorſqu'il voyoit quelqu'un geſticuler, porter la main à ſa tête, rire, pleurer, danſer, il étoit contraint de répéter les mêmes mouvemens; ſi on lui enchaînoit les bras, & qu'on fît devant lui les mêmes geſtes, il ſouffroit de vives douleurs; ſa tête, ſes muſcles s'agitoient, & il étoit auſſi las après cette réſiſtance involontaire, que s'il ſe fût épuiſé par des efforts violens «.

Il ſera bon d'expoſer encore quelques faits, afin de les réduire à leur juſte valeur, & de faire ſentir que quand même aucun d'eux ne feroit apocriphe, on n'en pourroit tirer une ſeule conſéquence juſte pour la pratique, ni pour aucune théorie; qu'ils ne ſont bons qu'à figurer dans des recueils d'hiſtoires ſingulières, dont les praticiens ne ſont jamais curieux, & qui ne peuvent être qu'amuſans pour les gens crédules.

» Un jeune homme de dix-huit ans, après avoir craché long-temps une vomique du poumon, fut atteint d'une fièvre inflammatoire-putride-épidémique avec difficulté de reſpirer & délire le ſeptième jour. L'objet de ſon délire étoit de ſatisfaire au penchant que *Tiſſot* a tâché de corriger par ſon *Onaniſme*;

il le ſatisfit deux fois, ſe trouva mieux, & fut guéri par ce ſeul remède, non-ſeulement de la ſièvre, mais encore de ſa maladie de poitrine. -- M. *de Melle* dit avoir vu la tête d'un homme qu'on avoit décolé, exécuter pendant quelques minutes des mouvemens *merveilleux*, comme tourner les yeux, ouvrir la bouche, &c. -- Un jeune coq à qui on coupa la tête avec un raſoir, *tandis qu'il couroit* avec rapidité vers du grain, parcourut néanmoins dans la même direction & avec la même vîteſſe, l'eſpace de 32 pieds. -- Un homme s'étant expoſé pendant quelques heures aux rayons d'un ſoleil ardent, perdit le ſentiment de la peau, au point qu'on lui enfonçoit des aiguilles profondément dans la chair, qu'on lui faiſoit des ſcarifications, ſans qu'il éprouvât la moindre douleur, & ſans qu'une goutte de ſang coulât de ſes nombreuſes piquures. -- On ſait que les *convulſionaires* étoient parvenus, en exaltant ſeulement leur imagination, à n'éprouver aucune douleur des coups d'épée qu'ils ſe donnoient, des épines qu'ils s'enfonçoient dans la tête, *que même ils en éprouvoient du plaiſir* «.

On voit que la crédulité de M. de Seze va de pair avec ſa logique; on voit qu'il s'eſt attaché

particulièrement à tirer ses conséquences de quelques observations (si tant est que ce soit des observations), très-rares & si extraordinaires qu'elles n'ont rien de commun avec les faits naturels qui se passent sous tous les yeux & dont la multiplicité mérite exclusivement la confiance des Gens de l'art.

A l'occasion de la *douleur*, M. de Seze veut qu'on la regarde » comme un moyen de guérison pour un Médecin éclairé «. En parlant des passions : » un objet nouveau ou inconnu ne peut jamais exciter de passion. -- C'est en ce sens qu'Hyppocrate jugeoit qu'il étoit bon de faire un excès *tous les mois* pour remonter la machine & en renouveller tous les ressorts « Se rappelle-t-on quelque passage du Médecin de Cos qui soit dans ce sens là ? Cette dernière citation ne seroit-elle pas plutôt autorisée par une certaine chanson bacchique :

. . . . Et suivons Hyppocrate
Qui dit qu'il faut, à chaque mois,
Au moins s'enivrer une fois ?

Selon M. de Seze, » les particules aériennes qui se déposent dans le tissu muqueux, y portent quelquefois une cause active de disso-

lution. -- On *a vu* ſouvent de ces conſtitutions épidémiques où l'air ne paroiſſoit affecté ni dans ſes qualités méchaniques, ni dans ſes qualités phyſiques, & où il étoit néanmoins imprégné d'un principe de corruption ſi violent, que les eſpèces animales étoient à l'*envi* moiſſonnées, & diſparoiſſoient preſqu'en entier de deſſus la face du globe. On ſe *rappelle* cette fameuſe peſte noire qui d'un bout de la terre à l'autre exerça de ſi cruels ravages ». On s'en rappelle l'hiſtoire; car perſonne n'a vu cette peſte.

Parmi ces morceaux, il y en a d'autres très-bien penſés & très-élégamment écrits: » Les qualités phyſiques & morales qu'on remarque dans les femmes, nous annoncent, comme dans les productions de la nature, l'objet de leur création. Ici même on voit encore mieux l'accord des moyens & de la fin. La ſenſibilité, la foibleſſe, l'inconſtance étoient néceſſaires à la claſſe d'êtres qui étoit conſtituée la dépoſitaire de l'eſpèce humaine. Il falloit que la femme fût ſenſible, pour que les cris de l'enfant qui lui doit le jour pûſſent vivement émouvoir ſon cœur, la forcer à s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de ſes beſoins; il falloit qu'elle fût foible,

pour que la crainte des dangers l'attachât à ſes foyers & lui rendît moins pénible la vie ſédentaire que néceſſitent les ſoins de la maternité ; il falloit qu'elle fût inconſtante pour qu'un premier enfant n'abſorbât pas toute ſa tendreſſe, & qu'elle pût en tranſmettre les effets à de nouveaux êtres qui la réclament. Ces qualités oppoſées en apparence, & qui n'ont cependant, comme on le voit, qu'une même cauſe finale, n'ont auſſi qu'une même cauſe phyſique, &c. «.

Tel eſt encore ce dernier paragraphe ſur les travaux de l'eſprit : » c'eſt un travail deſtructeur de l'exiſtence phyſique, la ſeule que la nature prenne à tâche de conſerver. Cependant quand on repoſe un moment ſa vue ſur les prodiges des ſciences & des arts, ſur tant de créations ſublimes de l'eſprit humain, peut-on regretter ſincèrement qu'il y ait des hommes aſſez courageux pour ſacrifier quelques jours de plus de vaines jouiſſances à la ſéduiſante illuſion de la gloire, & pour s'expoſer à ne recueillir pendant leur vie que les fruits amers du génie, dans l'eſpoir d'une honorable, mais ſtérile célébrité «?

22.

* *Essai sur la vie, considérée principalement dans les différentes périodes de sa durée*; par M. RICHARD DE LA VERGNE, Etudiant en Médecine à Montpellier.

Le même esprit qui a inspiré l'auteur de la production précédente a dicté celle-ci ; le même levain contagieux des systêmes & des raisonnemens, qui prend sa source dans certaines Ecoles, répand ici d'autres erreurs propres à altérer les facultés de ceux qui se destinent à la Médecine, & peut-être à produire dans leurs mains, des maux plus funestes que les exhalaisons d'un marais infect n'en peuvent faire dans le voisinage. L'auteur parle d'après M. le professeur GRIMAUD.

Ce qu'il appelle » *activité vitale* dans les êtres qui en jouissent, se réduit à deux forces ou deux facultés principales, qui produisent tous les phénomènes de la nature vivante. -- La première est la force digestive, la seconde, la force *loco-motrice*; celle-là est subordonnée à des sens intérieurs par lesquels le principe dont elle dépend, prend connois-

M

ſance des relations intérieures de convenance ou de diſconvenance que les ſubſtances expoſées à ſon action, ont avec le corps qu'elle anime ; --- l'exercice de celle-ci, eſt réglé par les jugemens que les ſens extérieurs donnent de la nature des objets «. Aura-t-on bien compris ?

Veut-on ſavoir comment ſe fait la génération ? Elle eſt le fruit de » l'attention qu'a l'*ame* d'effectuer la ſtructure de divers organes dans un ordre relatif à l'utilité de chacun d'eux, qui ſuppoſe bien évidemment en elle une *connoiſſance anticipée* & intuitive de de la deſtination de ces organes & des uſages qu'ils doivent remplir «. On avoit toujours regardé la cauſe des différens ſexes comme une choſe très-difficile à expliquer, avant que M. de la Vergne eût bien voulu nous fournir cette explication. Mais il nous apprend que » dans l'acte de la conception, *l'ame du fœtus* entre en communication avec celles des deux individus qui ſe ſont réunis pour le former, & prend connoiſſance de la ſomme des affections qui conſtituent la nature de l'un & de l'autre; en ſorte qu'il en réſulte pour elle (cette ame) un plan ou une image mixte

d'après lequel elle règle la constitution de son corps, ainsi que l'ordre des fonctions qu'elle doit remplir pendant le cours entier de sa vie. --- Le fœtus adopte le sexe de celui des deux qui s'est porté avec le plus d'ardeur à consommer l'acte qui doit le reproduire, en vertu de la loi qui fait que dans le concours de deux sensations inégales, l'ame néglige la plus foible pour se prêter uniquement à l'impression de la plus forte «.

Ce qui nous a décidé à rapporter ces traits, qui ne sont que singuliers, c'est que l'auteur nous les donne pour des conséquences tirées des *faits*, & que nous avons à cœur de faire connoître quelle confiance méritent ces sortes de faits par-tout où ils se rencontrent : peut-être parviendrons-nous, si nous sommes secondés, à les proscrire généralement des livres de Médecine, où ils ne peuvent servir qu'à intervertir le cours naturel des idées. Voici celles que M. de la Vergne a tirées des hypothèses précédentes :

» Le lait peut faire partager à l'enfant les passions & le caractère moral de sa nourrice. --- Les miasmes qu'exhalent les personnes atteintes de maladies contagieuses, deviennent

comme le véhicule des *idées* conſtitutives de la forme particulière de ces maladies. -- La ſalive d'un chien enragé tranſmet la manière d'être de cet animal aux hommes qui en ſont mordus ; on les a vu aboyer, marcher à quatre pattes. — De petites chiennes qui avoient été ſervies par de grands chiens, mais dont l'accouplement avoit été ſans fruit à raiſon de l'inégalité de la taille, éprouvoient au terme auquel elles auroient dû mettre bas, tous les ſymptômes appropriés à cet acte. — Après des fauſſes couches, les femmes ſouffroient à l'époque correſpondante à la fin du neuvième mois de leur groſſeſſe, des évacuations abondantes ſemblables à des vuidanges «.

» Ce qui a échappé juſqu'à ce jour à tous les Médecins (& ce que M. de la Vergne prétend leur apprendre), c'eſt l'utilité, c'eſt la cauſe finale des tendances des mouvemens qui ont un rapport conſtant avec la nature de la diathèſe (diſpoſition ou conſtitution) de chaque âge. — Toutes les maladies de l'enfance ſont le propre de la dégénération *muqueuſe* ou *catarrhale* ; -- leurs affections catarrhales ſe compliquent ordinairement d'un état de ſaburre des premières voies. -- C'eſt

la prédominance reſpective de deux élémens : le chaud ou l'atonie & le froid ou le ſpaſme, qui détermine toutes les différences à apporter dans le traitement de leurs maladies. --- Le mode d'expanſion ou d'atonie, étant prédominant dans l'enfance, c'eſt à ce caractère que doivent participer toutes ſes affections nerveuſes; c'eſt d'après lui que le Médecin doit régler ſa méthode curative; auſſi les remèdes toniques & fortifians, ſont ceux dont l'expérience a le plus conſtaté l'efficacité dans ces ſortes de maladies «.

Si l'on s'amuſe à lire tout ce qui ſuit ſur le même ſujet, on aura peine à comprendre comment il eſt poſſible de raiſonner d'une manière auſſi abſurde : comment on peut entreprendre de coudre ainſi les unes aux autres, une foule d'idées entortillées pour traiter une matière dont on n'a nulle connoiſſance : comment on ſe haſarde à en tirer des conſéquences relatives à la pratique, en prenant pour garant une expérience que l'on n'a pas, & qui contredit de point en point, les expoſés qu'on oſe produire, ſous les yeux de ceux qui l'ont acquiſe.

» Les maladies *phlogiſtiques* ſont la diathèſe de la jeuneſſe; --- les maladies *bilieuſes*, celle

de l'âge viril ; -- & la dégénération *séreuse* est affectée à la vieillesse. --- Les mêmes changemens s'observent dans la révolution diurne : la nuit est aux autres parties du jour ce que l'hiver est aux diverses saisons de l'année, & l'enfance à la nuit entière : -- c'est le temps dans lequel débutent les accès des fièvres *catarrhales*. --- C'est ordinairement le matin (symbole de la jeunesse) que se fait l'invasion des fièvres *inflammatoires*. -- L'analogie qui existe entre la nuit, l'hiver & l'enfance, entre le matin, le printemps & la jeunesse, se remarque entre le milieu du jour, l'été & l'âge viril. -- Le midi est marqué pour les accès de fièvres *bilieuses* (qui sont la diathèse de ce dernier âge) ; c'est sur-tout la fin de l'automne & le soir qui entretiennent des rapports avec la vieillesse «.

Un dernier fait achevera de caractériser le mauvais choix de l'auteur & le besoin pressant qu'il a de diriger ses études, pendant le temps qui lui reste à les continuer pour devenir Médecin, vers d'autres objets d'observation & de pratique. Il est question de l'ouverture de quelques sujets morts de diverses maladies. » Les vers, dit-il, produits par la putréfaction, étoient différens dans

chaque cadavre, ſuivant l'eſpèce de la maladie qui avoit mis fin à la vie «.

23.

Recherches ſur la cauſe des affections hypocondriaques appellées communément vapeurs, ou lettres d'un Médecin ſur ces affections, &c. par M. Claude REVEILLON, Médecin à Mâcon.

Comment ſe fait-il qu'après avoir étudié autant que tout autre, & avec plus d'aſſiduité que beaucoup d'autres, toutes les parties de la Médecine, après avoir exercé la profeſſion de Médecin ſur un très-grand nombre d'individus des deux ſexes & de toutes les conditions, après nous être ſur-tout occupés ſoigneuſement de l'ouverture des cadavres & en avoir diſſequé une quantité à la ſuite de toutes ſortes de maladies; comment ſe fait-il, diſons-nous, que nous ſoyons encore à nous demander chaque fois qu'il en eſt queſtion : mais qu'eſt-ce donc que les maladies internes des nerfs?

Ce n'eſt pas que nous ignorions que divers auteurs ont imaginé divers moyens de donner

des idées de ces maladies; mais comment aucune de ces idées ne paroît-elle ſatisfaiſante à ceux qui évitent de juger ſur la foi des autres ? Quel eſt l'auteur à l'opinion duquel on doive déférer ? Sera-ce à celle qui peint les maladies des nerfs comme un *racorniſſement*, ou à celle qui les repréſente comme une *irritabilité*, ou comme un mouvement d'*oſcillation*, ou comme un engorgement d'un *fluide* qui ne paroît pas moins un être de raiſon, que la plupart des affections des organes dans leſquels on lui ſuppoſe un mouvement de circulation ?

Ce n'eſt pas non plus que nous ayons été arrêtés dans l'exercice de notre profeſſion par les maladies décrites ſous le nom de *maladies de nerfs* ; & que faute d'avoir une idée ſatisfaiſante de leur nature, nous ayions négligé de les traiter ; au contraire, nous avons parfaitement reconnu ces maladies, lorſqu'elles ſe ſont préſentées ; nous en avons encore actuellement ſous les yeux ; mais parmi les motifs que nous avons cru devoir ſaiſir d'y appliquer des traitemens convenables, nous n'avons jamais eu l'idée de combattre les affections internes des nerfs ; &, en nous conduiſant ſuivant des indications toutes

différentes, nous avons réussi assez constamment.

Nous n'étendrons pas ici autant que le sujet l'exigeroit, nos doutes & nos observations sur les prétendues maladies nerveuses; nous y reviendrons peut-être un jour. Aux mille & une causes de ces maladies proposées, accueillies, expliquées, & jamais démontrées, M. REVEILLON prétend en ajouter une nouvelle, & il paroît vouloir qu'elle soit exclusive; c'est à l'influence de l'électricité atmosphérique qu'il attribue les signes des maladies qui participent, selon lui, de l'état vaporeux. Il établissoit (il y a deux ans dans une première édition du même ouvrage) pour cause de ces maladies, la diminution de l'insensible transpiration; aujourd'hui il a changé d'avis.

» Personne n'est plus convaincu que moi, dit cet auteur, que la Médecine est une science qui exige plus d'observations que d'explications : je sais qu'il faut se défier de tout systême; que les théories présentées même par d'habiles Médecins, ont *retardé les progrès de l'art*, & que rien n'est si dangereux que d'approcher un malade avec des *préventions*; -- mais ce seroit porter la

défiance jusqu'au *ridicule*, si l'on n'osoit pas se servir d'un agent aussi généralement répandu que le fluide électrique, pour donner une explication satisfaisante d'une maladie qui *n'est point connue* «.

C'est ainsi qu'on caresse ordinairement les erreurs de théorie, & qu'on se croit fondé à faire adopter un systême, non pas parce qu'on a des moyens d'en démontrer une ou plusieurs parties; mais parce que personne n'a ceux de lui opposer des démonstrations contradictoires: voici ce que M. Reveillon produit en faveur de son systême. Il a observé » que le nord & le nord-est sont des vents favorables à la santé, à la gaité, à la force du corps, tandis que le vent de midi ôte la faculté de lire, d'écrire, d'agir, de penser; qu'il dépouille de fermeté, de constance; qu'il rend inepte, irrésolu; -- à la vérité, ajoute-t-il, cette sensibilité *ne sera jamais bien comprise que par les vaporeux*; -- les vents du nord empêchent donc la dissipation du fluide électrique, -- & les vents de midi en dépouillent le corps au plus haut degré «.

En conséquence l'auteur est d'avis que » s'il y avoit un pays à l'abri des variations subites

des vents, ſur lequel il ſoufflât un nord frais, pendant quelques mois ſans interruption, en y tranſportant les vaporeux, ils guériroient ſans autre ſecours «. On aura de la peine à l'en croire. Il en eſt d'un vaporeux comme d'un homme affecté d'une grande douleur :

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.

Cet ouvrage ne contient rien de nouveau, rien de certain, ſi ce n'eſt peut-être une obſervation dans laquelle il eſt vraiſemblable que le bain électrique joint à l'uſage des bouillons amers, a été ſalutaire au bout de ſix ſemaines au moyen d'une heure & demie d'électriſation par jour. M. Reveillon a calqué ſon travail ſur celui de M. l'Abbé Bertholon (1786, *pag.* 325.) & *ci dev.* pag. 158. S'il eût connu le Mémoire de M. Marat ſur le même ſujet (1785, *pag.* 52.), il auroit ſûrement fait un autre uſage des qualités eſſentielles pour l'obſervation qui caractériſent ſes recherches.

» A coup ſûr les cuiſiniers donnent plus de vapeurs que les paſſions. -- Les jouiſſances priſes avec excès avant l'âge, ont affoibli le corps. -- L'aiſance générale a multiplié les arts

ſédentaires, & toute la génération a été énervée. -- On ne ſera pas ſurpris de la quantité des femmes vaporeuſes dans les grandes villes : elles naiſſent en général d'un père foible & d'une mère délicate ; leur première éducation conſiſte à leur donner des talens agréables, l'on ne ſonge pas ſeulement qu'il faut bien ſe porter pour en jouir. -- Dans ces mêmes villes les grandes paſſions qui agitent, ſe réduiſent à l'amour, & l'on ſait aſſez que la manière dont on traite ce ſentiment, ne doit pas faire périr dans les langueurs «. Auſſi la plus grande des paſſions qui regnent dans les grandes villes, eſt-elle l'ambition «.

Pour remédier aux vapeurs, il faudroit, ſelon M. Reveillon, une bonne nourriture, de l'exercice à pied, à cheval, en bateau, un ſommeil paiſible, de *la gaieté*, &c. Il eſt certain que quelqu'un qui accompliroit bien tout cela, auroit mauvaiſe grace à ſe plaindre de *ſes nerfs*. Cependant il s'en plaindra encore, parce qu'il aura cette *ſenſibilité*, qui n'eſt bien compriſe que par les vaporeux, & qui eſt en effet inconcevable aux autres perſonnes.

D'ailleurs M. Reveillon dit lui-même qu'il a été la dupe des moyens conſeillés : j'ai compris

compris que l'inconſtance, donnée comme ſigne caractériſtique de cette maladie, venoit moins des malades, que de l'inſuffiſance des ſecours. Guériſſez, adouciſſez les maux des vaporeux, vous les verrez auſſi conſtans que les autres malades. Dans cet état, ce n'eſt jamais l'ame qui eſt malade, mais toujours le corps, & c'eſt envain qu'on conſeille à ceux qui l'éprouvent de *ſe réjouir* «.

Juſqu'à quand la Médecine ſera-t-elle infectée de ce reflux perpétuel d'opinions ſur des cauſes cachées & qui ſe refuſent à la démonſtration? Ne verrons-nous pas encore dans le ſiècle où nous ſommes, les Médecins qui ſe diſent ſectateurs d'HYPPOCRATE, ſe contenter de la deſcription exacte des ſymptômes diſtinctifs des maladies, & des ſecours pris du régime ou des remèdes qu'une expérience univerſelle a fait reconnoître?

M. REVEILLON proſcrit du régime des vaporeux les légumes, ſur-tout les farineux, parce qu'ils ont beſoin de deux préparations, & par conſéquent parce qu'ils lui paroiſſent *difficiles à digérer*. La diète animale eſt, ſelon lui, préférable pour ces malades. Les ſucs des animaux ſont tous élaborés: ils n'ont pas beſoin d'un grand effort pour être

aſſimilés aux nôtres. Il admet l'uſage des vins de liqueur, & rejette celui du café, qui cependant n'eſt pas ſpiritueux comme le vin.

SANCTORIUS, a prouvé comme on le ſait, par l'attention qu'il a eue de peſer ſon corps, ſes alimens, & ce qu'il évacuoit, pendant un eſpace de temps conſidérable, que la tranſpiration eſt plus abondante que toutes les autres évacuations priſes enſemble. M. DODART, Médecin françois, a répété en 1668, les expériences de Sanctorius, & les a continuées pendant trente-trois ans; ce que Dodart avoit fait en France, le Docteur Jacques KEIL le fit en Angleterre. Ses obſervations ont été publiées en 1728. M. GORTER, Médecin hollandois, ſe livra aux mêmes expériences; ſon ouvrage ſur ce ſujet a paru en 1728. Un Gentilhomme irlandois s'en occupa en Irlande; & le Docteur LIMIGS, dans l'Amérique méridionale, le ſuivit pendant un an. Après l'exceſſive patience de ces obſervateurs, il n'y en a point eu de plus grande dans le même genre que celle de calculer toutes les conſtitutions de la température dans leſquelles un vaporeux ſe trouve *foible*, *bien foible*, *mieux*, *aſſez bien*, & jamais *très-bien* : c'eſt ce qui fait la matière

de douze grandes tables chacune de vingt-huit pouces de long, ſur dix-huit de haut qui terminent l'ouvrage.

24.

Obſervations ſur une maladie nerveuſe avec complication d'un ſommeil tantôt léthargique, tantôt convulſif, par M. de BEAUCHÊNE, Médecin à Paris.

On connoît l'ouvrage du même auteur intitulé : *De l'influence des affections de l'ame dans les maladies nerveuſes des femmes*, & l'on y a vu, comme dans beaucoup d'autres écrits ſur le même ſujet, tout ce qui eſt acceſſoire à l'objet en queſtion, & pas un mot de l'objet lui-même; l'on y trouve des *diſcours* fort longs, fort circonſtanciés, ſur la nature des maladies nerveuſes, ſur leurs cauſes, des diviſions relatives aux léſions ſoit humorales, ſoit organiques des nerfs, des obſervations même très-adroitement adaptées à ces ſpéculations; & rien, en un mot rien, touchant ces prétendues léſions en elles-mêmes. Juſqu'à préſent les Médecins qui ont traité ce ſujet, n'ont parlé qu'à l'eſprit :

peut-être ſurviendra-t-il un jour quelqu'un qui parlera aux ſens ; l'importance de la matière nous le fait déſirer fort.

Par l'obſervation que M. de Beauchêne publie aujourd'hui, il prétend contribuer à » fixer la marche incertaine & biſarre des maladies nerveuſes, à imprimer à chacune d'elles un cachet ineffaçable, à l'aide duquel on pourra les reconnoître & les traiter avec ſuccès «. Voici les principaux traits de cette obſervation.

» Une fille de vingt-ſix ans, ayant été maltraitée dans le principe à l'âge de ſept ans d'un éréſypèle qui reparoiſſoit de temps en temps avec des nauſées & des vomiſſemens, tomba à quinze ans dans un ſommeil léthargique qui la reprenoit ſans cauſe apparente, à-peu-près tous les mois ou ſix ſemaines, & duroit ordinairement huit à dix jours, quelquefois quinze. — Pendant ces accès, le pouls étoient concentré, la reſpiration & la couleur naturelles, les membres flexibles, les évacuations ſupprimées, excepté celle des règles, quand leur époque arrivoit pendant l'accès. -- Quelquefois le ſommeil étoit accompagné de *convulſions* & de contractions violentes des extrémités ; -- des

ſpaſmes , des *convulſions*, (mots ſynonymes) & un hoquet, annonçoient le réveil ; — cinq ou ſix heures s'écouloient avant qu'il fût complet ; la malade ſe plaignoit alors de douleurs dans toutes les parties du corps, mais ſur-tout à la tête, à la gorge & à l'eſtomac. Pendant les quatre premières années, la malade avoit des goûts auſſi biſarres que dangereux ; elle mangeoit de la chaux, du plâtre, de la terre & du vinaigre «.

Pour bien entendre cette maladie, ne conviendroit-il pas d'abord d'examiner ſi elle étoit réellement dans les nerfs ? Il paroît que M. de Beauchêne lui-même ne le croyoit pas. Il a, dit-il, » calculé ſon traitement ſur l'état 1°. des humeurs, 2°. des organes digeſtifs, 3°. du genre nerveux «. Celui-ci ne lui paroiſſoit donc affecté qu'en troiſième lieu. Les indications à remplir étoient, ſelon cet auteur, 1°. » de délayer, de diviſer & d'opérer la dépuration de la maſſe des humeurs ; 2°. de débarraſſer les organes digeſtifs du foyer de la *matière peccante*, qui dominoit dans le ſang ; 3°. de détourner cette matière qui ſe portoit au cerveau «. Point donc d'indication particulière relative aux nerfs ; puiſque tout

le traitement doit au contraire être dirigé vers un fluide nommé *matière peccante*.

Le traitement a consisté dans » le jus de cresson, la décoction de saponaire, des demi-bains tièdes de cinq ou six heures consécutives, la scille, les cloportes, les sels neutres, des lavemens (appellés *fondans* & *incisifs* par l'auteur), des purgatifs réitérés, un vessicatoire aux épaules tenu en suppuration pendant six mois, enfin de fréquens bains de pieds «. Que trouve-t-on dans ces remèdes qui soit spécialement appliqué aux maladies de nerfs plutôt qu'à celles du sang, de la bile, des organes de la digestion, du canal intestinal &c. ?

Quelques observations fort approchantes de celle de M. de BEAUCHENE ont fixé notre attention pendant le cours de notre pratique; nous n'en rapporterons qu'une ici : une fille de seize ans tomboit tous les mois, aux approches de ses règles, dans une léthargie accompagnée de convulsions, de grincement de dents, de contorsions des membres, de hoquets, de suppression des évacuations, excepté celle des règles; elles commençoient à paroître le second jour de la léthargie, & la léthargie disparoissoit le second jour des

règles. Peu expérimentés alors, & par conséquent timides, nous laissâmes passer le premier accès à observer : la rougeur du visage & des yeux, la tension du pouls, la roideur des membres, la sécheresse de la peau nous déterminèrent au second accès à ouvrir la veine du bras en le faisant étendre de force pendant les convulsions. Trois fortes saignées consécutives dans l'espace de deux jours dissipèrent tous les accidens, les règles coulèrent en plus grande abondance que de coutume. Un émétique & quelques purgatifs dissipèrent ensuite la cause des accidens ; aucun n'a reparu depuis.

Or cette maladie que tout autorisoit à faire qualifier de *nerveuse*, a-t-elle cédé à des secours dirigés vers une affection des nerfs ? Le succès de ces remèdes ne démontre-t-il pas que la maladie dépendoit exclusivement du sang, & des humeurs, & non pas d'aucune affection des cordons nerveux ?



25.

* *Méthode nouvelle & facile de guérir la maladie vénérienne, ſuivie 1°. d'un traité pratique de la gonorrhée; 2°. d'obſervations ſur les abſcès, & ſur la Chirurgie générale & médicale; 3°. d'une lettre à M. Buchan ſur l'inoculation, ſur la petite vérole, & ſur les abſcès varioleux:* Ouvrage traduit de l'anglois de M. Clare, Chirurgien, par M. Duplanil, Médecin à Paris.

Cette méthode eſt, dit le traducteur, généralement regardée en Angleterre comme la plus *facile*, la plus *commode*, la plus *expéditive*, & la plus *sûre*, de guérir la maladie vénérienne «. -- Elle conſiſte » à introduire le mercure dans le ſyſtême de la circulation, à travers les orifices des vaiſſeaux abſorbans de l'intérieur de la bouche. -- Elle a eu des ſuccès dans les mains des praticiens célèbres qui en ont fait l'eſſai de bonne-foi, dans la ſeule vue de guérir les malades, & du bien-être de l'humanité. — Elle eſt autoriſée par

les ſuffrages de MM. *Hunter*, *Cruickshank*, *Buchan*, *Kronn*, *Turnbull*, *Saunders*, *Braw*, *Turner*, *Jeffries*, &c,

» Un malheur attaché à la maladie vénérienne, ſur-tout dans ce pays, vient de ce qu'elle eſt preſqu'excluſivement traitée par des gens ſans aveu & ignorans, qui, ſous l'appas de ſpécifiques prétendus, dont ils font myſtère, perſuadent au peuple crédule, qu'il ne faut pas être Médecin pour traiter cette maladie, & que leurs remèdes ont ſeuls le pouvoir d'en triompher. Ils vont plus loin; ils oſent dire que les Médecins n'ont pas fait d'étude de la maladie vénérienne; qu'en conſéquence ils ſont incapables de la guérir, & on les croit: préjugé dangereux, qui a fait des victimes de cette maladie preſqu'autant que de victimes de la mort «.

Pour traiter la vérole à la manière de M. Clare, » on prend au bout du doigt humecté de ſalive, un demi-grain ou un grain de *calomelas* (mercure doux), on le frotte ſur les parties intérieures des joues, autour de la place qu'occupe l'ouverture du conduit ſalivaire de la glande parotide, & on répète cette opération, trois ou quatre fois par jour. -- On prévient les inconvéniens qui peuvent

résulter de la déglutition de cette poudre, en appliquant le mercure principalement sur l'intérieur des lèvres, & sur la surface des gencives, parties capables de supporter une douce friction. De cette manière on ne risque d'avaler que peu ou point de mercure; il est absorbé presqu'en totalité & en très-peu de temps. — Il faut beaucoup cracher auparavant, & s'abstenir de le faire aussi bien que boire, pendant au moins une demi-heure après «.

M. Cruiskshank, partisan de la méthode de M. Clare, y a fait des changemens, & prétend l'avoir perfectionnée : il assure » qu'un gros de mercure doux étant bien mêlé avec deux gros de bol d'arménie, & employé comme *dentifrice* deux ou trois fois par jour, selon les circonstances, suffira souvent pour guérir radicalement la maladie vénérienne «.

Le sublimé corrosif a paru propre à être substitué au mercure doux dans la vérole confirmée. M. Clare prend une partie, par exemple, un grain de sublimé corrosif, quatre parties, ou quatre grains de bol d'arménie, deux parties ou deux grains de crême de tartre; il mêle cela ensemble. La dose est d'environ un demi-grain pour chaque friction. On le

frotte ſur les gencives pendant à-peu-près quinze ſecondes ; on peut répéter cette friction deux ou trois fois par jour ; -- ſi elle occaſionne de la douleur, ou des excoriations, on ſuſpend, on diminue la doſe ; on en éloigne l'application ; -- on empêche que le malade n'avale ſa ſalive pendant quelques minutes, & qu'il ne boive pendant une heure.

La *gonorrhée* dont M. Clare détermine le ſiége & décrit les ſymptômes, ne doit point, ſelon lui, être traitée par les remèdes internes, mais ſeulement par des injections ; voici le remède avec lequel il les fait : » vitriol blanc dix grains, faites diſſoudre dans deux onces d'eau mucilagineuſe de graine de lin, ou de racines de guimauve. -- Cette quantité doit être employée froide & de ſuite en trois ou quatre ſeringuées. -- Cette opération doit être répétée pluſieurs fois le jour ſuivant les cas. -- On ne vuide pas la ſeringue d'un ſeul jet ; on s'arrête quand elle eſt à-peu-près à la moitié ; on ſerre l'extrémité du canal ſans retirer la ſeringue, en attendant le ſecond jet qui doit partir quelques minutes après ; -- on ſerre de même l'extrémité du gland avec les doigts, après qu'on a tout injecté «.

Pendant l'uſage de ce topique, M. Clare

prefcrit » un grain de calomelas dont il fait faire une friction fur la furface interne des lèvres ou de la langue comme ci-devant. — Après avoir répété nombre d'expériences, il n'a rien trouvé qui guériffe la gonorrhée en auffi peu de temps que l'injection de vitriol. -- Pour éviter de faire une nouvelle diffolution, à chaque fois qu'il faut s'injecter, on peut avoir un petit flacon plein d'une diffolution de vitriol, tellement faturé que foixante gouttes, mêlées dans deux onces d'eau, foient capables de former une injection d'une force convenable, c'eft-à-dire qui n'occafionne pas d'autre fenfation qu'une légère cuiffon dans le canal «.

» Un régime ou une diète particulière ne me paroît pas néceffaire pour la guérifon de la gonorrhée, quand elle eft traitée de la manière que je viens de le prefcrire. --Quand on ne fait point paffer le mercure par l'eftomac, l'on n'a aucune raifon de condamner les malades aux privations qui accompagnent une diète févère; il ne peut rien réfulter de fâcheux du régime ordinaire; — il faut feulement éviter tout excès. — Il ne s'agit ici que d'une gonorrhée récente; — pour peu qu'elle foit avancée, la diète févère eft in-

dispensable, & la saignée peut devenir nécessaire relativement à l'intensité des symptômes «.

» M. BUCHAN pense que les injections préparées avec le vitriol, sont à la fois & les plus sûres & les plus efficaces; & il ajoute: » quoiqu'aujourd'hui il soit très-commun de guérir la gonorrhée par les injections détersives, il y a toujours un grand nombre de praticiens qui n'approuvent point cette méthode. Cependant, je puis avancer d'après une foule d'expériences, qu'elle est plus facile, plus agréable & plus sûre que tout autre; enfin que le peu d'accidens qui en ont été les suites, sont plutôt dûs à l'ignorance, à la mauvaise administration du praticien qu'à l'injection «. (*Medecine Domestique*, huitième édition.)

» La gonorrhée dit le Docteur J. PROFILY, si elle est prise dans le commencement, peut être guérie facilement & sûrement, en peu de jours, par le moyen des injections. Mais les charlatans & les ignorans, ne pensent qu'à prolonger le traitement le plus qu'ils peuvent, dans la seule vue de leur propre intérêt. Ils donnent à leur conduite une apparence spécieuse de s'occuper de la

conſervation de ceux qui les appellent à leurs ſecours, & ils perſuadent fauſſement aux malades, qui n'en ſavent pas davantage, qu'il eſt dangereux de guérir cette maladie en peu de temps : auſſi pour peu que le malade ſoit riche, la maladie ne finit pas «.

» Je me contenterai d'ajouter ici que je ſuis tous les jours de plus en plus ſatisfait de la méthode des injections, d'après mes propres expériences, & d'après le témoignage des autres praticiens «. (*Neuvième lettre de M. Saunders à M. Clare.*)

Le compte des autres articles de cet ouvrage ſera rendu parmi ceux de Chirurgie.



26.

Remède nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du règne animal, ou essai sur la vertu antivénérienne des alkalis volatils, dans lequel on expose la méthode d'administrer ces sels ; avec des réflexions, des observations & des remarques critiques tendantes à perfectionner les autres méthodes : par M. PEYRILHE : Médecin & Chirurgien.

Deux d'entre les ordres des substances de la nature, vulgairement appellés *règnes*, avoient paru jusqu'ici exclusivement propres à détruire la contagion vénérienne : le règne minéral & le règne végétal ; le mercure étoit le seul du premier ordre ; dans le second, les sudorifiques exotiques ont été pendant long-temps les seuls en usage ; on en a essayé quelques autres : la saponaire a paru réussir (1785, *pag.* 145.) ; un Médecin a eu le projet de mettre en vogue divers végétaux indigènes (1786, *pag.* 196.) ; Beaucoup d'autres avoient combiné de mille manières

l'application des végétaux & du mercure dans la maladie vénérienne. Il étoit assez surprenant qu'avec notre goût dominant pour les inventions, personne ne se fût encore avisé d'employer le règne animal à la place ou à l'instar de ces anciens remèdes, dont la mode doit effectivement avoir vieilli, & qui, quand ils seroient aussi efficaces, ont toujours auprès du remède proposé par M. Peyrilhe, l'infériorité que la nouveauté de celui-ci leur donne.

S'il en étoit de l'art de guérir comme des modes, il seroit possible que les alkalis volatils déjà vantés contre les apoplexies, les asphixies, & la morsure de la vipère, &c. méritassent la préférence sur beaucoup d'autres antivénériens : au lieu de pilules dégoûtantes, de frictions ignobles, & de topiques embarrassans, ne seroit-il pas mille fois plus agréable (si c'étoit en même-temps plus sûr), de porter son antidote dans un petit flaccon gentil, comme les femmes vaporeuses ont du sel de vinaigre, & certains petits-maîtres les gouttes admirables de CAGLIOSTRO ?

Il s'agissoit d'abord, pour accréditer cette gentillesse, de démontrer la propriété antivénérienne dans les sels alkalis volatils;

M. Peyrilhe s'eſt occupé, dit-il, de cette *inveſtigation* (recherche) avec ſuccès ; mais trouvera-t-on les motifs de ſon opinion auſſi concluans qu'il le croit ?

On aura peut-être imaginé que le fruit de ces recherches eſt dû à quelqu'heureux haſard, & qu'enſuite les ſuccès multipliés, les autorités inconteſtables, ont concouru à en faire une découverte ; mais ce n'eſt pas tout-à-fait cela ; M. Peyrilhe raconte lui-même qu'il s'eſt trouvé » dans la ferme opinion, qu'ainſi que tous les amers aſtringens guériſſent les fièvres intermittentes, de même tous les fondans de la lymphe *devoient* guérir la vérole «. De cette méthode de trouver dans une ſimple idée, l'invention, les faits authentiques & la conſéquence, il n'y a eu qu'un pas à faire pour imaginer la compoſition du remède ; la voici :

» Feuilles de méliſſe ou de quelqu'autre ſubſtance aromatique agréable, quatre onces ; follicules de ſenné ou de quelqu'autre purgatif, demi-once ; eau commune, une livre : faites infuſer à une douce chaleur dans un vaiſſeau fermé pendant une heure ; paſſez ; puis prenez infuſion ci-deſſus onze onces ; faites-y fondre quatre onces de ſucre blanc ;

mettez ce demi-ſyrop dans une bouteille de chopine, & ajoutez : alkali volatil concret, dépouillé de tout empyreume, un gros, ou un gros & demi. On partage, ſelon les circonſtances, cette doſe totale en quatre doſes partielles ou davantage ; le malade en prend trois ou quatre onces le matin à jeun & autant l'après-midi, quatre ou cinq heures après ſon dîné. -- La boiſſon ordinaire du malade ſera une infuſion aſſez forte de feuilles de méliſſe, ou telle autre ſubſtance atténuante, inciſive, ſudorifique, &c. qu'on jugera à propos «.

L'auteur prétend donc » que *tous les fondans* de la lymphe, doivent guérir la vérole ; cependant il a vu adminiſtrer le mercure en Allemagne & dans la partie méridionale de la France, où ſes effets doivent être & ſont réellement moins pernicieux que dans les régions plus chaudes ; & c'eſt dans la juſte balance du bien & du mal qui réſultent de ſon uſage, qu'il a puiſé ſa répugnance à le compter parmi les moyens qu'il eſt *permis* d'employer «. Eſt-ce que le mercure ne ſeroit pas un fondant de la lymphe, aux yeux du Docteur Peyrilhe ? On auroit pu l'accuſer de cette héréſie en Médecine, & nous aurions

été obligés de montrer ſon opinion ſeule contre celle de tous les Médecins ; mais il convient lui-même que le mercure eſt un *fondant* ; à la vérité il l'appelle *méchanique* ; au lieu que » l'alkali volatil eſt, ſelon lui, un fondant *vrai*, un fondant *phyſique*, un fondant qui fait *ſeul* partie de *tous* ceux qui fondent la lymphe & *doivent* guérir la vérole « ; quoique le mercure fonde auſſi l'une & qu'il guériſſe auſſi l'autre.

On a vu dans le titre de l'ouvrage que M. Peyrilhe invoque les *obſervations* en faveur de ſa découverte ; il dit auſſi ailleurs » qu'il pourra d'abord paroître étrange qu'on oſe employer les alkalis volatils dans les complications ſcorbutiques : que leur prétendue faculté putréfiante ſemble en effet devoir les exclure d'une maladie où la craſe putride eſt manifeſte ; mais que les opinions de préjugé doivent céder à l'*obſervation* «. Or, il eſt bon de s'aſſurer de la nature des témoignages que l'auteur prétend tirer ici des obſervations ; car il en emploie de deux ſortes, 1°. les obſervations qui ont rapport à ſon ſentiment, & dont il parle comme on vient de voir ; 2°. celles dont on peut tirer des témoignages contraires à ſes principes, & voici comment

il en raiſonne : » s'il ſe rencontre, dit-il, parmi mes lecteurs, des *routiniers*, eſpèce d'hommes pour qui l'aſſurance d'une dépuration conſtante n'eſt qu'un vain ſon, qui ne ſe rendent qu'au mot d'*obſervation*, d'*expérience*, garans juſtement ſuſpects à l'*homme inſtruit* «. &c.

Si donc une obſervation eſt favorable au parti des alkalis volatils, elle eſt bonne, ſelon M. Peyrilhe, & doit entraîner les opinions; mais ſi elle tend à autoriſer le parti contraire, c'eſt un fait de routinier, c'eſt un garant ſuſpect à l'homme inſtruit : l'expérience elle-même, ſi elle contredit M. Peyrilhe, eſt ſuſpecte ; admirable logique ! ſinguliers dogmes à débiter dans une *chaire*, à conſigner dans des *extraits académiques*, à publier enfin par la voie de l'impreſſion.

Il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit cette opinion de M. Peyrilhe, dont M. Lefebvre de Ville-Brune a parlé quand il a dit, au ſujet des maladies vénériennes des enfans : » il eſt également faux que l'opium & les *ſels alkalis* guériſſent ces maladies «. (Traduction *des maladies des enfans* par M. *Underwood*.)

On trouve ſouvent de l'humeur dans le

ſtyle de cette production. Le trait ſuivant eſt un des foibles d'entre ceux de ce genre : » je n'ai jamais conçu qu'un être qui *ſe prétend* raiſonnable, puiſſe donner tant de ſoins au choix d'un homme d'affaires, d'un cuiſinier, d'un Jockey, &c. & recevoir en quelque ſorte des mains du haſard, ſans défiance & ſans examen, un miniſtre de ſanté. Croit-on que le ton patelin, l'air dogmatique & empeſé, les *courbettes*, l'aſtuce, le maſque de l'affection & du dévouement, l'adreſſe à mettre habilement en jeu les plus viles machines pour arriver à la confiance, &c. ſuppoſent le talent ou le ſuppléent ? L'inconſéquence va ſi loin ſur cet objet, qu'un homme dont j'eſtime à beaucoup d'égards le jugement & les connoiſſances (c'eſt-à-dire un partiſan des alkalis), me diſoit un jour de ſon Médecin ou Chirurgien : qu'importe ici la qualité du perſonnage : *M*** eſt un ſot, mais il ſait parfaitement ſon métier.* Comment ne voit-on pas que ſi l'homme d'eſprit, faute d'étude ou d'exercice, peut ne pas ſavoir ſon art, le *ſot* eſt incapable de l'apprendre «.

Il eſt clair que ce paſſage a pour but de faire ſentir au public que quand on ſera embarraſſé dans le choix d'un miniſtre de ſanté,

c'eſt à celui qui n'eſt ni un ſot, ni un patelin, ni un routinier, ni à celui qui regarderoit le mercure comme un fondant *vrai*, qu'on devra donner la préférence, mais à celui qui reconnoît la vraie vertu fondante dans l'alkali volatil & qui trouve que *l'obſervation & l'expérience*, qui mènent à des conſéquences contraires, *ſont des garans juſtement ſuſpects* : choſes encore plus difficiles à croire ſans doute, que la vertu anti-vénérienne des alkalis.

27.

Lettre de M. FABRE, Chirurgien à Paris, *à un Etudiant en Chirurgie, pour ſervir de ſupplément à ſon traité des maladies vénériennes.*

On connoît d'abord le but de cette lettre; L'auteur annonce au commencement qu'il en veut beaucoup au nouvel antivénérien propoſé par M. PEYRILHE (*ouvrage précédent*), & un peu à M. Peyrilhe lui-même. Le reſte eſt clair par cette dernière phraſe : » enfin, malgré toutes ces *conſidérations*, je penſe que j'en

ai dit aſſez pour vous convaincre que *notre méthode* doit *dominer* ſur toutes les autres ; j'en appellerois au jugement d'Hyppocrate même s'il vivoit encore«. Cela s'appelle ſentir ce que vaut l'opinion qu'on a adoptée. Or, il faut ſavoir que M. Fabre a effectivement une méthode de traiter les maladies vénériennes ; mais elle nous eſt indifférente, puiſqu'en bonne règle de l'art, ces maladies n'admettent aucune méthode particulière de traitement.

Les *conſidérations* que M. Fabre a miſes en oppoſition aux inveſtigations de M. *Peyrilhe*, pour appuyer ſa méthode, remontent on ne peut pas plus haut : il *conſidère* en premier lieu qu'il a demeuré pendant huit ans chez M. Petit, mais » qu'il ne ſe contenta pas de ſuivre la *routine* de ſon maître, qu'il voulut ſe rendre compte de ſes ſuccès en étudiant la phyſique du corps humain « ; & le voilà parti, à propos de maladies vénériennes, pour des *conſidérations* ſur la ſenſibilité, ſur l'irritabilité (1785, *pag.* 90), ſur la circulation, le méſentere des grenouilles, ſur les vaiſſeaux capillaires, ſur la communication des artères avec les veines, ſur le tiſſu cellulaire, ſur le foie, &c. &c.

d'où il résulte que l'épaississement des liqueurs contenues dans les vaisseaux capillaires, est une chimère «.

Après toutes ces mortelles considérations qui ne sont encore que *préliminaires*, & où le jeune homme à qui elles s'adressent en aura peut-être compris plus que nous, vient la réfutation du *systême de M. Peyrilhe sur les maladies vénériennes*, autre partie aussi futile que toute sorte de systême.

Le dialogue suivant nous a paru assez gai ; c'est la petite comédie de beaucoup de gens : » Un vaporeux vient-il se plaindre à ce praticien rigide, qu'il voit voler une mouche devant ses yeux ; vérole, s'écrie-t-il. *Le Malade* : mais, Monsieur, ce que je sens, m'a-t-on dit, n'est qu'une illusion d'optique, & la maladie que vous me supposez n'est rien moins qu'une illusion. *Le Praticien* : vérole. *Le Mal.* mais, Monsieur, je n'ai jamais eu qu'une gonorrhée qui s'est guérie aisément & sans accident, & depuis vingt ans qu'elle est tarie, je n'ai jamais senti aucune infirmité. *Le Prat.* ah ! vous avez eu une gonorrhée ; elle fut maltraitée, je n'en doute point : vérole, vous dis-je. *Le Malade* : mais, Monsieur, cette gonorrhée ne dura

dura que trois jours ; elle provenoit d'une ample boiſſon de bière, & je l'ai guérie par une ample boiſſon d'eau de vie. *Le Praticien* : finiſſons ; étiez-vous vierge alors ? *Le Mal.* non, Monſieur. *Le Prat.* hé bien ! votre gonorrhée étoit vénérienne, & vous avez la vérole. *Le Mal.* mais, Monſieur, mes enfans ſont tous fort ſains. Le *Prat.* Qu'eſt-ce-à-dire ? ignorez-vous qu'un père & une mère qui portent le germe de la vérole aſſoupi, non développé, peuvent engendrer des enfans ſains ? *Le mal.* eſt-il poſſible ? *Le Praticien* : belle queſtion : ils peuvent bien davantage : ne les voit-on pas tous les jours engendrer alternativement des enfans ſains & des enfans infectés du virus vénérien ? *Le Malade* : je n'ai plus qu'un mot a ajouter : il y a bien long-temps que je n'ai goûté le plaiſir amoureux. *Le Prat.* la longue privation dont vous vous plaignez, n'eſt pas à mes yeux, une raiſon de douter : ſachez, Monſieur le raiſonneur, que le virus vénérien peut reſter aſſoupi dans nos corps, dix, vingt, trente ans, & plus, ſans porter la moindre atteinte à la ſanté, & s'éveiller enſuite pour exercer ſes ravages accoutumés. *Le Mal.* vous m'étonnez, Monſieur, & j'avoue que ſi c'étoit

un bateleur qui me dit des choſes ſi étranges, je le ſoupçonnerois d'en vouloir à mon argent. *Le Prat.* quoi ! vous joignez l'ironie offenſante à la déraiſon revêche ! vous mériteriez..... mais je ſuis humain, & je veux bien vous notifier enfin, pour la dernière fois, que vous avez la vérole, & que vous l'avez gagnée d'emblée, &c. «.

28.

Porte-feuille antivénérien, par deux Etudians en Médecine, rédigé d'après les leçons publiques de M. d'Yvoiry, Médecin à Lyon.

Ceux qui ſe hâtent de juger des ouvrages par le titre qu'ils portent, & qui auroient pu regarder celui-ci comme une production éphémère, ou comme un nouvel appas préſenté par la charlatanerie, ſeroient dans l'erreur. Le petit cathéchiſme recueilli des leçons de M. d'Yvoiry, contient un abrégé de ce qu'il a de plus ſatisfaiſant à apprendre ſur le traitement de la maladie vénérienne. Les principes en ſont clairs, les règles ſages;

on y trouve de vives ſorties contre le charlataniſme & contre quelques charlatans en particulier.

» Le peuple croit qu'il exiſte des êtres privilégiés, qui, ſans principe, ſans étude, ſans connoiſſance, ont la ſcience infuſe pour guérir les maladies. -- Le peuple d'ailleurs aime ceux qui lui promettent la guériſon ; il chérit également les remèdes dont il ignore la compoſition & ceux qui diſent du mal des Médecins ; le peuple enfin, amateur des nouveautés, accueille tout ce qu'on lui annonce venir de loin dans tous les états, il s'aveugle avec un certain plaiſir ſur ſa ſanté ; & tandis qu'il fait traiter ſon chien, ſon cheval, par un Maréchal, par un Opérateur dans l'art vétérinaire, il ſe livre aux promeſſes flatteuſes, aux remèdes trompeurs du dernier venu. Voilà d'une part les œuvres de l'impoſture, & de l'autre l'impoſteur lui-même, ou cet être privilégié que le peuple careſſe & recherche, que les grands flattent, que les Magiſtrats ignorent, que les Médecins tolèrent, & dont ils ne peuvent dévoiler les écarts ſans s'expoſer au blâme. Ce ſeroit peut-être le cas de dire, avec un auteur très-moderne : mentir, paroître ne rien ignorer,

ignorer tout, promettre toujours, blâmer tout le monde, eſt le moyen de plaire aux petits & aux grands, & c'eſt le caractère du charlatan «.

Soyons vrais, nous conviendrons que c'eſt moins à l'ignorance, à la crédulité du peuple, à ſon inſouciance, qu'il faut attribuer l'empire du charlataniſme, qu'à la *condeſcendance* des gens de l'art & de *quelques ſociétés ſavantes*, qui autoriſent des charlatans par leurs ſuffrages, & qui déterminent, par leurs approbations, le gouvernement à accorder la permiſſion de vendre des remèdes univerſels. Nous rapporterons ailleurs ce qui eſt dit dans le porte-feuille, concernant le rob antiſiphilitique de L'AFFECTEUR, & la poudre de GODERNAUX, deux inventions qui ont pu mériter des approbations propres à faſciner les yeux du public & à favoriſer leurs mauvais ſuccès.

Il ſuffit que les deux ingrédiens que débitent les ſieurs l'Affecteur & Godernaux ou ANDRIEU ſon Aſſocié, ſoient employés dans tous les cas, pour être très-dangereux. » Cela eſt ſi vrai que de trois cents eſpèces de préparations que l'art poſsède, il en eſt deux cents quatre-vingr-dix-neuf qui, employées les unes après les autres, ne gué-

riroient pas une vérole qui exigeroit l'uſage combiné & réfléchi de la trois-centième: d'où l'on peut apprécier les effets d'une ſeule & même préparation pour toutes les eſpèces de maladies vénériennes, ſi l'on ajoute à cette ignorance celle de ne pas préparer le malade à l'effet d'un remède dont le ſuccès dépend ſouvent des préparations préliminaires«.

Auſſi » après deux cents ans de travail & d'obſervations a-t-il fallu abandonner toutes les méthodes, n'en préférer aucune; mais les choiſir, les varier & les combiner à raiſon de l'eſpèce de maladie, de ſon ancienneté, & ſelon les différentes combinaiſons de virus & de tempéramens«.

Les frictions de mercure ſont dangereuſes pour ceux qui ont le ſang trop âcre & diſpoſé à l'alkaleſcence comme ſont les ſcorbutiques; dans les crachemens de ſang, la pulmonie, ou la diſpoſition à cette maladie, dans la groſſeſſe, aux enfans«. Elles conviennent » lorſque le virus eſt récent, qu'il occupe le tiſſu cellulaire de la peau, qu'il borne ſes ravages aux chairs & aux glandes, (pourvu toutefois qu'il n'y ait pas occaſionné des inflammations); l'uſage des frictions ſemble auſſi mériter la préférence quand les

organes de la vie ſont ſenſiblement léſés ou menacent de l'être, à raiſon de leur texture, délicateſſe, &c. Les frictions, priſes en nombre, & à doſes convenables, ſuffiſent encore dans le cas de bubons récens. -- Les cauſtiques ſont préférables à l'inſtrument tranchant, pour ouvrir ceux-ci & les faire ſuppurer, lorſqu'on ne parvient pas à les fondre par les frictions «.

Nous ne parlerons pas des emplâtres, des ſudorifiques, des fumigations, des lavemens, des bains mercuriels. » Le ſublimé corroſif dont on abuſe prodigieuſement tous les jours, eſt pernicieux lorſqu'il exiſte des engorgemens lymphatiques, de vieilles dartres, des bubons & excroiſſances fongueuſes de tout genre; il convient rarement de l'employer ſeul : ſon uſage eſt peu ſalutaire dans les exoſtoſes; mais il ne faut jamais recourir à ce remède quand il exiſte des engorgemens véroliques inflammatoires, dans les ſquirreux & les carcinomateux. -- Il eſt funeſte aux perſonnes (qu'on appelle) nerveuſes, très-ſenſibles, irritables, ſujettes aux vapeurs, à l'aſthme ſec, convulſif, à l'épilepſie, aux convulſions, au vomiſſement, à la fièvre lente, au crachement de ſang, à la toux,

à la phthiſie, aux hémorrhoïdes, à la léſion des viſcères. Il eſt également nuiſible & dangereux d'employer ce remède, ſoit ſeul, ſoit combiné, dans les véroles graves, ainſi que dans celles qui ont réſiſté à ſon uſage«. Ce remède convient »dans les maladies vénériennes de naiſſance, dans celles qui ont éludé l'action des frictions ou des autres méthodes; dans les véroles qui ſe manifeſtent par des chancres, ulcères, puſtules, par la phtiſie tuberculeuſe: c'eſt dans cette dernière maladie que le ſublimé réuſſit comme par enchantement«.

Nous avons omis des rapports des deux ouvrages précédens, ce qui concerne la *gonorrhée*, parce que ce ſujet eſt beaucoup mieux traité ici.

»La matière que fourniſſent les gonorrhées, n'eſt point, comme le croient beaucoup de perſonnes, du pus ni de la ſemence; mais une matière muqueuſe ſemblable à celle que fournit la membrane pituitaire dans le coryſa ou catarrhe, connu plus vulgairement ſous le nom de rhume de cerveau«. *Voyez* l'ouvrage de M. Swédiar, (1786, *pag.* 189.).

La gonorrhée ſimple diffère eſſentielle-

ment de la vérole ; » le régime ſeul guérit la première ſans le ſecours des antivénériens ; tandis que la vérole ne peut guérir ſans leur uſage, malgré les bains, le régime, &c. La gonorrhée ſimple, bien traitée, eſt une maladie locale, & exempte de tout ſoupçon de vérole ; mais au contraire, la gonorrhée mal traitée eſt une vérole commençante : les mercuriaux diminuent les accidens véroliques, & augmentent preſque toujours ceux de la chaudepiſſe «.

Les auteurs rapportent les ſignes propres à faire diſtinguer la gonorrhée des fleurs blanches & de l'ulcère de la matrice, trois maladies que les gens de l'art ſont ſouvent expoſés à confondre entr'elles, & que par-conſéquent ils traitent ſouvent mal, faute de les connoître.

» Dans la gonorrhée, il y a démangeaiſon voluptueuſe dès le commencement, & peu d'heures après une chaleur qui dégénère en cuiſſon & ardeur ; état qui s'augmente quand les malades urinent. — Dans les fleurs blanches, il n'y a ni démangeaiſon, ni cuiſſon, ni ardeur, lors du début, ni pendant cette maladie. Dans les fleurs blanches, il y a un relâchement marqué chez les malades,

qui pour l'ordinaire ſont pâles, foibles : dans la gonorrhée, les forces ſont plus conſidérables, la phlogoſe des parties affectées rend le pouls plus fort & plus fréquent «.

» Dans la gonorrhée, il y a toujours une légère phlogoſe aux parties naturelles ; les glandes de cette partie ſont gonflées. — Les femmes qui ſont affectées de fleurs blanches, n'ont point les glandes du vagin gonflées ; elles éprouvent des douleurs qu'elles rapportent aux reins, & très-ſouvent des tiraillemens & foibleſſes d'eſtomac «.

» La gonorrhée ou chaudepiſſe, tache le linge en verd ou en jaune ; les fleurs blanches le tachent en blanc ou en rouge. — L'écoulement des fleurs blanches vient ordinairement de la matrice ; celui de la gonorrhée, des glandes du vagin, & des grandes lèvres «.

» Les fleurs blanches ceſſent lors de l'apparition des règles, pendant leur cours, & ne reprennent qu'après : pendant les fleurs blanches, le col de la matrice eſt gros, ſpongieux. — La gonorrhée coule avant, pendant & après les règles «. Baglivi, & la plupart des Médecins praticiens, regardent ce dernier ſymptôme comme infaillible.

» Le ſquirre ulcéré, ou cancer de la ma-

trice, fourniſſent, comme la chaudepiſſe, un écoulement d'une matière plus ou moins verdâtre ; mais les douleurs cruelles qui ſe font ſentir à la partie malade, les hémorrhagies qui ſurviennent ordinairement, tout ce qui précède & accompagne cette maladie, empêche les gens inſtruits de confondre la ſuppuration utérine avec la chaudepiſſe «.

Les remèdes recommandés pour guérir la chaudepiſſe, ſont » le régime, une boiſſon de lait coupé, de petit lait, &c. quelquefois la ſaignée, l'application des ſangſues ſur la verge, les bains, les lotions, les lavemens tièdes, les cataplaſmes émoliens, un ſuſpenſoire pour les hommes, les injections émolientes, laiteuſes ou gommeuſes, avec le vinaigre, ou le vitriol blanc, (*Voyez ci-devant pag.* 227) ſuivant les cas ; enfin les pilules mercurielles du *Codex* pour purger les malades «.

Le préſervatif de la maladie vénérienne, recommandé par les Elèves de M. d'Yvoiry, d'après les leçons de ce profeſſeur, conſiſte » dans la propreté, les lotions fréquentes d'eau, les injections dans les parties naturelles, avant & après l'acte, d'eau ſimple dans laquelle on aura mêlé dix-huit à vingt gouttes

d'un ſavon mercuriel végétal, liquide, que toute perſonne tant ſoit peu chymiſte peut elle-même aiſément compoſer & préparer à volonté «.

Pour ſe juſtifier d'avoir publié un préſervatif de la vérole, MM. les Etudians s'expriment ainſi : » Dans ce ſiècle-ci a paru un Médecin *célèbre* (M. DE PRÉVAL), qui cherchoit à élever un mur de ſéparation entre l'eſpèce humaine & la contagion vénérienne. Par qu'elle fatalité a-t-on vu un corps entier *ſévir* contre un de ſes Membres dont il redoutoit ſans doute les ſuccès, ce même corps *lancer des décrets* contre lui ? La poſtérité ne le verra qu'avec indignation; & le public, toujours équitable dans ſes jugemens, a déjà vengé ce Médecin reſpectable, en attribuant la conduite de ſes adverſaires à l'*envie* & à la *méchanceté*, mérite ſans doute plus facile à acquérir que la ſcience «.

En 1774, M. DE CEZAN, *Médecin de la Faculté de Paris*, avoit propoſé un préſervatif de la maladie vénérienne, dans une brochure intitulée *Manuel antiſyphilitique.* Cet auteur conſeilloit des lotions & des injections faites avec un gros de ſublimé corroſif diſſout dans quatre pintes d'eau de Rivière diſtillée

& autant d'eau de chaux première. On lit dans cette brochure : » Si dans les états les mieux policés, les loix tolèrent les lieux de débauche, elles ne peuvent condamner ce qui rend ces lieux moins dangereux «. Cette annonce n'a point excité la sévérité de la faculté de Paris contre M. de Cezan ; ce corps n'a point lancé ses décrets contre lui ; les Elèves de M. d'Yvoiry qui appellent *célèbre* l'auteur du nouveau préservatif, & qui attribuent les décrets de la faculté, lancés contre ce remède, à l'envie & à la méchanceté, n'ont pas voulu voir sans doute qu'elle n'a sévi que contre un mystère indigne d'un homme doué d'humanité, & contre un commerce sordide, incompatible avec l'exercice d'une profession honorable.



29.

* *Consultations de Médecine & Mémoire sur l'air de Gemenos* ; par M. Ramel le fils, Médecin.

Ces deux parties de l'ouvrage sont traitées bien différemment ; nous avons donné une esquisse de la dernière (*ci-devant pag.* 8) ; quant à l'autre, ceux qui seroient curieux d'apprendre à faire de belles consultations par écrit, bien longues, bien détaillées, bien raisonnées, & par conséquent bien inintelligibles pour les malades, pourroient prendre celles-ci pour modèles ; mais ceux qui désireroient un modèle de la manière d'appliquer des remèdes salutaires, doivent chercher ailleurs. Ce n'est pas que l'auteur de ces consultations ait été malheureux ; au contraire, il a été beaucoup trop heureux pour qu'on puisse jamais espérer de l'être autant que lui ; ce seroit inutilement qu'on voudroit répéter les traitemens qu'il publie ; sans être privilégié comme M. Ramel, on seroit forcé d'avoir de temps en temps sinon des méprises à avouer, des erreurs à déplorer, au moins

des malheurs à expoſer ; mais M. Ramel n'eſt pas dans ce cas-là ; il a pour ainſi dire reſſuſcité autant de morts, qu'il a donné de conſultations, & le plus ſouvent ces conſultations miraculeuſes, ſont venues le plus à propos du monde, après les mauvais traitemens des autres Médecins.

» Un malade (*conſult.* 23.) a apporté en naiſſant des humeurs d'une diathèſe extrêmement acrimonieuſe, sèche, *thérébentinacée*, & comme corroſive ; — il en a réſulté une hémorrhagie hémorrhoïdale qui l'a jetté dans l'*anémie* & dans l'état le plus déplorable. — On a conſulté pluſieurs Médecins qui ne connurent pas la maladie dont il s'agiſſoit ; — c'eſt ainſi qu'au lieu de guérir leurs malades, ils les jettent dans des maladies incurables «.

» Des fluides de cette nature hériſſés de ſels & de pointes, dénués de ſéroſité, ne peuvent que porter ſur les ſolides qu'ils abreuvent, des impreſſions fâcheuſes & irritantes. Ils pincent, ils agacent, ils irritent les tuniques de leurs vaiſſeaux reſpectifs, & entretiennent conſtamment les ſolides dans un état de phlogoſe «.

Six pages ſuivantes ſont employées à dé-

crire les effets de ces humeurs acrimonieuſes dans les organes du pauvre patient, & en vérité, il a eu fort à ſouffrir, s'il a lu cette conſultation juſqu'au bout. Comment ce malheureux homme livré à la volubilité de la plume de M. Ramel, n'eſt-il pas mort de peur à s'entendre accuſer d'avoir » l'oſcillation des ſolides, l'action ſiſtaltique des vaiſſeaux, leur élaſticité, dans un degré intenſe, trop relevé, trop énergique, — les fluides denſes, manquans de ſéroſité, de véhicule, -- des obſtructions sèches, comme plâtreuſes, gybſeuſes dans les viſcères, — les ſucs gaſtriques & les *biles* sèches & corroſives, — un chyle brûlé, ſec, acrimonieux, qui ajoute un nouveau degré de cauſticité aux humeurs, -- les eſprits animaux acrimonieux, portans ſur les nerfs des impreſſions déſagréables, irritantes, --- des nerfs tiraillés, tendus, pincés, — les ſecrétions viciées, altérées, &c. &c. «. M. Ramel n'eſt point du tout embarraſſé pour faire croire à ces féeries épouvantables, comme on va le voir par les preuves qu'il rapporte de la poſſibilité de ce qu'il vient d'avancer :

» Un jeune homme ayant été ſaigné, reçut

ſur ſon bras une goutte de ſon ſang ; elle produiſit un ſentiment de brûlure & lui fit jetter les hauts cris. Il ſe fit dans cet endroit une petite plaie ſemblable à celle qu'auroit produit l'application d'un charbon allumé. La pointe de la lancette devint friable & tomba en pouſſière. -- Une jeune fille d'une rare beauté avoit des fleurs blanches ſi corroſives, qu'elle donnoit la mort à tous ceux qui cohabitoient avec elle. -- Ces deux exemples & une infinité d'autres, tirés de certains ſcorbutiques, nous prouvent que les humeurs animales ont des degrés d'acrimonie qui vont juſqu'à la cauſticité & la corroſibilité la plus intenſe «.

Que croit-on qui a retiré *Monſieur le Conſultant* des portes du tombeau ? Un long uſage de délayans, d'humectans, & un régime conſtamment frais & rafraîchiſſant, auxquels perſonne autre que M. Ramel n'avoit penſé.

Une jeune dame (*conſult.* 4.) » unie *par les mains de l'hymen* à un homme qu'elle aimoit, dont les premiers jours du mariage furent filés *par la main des plaiſirs* & de l'amour «, & qui devint mélancholique après avoir ſuivi ſon époux dans une petite ville

où il étoit domicilié, donne lieu à l'auteur de s'étendre sur la nostalgie (maladie du pays), en des termes qu'il sera bon de rapporter. Cet exemple est fait pour détourner tout auteur de consultation écrite, d'employer jamais de ces périodes oiseuses qui ne sont bonnes qu'à épouvanter, ennuyer, dégoûter les malades, & à faire tourner, nous ne disons pas la Médecine, mais la conduite des Médecins, en ridicule.

» La vie ne sauroit exister sans le mouvement, & le mouvement ne sauroit avoir lieu sans l'union de l'ame avec le corps Les corps étrangers qui nous environnent agissent sur nos fibres & les altèrent; l'ame peut aussi produire le même effet sur elles par une vertu qui ne nous est pas connue; cette action de l'ame sur le corps se manifeste principalement dans les passions. Elles sont les maladies de l'ame. Quelques-unes sont aigües, d'autres sont chroniques, & toutes peuvent être rapportées à la joie & à la tristesse «.

» La première de ces maladies (la joie une maladie!) communique au corps une énergie singulière. La circulation devient plus aisée; les esprits animaux circulent avec plus de

facilité ; toutes les ſecrétions ſe font avec aiſance. On a cependant vu des joies exceſſives devenir des maladies aigües, donner une énergie trop forte, intercepter la circulation du ſang & des eſprits vitaux, & devenir mortelles «.

» La triſteſſe, au contraire, ſemble ſaiſir & rallentir les ſens, leurs organes, les facultés & les fonctions; le ſyſtême nerveux en eſt appéſanti, inquiété; (M. Ramel a dit plus haut : on conſulta un Médecin qui donna le nom de *vapeurs* aux indiſpoſitions de la Madade); le fluide nerveux ne circule qu'avec lenteur; l'oſcillation des ſolides, l'action ſiſtaltique des vaiſſeaux en ſont affoiblies, la circulation eſt rallentie, les excrétions & les ſecrétions diminuent ou ſe ſuppriment, tous les mouvemens ſont dans la plus grande contrainte, tout le phyſique eſt dans la confuſion, le trouble & le déſordre «.

» L'irritabilité phyſique de nos fibres, & ſur-tout du ſyſtême nerveux, quoique néceſſaire & eſſentielle aux ſolides, ſoit qu'elle nous vienne par hérédité ou qu'elle ſoit acquiſe, lorſqu'elle eſt grande & exceſſive, & qu'elle n'eſt pas dans l'ordre de la nature, rend la ſenſibilité morale extrême & exceſ-

ſive. C'eſt cette irritabilité du genre nerveux qui prédiſpoſe aux maladies de l'ame, appellées mal-à-propos maladies morales, & qu'on devroit dénommer *maladies métaphyſiques*, &c. &c. «.

A ces erreurs de raiſonnement près, il y a des conſultations dans leſquelles l'état des malades eſt bien ſaiſi, & leurs maux ſagement combattus comme dans le cas ſuivant.

Le portrait d'une femme vaporeuſe à laquelle M. Ramel donne ſes conſeils dans la 44e. conſultation, eſt celui de bien des femmes de la capitale : » Madame a tous les maux imaginables, s'il faut l'en croire : des douleurs vagues dans toutes les parties du corps, des douleurs de tête, des inſomnies tyranniques, auxquelles ſuccèdent quelquefois des nuits tranquilles, des maux d'eſtomac inſupportables, par fois la diarrhée, des accablemens, un mal-aiſe ſingulier, des affaiſſemens, des langueurs, des inquiétudes qui lui font verſer des larmes. Tels ſont les ſymptômes affligeans de la maladie cruelle qu'éprouve la conſultante depuis pluſieurs années «.

» Les évacuations périodiques ſont tantôt retardées & tantôt avancées, mais de quelques

jours ſeulement. L'appétit eſt aſſez bon. Elle porte d'ailleurs ſur ſon viſage un air de ſanté, un coloris naturel, un teint mêlé de roſes & de lys, qui ſemble incompatible avec les indiſpoſitions qui la tyranniſent & avec tout état maladif; elle dit ſans ceſſe que l'on meurt avec moins de maux, & qu'elle eſt étonnée d'être encore en vie «.

Les conſeils ſe bornent » à s'interdire tout remède quelconque, à ſe donner des occupations dans l'intérieur de la maiſon, à ſe promener le ſoir & le matin à pied, à cheval, en voiture, & dans les lieux qui plaiſent, à fréquenter la ſociété, à éviter tout ce qui peut affecter d'une manière déſagréable «.

Cette conſultation méritoit d'autant plus d'être remarquée, qu'elle a exigé pour la faire un courage plus rare chez les Médecins. La plupart ne s'occupent que de *mitonner*, pour ainſi dire, les maux décrits par M. Ramel; quelques-uns même s'y croient forcés par pluſieurs motifs, à la vérité peu délicats.

31.

Remarques pratiques ſur le ténia, par M. CUSSON, fils, Médecin à Montpellier.

On doit ſavoir gré à l'auteur d'avoir raſſemblé les principaux ſignes de l'exiſtence du ver ſolitaire. Cette deſcription exactement faite, manquoit à la pratique. Ces ſignes ſont la pâleur du viſage, le larmoyement, la vue trouble, les étourdiſſemens, les vertiges, la puanteur de la bouche, le chatouillement de l'œſophage, accompagné quelquefois d'une toux aſſez ſoutenue, le crachotement continuel. Ce ver excite ſouvent auſſi des nauſées, des vomiſſemens; les malades ſe plaignent vers la région du foie, ſur-tout à jeun, de douleurs dont la violence leur fait aſſez ordinairement perdre tout-à-coup la parole; leur appétit eſt dérangé; ils éprouvent communément une faim dévorante, à laquelle ſuccède quelquefois un dégoût général ou un appétit bizarre; ils ſont tourmentés de gonflement après les repas, de borborygmes, de frémiſſemens dans les entrailles, d'envies

d'aller à ſelle, précédées de tranchées plus ou moins vives, ſouvent même de coliques inſoutenables. Ils éprouvent un ſentiment de froid autour de l'ombilic, un ſentiment de ſuccion interne & d'agitation onduleuſe. Quelques-uns, malgré la grande quantité de nourriture que la faim extrême les force de prendre, maigriſſent horriblement; d'autres cependant conſervent leur embonpoint. Le gonflement du ventre eſt encore un ſymptôme qui ſe rencontre chez certains ſujets; il donne aux femmes une fauſſe apparence de groſſeſſe, d'autant plus ſuſpecte qu'elle eſt pour l'ordinaire accompagnée de la ſuppreſſion des règles. Les déjections ſont glaireuſes, & préſentent des excrémens mous, battus, fouettés, & reſſemblans à la fiente de bœuf. On obſerve dans les ſelles de petits corps qui ont la forme des graines de citrouille, auxquels on donne le nom de vers cucurbitains; ces petits corps ne s'y rencontrent pas toujours, & il eſt des cas où elles offrent des portions de tenia plus ou moins grandes. Le ténia, par ſa préſence peut, de même que les autres vers, donner lieu à des maladies graves.

Les remarques pratiques ſur le ténia communiquées depuis cinq ou ſix années, pendant leſquelles on a redoublé d'attention pour cette maladie, ſe réduiſent à ceci : on publia en 1776, un remède autoriſé par l'expérience : composé de » racines de fougère mâle (*Filix non ramoſa dentata*, ou *Polipòdium filix mas*) trois drachmes, réduites en poudre très-fine & mêlées à quatre onces d'eau diſtillée de fougère, ou de fleurs de tilleul, pour une doſe. — Deux heures après, on donne un bol fait aveo la panacée mercurielle, la réſine sèche de ſcammoncée, de chacune douze grains, & cinq grains de gomme gutte réduite en poudre très-ſubtile & incorporée dans ſuffiſante quantité de confection hyacinthe, & immédiatement après ce bol, une ou deux taſſes d'une légère infuſion de thé verd, & on continue de faire boire du thé pendant l'action du purgatif, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que le ver ſoit rendu. Il s'évacue ordinairement dans le même jour ; s'il réſiſte, on réitère le ſurlendemain, le remède entier On augmente ou l'on diminue la doſe des ingrédiens du bol, ſuivant l'âge & la conſtitution du ſujet «.

Quelque temps après on a corrigé les remèdes recommandés contre cette maladie & proposé le suivant, composé d'un mélange de beaucoup d'autres. Il consiste dans une potion vermifuge, un bol & une infusion purgative.

Potion vermifuge : Prenez un gros de racine de valériane sauvage, récemment pulvérisée ; coquilles d'œufs calcinées & pulvérisées, vingt grains ; délayez le tout dans un verre de vin blanc.

Bol vermifuge & purgatif : Prenez mercure doux, dix-huit grains ; diagrède soufré, douze grains ; coquilles d'œufs calcinées & en poudre, vingt grains ; mêlez le tout, en triturant, avec suffisante quantité de syrop de fleurs de pêcher, pour former un bol.

Infusion purgative : Prenez séné mondé, demi-once ; sel alkali de tartre, huit grains ; versez dessus deux livres d'eau chaude ; laissez infuser le tout, pendant la nuit, sur les cendres chaudes.

On fait prendre d'abord un lavement avec l'infusion purgative, le soir ; le lendemain matin, à jeûn, on donne le verre de potion vermifuge ; on fait rester le malade couvert dans son lit pendant trois heures, au bout

duquel temps il prend un potage. On répète cela trois jours de ſuite, pendant leſquels le malade fait uſage principalement de végétaux.

Le quatrième jour, il prend le bol vermifuge purgatif, & deux heures après, un verre de l'infuſion purgative; & le ſoir, un lavement avec la même infuſion.

Cet autre remède a été recommandé comme plus sûr & moins dangereux que les précédens. -- » Prenez une priſe un peu forte, de poudre de fougère mâle, dans une taſſe d'eau, & deux heures après, *une once d'huile de ricin*, autrement dit, de *palma chriſti*, dans du bouillon; on prendra une heure après, encore une once de cette huile dans du bouillon, & une heure après, une troiſième once de cette huile. — Le remède opère quelquefois avant la troiſième priſe. -- On jeûne juſqu'à ce qu'il ait fait ſon effet, après quoi, on n'eſt obligé à aucune autre précaution, qu'à celles uſitées dans les purgations ordinaires «.

On a publié un quatrième remède contre le ver ſolitaire, dans le *Journal de Médecine Militaire* » La médecine qui ſert de pré-

paration, & qu'on pourroit ſans doute remplacer par toute autre, eſt compoſée *de deux pincées de feuilles de pêcher & de piſſenlit*, *de deux pincées de ſommités de petite centaurée & d'abſinthe, d'un gros de mouſſe de Corſe, de trois gros de ſéné mondé, de deux gros de ſel d'Epſom, & d'un citron coupé par tranches :* on en fait avec ſuffiſante quantité d'eau, une potion ſuivant l'art, qu'il faut diviſer en deux verres, à prendre à une heure de diſtance. --- On commencera enſuite l'uſage de l'électuaire ſuivant. -- *Prenez deux onces de racines de fougère mâle en poudre, deux onces de ſommités d'abſinthe, & deux onces de tanéſie également en poudre, un gros de gomme gutte pulvériſée, quatre ſcrupules de ſel de mars de rivière, dix grains de tartre ſtibié, trente grains d'aloès, & huit gouttes d'huile de vitriol.* Mêlez le tout exactement, avec ſuffiſante quantité *de miel écumé*, pour en faire un électuaire dont la doſe ſera d'un gros, trois fois par jour avant les repas, en buvant par-deſſus un petit verre de limonade «.

Ce que M. Cuſſon ajoute à ces remarques eſt preſqu'entièrement copié de ces recettes ; à l'exception du conſeil qu'il donne d'em-

ployer la petite *ésule*, ou plutôt le petit tithymale (*euphorbia exigua de Linné*). Il prétend que l'expérience a porté le traitement de cette maladie à sa perfection. Cela est-il bien certain ?

32.

Manière d'alaiter les enfans à la main, au défaut de nourrices, traduit de l'italien de M. Baldini; avec figures.

» On ne peut, en vérité, concevoir comment l'abus de la raison a pu dépraver dans l'homme cet instinct naturel que la brute n'a jamais méconnu à l'égard de ses petits. — Cette malheureuse indifférence fait disparoître tous les ans des milliers d'enfans, en réduit d'autres à un état triste & languissant, & cause ainsi plus de dommage aux différens états de l'Europe, que tout les maux qui assiégent continuellement l'humanité «. — Les femmes devroient sentir combien il est important pour elles-mêmes d'allaiter leurs enfans. -- Celles qui ne nourrissent point, ont des lochies beaucoup plus abondantes après avoir été obligées de refouler le lait.

Cet inconvénient leur dure quelquefois quarante jours. A cela ſuccèdent ſouvent des fleurs blanches, (ſi acrimonieuſes, ajoute le traducteur, qu'il n'eſt pas rare de les voir ſuivies d'affections ulcéreuſes). — Dans d'autres femmes, ce ſont les glandes du ſein qui s'engorgent, ſe durciſſent, deviennent ulcéreuſes & quelquefois skirrheuſes, au point d'être ſuivies des plus funeſtes conſéquences, &c. «.

Nous ne ſuivrons pas l'auteur dans ſes expoſitions un peu exagérées, des dangers de ne point allaiter auxquels les mères ſont expoſées; il eſt vrai qu'on doit remarquer avec Ballexserd (*Diſſertation ſur l'éducation phyſique des enfans*) » que s'il meurt beaucoup de femmes pendant la groſſeſſe, & dans l'accouchement, on en voit au contraire très-peu mourir pendant qu'elles allaitent; mais on doit convenir auſſi que toutes les femmes qui n'allaitent pas, ont devant les yeux des exemples convainquans de la poſſibilité de s'en diſpenſer ſans s'expoſer autant que M. Baldini le prétend, & que ſans ce motif de perſuaſion, les femmes allaiteroient plus communément.

L'auteur a beau promettre aux femmes qui

nourriront, de conſerver leur fraîcheur & l'éclat de leur carnation; c'eſt prendre celles du grand monde par leur foible; mais cette promeſſe ne les ſéduit pas toutes, à beaucoup près. Elles ont un attrait auquel la plupart tiennent plus qu'à leur teint : qu'on donne aux femmes un moyen de conſerver la fermeté, la blancheur & la forme de leur gorge après qu'elles auroient allaité, nous ſommes garans que cette aſſurance en décidera beaucoup à cette fonction précieuſe, plutôt que l'amour de leurs enfans & la crainte des maux dont elles ſont elles-mêmes menacées.

Cet attachement de certaines femmes pour un attrait dont la nature n'a pas fait un objet de pur ornement, tient un peu au relâchement des mœurs, & aux ſoins que les épouſes prennent de fixer leurs époux, au milieu des écueils offerts de toutes parts à la fidélité conjugale. Cela eſt ſi vrai, qu'une grande partie des femmes qui ont paſſé l'âge où la gorge eſt conſtamment belle, ſe décident plutôt à allaiter; mais l'allaitement eſt plus difficile, lorſqu'elles n'ont pas nourri leurs premiers enfans.

Pour concilier l'intérêt de la ſanté des mères & leurs plaiſirs avec l'avantage des enfans,

il eſt donc très-louable de s'occuper des moyens de ſuppléer au lait des premières, pour la nourriture de ceux-ci. Les gens de l'art inſtruits qui prennent ſoin d'une femme pendant ſa groſſeſſe & pendant ſes couches, écartent aiſément les dangers de la rétropulſion du lait; il y a ſeulement à déſirer à cet égard que les accoucheurs n'abuſent pas des ſecours que la loi n'a pas mis dans leurs mains, & qu'ils ſe bornent auprès des femmes, aux fonctions qu'ils ont embraſſées; il ne reſtera plus que l'enfant à ſauver des inconvéniens d'une nourriture étrangère, & du défaut de ſoins chez des nourrices mercénaires.

Le moyen que M. Baldini propoſe nous a paru très-propre à être accueilli : c'eſt de nourrir les enfans avec le lait des animaux, & de leur donner en même-temps les ſoins que leur délicateſſe exige. On évite par là tous les dangers auxquels ces petits êtres ſont expoſés par la malpropreté, le défaut de ſoins des nourrices, leur mauvaiſe ſanté, leurs habitudes vicieuſes, leurs paſſions, les ſuites de leurs groſſeſſes, &c. &c. — » On renferme le lait dans un vaiſſeau de criſtal fait en forme de veſſie, le collet eſt à vis pour recevoir un bouchon à vis qui ſe termine comme

la coque du gland. Cette coque eſt percée dans ſon milieu d'un trou propre à laiſſer paſſer un bout d'éponge gros comme le mammelon d'une femme, la même éponge remplit le cou de la bouteille quand elle eſt fermée, & fournit très-bien le lait à meſure que l'enfant ſuce l'extrémité de l'éponge qui eſt en dehors «.

» Les pauvres pourront, au lieu de ce vaiſſeau, employer une petite bouteille qui contienne dix à douze onces de lait. On en garnira l'embouchure de peau de chamois, ou de tout autre ſembable, de manière qu'on y puiſſe loger une éponge qui entre dans le cou de la bouteille, & dont le bout paſſe au-dehors par une ouverture faite à la peau. Cela doit former une eſpèce de bouton de la groſſeur d'un petit doigt de gant. Cette éponge ainſi introduite, ou dans le vaiſſeau mentionné, ou dans la bouteille, & juſqu'au fond, tient lieu du bout de la mamelle, ſi l'on a eu ſoin d'en bien proportionner la groſſeur & la longeur à la bouche de l'enfant. Il eſt bon qu'on la perce de quelques petits trous, afin que le lait puiſſe y aborder & ſortir avec facilité «.

Tous les Médecins ne ſont pas d'accord

ſur l'efficacité du lait de vache pour la nourriture des enfans ; il paroît que c'eſt celui que préfère M. Smith, auteur d'une machine à-peu-près ſemblable à celle de M. Baldini, mais moins convenable. M. Lefebvre de Villebrune penſe » que le lait de vache convient à peu d'enfans «. La raiſon de cet éloignement ne ſeroit-elle pas dans la mauvaiſe qualité du lait de vache que ce Médecin a vu employer à Paris où il exerce la médecine ? Preſque tout le lait qu'on a dans cette capitale, eſt frelaté.

32.

Des maladies cauſées par les varices internes; par le Profeſſeur Pohl, Médecin allemand; en latin.

Il eſt très-difficile de reconnoître les varices internes qui ſont à une certaine profondeur : auſſi l'auteur, après avoir parlé en général des diverſes eſpèces de varices, de leur différence avec les anévriſmes, de leurs cauſes & de leurs effets, a cru néceſſaire de faire voir par des exemples & des

expériences, que ces maladies naissent souvent dans plusieurs parties du corps. » Le retour du sang se trouve-t-il gêné dans les veines du cou, il en résulte des étourdissemens, des maux de tête, des paraplégies, des apoplexies, &c. --- Dans ces cas, on trouve dans le cerveau, & sur tout dans le plexus veineux, des varices plus ou moins nombreuses. --- Le carcinome des paupières est de même causé par des varices, & l'on en trouve aussi dans les cas de longues inflammations aux yeux. — L'auteur attribue même les polypes du nez, & d'autres incommodités de cette partie, à l'extension excessive des veines. -- Il en naît aussi des goîtres, & souvent on voit des varices à l'entrée de l'ésophage, & vers la luette. --- L'asthme, la pulmonie, les évacuations sanguines des femmes, leur doivent la naissance. L'auteur rapporte à cette occasion, l'exemple d'un homme mort d'un plexus variqueux sous la clavicule. --- Il veut encore déduire de la même cause l'hypochondrie, & en donne pour preuves les douleurs de tête, la courte haleine, les saignemens de nez, la suppression des règles, des hémorrhoïdes, &c., dans tous les individus

chez qui le ſyſtême de la veine-porte eſt foible & étendu au-delà des bornes. — Le flux hépatique, le flux ſplénique, les hémorrhoïdes de la veſſie en tirent leur origine. Les varices de la matrice produiſent l'hyſtériſme, & ſouvent même il en naît des fiſtules.... «.

Les varices internes nous ont enlevé l'an paſſé un malade dans lequel nous avons eu occaſion de remarquer l'affoibliſſement vital à meſure que les concrétions variqueuſes ont fait des progrès : elles ſe manifeſtoient depuis pluſieurs mois ſur tout le ſcrotum ; les veines de cette partie étoient groſſes comme des plumes à écrire, & le ſang qu'elles contenoient, étoit caillé & durci comme celui des animaux qu'on a fait cuire dans des boyaux, & qu'on nomme *boudin* après cette préparation. La conſtitution variqueuſe des vaiſſeaux intérieurs du bas-ventre fut bientôt marquée par l'hydropiſie ; le cours de ventre ſanguinolent, noirâtre, & une violente oppreſſion, terminèrent cette maladie à laquelle nous n'imaginons pas que rien eût pu remédier. Le ſujet étoit un homme aiſé, d'environ cinquante ans, fort bilieux, fort pléthorique, mélancholique & gourmand. Il attribuoit ſa maladie à des ſueurs exceſſives

qu'il avoit excitées par plusieurs voyages à pied durant les grandes chaleurs. Un charlatan qui promettoit de le guérir lui faisoit prendre, vers la fin de sa maladie, un élixir amer, qui paroissoit empirer son état, mais qu'il vouloit prendre malgré toutes les remontrances.

34.

Les règles & préceptes de santé de Plutarque traduit du grec, par JACQUES AMYOT, Abbé, *avec des notes* de M. l'Abbé BROTIER neveu, & des observations de M. SIMONET, Médecin à Paris.

Quoique le sujet de cet ouvrage ait été très-rebattu, qu'il y ait eu une infinité de productions, de commentaires sur les moyens de gouverner la santé, afin d'éviter les maladies, & que le langage de l'Abbé Amyot soit éloigné de nous de plus de deux siècles; on le lira encore avec plaisir, à cause des tournures piquantes, des saillies agréables, & de la philosophie aimable de l'auteur grec, à laquelle celle du traducteur ne le cédoit vraisemblablement pas.

Entre les préceptes de Plutarque, on trouve que pour ſe bien porter, il faut avoir *la tête fraîche, le ventre libre*, & *les pieds chauds*; l'auteur des obſervations penſe que Boerhave réduiſoit toute la Medecine prophilactique a ces trois points. C'eſt donc là le but de tous les travaux des Médecins!

A l'endroit où Plutarque traite des ſignes avant-coureurs des maladies, M. Simonet ajoute quelques préſages qu'on lira avec plaiſir : » les éternuemens fréquens & ſans cauſe bien connue, indiquent une diſpoſition aux maladies de poitrine. — La facilité à prendre le froid aux pieds, eſt un ſigne de débilité dans les viſcères. -- La dilatation extraordinaire de la pupille eſt l'avant-coureur de la goutte ſereine. — Une voix fortement ſonore & comme creuſe dans un corps grêle, avertit de craindre la phtiſie pulmonaire. — Cette même maladie eſt quelquefois annoncée par des indices dont on croiroit devoir ſe féliciter. Tels ſont les talens hors de l'ordre commun & trop brillans peut-être, un excellent appétit, l'aptitude héroïque aux plaiſirs de l'amour, &c. » Les maladies du foie peuvent ſe prédire long-temps avant que le malade reſſente aucune douleur à ce viſcère, par

par l'état de la peau grippée & comme enfoncée ſur l'articulation des phalanges à la main droite. — Ces exemples, ajoute M. Simonet, que nous avons pris au haſard, pourroient ſe multiplier à l'infini «.

Plutarque ne fixe point quelle nourriture eſt la plus convenable; il conſent à l'uſage de la viande, en conſeillant de préférer la diète mixte : » elle convient à preſque tous les tempéramens. La diète purement animale eſt moins dangereuſe pour les tempéramens phlegmatiques. Les tempéramens bilieux s'accommodent mieux de la diète végétale «.

» Faire un ſage emploi de ſes forces, être modéré en tout, voilà en quel ſens chacun peut & doit être ſon propre Médecin, ou plutôt, voilà le moyen de ſe paſſer de médecine. Mais eſt-on malade, ou craint-on de le devenir ? La raiſon veut que l'on ait recours aux conſeils de l'homme qui eſt le dépoſitaire de l'expérience de tous les ſiècles. Eh ! comment chacun ſeroit-il ſon propre médecin ? L'entendement ſeroit-il ſain quand le corps eſt malade ? Qui oſera ſe flatter de conſerver ſa préſence d'eſprit dans les angoiſſes, dans la douleur ? Les Médecins eux-mêmes chez qui la prudence eſt une vertu

d'habitude, n'ofent alors fe confier à leurs propres lumières«.

Pour faire connoître un peu la manière de Plutarque & le ftyle de M. l'Abbé Amyot, nous rapporterons le paffage fuivant dans lequel on voit qu'en beaucoup de chofes les hommes ont toujours été à-peu-près ce qu'ils font : » auffi eft-il utile quand on va vifiter fes amis malades, s'enquérir diligemment des caufes de leurs maladies, non par curiofité, ni par oftentation pour en difputer feulement & faire monftre de fon éloquence, en babillant des inftances, des incidences & communités de maladies, pour monftrer que l'on a leu les livres, & que l'on entend les termes de la Médecine ; ains s'enquérant diligemment, & non pas en paffant par-deffus, de ces chofes légères & communes, s'il eftoit plein ou vuide, s'il avoit travaillé, s'il dormoit bien ou mal : & principalement, comment il vivoit & comment il fe gouvernoit, quand il eft tombé en fiebvre ; & puis comme Platon fouloit dire en foi-même s'en retournant, après avoir vu les fautes que d'autres commettoient : » mais fuis-je point moi-même tel«?

34.

L'art de prolonger la vie & de conserver la santé, ou traité d'hygienne, par M. PRESSAVIN, Chirurgien à Lyon.

Ce n'est pas à proprement parler un *art* que M. Pressavin publie, mais plutôt des avis propres à remettre l'homme sous l'empire de la nature, & à écarter de lui les malheureux effets de l'art, sans excepter ceux qui le menacent dans les mains des Médecins.

» Je le demande, s'écrie-t-il (discours préliminaire), à quel caractère reconnoître ces hommes (les Médecins) qui professent une science si étrangère aux connoissances vulgaires de la société? Sera-ce à leur réputation, à la vogue qui fait courir tout le monde auprès d'eux? Mais tout les charlatans adroits n'ont-ils pas cette vogue? Cette réputation n'est-elle pas le plus souvent due à un heureux hasard? Quelques malades titrés, quelques femmes répandues dans le monde, embouchent la trompette de la renommée, & portent sur le *pinacle* un Médecin, qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir su flatter

leur goût, adhérer à leur caprice, & séduire par des *petits riens* leur esprit frivole. Un nouveau systême adroitement présenté à nos beaux esprits, donne à un autre tout le crédit qu'il n'eût jamais obtenu, si, fidèle aux vrais principes de l'art, il eût eu la probité de ne pas s'en écarter. C'est par de petites menées, des airs affectés, un langage *mielleux*, que celui-ci capte la confiance; celui-là par de vains titres mendiés; un autre par des alentours étrangers à sa personne: un équipage, un train d'opulence, en imposent au public, qui a la sottise de mesurer *sa* science à l'éclat de *sa* livrée. Si tel est, comme on n'en peut douter, l'origine de la réputation & de la vogue du plus grand nombre des Médecins, comment se garantir des dangers auxquels nous expose un choix aussi difficile à faire? Tout ce que la prudence humaine peut suggérer de plus sage, ne sauroit à cet égard nous garantir de la séduction. On tombe malade, on désire le Médecin le plus habile; celui qui, dans ce moment, fait le plus de bruit, doit nécessairement être réputé pour tel: on le choisit; la raison, d'accord avec la voix publique, semble diriger & dirige en effet notre choix;

cependant ce n'eſt le plus ſouvent qu'un *charlatan hardi* dont on devient la victime; mais, je le répète, qui eût pu s'en garantir? On eſt forcé de convenir que c'eſt un malheur qui devient preſque inévitable«.

» En faiſant ſentir (avertiſſement) tous les dangers de la médecine curative, en montrant combien la pratique en eſt difficile pour les Médecins même les plus inſtruits, j'ai eu en vue de corriger cette manie, aujourd'hui ſi commune dans la ſociété, d'adminiſtrer ou de conſeiller au haſard des remèdes à quiconque ſe plaint de quelques indiſpoſitions. Il en eſt qui pouſſent l'indiſcrétion juſqu'à les haſarder dans les maladies ſérieuſes, & avec plus de ſécurité encore que ne le feroit le Médecin le plus inſtruit«.

» Nous devons la multiplication de cet abus à certains ouvrages de Médecine, que des auteurs mal-aviſés ont répandu dans le public, ſous des titres auſſi ſéduiſans que trompeurs, dans leſquels ils oſent promettre ce qu'eux-mêmes ne ſauroient tenir, le traitement facile & la cure radicale de preſque toutes les maladies. Pluſieurs perſonnes, ſéduites par les connoiſſances qu'ils croient acquérir dans ces ouvrages, imaginent exercer

un acte de charité, en distribuant aux pauvres malades des remèdes qui deviennent souvent pour eux de vrais poisons. J'invite ces personnes charitables de borner leur zèle envers l'humanité souffrante & indigente, à lui rendre les secours diététiques dont la misère la prive, laissant aux vrais Médecins le soin de son traitement, à leur défaut, à la simple nature, dont les ressources ne sont pas moins fécondes que celles de l'art «.

» Je prescris (introduction) dans le cours de cet ouvrage, des remèdes qui pourront prévenir bien des maladies dangereuses ; mais je n'en prescris point pour leur traitement; parce qu'une maladie qui met en danger la vie d'un sujet, doit alors être confiée aux soins d'un Médecin instruit, & à son défaut, à la nature, dont les erreurs ne sauroient jamais être aussi dangereuses que celles d'un ignorant, qui, au lieu de secourir le malade, peut lui porter encore le poignard perfide d'un remède contraire.

On voit à la fin des trois paragraphes que nous venons de rapporter, une ressemblance dans les idées de l'auteur, qui frappe, & qui fait voir combien il étoit plein de son objet : les deux phrases qui terminent les deux

derniers, ſont preſque copiées mot à mot. Mais le but de l'auteur eſt louable. Les conſeils qu'il emploie pour y amener tout le monde, doivent lui concilier les ſuffrages. On doit ſur-tout lui ſavoir un gré infini d'avoir eu le bon eſprit d'attaquer quelques traits de charlatanerie, même dans les Médecins qui ne rougiſſent pas d'en faire uſage, au lieu de travailler, à l'exemple de la plupart des Chirurgiens ſes confrères, à devenir de vrais charlatans en voulant les imiter. *Voyez ci-après article IV.*

Voici tout ce que l'ouvrage de M. Preſſavin nous a paru contenir de neuf; encore ces aſſertions ne peuvent-elles être réputées neuves, que parce qu'elles ſont auſſi tranchantes, auſſi décidément pythagoriciennes & contraires à l'opinion de M. DE BUFFON. » Les *caractères* phyſique & moral de l'homme, l'excluent de la claſſe des animaux carnivores, & le placent dans celle des granivores & des frugivores. L'habitude qu'il a contractée de manger de la chair, a donc dû altérer ſa conſtitution phyſique, & changer ſon *caractère* moral. On ne peut douter que le régime charnel n'ait produit dans l'homme une infinité de maladies dont

il auroit été exempt, s'il ſe fût toujours tenu au régime végétal que la nature lui avoit deſtiné, & que ſon *caractère*, originairement doux & pacifique, n'eût maintenu la ſociété dans cette heureuſe paix qui *caractériſe* l'âge d'or «.

— » Si l'habitude que les hommes ont contractée de manger de la chair, ſi les reſſources que le règne animal leur préſente pour ſatisfaire leur goût & leur appétit, deviennent pour eux un attrait trop puiſſant pour les voir jamais renoncer à ce genre d'aliment, du moins doivent-ils éviter d'en faire abus «.

— » Ces mets, qui ſont les délices d'un gourmand, introduiſent dans le ſang des levains putrides qui diſpoſent les humeurs à la corruption, & deviennent le principe d'une infinité de maladies «.

35.

Préceptes salutaires de Médecine de QUINTUS-SERENUS SAMONICUS, en vers latins, avec des corrections & des notes, par M. J. C. GOTTLIEB ACKERMANN, Médecin allemand.

Cet ancien ouvrage qui peut servir de pendant à *l'Ecole de Salerne*, mérite peut-être l'attention des Médecins à quelques égards. Le Public y trouvera des modèles d'une crédulité relative à la Médecine, qui s'est singulièrement accrue en dernier lieu ; & le philosophe qui s'occupe à comparer les rapports des connoissances, se fortifiera dans l'idée que mille autres observations font naître, que les sciences, à l'exemple de l'esprit humain, finissent assez souvent comme elles ont commencé.

L'auteur de ces préceptes vivoit dans le troisième siècle, sous l'empire de *César Sévère*, & de *Caracalla* son fils, cinq cent quatre-vingt-huit ans après la fondation de Rome. Il a suivi les erremens des Médecins

de ſon temps, qui reprochoient à Hyppocrate & aux Médecins grecs, d'avoir cru qu'il ſuffiſoit de connoître parfaitement les maladies, pour ſavoir les guérir; il préféroit à leur exemple, & ſur-tout en ſuivant *Dioſcoride*, *Pline* ſecond, *Ætius*, *Marcellus*, *Galien*, d'indiquer ſeulement les remèdes convenables, ſans jamais s'occuper de la connoiſſance des cauſes, ni des moyens de prédire avec ſuccès la guériſon ou la mort; il regardoit ces connoiſſances comme arbitraires, menſongères. Soyons vrais; il ſeroit fâcheux pour nous d'en être reſtés à la Médecine de ce temps-là; mais n'y a-t-il pas bien des circonſtances où un peu d'*empiriſme* ſeroit préférable à nos pompeux raiſonnemens?

L'Editeur cite une vingtaine de manuſcrits précieux des préceptes de Samonicus, conſervés dans diverſes bibliothèques de ſouverains & de ſavans; & il fait la récapitulation d'un plus grand nombre d'éditions, la première eſt de 1488.

Le premier chapitre *des remèdes pour la tête* a peut-être été l'origine d'une quantité de remèdes qui ſe ſont conſervés dans la matière médicale ſous le nom de *Céphaliques*,

& dont quelques-uns ſont encore en vogue ſous la forme de ſachets, de poudres de gouttes, de ſels, tels que la poudre qui ſe vend aujourd'hui à Paris ſous le nom de *Saint-Ange*, le ſel de vinaigre, &c. Voici une partie de ce chapitre. Après l'invocation au dieu de la Médecine qui reſſuſcite les morts & guérit les maladies cruelles » faites, dit le poëte, un paquet de la plante qui eſt diſtinguée par ſept nœuds (*polygonum*, en françois la renouée, on attribuoit alors diverſes propriétés à cette plante à cauſe du nombre ſeptenaire ou ſacré de ſes nœuds), un bouquet de fleurs de cornouiller, & du pouillot; appliquez-les à l'une & à l'autre oreille; faites auſſi (*vel* pour *etiam*, ſelon l'Editeur) une légère décoction de ce dernier dans du *vinaigre*, & reſpirez-en hardiment la vapeur; ou faites-en un *ſachet* que vous appliquerez ſur le front; ou faites le même uſage de feuilles de menthe écraſées. Une éponge imbibée d'eau tiède, ou du lierre bouilli dans de la vieille huile, ſont auſſi très-bons. — On ſe ſert encore avec ſuccès pour faire dormir, d'un topique de pavots infuſés dans l'huile «.

On guérira l'*éléphantiaſis* (*Voyez* 1786,

pag. 69.) avec du ſuc d'écorce de cèdre, de belette, ou le ſang de cet animal, le petit lait pour boiſſon ou la décoction de menthe ſauvage, ou baume aquatique. Cette plante eſt auſſi très-bonne en topique de même que des oignons & du ſouffre mêlés avec du vinaigre. Outre cela, on doit faire un onguet avec du nître, du miel & du lait de vache, & en oindre les parties malades. Si l'on écraſe auſſi enſemble de la céruſe avec une plante (*charta*) que les Egyptiens envoient (c'eſt une eſpèce de jonc odorant qui croît dans les marais d'Egypte); qu'on y ajoute de l'huile de roſes, & qu'on faſſe de cela des linimens ſur la face, on ſe guérira «.

Le chapitre du *Ver ſolitaire* que nous allons traduire ne paroîtra pas le moins intéreſſant : » A quels maux la nature n'a-t-elle pas expoſé les miſérables mortels, puiſque le ſerpent *tænia*, & le vorace *lombrical* vivent au dedans d'eux, aux dépens de leurs entrailles? Le premier déchire continuellement les inteſtins par ſa morſure; ſouvent auſſi il ſe dreſſe, s'attache à l'intérieur de la gorge & ſuffoque le malade en rempliſſant cette ouverture. On ſe trouvera bien de la décoction

tion de cendres de corne de cerf. (Corne de cerf brûlée, & rapée), du calament broyé dans du vin & du lait de chèvre, ou du ſuc de cette plante (eſpèce de pouliot) dans du vinaigre. La feuille de pêcher infuſée dans du vin, eſt auſſi un fort bon remède. *Démocrite* recommande de boire de la décoction de menthe. On prend de l'aurône (ou eſtragon) de la nielle. L'ail guérit ſeul, ou le ſuc de coriandre (fraîche apparemment), ou la décoction de marrube, ou le pouliot ſauvage mêlé avec l'anis «.

On verra par quelques mots ſoulignés dans le chapitre 36, pourquoi nous en avons auſſi traduit quelques vers : » il ne faut pas omettre les remèdes qui conviennent aux parties de la génération. Le membre viril amolli, devient dur ſi on le baigne dans du vin vieux & qu'on le frotte enſuite avec le fiel d'une chèvre qui a été mère. — On ſe ſert auſſi pour cet uſage du marc de vin, & pour les teſticules enflés, d'eau de mer. — Mais s'il vous ſurvient un *bubon* dur à l'aîne, appliquez-y des limaçons broyés & mêlés avec du miel; & ſi de nouvelles *plaies ſe propagent dans les environs*, vous les guérirez en y mettant des feuilles de ronces

mâchées. Et ſi quelque *maladie ancienne* dégénéroit en *fiſtule*, on traitera l'*ulcère* avec la cendre de belette ou du ſang de ricin (ver aîlé qui pique les bœufs), qui aura piqué un bœuf auparavant «. N'eſt-il pas très-vraiſemblable que ces maladies dont parle Samonicus, étoient vénériennes; & où en ſeroient ceux qui prétendent que cette maladie a été apportée en Europe pluſieurs ſiècles après cet auteur. (*Voyez* 1785 *pag.* 25.)

On ne ſera point du tout mécontent des remèdes que l'auteur preſcrit contre la *goutte*. — » Il ſera très-fâcheux de reſter dans l'inaction & de ſe contenter d'adoucir les douleurs aigües de cette maladie. On prendra donc de l'exercice; — mais dès que le mal commencera à paroître, ayez le courage d'appliquer le fer rouge à la plante du pied; ou bien mettez-y le corps à demi-mort d'un jeune bouc ouvert. — Il y a des perſonnes qui ſe trouvent bien de l'application d'une ſangſue. — J'ai lu qu'un homme ayant été attaqué de la goutte pendant la moiſſon, ſe mit les jambes juſqu'aux genoux dans un tas de bled, & qu'il y laiſſa ſes douleurs «.

C'eſt dans cet ouvrage que ſe trouve la recette ſuivante contre la fièvre hémitritée (continue rémittente): écrivez ſur du papier

(*chartâ*) le mot *Abracadabra*, autant de ſois répété qu'il y a de lettres, en ôtant une lettre de chaque ligne, de ſorte que l'écrit ait la forme d'un cône, & attachez ce papier au cou avec un fil «. L'éditeur rapporte les deux formes ſuivantes de cette recette :

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

Après avoir vu de nos jours la poudre *d'Ighbi*, le lit de *Graham*, (1785, *p.* 181) le doigt de *Mesmer* (*ibid. pag.* 172), le baquet de *Deslon* (*ibid. pag.* 175 ; & 1786, *pag.* 550.), la tisanne & les gouttes de *Cagliostro*, que nous ferons bientôt connoître, & ne pouvant douter que toutes ces jongleries n'aient eu des Médecins pour partisans, comment seroit-on fondé à tourner en ridicule les petites erreurs qui environnoient le berceau de la Médecine, il y a quatorze cents ans ?

36.

Manuel pour le service des malades, ou Précis des connoissances nécessaires aux personnes chargées du soin des malades, femmes en couche, enfans nouveaux nés, &c. par M. CARRÈRE, Médecin à Paris.

Le projet d'ériger des Ecoles de Gardes-malades, à l'instar de celles des Sages-femmes, proposé l'année dernière par M. KICK, Médecin Allemand, (1786, *p* 181), a été goûté par M. CARRÈRE ; & une partie

des préceptes de cet auteur, lui ont paru dignes d'être conſervés dans notre langue. Nous ne connoiſſons l'ouvrage de M. MAI, autre Médecin Allemand, ſur le même ſujet, que par la critique amère que M. Carrère en a fait dans ſon *avant-propos*, pour ſe laver d'avance de l'accuſation de plagiat. Quelqu'ait été le motif de cette critique, elle donne lieu de penſer que l'auteur ne déſapprouvera pas l'examen ſuivant.

Puiſque le Médecin Allemand » recommande aux Gardes-malades *de ne pas faire la Médecine*, on reconnoîtra ſans peine que ſi ſon ouvrage a quelque rapport avec celui du Médecin de Paris, ce n'eſt pas à cet égard. Les préceptes conſignés dans le *Manuel*, ne ſont pas fort éloignés de ceux qui pourroient autoriſer à faire la Médecine; on en ſera convaincu, ſi l'on jette les yeux ſur les deſcriptions d'une trentaine de *pouls* différens, ſur l'*eſſence de la fièvre*, ſur la *marche de la fièvre*, ſur les *diſtinctions des fievres*, leurs *ſymptômes*, & ſur d'autres matières qu'on fait entrer dans le code d'inſtruction des Gardes-malades. Ces connoiſſances, dit M. Carrère, conduiſent » à établir la *marche* qu'on doit ſuivre dans l'admi-

niſtration ou la ſuſpenſion des remèdes preſcrits, &c. ". Mais on ne lit dans l'ouvrage aucun précepte particulier relatif à tel pouls, à telle diſpoſition, ou telle diſtinction dont le but ſoit de changer la conduite des Gardes-malades à raiſon de ces révolutions des maladies.

On trouvera d'ailleurs très-vraiſemblable (& certes en même-temps très-heureux), qu'il ſoit impoſſible à ces bonnes femmes de concevoir tout ce qu'on veut leur enſeigner dans le Manuel; comment, par exemple, diſtingueroient-elles le pouls petit, qui ſe préſente comme un *filet* qui frappe légèrement le doigt, — du pouls vermiculaire ou formicant, qui eſt petit, fréquent & foible & paroît imiter le mouvement des *vers* "? M. BORDEU auroit-il jamais imaginé que l'*imbroglio* de ſa doctrine des pouls, incompréhenſible aux Médecins les plus exercés & les plus attentifs (1786, *pag.* 479), pourroit encore un jour altérer les connoiſſances ſimples des perſonnes employées au ſervice des malades?

M. Carrère veut enſuite » que la connoiſſance de la fièvre, de ſes époques, de ſes nuances, de ſes variations, des ſymptômes qui la précèdent & l'accompagnent, dirige

les Gardes-malades dans l'adminiſtration des médicamens «. En conſéquence il leur apprend » que la *fréquence* du pouls conſtitue la fièvre ; -- qu'il y a cependant *des cas fièvreux*, où le pouls paroît plus rare, c'eſt-à-dire moins fréquent que dans l'état naturel, comme dans les fièvres malignes, & dans l'état de *ſpaſme*, où les vaiſſeaux ſont reſſerrés & comme *étranglés*. Il faut à cette occaſion comme à celle des foibleſſes & ſyncopes, que les Gardes-malades ſachent diſtinguer ce que c'eſt qu'un *état vraiment ſpaſmodique*, dans lequel il y a oppreſſion des forces, — d'avec l'exſolution ou privation des forces, -- afin de ne pas employer des remèdes contraires «.

Il faut auſſi, ſelon M. Carrère, que les Gardes-malades apprennent ce que c'eſt que fièvres continues, rémittentes, intermittentes, continentes, ſubintrantes ; exacerbantes, c'eſt-à-dire avec conturbation ou redoublement. Il faut qu'elles faſſent la différence des fièvres aigües avec les fièvres chroniques; qu'elles ne confondent pas des états qui reſſemblent à la fièvre, avec cette maladie, & qu'elles en diſcernent les ſymptômes. Toutes ces connoiſſances nous paroiſſent être exclu-

ſivement du reſſort du Médecin; lui ſeul peut avoir le droit d'en tirer des indications; la prétention d'obſerver auprès des malades les préceptes publiés par M. Carrère, ne pourroit qu'être pernicieuſe pour eux.

Le plus grand danger auquel les malades ſont expoſés, vient de la manie de connoître & d'agir, qui s'eſt emparée de toutes les perſonnes qui les approchent; les Chirurgiens ont donné l'exemple de cet abus : tremblons que les Gardes-malades ne ſe croient autoriſées à le ſuivre, & rappellons cet excellent précepte de TISSOT, parlant des Chirurgiens (1786, *pag.* 177) : » qu'ils ſachent moins ce qu'il faut faire (la tâche eſt trop pénible), que ce qu'il faut éviter «.

On trouvera peut-être que l'auteur n'a pas compris dans les préceptes qu'il donne aux Gardes-malades, les règles dont elles auroient beſoin dans mille cas où l'habitude & la routine préſident à leurs ſoins plutôt qu'aucune eſpèce de connoiſſances; tels ſont ceux où ces femmes retiennent au lit des malades, des femmes en couche, des enfans avec la petite vérole, &c. qui ſe trouveroient fort bien de bout; & qui ſouffrent quelquefois cruellement de cette contrainte; ou lorſ-

qu'elles accablent de malheureux fébricitans de boiſſons, & de boiſſons chaudes, malgré l'inclination, à laquelle elles pourroient ſatisfaire, de ne pas boire ou de boire froid, ou qu'elles donnent a des eſtomacs débiles, des alimens mal-ſains que l'uſage a conſacrés, comme le bouillon, les ſoupes, les panades & les pâtes farineuſes; ou enfin qu'elles augmentent les alimens ou qu'elles les diminuent & qu'elles accordent le vin & les cordiaux qui ſont à leur diſpoſition. En effet de bonnes règles ſur ces ſujets & ſur beaucoup d'autres, pourroient, à notre avis, paroître plus importantes à l'inſtruction des Gardes-malades, que l'art de tâter le pouls & de connoître l'eſſence de la fièvre, &c.

Quant à la marche que M. Carrère autoriſe à ſuivre » pour s'écarter dans certaines circonſtances de la route tracée par les Médecins & à ſuſpendre l'adminiſtration de certains médicamens, ſi elle eſt plauſible avec quelques Médecins tels qu'ils ſont, elle ſeroit déteſtable avec les Médecins tels qu'ils devroient être. Les bons Médecins ne preſcrivent aucun médicament s'ils ne ſont aſſurés de ſon ſuccès par l'expérience. Sans cette certitude, ils laiſſent agir la na-

ture. Que les craintes des malades, dont les Médecins ſont dans une activité le plus ſouvent haſardée, redoublent, ſi les ſecours de l'art déjà dangereux dans les mains de ceux qui les preſcrivent ſans être sûrs de leur fait, le deviennent encore dans celles qui ont la liberté d'en ſuſpendre l'uſage au moment où ils peuvent convenir, & ſi la prétention d'une femme ignorante peut prévaloir ſur l'ordre d'un homme éclairé.

L'application d'un cautère, d'un veſſicatoire ou d'un ſéton, que M. Carrère recommande encore ici pour préſerver des maladies contagieuſes, eſt inutile dans cette circonſtance; cela a été démontré (1786, *p.* 264 *& ſuiv. & ci-devant pag.* 145 & 175.).

MM. STRACK, Médecin allemand, BOURRU, Médecin à Paris, DE MARQUE, autre Médecin françois, qui ont écrit ſur le même ſujet, ni l'auteur anonyme de l'*inſtruction pour les Gardes-malades*, ni KECK, ni MAI, ne peuvent avoir mieux réuſſi que M. Carrère dans une foule de petites recettes, tant pour la cuiſine que pour l'office, qu'il n'a pas dédaigné de mettre à côté des règles pour connoître les fièvres.

37.

Elémens de Médecine-pratique de M. CULLEN, Médecin anglois, traduits par M. BOSQUILLON, *Tome II.* Voyez *année* 1786, *pag.* 215.

Plus un ouvrage qui embraſſe toutes les parties de la Médecine eſt intéreſſant, plus il importe à l'auteur qui aſpire à la confiance publique d'être circonſpect dans chacune des parties qu'il traite, & de paroître ſoutenu dans ſes principes. La théorie qu'on trouve ici, comme dans le premier volume, n'altère en aucune manière le mérite de la pratique qu'il contient; ce qui eſt, nous le répétons avec ſatisfaction, une preuve inconteſtable de la ſolidité de ces principes.

Nous continuerons d'analyſer ſéparément les deux parties de cet ouvrage, ſavoir celle de l'auteur & celle du traducteur, qui conſiſte dans des notes preſqu'auſſi conſidérables que le texte. Voici les idées neuves & utiles de ces deux Ecrivains.

De l'hémorragie. » Les hémorragies des jeunes gens ſont artérielles; --- vers l'âge

de 36 ans, il ſurvient un autre état de pléthore général & extraordinaire ſpécialement dans le ſyſtême veineux, — qui peut auſſi donner lieu à l'hémorragie. -- Les hémorragies du nez ſont le partage des premiers, — celles des hémorroïdes, celui des autres «.

» Parmi les cauſes occaſionnelles de l'hémorragie, M. Cullen fait mention de la diminution conſidérable & ſubite du poids de l'atmoſphère ; cette cauſe, dit-il, paroît produire les mêmes effets que la chaleur, en occaſionnant auſſi une expanſion de ſang «.

» Il y a des hémorragies néceſſaires qu'il faut abandonner à la nature, & d'autres dont l'art doit tenter la cure. — On peut chercher à ſupprimer ſur-le-champ toutes les hémorragies dont les cauſes ſont accidentelles, & qui ne ſont pas produites par le beſoin où ſe trouve le ſyſtême ; — toute hémorragie quelconque, excepté l'écoulement des règles chez les femmes, doit être évitée, & il faut ſpécialement s'occuper d'en prévenir les retours. --- Les moyens ſont de prévenir ou de détruire tout degré conſidérable d'état de pléthore, -- diminuer les alimens, — choiſir les plus aqueux, --- ne faire de l'exercice qu'avec circonſpection, --- em-

ployer les évacuations artificielles, -- ſe défier des ſaignées ; — elles tendent à augmenter la pléthore : éviter les cauſes énoncées de l'hémorragie, — toute irritation ; --- uſer de rafraîchiſſans, des acides, du nitre ; — ouvrir la veine toutes les fois que l'hémorragie ne diminue point les ſignes de pléthore & qu'elle ne diſſipe point la tenſion ou irritation inflammatoire ; employer les veſſicatoires, les émétiques, les aſtringens, & le plus puiſſant de tous, le froid, l'eau froide appliquée ou injectée, -- les narcotiques, après que la pléthore eſt diſſipée. -- L'uſage des ligatures aux extrémités paroît incertain & douteux «.

M. Boſquillon remarque judicieuſement que dans les cas où la ſaignée eſt indiquée pour prévenir ou combattre une hémorragie, » il faut plutôt avancer le temps de cette opération, que de permettre aux vaiſſeaux d'acquérir leur dernier degré de diſtenſion : car c'eſt en raiſon de cette diſtenſion que l'hémorragie eſt plus ou moins fréquente «. Les émétiques, dit-il ailleurs, ſont utiles dans les hémorragies, » mais il eſt difficile de rendre raiſon de leur manière d'agir « ; rien de plus aiſé ſelon nous : ils procurent une évacuation de la bile ſurabondante dans

la véſicule du fiel, au moyen de laquelle une portion des matières bilieuſes retenues dans le ſang où elle excitoit de l'agitation, eſt plus facilement repriſe par le foie & filtrée pour aller remplacer la bile évacuée. De ſorte que les hémorragies cauſées par la préſence des matières bilieuſes ſurabondantes dans le ſang, ceſſent par le rétabliſſement de la ſécrétion de la bile, après que le réſervoir & les canaux de communication ſont dégorgés.

Dans l'*hémoptyſie*, M. Cullen blâme totalement l'uſage de deux remèdes fort employés; ce ſont les ferrugineux & le quinquina; il les a vu ſouvent nuire; M. Boſquillon autoriſe cet avertiſſement par des raiſonnemens concluans. » La ſaignée, ajoute-t-il, eſt ici le plus puiſſant des tous les remèdes, — le ſeul moyen de détruire la diathèſe inflammatoire; — il faut la réitérer hardiment tant que le pouls eſt élevé, ſurtout lorſque la maladie vient pour la première fois & ſuccède à quelqu'évacuation habituelle ſupprimée«. Le reſte du traitement conſiſte dans la diète ſévère, purement végétale & laiteuſe continuée très-long-temps. L'exercice, l'équitation même recommandée par Syden-

ham, & les violentes paſſions de l'ame, ſont funeſtes.

De la phtiſie pulmonaire. » La ſuppoſition qu'une cauſe fréquente de la phtiſie & de l'ulcère étoit une acrimonie des fluides qui corrodoit quelques-uns des vaiſſeaux des poumons, me paroît être dénuée de fondement. La cauſe la plus commune de la phtiſie eſt des tubercules, ou de petites vomiques qui s'ouvrent dans la trachée artère «. Cependant Cullen admet diverſes acrimonies comme cauſes de ces tubercules & par conſéquent de la phtiſie pulmonaire, de l'acrimonie purulente, ſcrophuleuſe exanthématique, ſyphilitique : il paroît tenté de nier la contagion de la phtiſie ; il l'admet avec peine dans la proportion d'un ſur cent. M. Boſquillon ajoute » qu'ayant eu occaſion de voir peut-être un millier de phtiſiques, quelques recherches qu'il ait pu faire, il n'a pu s'aſſurer qu'aucun le ſoit devenu par contagion, ou qu'il l'ait communiquée, quoique ces malades (parmi les pauvres des Paroiſſes de Paris) habitâſſent, couchâſſent avec des perſonnes ſaines, dans des endroits petits, malpropres, peu aérés, & où toutes les cauſes convenables de donner de l'activité à la con-

tagion, ſe trouvoient réunies «. On n'avoit juſqu'ici rien affirmé d'auſſi poſitif ſur ce ſujet.

» La Médecine manque des moyens propres à empêcher la formation des tubercules; ceux auxquels on attribue cette propriété, ne ſont d'aucune utilité, & ils ont ſemblé dans quelques cas hâter les progrès de la phtiſie. — Il faut ſe borner à empêcher l'inflammation des tubercules : — la ſaignée, le règne végétal, l'abſtinence totale de nourriture animale, les farineux, le lait «. Les raiſonnemens de l'auteur, & la longue note du traducteur, en faveur de ce remède, ne détruiſent pas les obſervations que feu M. RAULIN a publiées ſur les ſuites fâcheuſes de ſon uſage (1785, *pag.* 106), & que beaucoup d'autres obſervateurs ont répétées; nous penſons qu'on ne doit employer cette liqueur contre les tubercules, qu'avec les précautions convenables, & qu'on doit le ceſſer dès qu'on s'appercevra qu'il ne réuſſira pas.

Pour aider la cure de la phtiſie, il faut éviter toute irritation de la poitrine, l'exercice conſidérable, le froid, le grand chaud, les diſcours ſuivis; — les malades doivent ſe couvrir le corps de vêtemens chauds; ils

peuvent aller à cheval, en voiture, ſur mer; porter des veſſicatoires ſur quelque partie de la poitrine. — Les acides de toute eſpèce, tels que les antiſeptiques & les rafraîchiſſans ſont utiles dans les cas de phtiſie; mais l'acide natif des végétaux, eſt préférable aux acides minéraux. -- La rhubarbe & les autres purgatifs ſont très-pernicieux.

M. Boſquillon aſſure que les veſſicatoires & les cautères utiles dans le commencement de la phtiſie, nuiſent lorſque la maladie eſt fort avancée. — On doit peu compter ſur les bouillons de mou de veau, de tortue, de limaçons, d'écreviſſes & autres; — ils ont beaucoup moins d'efficacité que les décoctions des farineux telles que celles d'orge, d'avoine. --- C'eſt abuſer des termes que de comprendre ſous le titre de pectoraux des remèdes qui favoriſent la ſecrétion du mucus bronchique, ou qui le corrigent; car c'eſt attribuer aux mêmes remèdes des effets oppoſés «.

» On a prétendu que l'eau de chaux étoit un remède très-propre à déterger les ulcères invétérés des poumons; mais il paroît que ſon action ne s'étend pas au-delà de l'eſtomac. --- Les vulnéraires ſi vantés, ne ſont qu'un mélange de plantes ramaſſées ſans diſ-

cernement, ſur lequel on ne doit nullement compter. — Il n'y a pas de remèdes qui aient hâté la mort d'un plus grand nombre de phtiſiques, que ceux qui ſont vulgairement connus ſous le nom de balſamiques. — Ces remèdes en accélérant la circulation, augmentent la ſecrétion des fluides & la diſſolution des ſolides en proportion de leur degré d'activité & de la vigueur du malade. — Nous ne parlerons pas des fumigations, vulgairement appellées vulnéraires; elles ne ſont pas moins pernicieuſes que les baumes dans la vraie phtiſie «.

» Quelques Médecins rapportent avoir obſervé de bons effets du mercure dans la phtiſie; mais je puis aſſurer, avec M. Cullen, que je n'en ai jamais vu que de mauvais, de quelque manière qu'on l'ait preſcrit. — Le quinquina eſt très-pernicieux, parce qu'il augmente l'inflammation & diſpoſe à l'ulcère & à la phtiſie. — On peut donner les fruits légèrement acides, tels que les fraiſes, les ceriſes, la limonade légère, ou les confitures qui jouiſſent des mêmes avantages. — Les acides minéraux ne conviennent que vers la fin de la maladie, lorſqu'il y a une tendance générale à la putréfaction. — La

meilleure manière de prefcrire les acides minéraux tels que celui de vitriol, eft d'en mêler quelques gouttes dans la teinture de rofes, ou dans un autre véhicule convenable. -- Dans la diarrhée, fi les forces le permettent, on peut donner des lavemens avec la décoction de ris, d'orge ou d'avoine, & y mettre de la térébenthine délayée avec un jaune d'œuf, le diafcordium, & la thériaque d'Andromaque.

L'article où il eft queftion de la *mélancholie*, juftifiera le compte que nous avons rendu de deux ouvrages fur ce fujet (1786, *pag.* 294 & 296), & que deux perfonnes auront pu trouver trop févère. Ce n'eft point de *l'épaiffiffement* que procède la mélancholie, felon MM. Cullen & Bofquillon, mais du » deffèchement, & du tiffu plus fec & plus ferme de la fubftance médullaire du cerveau «. Le premier prétend auffi que cette maladie dépend du tempérament général du corps. » La queftion, dit le traducteur, fe réduit à favoir fi le tempérament dépend du fang ou d'une conformation générale; mais il eft certain que les caufes occafionnelles n'agiffent que quand le tempérament originel exifte «.

» C'eſt en vain que l'on aura recours aux remèdes ; il faut déterminer d'abord le malade à changer de climat, & l'envoyer dans des pays éloignés. — C'eſt peut-être par cette raiſon que l'ellébore pris à Antycire a ſouvent réuſſi. — La ſaignée réitérée a ſouvent été un moyen avantageux de diminuer la ſécheresſe & la rigidité des fibres, ſur-tout lorſqu'une ſuppreſſion d'hémorragie habituelle aura précédé. — Les bains chauds, le petit lait, l'eau de veau, les ſucs des plantes rafraîchiſſantes & antiſcorbutiques, les antiphlogiſtiques, les ſels neutres, le vinaigre, conviennent. — Les amers qui ont été recommandés par quelques auteurs, ne conviennent que quand la mélancholie eſt combinée avec la dyſpepſie (le ſéjour trop long des alimens dans l'eſtomac). — Quant aux narcotiques, que j'ai cru pouvoir être ſouvent avantageux dans la manie, je penſe (c'eſt Cullen qui parle) qu'ils ne conviennent que très-rarement dans les folies partielles des mélancholiques, excepté lorſque la mélancholie approche beaucoup de la manie. — Les purgatifs utiles dans les cas de conſtipation, ſont convenables (M. Boſquillon) dans les cas

où la mélancholie eſt aggravée par des congeſtions dans le ſyſtême de la veine porte«.

Nous penſons au contraire, & ce ſentiment eſt le fruit de notre expérience, que les purgatifs ſont plus propres à augmenter la conſtipation qu'à remédier à ce ſymptôme, en ce qu'ils enlèvent le mucus des inteſtins & qu'ils y augmentent la ſécherеſſe. Nous ſommes d'ailleurs convaincus que le ſeul moyen de dégager le ſyſtême de la veine-porte, embarraſſé par des congeſtions, eſt de réitérer les émétiques, puiſqu'en évacuant la bile de la véſicule du fiel, on y laiſſe un eſpace à remplir par les matières amaſſées dans la veine-porte elle-même.

Tout ce que l'auteur anglois a raſſemblé touchant la *dyſpepſie* ne nous paroît pas à beaucoup près auſſi fondé, ni auſſi clair que ce qu'on peut apprendre dans un ouvrage de M. Moneta, Médecin à Varſovie, imprimé en 1777, intitulé *Recherches ſur les cauſes des accidens qui ſurviennent après les repas & ſur les moyens d'y obvier.* Cullen recommande beaucoup de remèdes contre ces accidens : il diſtingue parmi eux les ſtimulans acides, les ſels neutres, les aromatiques, les toniques, les amers, les aſtringens,

combinés de diverſes manières, les ferrugineux, les abſorbans, les antiſpaſmodiques les narcotiques, ſur-tout en lavemens, l'exercice & le froid «. De ces remèdes, il n'y a, ſelon nous, de vraiment indiqués, que les deux derniers.

» L'air froid (Cullen) réuni à l'exercice, eſt un des plus puiſſans toniques pour l'eſtomac. -- Le bain froid (M. Boſquillon) met tout le corps en action, & ſur-tout les petits vaiſſeaux. C'eſt pourquoi ceux qui uſent du bain froid ſont moins ſujets aux maladies qui ſont produites par la tranſpiration ſupprimée. On a vu beaucoup de perſonnes ſujettes au rhume, s'en préſerver & ſupporter impunément les viciſſitudes du froid & du chaud par le bain froid «.

La méthode de M. Moneta pour guérir la dyſpepſie, nous paroît plus sûre que celle de Cullen; & nous n'héſitons point de préférer le moyen qu'il recommande, à tous ceux que nous venons de nommer, à l'exception de l'air & du bain froid, qui ſont en effet très-ſalutaires. Cette méthode conſiſte à *s'abſtenir de boire* pendant les repas & hors des repas ſans être tourmenté par la ſoif. Il faut convenir que, dans notre manière

de vivre reçue, nous abuſons prodigieuſement des boiſſons; -- que cet abus doit porter le trouble dans l'action de l'eſtomac, & que le ſeul éloignement d'un ennemi perpétuel de la digeſtion peut rétablir cette fonction plutôt que tous les ſecours de la pharmacie.

38.

Opuſcules D'ANDRÉ MURRAY, Médecin Allemand, *contenant diverſes diſſertations tant ſur la Médecine, que ſur l'hiſtoire naturelle.* En latin.

Le ſujet de la ſixième diſſertation du premier volume a principalement arrêté notre attention ſur cet ouvrage; il y eſt queſtion du *polype des bronches*, maladie peu commune, & très-curieuſe, ſur laquelle nos Lecteurs recevront sûrement volontiers les éclairciſſemens que M. Murray, auteur diſtingué, procure.

» La matière de ces polypes, le lieu qu'ils occupent, leur figure, ſont les mêmes que celles de la membrane que l'on rencontre

dans le mal de gorge appelé *croup* ou esquinancie membraneuse. Cette membrane produite sous le larinx, s'étend quelquefois jusqu'aux bronches; on y remarque des fibres qui la tiennent légèrement attachée à la vraie membrane qui revêt les bronches «. On n'a jusqu'ici observé cette maladie que dans les enfans. M. MICHAELIS, Médecin allemand, est un de ceux qui a publié les observations les plus intéressantes sur ce sujet.

Au lieu d'une membrane, ce sont des Polypes que M. Murray a vu rejettés des bronches même d'un jeune homme de vingt-un ans, attaqué d'hémophtisie; » ces concrétions de la même nature que la membrane dans le croup, étoient composées de plusieurs rameaux qui partoient d'un tronc plus considérable, & se bifurquoient en se prolongeant comme les branches d'un arbre. La substance en étoit rouge, lisse, & d'une telle consistance qu'on pouvoit les tirer assez fort sans les rompre.

Un de ces polypes, dont M. Murray a fait graver la figure, » avoit plus d'un doigt de longueur; lorsqu'il eut été rejetté par un accès de toux, il étoit comme les autres, ramassé en forme de boule; mais dès qu'il fut

fut mis dans l'eau, il développa lui-même ſes branches : le tronc gros & court, ſe partageoit d'abord en deux principales branches plus petites, & elles ſe diviſoient ainſi en une infinité d'autres, en diminuant toujours de groſſeur juſqu'à celle d'un ſimple fil «.

Voici tout ce qu'on peut recueillir des ſymptômes décrits par M. Murray. » Le jeune homme étoit grand & conformé comme ceux que l'on a coutume de croire diſpoſés à la phtiſie ; du reſte ſain & vif ; il éprouva au printemps 1770 une toux sèche, ſur-tout le ſoir, que quelques pectoraux parurent adoucir ; & peu de mois après il tomba dans l'hémoptiſie, (maladie très-commune parmi les jeunes gens de notre pays qui ont les plus belles apparences de la ſanté) mais il ne cracha d'abord que peu de ſang fort rouge, liquide, point écumeux, & mêlé de pituite. — Ce fut après pluſieurs attaques ſemblables, qu'il rendit avec ce ſang, d'abord des grumeaux de la groſſeur d'un pois, puis du ſang caillé & des concrétions plus groſſes, qui y étoient mêlées, & enfin de vrais polypes tels que celui qui a été décrit plus haut.

» Le malade étoit tourmenté d'inquiétudes qui ne lui permettoient pas de rester assis, il avoit les yeux abattus, & environnés d'un cercle noirâtre, la figure pâle, le pouls prompt & dur pendant l'accès, ensuite mou & languissant; il étoit très-enclin à la colère, le sang qu'on lui tira de la veine, étoit très-épais, couvert de la couenne pleurétique, & totalement privé de sérosité «.

M. Murray a employé divers médicamens contre cette maladie; ceux auxquels il paroît attribuer plus particulièrement la guérison de son malade, sont le quinquina, la poudre absorbante de *Wedel* avec le nitre à grande dose, l'esprit de vitriol, & le suc de citrons.

Beaucoup d'autres Médecins avoient observé la même maladie; mais aucun n'avoit réuni autant de connoissances propres à la faire distinguer & à la guérir, que M. Murray; il pense qu'elle est beaucoup plus commune qu'on ne croit; qu'elle n'est souvent ignorée que parce qu'on n'y fait point attention.

Le douzième & le dix-neuvième discours du second tome des opuscules de Murray, sont très-curieux dans un autre genre. Le premier a pour but de *restreindre la*

louange qu'on accorde aux livres de Médecine pratique, deſtinés pour l'uſage du vulgaire. Rien n'eſt mieux penſé ni mieux écrit que ce diſcours. » Vous n'ouvrez pas un almanach (pas un ouvrage périodique), que vous n'y trouviez collé & comme délayé, un *ramaſſis* de conſeils de Médecine. — On ne fait plus de livre de cuiſine (d'agriculture, de *Gardes-malades*, &c.) ſans y entremêler des remèdes contre mille maux qui n'ont rien de commun avec ces ſujets. — Auſſi des gens qui ne ſavent ſouvent pas lire le grec ni le latin, ſe font revêtir du titre de Docteur, &, ſans étude comme ſans exercice de la Médecine, ils ſe font paſſer pour Médecins dans le lieu où ils ſe trouvent, & s'y acquièrent une réputation au moyen de leurs richeſſes, d'un équipage, d'un hôtel, de nombreux domeſtiques & de ſuperbes habits. Comment le vulgaire prendra-t-il une idée de la Médecine exercée par des hommes inſtruits, puiſqu'il ne diſtingue pas la différence qu'il y a entre leur manière de faire & celle d'une vieille femme, d'un cuiſinier ou d'un baigneur, revêtu du titre de Docteur, qui ſe préſentent ſous le même extérieur que les Médecins « ?

Dans le ſeizième diſcours ſur la queſtion de ſavoir *s'il vaut mieux n'avoir qu'un Médecin, ou en avoir pluſieurs* ? on lit l'anecdote ſuivante concernant *le Duc de Choiſeuil*, qui mourut l'an paſſé. » Ce ſeigneur a été premier miniſtre de la Cour de France ; on lui avoit tiré ſon horoſcope & prédit qu'il périroit par une ſédition ; ce qui s'eſt vérifié quoique le Duc ſoit mort de maladie, puiſqu'il a été la victime de la diſcorde de douze Médecins qui prétendoient l'arracher des bras de la mort, chacun par des moyens différens «.

» C'eſt de cette prétention, dit ailleurs M. Murray, que procèdent cette foule inutile de remèdes, qui ont coutume d'aſſaillir un malheureux malade qui a pluſieurs Médecins ; de ſorte qu'en entrant dans ſa chambre, dont tous les meubles ſont chargés de plats, de phioles, de boîtes & de paquets, on croiroit être dans une boutique d'apothicaire «. Ce n'eſt certainement pas là la marche de la guériſon uſitée par la nature, à laquelle les Médecins ſe diſent très-attachés, quoiqu'ils agiſſent d'une manière toute contraire à elle.

39.

Tableau des variétés de la vie humaine, avec les avantages & les désavantages de chaque constitution; & des avis très-importans aux pères & aux mères sur la santé de leurs enfans, de l'un & de l'autre sexe, surtout à l'âge de puberté; où l'on fait voir qu'à cette époque la plupart des maladies ne doivent pas être considérées comme telles, mais bien comme des efforts salutaires de la nature, pour le développement des organes; & que les maladies graves doivent être traitées avec plus de ménagement & de circonspection, qu'à tout autre âge: par M. DAIGNAN, Médecin à Paris, *Tom. I.*

Celui qui a traduit & imité *Baglivi*, nous donne aujourd'hui des préceptes aussi utiles que ceux de son maître Tel est le fruit de l'étude & de l'observation

» Les causes de l'appauvrissement de l'espèce humaine sont : 1°. les mariages mal

aſſortis; 2°. la misère des peuples; 3°. la corruption des mœurs & la maladie vénérienne; 4°. la mauvaiſe éducation phyſique & morale; 5°. les maladies qui en réſultent; 6°. enfin la fauſſe application des préceptes de la Médecine. — C'eſt à cette dernière ſource que je m'arrête, dit l'auteur, non-ſeulement parce qu'elle eſt une des plus pernicieuſes; mais parce que je crois qu'on s'en eſt peu occupé juſqu'ici «.

Parmi les maladies des jeunes gens, il y en a peu qui exigent de grands ſecours de l'art, lorſqu'on ménage les reſſources de la nature. -- Celle-ci produit quelquefois des effets extraordinaires dont on redoute ſouvent mal-à-propos les ſuites; ce ſont des efforts puiſſans & ſalutaires; c'eſt un travail dans lequel toutes les parties ſe réuniſſent pour opérer une criſe, à laquelle toutes les facultés doivent concourir. -- Les ſecours actifs dans cette occaſion, ne peuvent que contrarier la nature, l'affoiblir, la détourner; & une fois détournée de ſon ouvrage, elle ne le fait plus qu'imparfaitement.

Il ne ſeroit pas étonnant, à la manière dont M. Daignan paroît avoir été plein de ſon ſujet, qu'il eût négligé les ornemens & les

détails dont plusieurs *tableaux* paroîtront susceptibles; mais on ne manquera pas d'en admirer un grand nombre. Celui par exemple où il peint l'état des jeunes gens des deux sexes aux approches de la puberté, sera plaisir.

» Les facultés de l'ame & du corps venant à s'étendre presque subitement par la rapidité du développement qui se fait dans l'un & dans l'autre (à l'approche de la puberté), les jeunes gens deviennent silencieux, & se communiquent moins au dehors; parce que dans l'embarras où ils sont de concilier tout ce qui s'offre à leur imagination, par l'abondance des idées, ils trouvent de quoi s'occuper au dedans d'eux-mêmes. Ils deviennent réservés, distraits, soucieux, selon l'importance des objets & des idées qui les affectent, & selon la conséquence qu'ils craignent que les autres en tirent, s'ils se hasardent de les communiquer «.

» C'est sur-tout dans les filles que cette morosité ou cette concentration est sensible. Averties par la nature, autant que par l'éducation, de la réserve & de la décence que leur sexe exige, rien ne peut leur arracher l'aveu des idées & des sensations qui les cap-

tivent d'abord, & qui bientôt après les agitent & les tourmentent ſans ſavoir pourquoi «.

» Les réflexions à ce ſujet ſont auſſi bien plus hâtives & plus profondes dans les filles que dans les garçons : mais ils ſe réuniſſent les uns & les autres dans un point commun, qui eſt de tenir toujours tous leurs organes & tous leurs ſens en arrêt & comme en ſentinelle, pour découvrir quelque choſe qui les conduiſe à s'inſtruire de ce qu'ils ignorent, & que la nature les preſſe de ſavoir. Auſſi ſont ils d'une curioſité extrême, qu'ils ne montrent pas comme auparavant, qu'ils diſſimulent au contraire, qu'ils déguiſent même quelquefois, avec beaucoup d'adreſſe. Après avoir bien réfléchi & bien délibéré, une ſorte d'analogie les entraîne vers ceux de leurs ſemblables qui leur paroiſſent plus formés, ou qui ſont un peu plus avancés en âge. De-là, ces liaiſons de la jeuneſſe, ces intimités trop étroites, ces amitiés trop ardentes, ce deſir de ſe voir, cet empreſſement à ſe rechercher, ce ſoin pour ſe réunir, cette attention & ces précautions pour s'entretenir en particulier ; enfin, ce ton de myſtère qu'on remarque dans toute leur conduite, pour pénétrer un autre myſtère,

qu'il ſeroit peut-être auſſi prudent de ne pas leur laiſſer ignorer entièrement, qu'il ſeroit téméraire de dévoiler ſans de grandes précautions «.

-- »Il n'eſt rien de ſi important, que d'obſerver les jeunes gens de plus près, lorſqu'on s'apperçoit qu'ils ont l'eſprit préoccupé, à meſure qu'on voit leurs organes ſe développer, & leurs membres ſe fortifier. C'eſt le moment de les diſtraire par des objets qui occupent en même temps le corps & l'eſprit. Sans cette précaution, le moral l'emporte bientôt ſur le phyſique: les impreſſions de l'un étant le réſultat des affections de l'autre, il doit s'en ſuivre un état violent qui porte néceſſairement toujours quelque atteinte aux fonctions qu'il eſt ſi important d'entretenir alors dans la plus parfaite harmonie «.

On ne trouvera pas les préceptes de l'auteur moins précieux que ſes tableaux: » La nature ne reſpire que la liberté. De-là vient cette vivacité, qui ſied ſi bien aux enfans, & qu'on cherche, ſi mal-à-propos, à réprimer. C'eſt de-là que dépendent ſouvent tous les maux de l'enfance, que l'on attribue plus ſouvent encore à des cauſes chimériques,

tandis qu'ils ne viennent que de la contrainte, de la gêne, & du défaut de liberté. — Il ne faut, pour entretenir la santé des enfans, que trois choses : les laisser libres, les tenir propres, & leur faire respirer le grand air, sans rien craindre des injures du temps, sur-tout du froid, dont on les garantit avec tant de soin, & si mal-à-propos. Les enfans y sont moins sensibles qu'on ne croit; leur circulation étant très-rapide, leur chaleur intérieure est à proportion plus grande que dans les adultes; &, quoique leur peau soit très-délicate, la distraction les empêche de sentir le froid, lorsqu'ils s'amusent. Ils s'accoutument facilement à être lavés à l'eau froide, & rien ne leur est plus salutaire, lorsqu'ils en ont l'habitude «.

Lorsqu'il s'agit de remédier aux accidens ordinaires aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe aux approches de la puberté, c'est alors que les préceptes de M. Daignan sont distingués par la simplicité, la clarté & par l'expérience qui les a dictés : » du moment que l'on s'apperçoit qu'une jeune personne est un peu dérangée, ou qu'elle se plaint de quelqu'altération, même sans la désigner, au lieu de recourir aux remèdes, comme c'est

l'uſage pour les enfans chéris, & ſur-tout pour ceux qui ſont l'eſpoir des grandes familles, le premier ſoin doit être de conſidérer la conſtitution. -- Si de cet examen il réſulte qu'il y ait ſurabondance dans les humeurs, comme cela arrive ſouvent, modérez le régime, rendez-le plus aqueux, moins ſubſtantiel, multipliez les exercices, ou ſoutenez-les plus longtemps; tout rentrera bientôt dans l'ordre. -- Toutes ces incommodités doivent être regardées moins comme un état de maladie, que comme une ſuite néceſſaire & dépendante de la conſtitution des ſujets. Si dans ces momens, on a recours à des moyens actifs; d'une ſimple indiſpoſition, d'une incommodité paſſagère, il eſt certain qu'on en fera une maladie grave «.

C'eſt donc dans la propriété des corps organiſés de ſe rétablir par eux-mêmes, que conſiſte leur ſtructure. --- C'eſt donc dans la nature même, dans la conſtitution de chaque individu qu'il faut chercher les moyens de le conſerver; & c'eſt dans la jeuneſſe, que ſes reſſources ſont infinies. Son deſſein, ſon action, ſon but, tout en elle tend à la conſervation «.

Cette dernière phraſe eſt une de celles de l'ouvrage par leſquelles on peut juger que l'auteur a ſuivi ſes idées avec trop de rapidité : le but de la nature ne tend point à la conſervation des hommes ; leur conſervation eſt le but où tend la nature. Quoiqu'il en ſoit la *Médecine expectante* eſt le ſeul but où tend l'ouvrage de M Daignan ; & les motifs de perſuaſion qu'il oppoſe à la légèreté qui emporte quelquefois les gens de l'art dans une routine contraire, paroîtront d'autant plus intéreſſans qu'ils ſont étayés par des obſervations.

Les tableaux qui compoſent le *Tome II* de cet ouvrage, préſentent d'autres objets intéreſſans, neufs & traités avec profondeur. Le retard de l'impreſſion nous laiſſe cette matière pour un autre volume.



40.

Essai sur le lait considéré médicinalement sous ses differens aspects, ou histoire de ce qui a rapport à ce fluide chez les femmes, les enfans & les adultes, soit qu'on le considère comme cause de maladie, comme aliment ou comme médicament; par M. PETIT-RADEL, Médecin à Paris.

Pour analyser comme il faut cet ouvrage, nous nous écarterons un peu de la marche que l'auteur a suivie : plus de la moitié des matières qu'il contient auroit pu être intitulée *Anatomie des mamelles, & analyse du lait.* Nous ne nous occuperons pas de cette partie, où l'auteur n'a point négligé les agrémens qu'il a pu emprunter des Historiens & des Poëtes, de *Virgile*, (*Georgiques & Enéides*) d'*Aranus*, du *Tasse*, d'*Ovide*, de *Lucrèce*, de l'Abbé *de Lille*, & du poëme si connu sous le nom d'*Ecole de Salerne*. Une thèse latine sur cette question; *Le lait & le sang sont-ils l'aliment de l'enfant dans le sein de sa mère*, résolue par l'affirmative,

& la traduction françoiſe de cette thèſe, occupent auſſi une partie conſidérable de la brochure.

Ce qu'il y a d'utile ſur l'uſage médicinal du lait, ſe borne à l'application de ce remède aux maladies ſuivant la nomenclature de Sauvages. L'expérience peut ajouter d'excellentes lumières à celles que nous avons déja ſur ce ſujet; mais ces lumières ne peuvent jaillir que de l'expérience.

Première claſſe. *Vices*. » Dans les ulcères internes, lorſque les remèdes internes échouent contre les cauſes, le lait ordinaire préſente ſes qualités balſamiques pour tempérer l'*acrimonie* des humeurs, qui eſt ſouvent la ſource première de tous les maux «. Comment les obſervations de M. RAULIN, qui ſont le fruit d'une expérience de 55 ans, ont-elles pu échapper aux recherches de l'auteur? les écrits de cet habile Médecin, apprennent que le lait eſt compoſé de parties ſuſceptibles de contracter l'*acrimonie* & toutes les mauvaiſes qualités qu'il importe le plus de craindre dans les ulcères internes. M. Petit Radel a reconnu cette diſpoſition dans le lait appliqué à l'extérieur ſous la forme de cataplaſme : en faut-il davantage

pour persuader que cette liqueur ne convient nullement dans les maladies de la première classe de Sauvages? A quoi servent les nouvelles recherches si elles ne détournent pas de représenter les vieilles erreurs?

Seconde classe. *Fièvres.* » Malgré les raisons qui ont fait défendre le lait dans les cas dont nous parlons, on ne le regarde pas moins comme un remède *divin* dans les *fièvres hectiques* ou lentes, dont le cours s'étend au-dela d'un mois «. Nous n'aurons pas la peine de rechercher des autorités contraires à cette hypothèse; M. Petit Radel la contredit lui-même en parlant du lait comme d'une cause de la *fièvre hectique* des enfans. » Dans ces cas, observe-t il, l'enfant se dessèche, ses joues & ses yeux se cavent, & le peu de nourriture qu'il prend, loin de servir à son développement, est consumé par le feu de la fièvre «. *Hyppocrate*, *Morgagni*, *Morton*, *Sydenham*, défendent pour ainsi dire le lait aux adultes.

Il seroit inutile de suivre la marche classique de l'auteur; on se contentera de savoir que son remède favori, le lait, lui paroît convenir sinon à toutes les classes de mala-

dies, du moins à des maladies de toutes les classes. La légèreté avec laquelle le lait est considéré dans les *maladies auxquelles ce remède ne convient point*, n'est pas moins remarquable. C'est cependant ici que l'ouvrage commence à prendre la forme d'une production utile, non pas à la vérité par la nouveauté des préceptes, mais par leur authenticité.

C'est ici qu'on convient que » le lait ne réussit point à ceux dont les humeurs pèchent par un excès de viscosité «, par exemple, dans les *fièvres hectiques*, d'où résultent souvent des *ulcères internes*; ni dans la *phtisie* calculeuse, quoiqu'on ait avancé le contraire dans le chapitre précédent. Cette partie est terminée par quelques considérations sur le petit-lait, sur le beurre, le fromage, la crême, la frangipane & la *crême fouettée.*

Quand on remarque avec quelle attention minutieuse un petit nombre de Médecins calculent la quantité de beurre & de fromage que contient le lait de chaque espèce d'animaux, pour déterminer par-là quel est celui qui convient à chaque maladie, & que l'expérience a un peu éclairé sur ce sujet, on doit être bien étonné. Pourquoi ne pas

ſoumettre au même calcul toutes les matières qui entrent dans les alimens qu'on prépare pour les malades ? Pourquoi ces mêmes Médecins aſſez ſcrupuleux pour trouver dans deux eſpèces de lait une différence de quelques molécules de beurre ou de fromage, & pour croire cette différence eſſentielle à la ſanté, pourquoi, dis-je, permettent-ils qu'on prépare indifféremment les autres alimens qu'ils emploient dans les maladies ? Pourquoi ne calculent-ils pas auſſi la ſomme de ferment néceſſaire au pain, celle de la graiſſe néceſſaire à la viande dont ils preſcrivent le bouillon ? Pourquoi ne pas rechercher combien de beurre ou de grains de ſel, doivent ſuffire à l'aſſaiſonnement des mets dans chaque circonſtance ? Ces recherches qui paroiſſent oiſeuſes, ſont cependant, ſi l'on y fait attention, plus importantes que celles qui concernent le lait. Cette liqueur eſt toujours compoſée de ſubſtances analogues aux humeurs des malades dont les organes ne contiennent rien qui ſoit propre à l'altérer; au lieu que les autres alimens ſont ſuſceptibles de mille différences ſoit dans la qualité ſoit dans la quantité, beaucoup plus importantes que celles qu'on peut trouver

dans le lait de deux animaux les plus différens entr'eux. On aura prefcrit, par exemple, le lait d'aneffe, à caufe de fa plus grande légèreté & de la moindre quantité de beurre qu'il contient ; mais fi le malade ne vit pas uniquement de lait d'ânefle; qu'on mette un morceau de beurre, gros comme une faviole, dans la panade, ou dans les épinards qu'on lui permet ; l'effet du lait qu'il a pris, redevient égal à celui de vache dans un autre individu à qui l'on aura fervi un mêt moins affaifonné par le beurre.

41.

Traité fur les abus qui fubfiftent dans les Hopitaux du royaume, & les moyens propres à les réformer; par M. l'Abbé DE RECALDE.

Puiffent les travaux qui fe multiplient fur un fujet auffi important, opérer une révolution dans les efprits, exciter l'attention des gouvernemens, & produire une réforme qui devient de plus en plus indifpenfable! puiffent les écrits de M. WURTZ (1786,

pag. 169), TISSOT (*ibid.* 176), DAIGNAN (*ibid.* 122), D'AZILLE (*ibid.* 131), Nos réflexions (*ibid.* 133), celles de MM. POYET (*ibid.* 171), METZGER (*ibid.* 178), KECK (*ibid.* 181), &c. parvenir aux Gens en place & les trouver diſpoſés en faveur de ces réclamations !

On trouve dans un ouvrage du même auteur, qui a été imprimé il y a deux ans, intitulé *Abrégé hiſtorique des Hopitaux*, quelques » remarques patriotiques ſur les prévarications qui ont eu lieu en différens temps dans l'adminiſtration des biens des pauvres, & tout ce que les ordonnances ont ſtatué pour les réprimer. — Mais quoique dans tous les temps, l'autorité ait déployé ſon pouvoir en faveur de l'humanité pauvre & ſouffrante, il y a depuis pluſieurs ſiècles des abus dans le gouvernement des Hopitaux, par une fatalité que le luxe, l'irréligion, l'intérêt perſonnel ont produits «.

» Si l'on ne jugeoit des Hopitaux que par leurs dehors impoſans, on ne pourroit croire que ces maiſons ſoient devenues des lieux de tant de douleurs. Les principaux Hopitaux du royaume ſont ſpacieux & très-bien bâtis : pourquoi faut-il d'auſſi beaux édifices,

puiſqu'ils ne ſont plus deſtinés qu'à renfermer de malheureuſes victimes ? Ne peut-on pas dire à la honte de l'humanité, que les animaux utiles, ou même qui ne ſervent qu'aux plaiſirs de leurs maîtres, ſont infiniment mieux ſoignés que ne le ſont les hommes, nos ſemblables, dans bien des Hopitaux ? On veille à la conſervation des animaux, ou parce qu'on les chérit, ou parce que leur perte occaſionneroit quelque dommage ; l'exiſtence du pauvre eſt mépriſée ; on la regarde comme un fardeau public «.

Au lieu de » mettre coucher pluſieurs malades dans un lit (comme à l'Hotel Dieu de Paris), ne vaudroit-il pas mieux donner à ces malheureux, le coin d'une grange, un lit de paille & de l'air, qu'une place étroite qu'on lui fait partager, dans un lit infecté par la multitude des malades qui le foulent & l'environnent « ?

» Po rquoi les ſœurs de charité qui ſont elles-mêmes les ſervantes des malades, ne veillent-elles pas les pauvres ? Pourquoi oſent-elles confier ce ſoin important, qui eſt la principale obligation de leur état, à des ſous-ſervantes ? Si elles ne peuvent faire

ſeules tout le ſervice d'un Hopital; qu'elles emploient, à la bonne heure, des filles robuſtes pour les gros ouvrages; mais qu'elles ne laiſſent pas même approcher des filles de cette eſpèce, des malades dont la vie eſt confiée à elles ſeules«. Nous avons vu à quels ſujets ce ſoin délicat eſt confié dans quelques Hopitaux de la marine (1786, *pag.* 139): à des *forçats.*

» Comment les Médecins & Chirurgiens font-ils leurs viſites dans les Hopitaux? Ils n'y ont que des appointemens modiques, & ſouvent même ils comptent ſur la réputation qu'acquièrent en général ceux qui ſont en chef dans les grands Hopitaux, pour gagner la confiance publique, & ſe faire par-là un état conſidérable au-dehors: les Médecins y ont une infinité de malades à voir; comment peuvent-ils ſe ſouvenir aſſez de leurs maladies & de leurs périodes, pour employer utilement leur ſcience? Ils font leurs viſites rapidement, parce qu'ils ſont ſurchargés au-dedans & appellés au-dehors«.

» Les infirmiers & infirmières en ſous-ordre ſont pris dans la lie du peuple; ils ſont ſujets à l'ivreſſe & aux autres vices, tandis que les ſœurs de charité, dont ils

exercent les fonctions, oublient leurs vœux & l'objet de leur institution pour vivre dans la paresse & l'inutilité «.

M. de Recalde voudroit » qu'on nommât une commission pour la réformation générale des Hopitaux, & qu'elle fût munie d'un pouvoir absolu pour les changemens & améliorations à y faire «, nous voudrions aussi qu'après avoir évalué les biens & les revenus des maisons de charité, la commission fût libre d'en disposer, en changeant la nature des fonds pour le plus grand avantage des pauvres, & de les transposer des maisons qui ont du superflu à celles qui sont dans la disette. Tous les malheureux doivent être égaux à cet égard; c'est le cas, s'il y en eût jamais, d'interpréter les intentions des fondateurs.

Il est certain que ce qui frappe le plus, lorsqu'on a fréquenté la plupart des Hopitaux, ce n'est point du tout, comme cela devroit être, le soin qu'on y a des malades, & l'attention des personnes employées à leur service, à leur procurer des soulagemens; un grand nombre des sujets employés au service des Hopitaux, ont perdu de vue le but de l'institution des maisons auxquelles ils

ſont attachés, & ne ſont occupés que de leur bien être particulier : de s'enrichir dans les adminiſtrations : &, dans les emplois ſubalternes, de ſeconder les deſſeins des adminiſtrateurs, en vivant paiſiblement avec le moins de peine qu'il eſt poſſible.

42.

Supplément au Mémoire de M. POYET, ſur la néceſſité de transférer l'Hôtel-Dieu de Paris, ou analyſe du relevé des erreurs contenues dans cet ouvrage.

Si l'on avoit pu prévoir que le premier mémoire de M. Poyet (1786, *pag.* 171) ſeroit contredit ; on n'auroit pu s'attendre qu'à un écrit clandeſtin, composé ſans pudeur, & publié ſans autorité ; mais l'auteur de ce ſupplément étonne dès ſon début, en apprenant que le *relevé des erreurs* eſt d'un homme connu.

» L'Adminiſtration de l'Hôtel-Dieu même de Paris, expoſoit dans un imprimé publié en 1773, & dont il ſera queſtion tout-à-l'heure, que les Hopitaux gouvernés par les frères de la Charité, ne perdent annuelle-

ment qu'un 10e de leurs malades dans leur maiſon de Paris, qu'un 18e dans les 19 autres qu'ils ont dans l'étendue du royaume, & qu'un 14e dans celles qu'ils ont à Saint-Domingue, à la Martinique & à la Guadeloupe, malgré l'inſalubrité du climat. — Des renſeignemens tout récemment pris ſur l'Hôtel Dieu de Lyon, nous apprennent que cet Hopital ne perd qu'un 10e, quelquefois même un 12e de ſes malades. D'autres, pris à Lille, ne nous donnent qu'un 28e au plus de perte. — L'extrait d'un ouvrage de M. Hunezowski, contenant des obſervations recueillies par ordre de l'Empereur dans les Hopitaux de France & d'Angleterre, nous apprend que dans ceux de Londres & de Portſmouth, la perte eſt d'un 13e & même d'un 15e; à l'Hôtel-Dieu de Paris, d'un 5e, & dans quelques années d'un tiers; dans celui de la Charité d'un 9e; & dans l'Hopital de Breſt, d'un 11e ſeulement, quoique cette maiſon ſoit appellée le tombeau des matelots «.

» Nous avons donc été ſuffiſamment fondés à aſſurer qu'à l'Hôtel-Dieu de Paris la mortalité eſt dans une proportion bien plus forte que dans les autres Hopitaux. — Nous

ne répéterons point ici les réflexions que cette différence effrayante nous avoit inſpirées : elles ſe préſentent d'elles-mêmes, & il eſt difficile de s'y arrêter ſans frémir. Mais quelle peut être la cauſe de cette différence ? Une ſeule, l'emplacement de l'Hôtel-Dieu. Par cette raiſon ſeule, cet Hopital eſt tout-à-la-fois inſuffiſant, incommode & inſalubre ; & cette inſalubrité funeſte, que le choix de l'emplacement ſuffiſoit à produire, eſt encore augmentée par ſon incommodité & par ſon inſuffiſance. — Quant aux vieillards & aux malades que *leurs familles*, dit le *relevé*, tranſportent *mourans à l'Hôtel-Dieu pour éviter les frais d'enterrement*, tout ce que cela prouveroit, c'eſt que cet Hopital eſt tellement abhorré du peuple, qu'il n'oſe y conduire ſes malades qu'après avoir perdu toute eſpérance«.

43.

Plan pour un Hopital général tracé par Jean-Pierre-Xavier FAUKEN, Médecin à Vienne.

Depuis quelque temps on paroît méditer à Vienne la réunion de tous les Hopitaux en un ſeul; & c'eſt peut-être ce projet qui a déterminé l'auteur à publier ſon plan d'un Hopital-général dans lequel on recevroit tous les malades indigens d'une ville, & où les riches même pourroient ſe procurer, pour leur argent, les ſoins & le traitement les mieux dirigés. Chargé depuis ſeize ans des malades de l'Hopital de Mark, il a été à même de connoître les défauts de ces maiſons, & ſacrifiant en Médecin & en ami des hommes, l'économie au bien-être des malades, il inſiſte ſur les moyens de leur donner tous les ſecours convenables, plutôt qu'il ne cherche les occaſions d'épargner. Il ſuppoſe que dans une ville qui renferme 200,000 habitans, il y ait au plus 1600 malades, qu'on peut réduire à 1400 pour terme moyen, attendu la diminution qui, par pluſieurs raiſons, a lieu en été; & que chaque

malade coûte 24 kreutzers. Dans cette ſuppoſition, il évalue les frais de traitement des malades, de gages d'officiers & d'autres employés, d'entretien de bâtimens, &c. à 204,400 florins, (environ 300,000 livres.). Il expoſe enſuite ſes idées ſur la manière de lever cette ſomme par une impoſition proportionnée aux facultés des citoyens. Il préſente le plan d'un bâtiment aſſez ſpacieux & adapté aux fins propoſées, & dont la ſalubrité faſſe un principal objet : il décrit la conſtruction, & expoſe les ſoins de propreté des chambres des malades. De-là il paſſe à la diſtribution des malades en claſſes. Les femmes groſſes, en travail d'enfantement & en couche, doivent être reçues dans un hopital particulier, joignant celui des enfans-trouvés. Les autres articles traités dans cette brochure ſont les alimens, les médicamens, les officiers & autres employés, les frais néceſſaires pour ſubvenir à tous ces beſoins & à ceux qui ſont relatifs aux convaleſcens.

Quoique le plan de l'auteur paroiſſe un peu diſpendieux, & qu'un Hopital général ne permette pas d'eſpérer les avantages que M. Fauken annonce relativement au ſervice, à l'ordre & au traitement des malades, ſes

vues n'en ſont pas moins d'un philantrope éclairé, & méritent attention même pour les petits Hopitaux, à l'égard deſquels elles ſeront adoptées en raiſon de leur étendue. Il ſeroit étonnant ſi l'on ne pouvoit pas exécuter ce plan dans une ville comme Vienne, qui ſe diſtinge par tant d'excellens établiſſemens de police, & où les fonds en meubles & immeubles des Hopitaux, Maiſons de charité, &c. montent à 22 millions de florins.

Ce qu'on lit aux pages 14, 15, 114, 117 de cet opuſcule, peut ſervir à compléter, rectifier ou confirmer les remarques ſur les Hopitaux de Vienne, que M. NICOLAÏ a inſérées dans le troiſième volume de ſes voyages. (Extrait de la nouvelle *Gazette littéraire* de Halle.

44.

Idées ſur les ſecours à donner aux pauvres malades dans une grande ville.

On n'a rien dit de plus ſage que ce que propoſe ici un anonyme. Son but paroît être qu'on prenne un milieu entre le parti de laiſſer les malades de Paris à l'Hôtel-Dieu où

l'engorgement augmente beaucoup la mortalité, & celui de conſtruire, à grands frais, un autre Hopital éloigné & ſujet à mille autres inconvéniens. Il voudroit que l'Hôtel-Dieu tel qu'il eſt, étendît ſes ſoins ſur les malades externes qui ſont domiciliés & qui peuvent avoir quelques ſoins de leurs parens, de leurs amis, de leurs voiſins; l'Hopital de *Cheſter* ſoigne, année commune, 300 malades dans ſes murs, & 600 dans leurs propres domiciles «. Une lettre produite au *Journal Polytype*, n°. 88, apprend que la même adminiſtration réuſſit au gré de l'humanité à *Montpellier*.

La Paroiſſe de Saint-Roch, à Paris, obſerve ce régime par les ſoins du Curé, d'un Médecin, un Chirurgien & huit Sœurs de charité; on ne laiſſe aller à l'Hôtel-Dieu » que les malades qui n'ont aucun domicile & ni ami, ni voiſine pour leur donner des ſoins. Chaque malade coûte environ vingt ſols par jour; on aſſure qu'à l'Hôtel-Dieu ils en coûtent trente «; outre l'économie que ce calcul préſente, on retireroit de l'exécution du projet de l'anonyme des avantages bien ſupérieurs à tout ce que l'Hopital le plus

heureuſement conſtruit & le mieux ordonné, peut procurer aux malades.

L'anonyme voudroit enſuite qu'il y eût autant de petits Hoſpices pour les pauvres malades privés de Domicile, qu'il y a de Paroiſſes ; que les ſoins de ces Hoſpices fuſſent confiés aux femmes qui commencent à ſe dégoûter du monde & qui n'ont pas épuiſé leur fond de ſenſibilité ; » avides de reconnoiſſance & de gloire, elles ſe diſputent dans un âge mitoyen la douceur de mieux faire, comme elles ſe ſeroient diſputé plutôt celle de plaire davantage. — Ce moyen de plaire leur ſera toujours conſervé. -- Les paſſions ſont les forces de l'ame, & la ſageſſe de gouvernemens conſiſte à tourner au bien public & à rendre utile à la ſociété, l'énergie de toutes les paſſions particulières «. Cela eſt très-bien penſé & d'une heureuſe application. L'idée eſt de *Tiſſot.*

Il propoſe deux ſortes d'Hoſpices dans chaque Paroiſſe, les uns pour ceux qui peuvent faire par eux-mêmes, ou par leurs amis, maîtres ou protecteurs, les dépenſes qu'exigent leurs maladies, & les autres pour les pauvres proprement dit. Dans les premiers

Hoſpices, les malades pourroient être entretenus à raiſon de 23 ſols par jour, y compris l'intérêt de l'argent débourſé pour l'établiſſement de chaque Hoſpice. — Un entrepreneur d'Hoſpices qui prendroit trente ſous par jour pour la penſion de ſes malades, gagneroit ſept ſols par jour (terme moyen) ſur chacun d'eux : ce qui, pour un Hoſpice de 80 malades, lui aſſureroit par an, tous frais faits, & au-delà de l'intérêt de ſes avances, un bénéfice de 11,680 liv. — Les premières avances ſuppoſées à 100,000 francs pour un tel Hoſpice; l'intérêt de l'argent ſeroit payé à près de 17 pour 100. — Beaucoup de perſonnes peuvent être tentées de joindre ce bénéfice au mérite des œuvres de charité «. Le grand nombre des étrangers, des célibataires, des ouvriers iſolés, des domeſtiques des deux ſexes qu'il y a à Paris, donne lieu de déſirer qu'on y forme de pareils établiſſemens. On ne trouve pour cette claſſe de perſonnes qui ne vont point à l'Hôtel-Dieu, que des maiſons particulières, où des femmes qu'on nomme des *Gardes-malades*, donnent l'hoſpitalité moyennant cent ſols par jour, ſans y comprendre les honoraires du Médecin & du Chirurgien.

Quant aux pauvres malades dénués de moyens pour être ſecourus ſoit dans les Hoſpices à trente ſols, ſoit dans leurs domiciles à vingt ſols, & qui n'ont d'autre reſſource que d'aller à l'Hôtel-Dieu, où la terreur aggrave leurs maladies, & où l'infection & les abus multiplient prodigieuſement la mortalité, voici le moyen que propoſe l'anonyme pour les ſecourir : » l'Hôtel-Dieu jouit, dit-on, tant en revenus particuliers, qu'en aumônes & caſuels, à qui le cours des mœurs a donné une ſorte de régularité, d'environ ſeize cent mille livres de revenu, ou de 4385 livres par jour, avec leſquels il entretient, au terme moyen, environ 3000 malades. --- L'adminiſtration de cette maiſon entretiendroit au dehors 3000 malades domiciliés à 10 ſols, & trois mille autres dans les Hoſpices de charité à 15 ſols par journée; ce qui ne feroit qu'une dépenſe journalière de 3750 liv. il reſteroit 635 liv. par jour d'économie, qu'on pourroit employer à ſoigner dans une partie des bâtimens actuels de l'Hôtel-Dieu, les malades des Paroiſſes de la Cité, & les femmes en couche qui ne voudroient pas être connues «.

» Quand on peut, ainſi qu'on vient de

le démontrer, en épargnant un capital immenſe, & avec une dépenſe annuelle moindre des trois huitièmes, ſoigner un quart de plus de malades indigens, leur épargner les plus cruelles de leurs peines & en rendre à la vie un tiers de plus, il n'y a certainement pas à héſiter dans le choix ; & nul intérêt particulier ne ſauroit parvenir à égarer l'opinion publique ſur un objet auſſi important«.

Il ne faut pas faire attention dans cette brochure à une héréſie en Médecine qui a échappé à l'auteur, en faveur du zèle qui la lui a fait commettre ; c'eſt quand il dit que » le Médecin eſt expoſé dans les Hopitaux, à diminuer ſon habileté, lorſqu'il penſe l'accroître : tandis que celui qui ſoigne les pauvres malades domiciliés, eſt ſûr de perfectionner réellement ſes connoiſſances «. Dans l'hypothèſe même de l'auteur, il ſeroit en contradiction avec lui-même, puiſqu'il ſollicite en faveur des Hopitaux dont il ne fait que changer le nom en les appellant des *Hoſpices paroiſſiaux*.

45.

Elémens d'hiſtoire naturelle & de Chymie, ſeconde édition des leçons élémentaires ſur ces deux ſciences, publiées en 1782; par M. DE FOURCROY, Médecin à Paris.

Cet ouvrage n'eſt pas tellement deſtiné à la Chymie & à l'hiſtoire naturelle, qu'il ne s'y trouve pluſieurs choſes relatives à la Médecine : c'eſt principalement dans le quatrième tome, que nous trouvons des matières ſur ce ſujet ; on ne nous ſaura pas mauvais gré de rapporter ici une eſquiſſe des connoiſſances nouvelles communiquées ſur les diverſes humeurs du corps humain, & principalement ſur le ſang.

» Pluſieurs Médecins, & en particulier M. *Bordeu*, regardoient cette liqueur comme une chair coulante, compoſée de toutes les humeurs animales ; le ſang n'eſt pas le même dans les artères & dans les veines, dans la poitrine & dans la région du foie, dans les muſcles & dans les glandes, &c. — Dans l'enfance, chez les femmes, & chez les pituiteux, il eſt plus pâle & moins conſiſtant ;

dans les hommes robuſtes & bien portans, il eſt épais, d'un rouge foncé, preſque noir, & d'une ſaveur beaucoup plus ſalée. -- Tant qu'il eſt chaud & en mouvement, il reſte conſtamment fluide & rouge; lorſqu'il ſe réfroidit & qu'il eſt en repos, il ſe prend en une maſſe ſolide qui peu à peu ſe ſépare d'elle-même en deux parties, l'une rouge qui ſurnage, dont la couleur ſe fonce, & qui reſte concrète juſqu'à ce qu'elle s'altère; on le nomme le caillot; l'autre qui occupe le fond du vaſe, eſt d'un jaune verdâtre, collante; on l'appelle le ſérum ou lymphe «. Ce dernier trait de la deſcription du ſang, n'exiſte pas toujours; dans beaucoup de cas la partie rouge de cette liqueur ſe précipite au fond du vaſe & le ſerum eſt à la ſuperficie.

» Le ſang ſe corrompt à une chaleur douce; chauffé plus fortement ſelon DEHAEN, il ſe coagule & ſe deſſèche peu à peu; — uni aux alkalis, il devient plus fluide par le repos. Les acides le coagulent ſur-le-champ, & en altèrent la couleur; — l'eſprit de vin le coagule. — Le ſérum a la propriété de devenir concret par l'action du feu & des acides. — Le caillot, après avoir été lavé & épuiſé

de tout ce qu'il contenoit de ſérum rouge, eſt dans l'état d'une matière blanche fibreuſe. -- C'eſt une ſorte de gluten animal qui a beaucoup de rapport avec la farine, & qui ſur-tout a la propriété bien remarquable, de devenir concret par le réfroidiſſement & le repos ; -- elle ſe dépoſe dans les muſcles, & fait la baſe fibreuſe de ces organes ; -- elle eſt propre à cauſer par ſon abondance ou ſa déviation, des maladies particulières «.

» On n'a point examiné le ſang dans tous ſes états & ſur-tout dans différentes maladies où ce fluide éprouve des altérations conſidérables ; par exemple, dans les fortes inflammations, dans la chloroſe, le ſcorbut, &c. Les Médecins ne connoiſſent ces altérations que par des caractères extérieurs, & il eſt fort à déſirer que des analyſes exactes éclairent la pratique ſur leur nature «.

M. de Fourcroy, parlant du *fiel de bœuf*, & de celui de pluſieurs autres animaux, l'annonce comme » un très bon médicament ſtomachique. Il ſupplée, ajoute-t-il, au défaut & à l'inertie de la bile ; il donne du ton à l'eſtomac & rétablit les fonctions de ce viſcère affoibli ; mais il demande de grandes précautions dans ſon uſage, parce qu'il eſt âcre

&

& échauffant. — On ne trouve de *calculs biliaires* dans la véſicule des bœufs, qu'après les ſaiſons sèches & la diſette des fourrages frais; & ils diſparoiſſent au printemps & dans l'été, lorſque ces animaux trouvent abondamment des végétaux verds & ſucculens, les Bouchers ſont fort au fait de ce phénomène; ils ſavent que c'eſt depuis le mois de novembre juſqu'au mois de mars que ces pierres exiſtent dans ces animaux & qu'à cette époque on n'en trouve plus. Ce phénomène fait aſſez connoître la puiſſance des ſucs ſavoneux, des plantes pour fondre les calculs biliaires «.

Il ne faut pas, ſelon M. de Fourcroy, » ajouter foi à tout ce qu'on a publié depuis peu ſur le ſuc gaſtrique des animaux, conſidéré comme médicament; — c'eſt au temps & à l'expérience à prononcer ſur ſon efficacité «.



46.

Traité des maladies des enfans, par M. UNDERWOOD, Médecin anglois; *auquel on a joint les observations pratiques* de M. ARMSTRONG, aussi Médecin anglois, & *de plusieurs autres*; ouvrage traduit de l'anglois par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE, Médecin à Paris, avec des notes du traducteur.

Cet ouvrage dont nous avons déjà fait mention (1786, *pag.* 307), a pris plus de consistence dans les mains du traducteur, que n'en avoit le texte, au moyen des additions intéressantes qui s'y trouvent. Outre les connoissances précieuses de l'auteur & du traducteur, celui-ci y a ajouté, lorsqu'il étoit nécessaire, celles de *Harris*, *Baldini*, *Roséen*, *Hamilton*, *Murray* & sur-tout *Armstrong*, Médecins éclairés par l'expérience.

Les causes les plus ordinaires des maladies des enfans, résultent, 1°. de l'abondante secrétion des glandes, principalement du thymus, du pancréas, du foie; 2°. de la qua-

lité du lait ou des autres alimens, dont on nourrit les enfans; 3°. de la délicateſſe de leurs fibres muſculaires; ajoutons à cela le défaut d'exercice, ſi avantageux pour nous dans un âge plus avancé «. L'auteur rejette toutes les cauſes éloignées des maladies des enfans, comme des *êtres de raiſon* que l'on peut multiplier à l'infini, ſans qu'il en réſulte un ſeul trait de lumière pour la pratique de la Médecine, tandis que les indications convenables découlent naturellement des cauſes précédentes.

» De-là, naiſſent des *acidités* dans les premières voies des enfans, & dont leurs premières maladies ou ſouffrances, ſont toujours accompagnées. La première de leurs maladies vient du *méconium*, retenu en tout ou en partie dans les inteſtins; -- la dernière maladie propre à leur âge, eſt la dentition, circonſtance dans laquelle l'état des inteſtins eſt ſi fort intéreſſé. -- Ce n'eſt pas l'eſtomac, mais le canal inteſtinal, qu'on doit regarder comme l'iſſue, par laquelle on peut délivrer les enfans de la plupart de leurs maladies. Faute d'avoir fait cette remarque, il en eſt réſulté des inconvéniens, contre leſquels pluſieurs praticiens ne ſont pas aſſez en garde «.

» Un peu de ſirop ſolutif de roſes, délayé dans une eau de gruau légère, & donnée de temps-en-temps à la doſe d'une cuiller à café pleine, ſuffit pour évacuer le méconium. -- Dans les campagnes où l'on ne peut ſe procurer ſur-le-champ ces ſecours, un peu de petit lait récent & de miel, y ſuppléent. -- Les breuvages huileux ſont pernicieux aux enfans. -- Les lavemens leur ſont ſalutaires. -- La conſtipation & les vents, ſont des maladies fâcheuſes des enfans, qui exigent des ſoins attentifs, appliqués avec ménagement «. M. Underwood a beaucoup en gré les *ſpaſmes* & l'irritabilité des nerfs; quoiqu il ſe ſoit déclaré d'abord contre les êtres de raiſon qu'on prend pour des cauſes éloignées.

La jauniſſe des enfans ſur laquelle la Faculté de Médecine de Paris, a demandé des éclairciſſemens en propoſant un prix, ne doit point, ſelon l'auteur, » être conſidérée comme une maladie ſérieuſe; -- les enfans ne ſont point ſujets à la jauniſſe fâcheuſe des adultes. -- Cette affection vient des matières viſqueuſes, qui embarraſſent ou obſtruent les conduits biliaires. -- Le plus ſouvent cette jauniſſe ne paroît mériter aucune

attention. --- Quelquefois un vomitif eſt néceſſaire. --- Quatre grains d'ipécacuanha ſuffiſent. -- On réitère ce remède deux ou trois jours après ; on donne enſuite quatre ou cinq grains de rhubarbe, de deux jours l'un ». M. Underwood, paroît préférer le vin émétique à l'ipécacuanha ; mais nous ne ſommes pas de cet avis, parce que ce remède eſt d'une compoſition équivoque, (1786, *page* 507.) M. *Hamilton*, eſt du ſentiment de M. Underwood, ſur la cauſe de la jauniſſe des enfans. L'auteur du traité *des maladies de la peau*, *ci-devant*, *pag*. 102.) à ouvert un autre avis ſur ce ſujet, & ſur les taches de lait, les aphtes, les efflореſcences ou autres éruptions.

La principale cauſe des maladies des enfans, eſt la cruauté des nourrices, » qui ne cherchent qu'à ſe débarraſſer, en tranquilliſant les enfans, & qui leur font prendre double & triple doſe de nourriture, afin de les empêcher de crier.

Le vomiſſement, les tranchées, la diarrhée, les convulſions, les vers, la rougeole, la petite vérole, la coqueluche, ont leur cauſe dans l'eſtomac & les inteſtins. M. Underwood veut avec raiſon, qu'on les combatte d'abord

avec les vomitifs. Il y a entr'autres une eſpèce de diarrhée verdâtre, dont cet auteur n'a pas fait mention, qui exige l'uſage réitéré de l'ipécacuanha, & qui eſt ſouvent mortelle, faute de ce ſecours. On reprochera peut-être auſſi à M. Underwood, d'employer en général trop de remèdes contre les maladies des enfans. Il reſtreint cependant l'uſage des abſorbans, dont on a beaucoup abuſé. L'application des ſangſues, qui a été prônée dernièrement, comme une découverte brillante, pour favoriſer la dentition, (1785, *pag* 145,) avoit été recommandée par *Hamilton* & *Harris*.

Le chapitre intéreſſant de la *fièvre hectique*, eſt de Armſtrong ». Le quinquina eſt rarement utile dans la fièvre hectique, & même nuiſible. -- Les ſubſtances animales ſont pernicieuſes. -- C'eſt ſur-tout dans le bas étage de la ſociété, que les mères nourriſſent mal les enfans. -- Dès qu'ils ſont ſevrés, on les fait vivre comme père & mère. Conduite homicide « !

M. Underwood, traite les maux vénériens des enfans, avec une décoction de chiendent, dans laquelle il fait bouillir quelques grains de mercure doux; & il donne cette

liqueur pour boiſſon ; il les fait nourrir pendant le traitement, avec une légère panade.

Nous aurions deſiré communiquer quelque choſe de neuf, ſur l'aſthme aigu, *croup* ou eſquinancie membraneuſe, dont M. Underwood a fait mention ; mais le traducteur convient que l'auteur ne préſente aucune obſervation, capable de jetter un nouveau jour ſur cette maladie. C'eſt pourquoi il préfère rapporter ce qu'en a dit Roſéen. Ceux qui n'ont eu juſqu'à préſent aucune connoiſſance du croup, nous ſauront gré d'en faire connoître les principaux ſymptômes, en attendant que les Médecins qui ont concouru au Prix propoſé par la ſociété royale de Médecine, ſur ce ſujet, veuillent bien faire part au public de leurs obſervations.

» L'enfant ſent d'abord une eſpèce de laſſitude ; il a le regard ſombre, un air triſte & abattu ; il ſent une chaleur inſolite. Il touſſe quelquefois, il a la reſpiration très-difficile ; il lève le menton pour tirer ſon haleine. La poitrine eſt ſerrée ; le devant du cou s'enfle ; la voix devient rauque, dure & ſemblable en quelque ſorte, au ſon que rend le larinx d'un canard, qu'on a enlevé,

& dans lequel on souffle par la trachée : ROSEEN, la compare au cri du jeune coq. En touchant le devant de la gorge avec le bout du doigt, on sent une enflure molle, & qui cède à la pression : dans les uns, le visage devient rouge & bouffi ; dans d'autres, livide : les yeux sont alors plus animés, quelquefois même larmoyans : quelquefois la déglutition reste assez de tems très-facile, le plus souvent gênée, & promptement. Le pouls est fréquent, dur, à proportion que la fièvre augmente ; l'inflammation est presque alors à son plus haut période ; mais bientôt le pouls baisse, devient petit, fréquent, obscur & enfin très-foible. La respiration est de plus en plus difficile & fréquente ; une agitation spasmodique, & même convulsive survient : tout se calme, & le malade meurt «.

» Dans quelques sujets, la maladie commence par une espèce de rhume de cerveau : le nez coule ; le malade éternue ; il a des vomissemens ; la langue se couvre d'une peau blanche ; & les autres symptômes suivent plus ou moins régulièrement. Tantôt la maladie prend par un assoupissement, un violent mal de tête : le visage rougit : il survient des sueurs, un vomissement, un saignement

de nez : tantôt c'eſt une gêne dans la gorge, qui en eſt le ſymptôme, & décidément mortel, même en très-peu de temps. Elle commence auſſi par un enrouement, ou par un mal-aiſe & un vomiſſement, dans lequel on voit du ſang. En nombre de cas, cette maladie parcourt ſes périodes en deux jours, & en un jour & demi : ou plutôt la maladie eſt, pour ainſi dire, à ſon plus haut période, lorſque les ſujets ſe ſentent malades «.

» Ce qu'on trouve à l'ouverture des cadavres, eſt une peau molle, blanche, livide, & même quelquefois avec des points ou des filamens ſanguins dans la trachée. Elle s'étend dans pluſieurs ſujets, depuis le larinx juſques dans les bronches. Cette peau ſe forme à l'invaſion de la fièvre, & paroît être le produit d'une humeur catarrhale, jettée ſur la trachée, qu'elle obſtrue enfin par ſon épaiſſiſſement, lorſqu'on n'a pas le le temps d'y porter remède par la ſaignée, par des fumigations acidules de vinaigre & d'eau, où l'on jette un peu de camphre diſſout dans l'eſprit de vin, &c. «.

» M. Hebenstreit le jeune, Médecin allemand, penſe que cette maladie, extrême-

ment contagieuſe, (comme Roſéen le prouve) ne ſe propage de plus en plus que par l'uſage où l'on eſt à préſent de laiſſer aller les enfans très-jeunes avec la poitrine toute découverte, & les bras nuds «. Cette réflexion a paru fort ſenſée au Traducteur. *Voyez ſa diſſertation* latine intitulée : *Exemples des ſoins que les anciens prenoient de la ſanté publique.*

» Quant à la méthode curative, ou il faut parvenir à arrêter la première attaque du mal, ou voir périr le ſujet : car il n'eſt pas poſſible d'eſpérer la réſolution d'une pareille humeur, coagulée dans un conduit où le paſſage continuel de l'air tend néceſſairement a la ſécher, & à la réduire en couenne. La ſaignée eſt ici indiquée, comme dans toutes les affections inflammatoires, & peut être réitérée au beſoin, tant que le pouls s'élève & ſe ſoutient fort & dur. Après la ſaignée, on emploiera les ſangſues à la gorge. On appliquera après cela un veſſicatoire à la nuque, proportionné à l'âge du ſujet, qui peut être d'un an juſqu'à dix ou douze. On tâche d'introduire à l'entrée de la gorge, la vapeur acidule mentionnée, pour faciliter la toux, & empêcher la couenne de ſe former, en délayant l'humeur. On ne

négligera pas les cataplaſmes émolliens & diſcuſſifs ſur la gorge, renouvellés avant qu'ils puiſſent être froids. Dans un cas ſans eſpoir, on haſarderoit un vomitif, pour ſecouer la trachée & la poitrine, mais au premier période, ſi l'on a lieu d'en eſpérer quelques ſuccès; autrement, il eſt inutile, ou même mortel dans l'état de ſuppuration. Quoiqu'il faille ici tenir le ventre libre, les purgatifs ne ſont d'aucune utilité«.

»Il paroît que l'*aſſafétida* eſt le remède ſouverain de cette maladie; il faut l'adminiſtrer tant par la bouche que par le bas en lavement, ſelon que le mal le demande; mais il faut s'y prendre avant que l'inflammation ſoit déterminée; alors on emploiera ce remède à volonté, à la fin de la maladie, & pour prévenir toute rechûte, on adminiſtrera avec ſuccès le quinquina; il contribuera même à rétablir les forces du malade. On reprendra cependant l'aſſafétida, ſi l'on a lieu de craindre quelque ſymptôme d'aſthme; ce qui n'eſt pas rare. Si le malade éprouvoit deux rechûtes ou plus, par l'effet d'un air humide ſur-tout, alors on pratiqueroit quelque décharge, ſoit par un veſſicatoire, ſoit par un cautère, & on les continueroit pendant quelques mois au moins«.

47.

* *Médecine ſimplifiée ou Manuel de Médecine & de Chirurgie domeſtique, ouvrage généralement utile, particulièrement aux Gens de Lettres, à MM. les Curés & autres Habitans de la campagne, aux Marins & à tout Voyageur, pour prévenir la plupart des maladies, & pour s'en guérir ſoi-même, ouvrage où l'on n'a pu ſe diſpenſer de* démaſquer les Médecins du temps, *& dans lequel on eſt forcé, quoiqu'à regret, d'expoſer au grand jour leur charlataniſme*; par M. DEFRENNE. Seconde édition refondue.

On n'aura jamais vu de livre plus original que celui-ci; l'auteur y traite les Médecins, comme les Médecins ſont en droit de traiter les charlatans. Un paragraphe d'une eſpèce de préface, intitulée *diſcours apologétique*, fera voir quel homme eſt ce M. de Defrenne, comment il connoît les Médecins, comment il eſt Médecin lui-même, & quelle eſt la production

production à laquelle il a donné le jour. » La pratique de la Médecine dans les mains du plus grand nombre des Médecins, ne fut jamais & n'eſt encore *malheureuſement* aujourd'hui qu'un *charlataniſme meurtrier*, excepté celle que j'exerce au moyen des remèdes *dont j'ai trouvé à propos de me réſerver la compoſition*, -- remèdes inaltérables par le temps, très-ſimples, très-efficaces, & peu coûteux, qui forment néanmoins preſqu'une pharmacie entière, aiſée à tranſporter par-tout; remèdes faciles à prendre intérieurement, ou à appliquer extérieurement ſans gêner le malade, -- remèdes dont l'application externe ne doit pas être ſouvent renouvellée & n'exige aucune précaution (avantages bien plus importans qu'on ne pourroit le croire), remèdes dont on peut faire uſage en tout temps & en toute ſaiſon, -- enfin remèdes (ſur-tout *l'extrait digeſtif* pris ſelon ma méthode) qui n'ont jamais fait de mal, & ne ſauroient en faire à qui que ce ſoit, quoique *l'impoſture impudente & envieuſe* ait imaginé *des faits* pour perſuader du contraire les *imbéciles* dont le nombre, comme on ſait, fut toujours exceſſivement grand dans toutes les claſſes de citoyens «.

Le but de l'auteur eſt de » confondre & de foudroyer *l'engeance hyppocratique entière*, -- dont l'art a toujours été meurtrier, -- dont les cris putrides & bilieux de nos *purgons* & de nos *diafoirus* modernes, inſpirent de l'effroi pour une profeſſion ſi juſtement & de tout temps mépriſée, ce qui devoit décréditer & avilir, comme il a en effet décrédité & avili, la Médecine & les Médecins «.

Comme M. Defrenne ſe dit lui-même Médecin, il ſe hâte de s'en juſtifier : » on prétend, Meſſieurs, que vous avez été mes maîtres, ou bien vous vous en flattez : ah! plût à Dieu que je n'euſſes jamais fréquenté vos leçons ; votre école eſt celle des préjugés & de l'erreur que je combats dans mon ouvrage, & dont ſe trouvent malheureuſement imbus tous vos diſciples. Je ne reviens pas de ma ſurpriſe, quand je conſidère le bonheur que j'ai eu d'en ſecouer le joug : inſtruiſez-vous, liſez, grands hommes, la petite *médecine ſimplifiée* : ſuivez-là ſur-tout, & vous verrez que je ſuis quitte envers vous ; que je vous rends avec uſure des leçons, ſimples à la vérité, mais utiles «.

Nous avons eſpéré qu'on pourroit tolérer ici

ce court extrait d'un livre auſſi extravagant que celui de M. Defrenne, en faveur du deſir que nous avons eu de faire connoître jusqu'où peut aller l'impudence des charlatans. L'ignorance la plus craſſe & le même ton d'effronterie & de folie parcourent ſous la plume de cet homme, environ 350 pages in-8°., dans la vue de faire acheter deux drogues dont nous avons parlé (1786, *pag.* 533), qui ſont pour lui la Médecine univerſelle.

OUVRAGES ACADÉMIQUES.

On vient de remettre au jour des abrégés de quelques ouvrages relatifs à la Médecine, dont on ne ſera peut-être pas fâché de revoir des extraits. Ils ſont dans la *collection académique composée des mémoires, actes ou journaux des plus célèbres Académies & Sociétés littéraires de l'Europe, Tomes X & XI*, 1785 & 1786.

48.

Sur la manière de renouveller l'air dans les endroits où l'on craint qu'il ne ſe corrompe; par M. DUHAMEL.

La méthode propoſée par M. Duhamel eſt » d'établir au-deſſus de la ſalle & à une de ſes extrémités, une grande hotte, ſemblable à celle des grandes cheminées de cuiſine. L'ouverture de cette hotte, eſt au niveau du plafond & elle aboutit par en haut à un tuyau pareil à ceux des cheminées ordinaires, mais trois ou quatre fois plus large. — Pour augmenter le courant d'air

& le déterminer d'une manière encore plus certaine à enfiler cette route, on peut placer dans la hotte même un poêle, dont le tuyau ſortira par le haut de ſon ouverture & dont la bouche s'ouvrira dans le grenier. On y allumera un feu ſuffiſant pour échauffer l'air de la hotte. —— Plus il fera chaud, & plus on aura beſoin de ce ſecours étranger, --- en ſorte que cette machine produira à la lettre le ſingulier effet de rafraîchir d'autant plus la ſalle qu'on y fera plus de feu. --- On n'a peut-être jamais employé cet élément à un ſemblable uſage. --- Une de ces machines, conſtruite dans une écurie, a délivré entièrement les appartemens voiſins de l'odeur du fumier qui s'y répandoit «.

» M. Duhamel propoſe d'appliquer d'une autre façon ces mêmes machines aux vaiſſeaux dans leſquels on ne peut bâtir ni dôme ni hotte. --- Il place pour cela ſous l'âtre de la cuiſine du navire, un grand coffre de fer vide, dont le deſſus ſert de foyer; ce coffre a deux tuyaux, dont l'un aboutit à la cale & l'autre s'élève dans l'épaiſſeur de la cloiſſon de brique qui ſert de plaque à la cheminée & va s'ouvrir au-deſſus du gaillard. -- Quand nous nous plaignons

du peu de ressources que nous avons pour nous mettre à l'abri de certains inconvéniens, c'est presque toujours moins à la nature qu'il faut s'en prendre, qu'au peu de soin que nous avons de mettre en œuvre les moyens qu'elle nous procure de nous en garantir «.

49.

Remède contre la morsure de la vipère, par M. DE JUSSIEU.

C'est l'eau de luce, qui, comme on sait, est une préparation de l'alkali volatil uni à l'huile de succin. La réputation de ce remède ne s'est pas soutenue; il a paru insuffisant dans bien des cas; M. de Jussieu n'en est pas l'inventeur.

50.

Remède contre l'hydrophobie; par M. LECOMTE, Médecin à Rethel.

La rage étoit décidée vingt-un jours »après la morsure d'un grand chien de cour, au bras, qui ne fit aucune blessure, mais fut

ſuivie d'une douleur ſupportable; — le malade rendit compte au Médecin de ce qui s'étoit paſſé, au ſortir du quatrième accès, ces accès étoient ſurvenus coup ſur coup dans la même nuit & le jour ſuivant, en augmentant par gradation d'intenſité & de durée. Le malade déſira de prendre un remède contre ſa maladie, auquel il avoit confiance, & le Médecin y conſentit ſans en eſpérer beaucoup de ſuccès, mais parce qu'il n'en connoiſſoit point d'autre dont il pût attendre un effet plus sûr & plus avantageux «.

» Ce remède conſiſte à faire prendre à ceux qui ont été mordus, mais qui n'ont encore eſſuyé aucun accès de rage, quatre gros de poudre d'huitres mâles calcinées au feu dans un demi-ſetier de vin blanc, & de réitérer le remède au bout de vingt-quatre heures; pour ceux qui ont déjà eſſuyé des accès, il faut le leur faire prendre trois fois, de douze en douze heures, toujours à la même doſe, mais dans un véhicule différent; au lieu de mêler les quatre gros de poudre avec du vin, on les mêle avec trois œufs frais dont on fait une omelette; on ne doit pas boire en la mangeant, ni même tout le temps qu'on fait le remède «.

Le malade de M. Lecomte » prit effectivement ce remède, quoiqu'avec beaucoup de peine & de répugnance, ce qui n'empêcha pas un cinquième accès, qui fut ſuivi de huit autres dans l'eſpace de ſeize heures «.

— » Il y a cependant bien de l'apparence que le remède avoit fait ſon effet, car ſans cela tant & de ſi violentes ſecouſſes auroient dû emporter le malade, qui en a été quitte pour reſter pendant quatre mois dans une impuiſſance preſqu'abſolue de marcher ni de faire aucun mouvement, & les eaux de Plombières ont mis la dernière main à ſa guériſon. L'importance de la matière a déterminé l'Académie (des ſciences de Paris) à publier l'hiſtoire de cette guériſon avec toutes ſes circonſtances «.

51.

Des fièvres continues ; par M. Quesnay.

La lecture de cet extrait d'un ouvrage connu, dont le ſuccès a fait la réputation littéraire de l'auteur, nous a remis ſous les yeux ce nouveau témoignage de la fertilité de l'imagination & de la profondeur des idées de M. Quesnay ; mais les mêmes regrets

que nous avions reſſenti en liſant la première fois cette production, ſe ſont renouvellés; ils nous ont même paru plus graves à raiſon des motifs plus puiſſans que l'expérience nous a procuré, de déplorer le ſuccès des théories qui ne ſont pas parfaitement analogues à la pratique.

Celle de M. Queſnay en eſt très-éloignée; nous nous bornerons à deux mots de remarques ſur ſa définition de la fièvre; il l'appelle » une accélération *ſpaſmodique* du mouvement des artères, excitée par une *cauſe irritante* & qui augmente exceſſivement la chaleur du corps «. Il s'attend » qu'on lui objectera qu'on n'obſerve dans le friſſon aucun des phénomènes que nous venons de repréſenter comme eſſentiels de la fièvre «; mais il prétend » qu'on ne peut rien en inférer contre ſa définition. Le friſſon eſt, ſelon lui, *une autre maladie* qui n'a rien de commun avec la fièvre que d'être occaſionnée par le *ſpaſme* «.

Nous voyons dans ces propoſitions de l'auteur deux être imaginaires, controuvés, inutiles à l'explication des phénomènes qu'il a eu en vue de développer : la *cauſe irritante* qui produit la fièvre & le *ſpaſme* qui

produit le friſſon ; tandis que, dans la fièvre, qui eſt une maladie différente du friſſon, c'eſt la cauſe irritante qui excite l'accélération ſpaſmodique. Quelle eſt donc la différence entre cette accélération & le ſpaſme proprement dit ? ou plutôt à quoi bon toutes ces chimères, pour la plupart inintelligibles, & ici, de plus, contradictoires ?

Nous en demandons bien pardon à la mémoire de M. Queſnay ; cet ouvrage eſt un de ceux qui a le plus contribué vers le milieu de ce ſiècle à introduire dans la Médecine une foule de mots inſignifians, dont on a cependant fait des êtres déterminans dans les maladies. Le mot de *ſpaſme* à l'origine duquel il ſeroit inutile de remonter, eſt un des plus abuſifs. Toute maladie que l'on ne connoît pas eſt appelée du ſpaſme, par ceux qui devroient plutôt apprendre à la connoître. Les jeunes Médecins empreſſés de raiſonner beaucoup auprès des malades, ſéduits par la rhétorique de Queſnay, ne manquent jamais de ſe tirer du mauvais pas des queſtions dont on les embarraſſe, par le mot de ſpaſme, dont le vulgaire ſuppoſe bonnement que l'homme de l'art qui l'emploie, ſait la ſignification.

Qu'on nous démontre donc un ſpaſme ; ſi cette choſe n'eſt pas ſuſceptible de démonſtration, qu'on déſigne au moins à nos ſens de quoi l'on entend parler ; que les idées des Médecins, tirées de cette choſe, dans laquelle ils oſent trouver des motifs de traitement, très-importans pour les malades, ceſſent d'être reléguées dans la ſphère des fictions, ou convenons qu'elles n'ont pour objet qu'une chimère.

Une autre opinion haſardée par M. Queſnay dans le même ouvrage, eſt celle-ci : » la graiſſe que la fièvre détruit, ſe change principalement en bile ; mais il faut bien diſtinguer cette eſpèce de bile de celle qui eſt un récrément ordinaire & néceſſaire à la digeſtion, puiſque l'eſtomac des fièvreux ne peut digérer malgré l'abondance de cette bile produite par la fonte de la graiſſe «. L'eſprit de l'auteur du traité des fièvres continues a encore ici trompé ſon jugement. La graiſſe des malades ne ſe change point en bile ; mais dans les maladies dans leſquelles la bile eſt ſurabondante, une partie de cette liqueur qui ſe dégage du ſang par la tranſpiration, eſt arrêtée par la graiſſe ; & celle-ci, que la maladie fond d'ailleurs, prend en même-temps la couleur de la bile.

52.

Sur les inhumations précipitées, par M. DURANDE, Médecin à Dijon, extrait d'un *Mémoire sur l'usage d'ensevelir les morts*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, premier semestre 1785.

Trop d'accidens accélèrent le dernier moment des mortels, trop de maladies sont insurmontables aux secours de l'art, pour que les Médecins qui sont les principaux amis de l'humanité ne s'efforcent pas d'empêcher que les restes de la vie, ne soient étouffés par des habitudes horribles, par des préjugés abominables, & peut-être par des crimes.

» Nous abandonnons les corps des personnes qui nous sont les plus chères à des mercenaires, qui se hâtent de les arracher d'un lit chaud pour les déposer sur de la paille froide & le plus souvent sur une simple planche, pour qu'ils ne salissent rien ; -- les ensevelisseurs arrivent, ils tamponnent le corps & lui bouchent toutes les ouvertures naturelles ; ils lui serrent la poitrine, les

jambes & les bras avec des bandes ; puis ils enveloppent tous le corps dans un drap qu'ils serrent le plus qu'ils peuvent, qu'ils cousent ensuite ou qu'ils fixent avec des épingles ; — il seroit difficile de faire pire, si l'on avoit l'intention d'accélérer la mort ou de rendre impossible le retour à la vie «.

» La sortie des matières fécales après la mort annonce qu'il subsiste au dedans du corps un reste d'irritation & parconséquent de vie. — Le tampon qu'on introduit dans le fondement pour empêcher cette évacuation, peut être un assassinat. — Le froid auquel on expose ceux qu'on croit morts, & la situation horisontale qu'on leur donne, ne sont pas moins dangereux. — On ensevelit cinq ou six heures après la mort apparente, quelquefois plutôt ; -- il résulte de ces usages précipités, ou que l'on étouffe quelquefois un reste de vie, ou qu'on l'opprime pour un temps ; de sorte qu'il ne se rétablit que dans les horreurs du tombeau «.

—

53.

Sur le même sujet, extrait d'une lettre de M. BOUCHER D'ARGIS, Jurisconsulte.

» Il est malheureusement très-vrai qu'on ne s'est jamais assez occupé en France, de la police des inhumations. Si l'on composoit un recueil de toutes les anecdotes connues d'enterremens trop précipités, son volume seroit considérable, & il n'est personne qui, en lisant cette chronique funeste, ne fût tourmenté de la crainte de grossir un jour la liste des malheureuses victimes d'une mort apparente. Je ne rapporterai qu'un fait assez extraordinaire pour mériter de trouver place ici : il est tiré des mémoires d'*Amelot de la Houssaye* : le cardinal *Spinola*, ministre de *Philippe II*, roi d'Espagne, étoit venu au monde dans le cercueil de sa mère, au milieu d'un clergé nombreux qui célébroit l'office des morts pour cette femme, qui a, pour ainsi dire, survécu quatorze ans a elle-même : ce même *Spinola* eut une destinée à-peu-près semblable à celle de sa mère : étant tombé en léthargie, on le crut mort; un chirurgien

fut appellé pour l'ouvrir : réveillé par les douleurs d'une incision cruelle, il porta la main au scalpel qui lui déchiroit les entrailles ; mais, moins heureux que sa mère, il expira dans le même moment «. L'auteur de l'article précédent, raconte que telle fut la fin tragique de l'Abbé *Prevost*, célèbre par ses romans : frappé d'apoplexie dans la forêt de Chantilly, il fut porté dans un village voisin où il expira sous le couteau d'un Chirurgien mandé par la justice pour faire l'ouverture du cadavre.

» Quelques peuples anciens avoient établi des loix contre le danger des inhumations précipitées. A Rome aucun cadavre ne pouvoit être enterré qu'ils n'eût été vu par des officiers chargés de visiter les morts & de constater, par des épreuves, le genre & la cause du décès.

Dans l'Inde, en Egypte, en Syrie, à Athènes, Rome, Sparte, en Turquie, à Genêve, Gènes, en Espagne, Allemagne, Hollande, & depuis peu à Arras, il y a eu ou il y a diverses ordonnances, cérémonies ou coutumes dont le but est de laisser aux assistans le temps de s'assurer de la mort des personnes avant de les enterrer. Les Anglois

ont un règlement de police puisé dans les principes de la jurisprudence romaine : Il oblige les vivans à vérifier juridiquement l'état des morts. Aucun cadavre ne doit être mis en terre, que les experts n'aient certifié que ni le fer ni le poison n'ont abrégé les jours du défunt; un crime atroce a, dit-on, donné lieu à cette loi.

Une marchande de Londres avoit eu successivement six maris; un Anglois fut assez hardi pour l'épouser en septième nôces. L'amour la rendant indiscrete, elle fit, dans les bras de son nouvel époux, la satyre de ses prédécesseurs qu'elle n'avoit disoit-elle jamais regrettés ni pleurés, parce qu'ils étoient ivrognes & infidèles. Curieux de connoître plus particulièrement le caractère de sa femme, le mari affecta de s'absenter souvent, de rentrer tard & de paroître toujours dans l'état d'un homme ivre. D'abord on ne lui en fit que des reproches, les menaces succedèrent; mais rien ne parut pouvoir le corriger, principalement sur l'arricle du vin. Un soir que la femme crut son mari plus ivre que de coutume, & qu'il feignoit de dormir, elle détacha un plomb de la manche de sa robe, le fit fondre, & s'approcha pour le lui verser

dans l'oreille. Le mari ne doutant plus de ſa ſcélérateſſe, prit le parti de la faire conduire ſur-le-champ en priſon. Les ſix cadavres ayant été exhumés, on reconnut, ſans peine, le genre de mort des ſix premiers maris. Elle fut condamnée au dernier ſupplice.

Il manque en effet en France, une loi pour prévenir ou réprimer ces crimes atroces, dont l'idée ſeule fait frémir, ces crimes dont la preuve eſt ſouvent engloutie dans le même tombeau, où des aſſaſſins avides ſe ſont empreſſés de précipiter leur malheureuſe victime.

54.

* *Des maladies de ceux qui navigent dans les mers de l'Inde ;* par le Chevalier DE LINNÉ, dans ſes *amuſemens académiques :* en latin, *Vol. VIII.*

» Dans la partie de l'Inde qui avoiſine la Chine, le pourpre rouge & blanc eſt très-commun & très-dangereux ; -- les Européens peu après leur arrivée dans l'Inde, ſont ordinairement attaqués du *cholera morbus*, qui paroît être l'effet de l'uſage de la chair de

tortue & des petits citrons aigres. -- Le ver ſolitaire tire ſon origine de la boiſſon de l'eau corrompue ſur les vaiſſeaux ; & dans ce cas on a fait uſage avec ſuccès de la poudre de charbon foſſile priſe dans de l'eau-de-vie. -- Le ſcorbut eſt ordinairement beaucoup plus dangereux au retour des Indes ; — les malades ſont un peu ſoulagés par l'uſage de la chair de tortue dans l'iſle de l'Aſcenſion ; cette maladie parvient au plus haut degré de malignité à meſure que les vaiſſeaux s'approchent des côtes d'Europe.

55.

Sur l'effet de l'opium dans les maladies vénériennes, par M. HAGSTROEM, Médecin Suédois : dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Stockolm*, *Tom. V.*

Cet auteur recommande de nouveau ce remède, & en confirme le ſuccès. Un grand nombre d'obſervations autoriſent ſes aſſertions. Il a choiſi entre autres quatre malades rongés d'ulcères, affectés de condylomes, &

tourmentés de douleurs cruelles durant la nuit, qui n'avoient obtenu aucun ſoulagement des remèdes mercuriels; il leur a donné l'opium d'abord en petites doſes, & enſuite depuis dix juſqu'à douze grains par jour pendant pluſieurs ſemaines. Il a reconnu que ce remède, ſans avoir des vertus ſpécifiques contre les maladies vénériennes, opère des effets heureux lorſqu'il s'agit de combattre les accidens ſpaſmodiques qu'y s'y réuniſſent.

CHIRURGIE.

56.

Traité d'Anatomie & de Physiologie, avec des planches coloriées; par M. VICQ D'AZIR, Médecin à Paris, deux cahiers. Le premier contenant un *discours sur l'anatomie*, le second, six planches *du cerveau*, avec les explications.

L'importance du sujet, la grandeur du plan, la beauté de l'exécution, & la réputation de l'auteur, promettent un succès complet à cette production. Nous nous empresserons de recueillir les lumières qui en rejailliront sur la pratique de l'art de guérir, dès que les matières nous en fourniront l'occasion. Une réflexion excite des regrets : c'est que ce grand ouvrage qui paroît destiné à rassembler toutes les connoissances, tant anatomiques que physiologiques, à réformer les erreurs dans ces sciences, & à y ajouter beaucoup de choses nouvelles & utiles, paroît, par sa cherté, hors de la portée de la plupart des Gens de l'art

qui pourroient ſeuls en recueillir le fruit; tandis qu'il ſervira d'ornement dans les bibliothèques des particuliers riches qui n'en tireront d'autre avantage que de ſatisfaire un goût de vaine curioſité, plus ſouvent, purement de luxe.

57.

Opuſcules de Chirurgie ſur l'utilité & l'abus de la compreſſion, & les propriétés de l'eau froide & chaude dans la cure des maladies chirurgicales, par M. LOMBARD, Chirurgien à Strasbourg.

Connoiſſances profondes, expérience conſommée, jugement droit, préciſion, clarté, élégance; voilà ce qui caractériſe cette production; ajoutons à cela qu'elle eſt préſentée avec une modeſtie qui achève de conquérir les ſuffrages à M. Lombard: tout concourt à placer cet auteur au premier rang des Chirurgiens de ce ſiècle, & à le faire propoſer pour modèle.

Les lumières communiquées ici ſur la Chirurgie, ne ſont pas bornées aux ſujets énoncés dans le titre de l'ouvrage. L'auteur

jette dans la préface un coup-d'œil ſur » l'utilité d'un choix dans les diverſes ſortes de *charpie*, relativement à la nature des plaies, à leurs temps, à la délicateſſe des parties bleſſées, — ſur les inconvéniens qui réſultent de la profuſion & de l'abus des remèdes *onctueux*, — avec leſquels on panſe aſſez indiſtinctement les plaies de la même manière, — ſur le degré de *chaleur* qu'il convient de leur communiquer par fois pour en rendre les effets plus ſalutaires, auſſi bien qu'aux autres topiques, — ſur la manière de préparer les *appareils*, & d'appliquer les *bandages*, &c. «. Quoique ces ſujets ne ſoient pas traités à fond, la ſimple remarque qui éveille l'attention ſur chacun d'eux, eſt un ſervice rendu à l'art.

On joint néceſſairement des regrets aux plaintes de M. Lombard, quand on l'entend dire à la fin de cette préface : » habitué au ſiflement de la calomnie, ma tranquillité n'en eſt point émue. Elle tient à une ſorte de ſatisfaction, que les cris des jaloux ne ſauroient interrompre. Sans ambition pour la célébrité, je me ſatisfais en paſſant mes jours dans le recueillement, en bravant la perſécution, & en diſant hautement la vérité à ceux qui n'aiment que le menſonge «.

» L'application méthodique de la compreſ-ſion dans la cure des ulcères fiſtuleux, dépend de la connoiſſance des parties, dans la diver-ſité de leur manière d'être reſpective. — La ſituation eſt indiſpenſable pour aſſurer l'effi-cacité de la compreſſion. — Les pièces de l'appareil compreſſif, doivent être appliquées avec intelligence & circonſpection. — Un préjugé qui tient fortement à la cure des ulcères fiſtuleux, eſt celui de croire qu'ils ne peuvent ſe cicatriſer ſolidement, s'ils n'ont été parfaitement détergés. -- La plupart des ulcères qui affectent les extrémités infé-rieures, & dont le ſort eſt de paſſer aux yeux de quelques-uns pour incurables, ou d'un traitement long & pénible, ont ſouvent reçu les ſecours les plus efficaces, d'un ap-pareil compreſſif méthodique, dirigé d'après les connoiſſances anatomiques. -- L'énumé-ration des cas, où ce procédé peut être utile ou nuiſible, auroit infailliblement jetté de la confuſion dans cet expoſé. -- La ſcience de la règle eſt la première choſe qu'il importe de connoître. Il n'en eſt pas de même des cas où cette même règle eſt applicable; ils demandent des connoiſſances particulières, qui ne s'acquièrent que par l'exercice & le temps «.

M. Lombard, commence l'article des inconvéniens & des abus de la compreſſion, par faire remarquer que » l'origine des vices de conformation, qui ſuccèdent à la naiſſance, tient à des uſages erronés, deſquels on a ſans doute reconnu trop tard l'abus. Les maillots & les corps de baleine, que l'on emploie dans les premiers âges, avec intention de prévenir les vices de conformation, ont donné lieu à d'étranges effets, ſur la cauſe deſquels il eſt impoſſible de ſe faire illuſion. L'habitude des habits, des chapeaux, des ſouliers trop étroits, occaſionne ſouvent des maladies locales. L'uſage établi dans les troupes françoiſes, de faire porter aux ſoldats des vêtemens adaptés avec trop de juſteſſe, à la forme des parties qu'ils couvrent, ſont ſouvent des cauſes de maladies. Une choſe digne de remarque, chez la plus grande partie des militaires, de la dernière claſſe, eſt l'engorgement des glandes du col, & de la mâchoire inférieure, gênée par le col trop ſerré, ſous prétexte de leur colorer le viſage, & de leur prêter un regard plus vif. — Un tailleur d'habits périt d'une tumeur, ſituée à la cuiſſe gauche, dont il imputoit la cauſe à un couteau, qu'il portoit habituellement

habituellement dans la poche de sa culotte, & que sa situation constante dans la manière d'être assis sur son établi, tenoit toujours pressé contre la cuisse «.

» Elle est une, la Chirurgie, la variété de ses effets dans les circonstances, quoique parfaitement semblables, ne dépend point d'elle, mais des personnes qui la pratiquent avec des connoissances inférieures à celles qui sont nécessaires, pour se rendre digne de l'exercer avec honneur «.

» Les premières réflexions qui se présentent sur les inconveniens de la compression, portent sur l'habitude dans laquelle on est de serrer ou de contenir avec une certaine force les os luxés ou fracturés. -- «.

» Un jeune villageois tombé dans les mains d'un mauvais Chirurgien, pour une contusion à l'avant-bras, qu'il s'étoit faite en tombant d'un cerisier, fut tourmenté par les extensions, & contre extensions usitées dans les fractures, & son bras fut serré horriblement dans les bandages. Le bourlet inflammatoire qui parut le lendemain, n'étonna point le Chirurgien ignorant; ce bourlet changea de couleur, la main devint froide, on fut obligé de lever le bandage: toute la partie

qui en avoit été couverte étoit gangrenée ; on amputa le membre ; mais on ne ſe rappelle pas ſans amertume, qu'après la chûte des lambeaux à demi-pourris, les os de l'avant-bras parurent dans leur ſituation naturelle & ſans fracture «. On voit que ceux qui ſont pour la prééminence de la Chirurgie ſur la Médecine, relativement à la certitude de ces deux ſciences, ne ſont pas plus fondés en faits dans leur opinion, que les Médecins dans l'opinion contraire. Comme la Médecine externe, la Médecine interne à ſes occaſions de triomphe dans les mains des hommes expérimentés : l'une & l'autre de ces ſciences ont auſſi leur foible, ſelon les perſonnes qui les exercent.

» L'habitude plus que la néceſſité, fait naître à la plupart des Chirurgiens, le deſir de *palper*, avec aſſez peu de ménagement quelquefois, les tumeurs qui ont une tendance à ſe convertir en pus ; — il faut ſentir les inconvéniens d'une ſemblable imprudence, pour en faire connoître le ridicule & le danger «.

» Les cas qui exigent la *contr'ouverture* où la compreſſion, ſont très-fréquens dans la pratique chirurgicale ; mais juſqu'à pré-

ſent l'emploi qu'en a fait le commun des Chirurgiens, a été conſtamment ſoumis à la routine. La compreſſion comme un moyen plus doux, eſt miſe d'abord en uſage, & ſi elle eſt inſuffiſante ou préjudiciable, on en vient à la contr'ouverture «.

» L'hiſtoire ancienne de l'art, apprend que *l'eau froide* (extérieurement), jouiſſoit de la confiance des plus célèbres Médecins. Peut-être même eſt-ce de l'abus qu'on en a fait dans ces premiers temps, qu'eſt venu le diſcrédit, dans lequel elle eſt tombée aujourd'hui «. (*Voyez* 1786, *pag.* 288.) L'eau froide en topique » entretient la propreté, — la fraîcheur; — elle s'oppoſe à l'accumulation des fluides dans les vaiſſeaux affectés; — elle convient ſur les plaies fraîches & anciennes, -- ſur les plaies de la tête, -- ſans qu'on doive avoir aucune crainte pour la ſuppuration, -- ſur les ulcères dont elle calme les douleurs, tempère l'acrimonie des humeurs & entretient l'écoulement, -- ſur les ulcères cancéreux, principalement des mamelles, -- ſur les contuſions & les infiltrations ſanguines, -- ſur les fluxions vénériennes des bourſes, du phymoſis, du paraphymoſis, --- dans les accès de ſtrangurie, --

ſur quelques hernies, --- ſur les yeux, les oreilles, la langue malades, — dans le flux de larmes habituel, --- ſur les hémorroïdes externes, --- ſur le circoſèle récent, -- ſur les varices récentes, --- ſur les fortes extenſions des ligamens, --- ſur les articulations affoiblies, --- ſur les luxations, (principalement celles des muſcles), --- ſur les engorgemens qui accompagnent les fractures, --- dans les hémorragies, --- ſur le ventre des femmes accouchées avec pertes utérines, --- dans les accidens cauſés par les vapeurs méphytiques, --- ſur les brûlures, &c. «.

» *L'eau tiède* réunit, à peu de choſes près, toutes les propriétés que l'on recherche dans certaines plantes. Les ſubſtances végétales, qui lui communiquent leur ſaveur ou leur propriété émoliente, n'y ajoutent rien ou preſque rien. -- Elle amolit le tiſſu de la peau, & dilate les pores; --- elle convient dans les inflammations, --- ſur les plaies & les ulcères ſecs & enflammés, -- ſur les os cariés, --- ſur les chancres vénériens, -- ſur les tumeurs formées par congeſtion, excepté dans les glandes, -- dans les douleurs des os par cauſe vénérienne, --- dans la gale & les dartres, en injection dans les cavités où crou-

pissent du sang, du pus, &c. -- Dans le dessèchement où l'obstruction du sac lacrimal, & du canal nasal, --- après l'empième, la taille, les couches, en lavemens, &c. «.

Les partisans de la prééminence de la Chirurgie sur la Médecine, quant à la certitude des principes de ces deux sciences, & qui se fondent dans leur opinion, sur la dissention des Médecins, voudront bien se rappeler ici les principes de M. FAURE, (cinquième volume des mémoires de l'Académie de Chirurgie); ce n'est pas l'eau, c'est au contraire, le feu que ce Chirurgien conseille presqu'universellement, & duquel il loue en particulier l'efficacité, contre la douleur, l'inflammation & une partie des affections externes dont M. Lombard vient de faire mention.



58.

Lettre de M. CHAUSSIER, Chirurgien à Dijon, ſur le même ſujet que l'ouvrage précédent, à M. Lombard; imprimée à la ſuite du même ouvrage.

M. Chauſſier n'ajoute rien aux connoiſſances rapportées par M. Lombard ſur la compreſſion; il les confirme par des raiſonnemens heureux & par des obſervations; il augmente celles que nous venons de voir ſur l'uſage extérieur de l'eau froide, » convaincu par une ſuite de recherches & d'expériences, que la chaleur entretenue pendant quelque temps ſur une partie, y détermine toujours une irritation, — j'ai banni peu à peu les topiques chauds, les peliſſes, les couvre-pieds d'édredon (qui enveloppoient un goutteux); — je lui ai fait laver ſoir & matin les pieds, les jambes & les cuiſſes avec de l'eau froide, — & les accidens diſparurent. — A la ſuite d'une maladie longue que j'éprouvai il y a quelques années, mes jambes enflèrent conſidérablement & le froid que j'y éprouvois, m'empêchoit de m'endormir. J'eus

recours aux lotions d'eau froide & dès le ſoir même j'eus une chaleur douce aux pieds ; le ſommeil ne ſe fit point attendre ; la tranſpiration ſe rétablit, & en continuant mes lotions, l'enflure fut bientôt diſſipée ; la chaleur & la tranſpiration s'eſt ſoutenue aux pieds ; j'ai été beaucoup moins ſujet aux rhumes de cerveau ; enfin, ce que je n'eſpérois pas, des cors que j'avois aux pieds, depuis long-temps, ont ceſſé d'être douloureux, & après les avoir coupé une fois, ils ne ſont plus revenus «.

L'auteur recommande encore, avec raiſon, les lotions froides contre » les inquiétudes douloureuſes des jambes, les chaleurs âcres, les démangeaiſons cuiſantes des jambes, — contre les engelures, la fatigue des pieds après la marche «. Il finit par des recherches ſur les cas où l'application de l'eau froide peut être employée dans les pertes utérines qui ſuccèdent à l'accouchement ; ce qui ſeroit important de déterminer pour prévenir les ſuites funeſtes de l'abus de ce ſecours. (*Voyez* 1786, *pag.* 478.)

59.

Traité de la cataracte, avec des obſervations qui prouvent la néceſſité d'inciſer la cornée tranſparente, & la capſule du cryſtallin, d'une manière diverſe, ſelon les différentes eſpèces de cataractes; par M. de WENZEL fils, Médecin à Paris.

Il eſt aiſé de ſentir que la queſtion réſolue dans cette production ne pouvoit l'être que par un Oculiſte très-obſervateur & par conſéquent très-exercé dans la partie des maladies de l'œil qu'elle embraſſe. On ſait ce que c'eſt que la cataracte; l'opération que cette maladie exige, eſt une eſpèce de phénomène qui eſt peut-être le plus grand triomphe de la Chirurgie; quel ſuccès plus brillant en effet que de rendre la vue aux perſonnes qui l'ont perdue.

Des préjugés ou des vues d'intérêt qui font mettre un grand prix à de petites pratiques, ont introduit, parmi quelques Oculiſtes, l'uſage des médicamens préparatoires avant l'opération de la cataracte; M. de Wenzel reſtreint ces précautions à des cas par-

ticuliers. En général, il ſuffit » de diminuer la nourriture des malades cinq ou ſix jours avant de les opérer, & de leur preſcrire le régime végétal. — L'inſtrument approche de la figure d'une lancette ordinaire. — Il ne reſſemble à aucun des inſtrumens propoſés par d'autres Chirurgiens. — Il eſt étonnant que la plupart des hommes célèbres qui ont parlé de l'opération de la cataracte, aient compté au nombre de ſes principales difficultés, les mouvemens fréquens & quelquefois convulſifs de l'œil, & qu'ils aient cherché des inſtrumens propres à le fixer. Une longue expérience nous a appris qu'on peut *toujours* s'en paſſer, & qu'avec de l'adreſſe on ſaiſit l'inſtant où l'œil s'arrête «. Cet ouvrage eſt rempli d'obſervations lumineuſes, de réflexions ſages, de préceptes utiles.

60.

Nouvelles obſervations pratiques ſur les maladies de l'œil & leur traitement; ouvrage fondé ſur une nouvelle théorie, dans lequel l'auteur explique & concilie pluſieurs méthodes d'opérer la cataracte, & propoſe différens inſtrumens nouveaux pour cette opération, ainſi que pour les diverſes maladies qui affectent l'œil, par M. GLEIZE, Médecin & Chirurgien.

L'épidémie d'écrire & d'inſtruire les autres a gagné tout le monde. Il n'y a peut-être pas un artiſte qui ne s'occupe, ou qui ne ſouhaite d'imprimer quelque choſe ſur ſa profeſſion. Ce deſir précède même aſſez ſouvent l'inſtruction dont on a beſoin ſoi-même. M. Gleize » livré entièrement, & depuis très-longtemps, au traitement des maladies de l'œil, a eu ſans ceſſe occaſion de ſentir toute l'inſuffiſance des ouvrages que nous avons ſur cette matière « ; ſes projets théoriques ſont de concilier pluſieurs méthodes; ſa pratique conſiſte à employer différens inſtrumens nou-

veaux ; & avec toutes ces ressources que n'offrent pas à la vérité les oculistes en réputation, nous craignons qu'il ne nous rende, comme l'on dit, très-pauvre au milieu des richesses. Ce n'est pas la multiplicité des secours qui fait la richesse de l'art de guérir, c'est la précision qui détermine leur usage, & à cet égard M. Gleize est bien loin derrière plusieurs de ses contemporains.

» Il faut préparer plus ou moins les malades (avant l'opération de la cataracte) par les tisannes, les bouillons, les lavemens, les purgatifs, les saignées & les bains. On trouve beaucoup d'Oculistes qui ne les préparent point, ils ont grand tort «. Il y a peu d'autres choses nouvelles dans tout le livre.

61.

Dissertation sur la théorie & le traitement de la cataracte; ouvrage dans lequel on expose les avantages de l'extraction, par M. JONATHAN WATHEN, Chirurgien anglois : en anglois.

Nous n'arrêterons pas nos Lecteurs sur la première partie de cet ouvrage. » On est encore dans une parfaite ignorance des causes internes de la cataracte & de la manière dont elle se forme. — Les forgerons, & les autres ouvriers exposés à une lumière très-vive, y sont fort sujets. — On peut annoncer hardiment que la cataracte va se former, lorsque les personnes se plaignent de ce qu'elles voient les objets entourés d'un brouillard, d'une fumée, ou comme à travers une feuille de corne ou de parchemin.

La cataracte est susceptible de se guérir spontanément, M. WATHEN en a vu deux qui existoient depuis dix-huit ans, se dissiper tout-à-coup d'elles-mêmes au point que la vue s'est rétablie entièrement & qu'elle s'est soutenue jusqu'à la mort, arrivée dix-sept ans

ans après. D'autres obſervations de la même nature l'ont convaincu de ce phénomène. Ce qu'il dit des effets de l'électricité par bain dans cette maladie peut autoriſer à tenter ce ſecours dans le commencement ; mais quand le criſtallin eſt totalement obſcurci, il faut en venir à l'opération. Celle que l'auteur préfere & qu'il décrit, eſt l'extraction qui n'eſt encore que très-peu pratiquée en Angleterre ; en France, il n'eſt plus poſſible d'en employer d'autres dans les cas ordinaires, à moins d'ignorer les avantages de cette opération. » On doit s'abſtenir d'opérer, lorſqu'il n'y a qu'un œil affecté ; alors les malades retirent en général peu d'utilité de cette opération, parce qu'en ôtant le criſtallin, le point viſuel de l'œil ſe trouve changé. — Il ne faut opérer les enfans que lorſqu'ils ſont parvenus à un âge où leur raiſon puiſſe les rendre maîtres des mouvemens de leurs yeux «.

62.

Traité des maladies des yeux & des oreilles, considérées ſous les rapports des quatre parties ou âges de la vie de l'homme, avec les remèdes curatifs & les moyens propres à les préſerver des accidens, par M. l'Abbé Desmonceaux.

On ne peut refuſer à cet ouvrage de contenir de bonnes vues, d'avoir été dicté par un amour exceſſif de ſoulager les malheureux, & d'être le fruit d'une étude laborieuſe. L'on y trouve quelques traits heureux de véritables connoiſſances pratiques, non-ſeulement ſur les maladies des yeux & des oreilles, mais encore ſur d'autres ſujets.

» Les accidens qui arrivent dans le moment de la réception du ſacrement de baptême, lorſqu'il eſt adminiſtré *à froid*, & dans certaines ſaiſons, ſont ſi ſenſibles & ſi multipliés, que j'ai cru ma conſcience engagée ſi je gardois le ſilence. -- C'eſt la faute des ſerviteurs de l'égliſe, qui n'apportent de l'eau chaude que pour les riches, parce qu'ils

en reçoivent une rétribution, tandis que les pauvres ſont baptiſés avec de l'eau froide ««. M. l'Abbé nous apprend qu'il a fait imprimer à ce ſujet une *Requête à l'Aſſemblé du Clergé de* 1780, qu'il n'a pas eu de réponſe, & qu'il garde les exemplaires de cet écrit pour une autre Aſſemblée. Il fait voir auſſi qu'il a beaucoup exagéré les dangers de l'eau froide répandue ſur la tête, puiſqu'il y a des pays où l'uſage a prévalu de plonger les enfans entiers dans l'eau froide au moment de leur naiſſance.

La *pommade ophtalmique* de l'auteur, ſera-t-elle goûtée par les Gens de l'art? »» Deux gros de tutie, autant de bol d'arménie, un gros de précipité blanc en poudre, graiſſe de vipère malaxée dans l'eau roſe demi-once, ou ſain-doux, baume du commandeur un ſcrupule, — mêlez, -- introduiſez dans l'œil ««.

»» Perſuadé des avantages de la petite vérole communiquée, & cependant capable de devenir l'*eſclave* de l'inoculation ««, M. Deſmonceaux voudroit que l'on tînt un milieu entre le danger d'attendre la petite vérole naturelle & celui de communiquer cette maladie par inſertion. Il ſeroit de l'avis de l'inoculation

par ſimple contagion : il conſeille » de préparer les enfans de trois à douze ans pendant quatre ou cinq jours par les bains, un régime doux, une diète tempérante, évitant les laiteux & les flatueux : & de les purger enſuite, deux fois à un jour de diſtance, avec les purgatifs fondans, & doſés ſuivant l'âge, la forte ou délicate conſtitution du ſujet : le corps ainſi diſpoſé, c'eſt aux parens à ſe charger de la victime pour la conduire au tabernacle où le ſacrifice eſt préparé «.

» Ce tabernacle conſiſteroit en deux Hoſpices, ou Maiſons de Santé, qu'on établiroit hors de Paris ; l'un, vers le nouveau boulevard de la barrière Saint-Jacques ; l'autre, vers la barrière du fauxbourg Montmartre ; c'eſt dans ces deux aziles, uniquement conſacrés à recevoir les malades d'une petite vérole bénigne, qu'on établiroit douze lits, ſix de chaque côté, & aſſez éloignés les uns des autres, pour que les aſpirans à la petite vérole bénigne puſſent les approcher, les toucher, & en recevoir le miaſme; il ſeroit donc néceſſaire de faire ce pélerinage deux ou trois fois de ſuite; obſervant toujours le même régime, & les mêmes précautions. Alors, ſi le levain de la maladie eſt *dans le cas* de ſe développer, le malade pren-

dra une petite vérole naturelle & bénigne; une petite vérole, qui ſera reçue ſans artifice, qu'on pourra conduire chez ſoi avec les précautions qui ſeront indiquées; une petite vérole pour laquelle on n'aura pas à redouter l'inſertion d'un virus plus dangereux dans ſes ſuites que dans ſes effets : ſi le contraire arrive, ſi le premier levain de la petite vérole ne ſe développe pas, le malade en ſera quitte pour avoir diminué le volume de ſes humeurs, & pour attendre, ſi l'on le juge à propos, la fin de l'été ou le commencement de l'automne qui eſt même le temps le plus favorable pour recommencer«. (*Voyez ci-devant pag.* 192.) Pluſieurs Médecins célèbres ſont du nombre de ceux qui donnent la préférence à l'inoculatiion que M. l'Abbé propoſe, & qu'on pourroit appeler *naturelle.*

L'auteur eſt partiſan de l'opération de la cataracte par extraction; » la cataracte parfaite ne laiſſe d'autres reſſources que l'opération; c'eſt donc bien à tort que des gens peu inſtruits & ſans connoiſſance de cauſe, trompent tous les jours le public, trop crédule, par de vaines promeſſes, & le font ſouffrir par l'application de remèdes qui,

bien loin d'avoir de la réuſſite, s'oppoſent ſouvent au ſuccès de l'opération ‹‹. La pommade ophtalmique ci-deſſus, ce remède *majeur*, dont M. l'Abbé a publié la recette, ›› dans la crainte de manquer à l'humanité & à lui-même, s'il l'eût couverte d'un voile myſtérieux ‹‹, cette pommade, diſons-nous, aidée de quelques remèdes généraux, lui paroît propre à guérir la *goutte ſereine.*

M. Deſmouceaux fait une réflexion très-ſenſée ſur l'application des *veſſicatoires* derrière les oreilles, dont on abuſe en effet cruellement de nos jours. ›› On a recours à ce topique dans les maladies des yeux, & l'on ſacrifie ſouvent l'ouie à la vue par ce moyen. —Il doit être employé avec beaucoup de circonſpection, mais nullement pour attirer un foyer d'humeurs étrangères, parce que c'eſt troubler l'ordre de la nature; c'eſt augmenter la viſcoſité du cérumen; c'eſt déranger l'action nerveuſe & muſculeuſe; parce que c'eſt en un mot porter le trouble & la confuſion dans les adhérences & dépendances de l'organe de l'ouie. Puiſſe cette vérité faire aſſez de ſenſation pour modérer de plus en plus l'uſage des emplâtres épiſpaſtiques ‹‹!

Nous aurions déſiré dans cet ouvrage

quelques vues neuves, des obſervations préciſes, de nouvelles connoiſſances en un mot dont l'art de guérir a beſoin, ſur la ſurdité; nous n'y avons vu que ces raiſonnemens vagues, ces opinions arbitraires, ces ſecours infructueux qu'on trouve par-tout & qui ne ſont pas d'une grande utilité.

L'article qui termine l'ouvrage, intitulé *Concluſion*, concernant les *ſingeries* médicales, les charlatans & les avares, quoique d'un ſtyle déclamatoire, intéreſſera. L'anecdote ſuivante rapportée mot-à-mot des pages 38 & 39 ſera trouvée ſingulière, dans ce ſiècle où l'on ſe pique de ne plus ajouter foi aux hiſtoires ſemblables, dont on amuſoit autrefois les perſonnes crédules. » J'ai vu, dit M. l'Abbé Deſmonceaux, à Paris une femme de condition, & ſon fils aîné, qu'elle a porté dans ſes entrailles douze mois & quelques jours, après leſquels cet enfant eſt venu au monde, *annonçant* un volume monſtrueux dans un accouchement très-pénible & très-laborieux, ayant les cheveux longs ainſi que les ongles, les yeux ouverts & très-clairvoyans, au point que l'accoucheur, qui ſe nommoit M. *Ruault*, fut obligé de couvrir d'un mouchoir la tête de l'enfant, afin d'em-

pêcher les efforts qu'il faisoit pour envisager la lumière, qui ne lui fut rendue que petit à petit..... La mère m'a assuré qu'elle a eu un second enfant depuis le premier, dont elle est accouchée dans sa terre, sous la conduite de M. *Tripier*, Chirurgien accoucheur de la ville d'*Autun*, qui m'a certifié le fait par une lettre que je conserve, & par laquelle il me marque que la mère a porté cet enfant douze mois & quelques jours, pendant lequel temps elle a beaucoup souffert, surtout les trois derniers mois ; ce qui avoit mis sa vie en très-grand danger, & celle de l'enfant, qui, malgré tout, est venu au monde avec les yeux, les cheveux & les ongles de même que le premier «.

63.

Traitement local de la rage & de la morsure de la vipère; par M. LE ROUX, Chirurgien à Dijon.

Un procès littéraire s'est élevé entre M. le Roux, & MM. ENAUX & CHAUSSIER; les pièces en sont consignées dans cette brochure & dans celle que ces deux autres

Chirurgiens de la même ville ont publiée l'année dernière (1786, *pag.* 336). Nous ne pouvons nous empêcher de déplorer la mésintelligence qui divise quelques cultivateurs des sciences, qui désunit leurs études & leur fait employer en discussions, en réclamations, un temps précieux, dérobé aux progrès des connoissances, souvent les plus importantes pour l'humanité.

Tout le monde sait que M. le Roux a publié en 1780 des *observations sur la rage*, dans lesquelles il insiste sur le traitement local de cette maladie, & en 1783, sa *dissertation* sur le même sujet, couronnée par la Société Royale de Médecine, dans laquelle il proscrit l'usage des frictions mercurielles, & décide en faveur de sa méthode tous les Gens de l'art qui ont eu occasion de produire leur avis depuis que ces productions sont connues. Le même auteur a lu à l'Académie de Dijon un mémoire sur *la morsure de la vipère*. Et l'on n'ignore pas non plus que MM. Enaux & Chaussier ont imprimé en 1785 un ouvrage intitulé *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés & de la vipère, suivie d'un précis*

ſur la puſtule maligne. — » Rien n'a été ſi facile à faire, dit M. le Roux, que l'ouvrage de MM. Enaux & Chauſſier; ils en avoient trois ſous les yeux qu'ils ont copié preſque conſtamment : ſavoir celui de M. THOMASSIN qui a partagé le prix de l'Académie de Dijon en 1780, ſur la puſtule maligne & les deux miens ſur la rage.

Nous n'aurions pas produit l'analyſe de la brochure de M. le Roux, s'il n'y eût pas eu quelques remarques utiles à la pratique à en tirer. Il reproche à ſes antagoniſtes d'avoir recommandé l'uſage de » quelques cauſtiques dangereux, & d'avoir mis le *beurre d'antimoine* de niveau avec pluſieurs autres cauſtiques qui ont moins d'efficacité; -- d'avoir recommandé de laiſſer cicatriſer une plaie faite par un animal enragé, accompagnée de gonflement, & de forcer à la ſuppuration celle où le tiſſu cellulaire n'eſt point engorgé; --- d'avoir eu des ſuccès fâcheux par cette pratique, — & d'avoir rendu ſa méthode, en voulant y ajouter, plus cruelle & moins efficace. — Meſſieurs, s'écrie-t-il, vous avez embrouillé ce que j'avois rendu clair, & quand vous m'avez abandonné, vous êtes tombé dans l'erreur.

„- Ils se sont approprié tout ce qui m'appartenoit, & ils ont tout gâté. — Ce qu'ils ont ajouté à ma méthode est inutile ou dangereux.

Toutes les fois qu'on a à former des réclamations de la nature de celles de M. le Roux, & qu'on a pour titres, l'ancienneté, une expérience reconnue & une couronne académique, on mérite, comme lui, d'intéresser à sa cause.



PHARMACIE.

64.

Mémoire ſur le quinquina de la Martinique, connu ſous le nom de quinquina-piton; par M. Mallet, Médecin à Paris.

Puiſqu'il eſt certain qu'on emploïe en Europe infiniment plus de quinquina que le Pérou n'en fournit actuellement (1786, *pag.* 384), & qu'on débite par conſéquent à la place de cette écorce précieuſe, divers ingrédiens qui n'en ont nullement les vertus, on doit ſavoir gré à M. Mallet de chercher à faire connoître une production qui reſſemble, par ſa forme, au quinquina du Pérou, & qui en a les propriétés. Il ne reſte qu'à décider ſi le quinquina-piton, propoſé par ce Médecin, eſt propre à remplir le but qu'il s'eſt propoſé.

» Onze malades en ont fait uſage, dont dix contre la fièvre tierce & un ſeul contre la fièvre quartre. -- Les dix premiers avoient réſiſté à la méthode ordinaire (il auroit été bon de dire quelle avoit été cette méthode),

& toutes à l'effet du quinquina du Pérou «.
(Vraiſemblablement à du quinquina frelaté comme celui qu'on emploie au-delà de celui que le commerce procure Europe.).

» Le quinquina-piton eſt vomitif & purgatif; il peut donc convenir dans la plupart des fièvres intermittentes où les vomitifs & purgatifs ſont indiqués «; les Médecins n'ont-ils pas pour le remplacer le tartre ſtibié & les purgatifs ordinaires? Mais après les évacuations qui ſe bornent aux premiers jours du traitement, dans les cas, par exemple, où Sydenham dit qu'on ne peut employer les purgatifs ſans le plus grand danger; le quinquina-piton ne ſauroit être mis en uſage, à moins qu'une longue ſuite d'obſervations ne démontre qu'il n'expoſe, même en purgeant, à aucun des inconvéniens attachés à l'uſage des purgatifs uſités.

65.

* *Pharmacopée des pauvres ou formules des médicamens les plus usités dans le traitement des maladies du peuple, avec les indications des vertus de ces médicamens, de la manière de les employer & des maladies auxquelles ils conviennent*; par M. Jadelot, Médecin à Nancy.

» Le goût du Public pour la Médecine familière & domestique, est porté au point qu'il faut des livres qui apprennent à traiter les maladies sans être Médecin. — Mon but est d'augmenter les facilités & de diminuer les abus «. Il seroit à souhaiter en effet que pour éviter un plus grand danger, ceux & celles qui ont la médico-manie, suivissent les avis simples, sages, & exécutassent les formules aisées de M. Jadelot, au lieu de se fatiguer l'imagination par l'étude de tant d'autres livres prétendus de Médecine, dans lesquels on ne peut qu'apprendre à commettre des erreurs criminelles avec la sécurité qui accompagne l'ignorance.

Ce n'eſt pas que les formules compriſes dans cet ouvrage ne ſoient beaucoup trop nombreuſes, & peut être trop compliquées, pour qu'un Médecin puiſſe les avoir toutes préſentes à ſa mémoire dans le cours de ſa pratique; mais elles ſont de nature à donner la meilleure règle de formules que nous connoiſſions & à mettre dans l'eſprit la matière médicale du moment, la plus convenable à l'exercice de la Médecine.

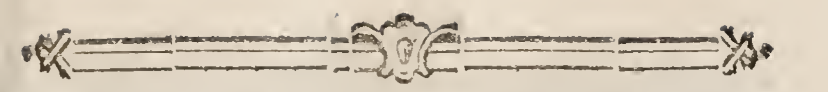
66.

Pharmacologie chirurgicale ou ſcience des médicamens externes & internes requis pour guérir les maladies chirurgicales; par M. PLENCK, Chirurgien Allemand : traduit du latin.

On doit être effrayé de voir une ſi grande quantité de médicamens deſtinés aux maladies externes ſeulement; on en compte près de 900 dans la table; une trentaine portent le mot *anti* avant leur nom, quoique la plupart des

vertus que ce mot leur ſuppoſe ſoient totalement gratuites. Ne ſeroit-ce pas avoir une bien mauvaiſe opinion de ceux qui cultivent la Chirurgie, que de ſe perſuader qu'ils ont beſoin d'un ſi grand nombre de moyens pour faire ce que la nature fait avec la plus grande ſimplicité quand elle le peut. Et lorſque les moyens ſimples de la nature ſont en défaut, croira-t-on y ſuppléer par des reſſources auſſi compliquées ?





NOUVELLES DE MÉDECINE, 1787.

ARTICLE III.

Mélanges ou Commentaire de divers Mémoires, Observations & autres Ecrits de Médecine intéressans, qui ont été imprimés ailleurs que dans les ouvrages précédens, ou communiqués manuscrits.

N°. PREMIER.

D'une nouvelle secte de Médecins.

LES Médecins observateurs qui ont senti, comme ils devoient, l'inconvénient de la secte des *observationistes*, nouvellement formée en Médecine (1786, *pag.* 397), & de celle des Médecins *topographes*, qui commence à naître (*ci-devant pag.* 46), auront sans doute pensé d'abord à une autre nou-

velle ſecte, également préjudiciable aux progrès de l'art de guérir, à celle des *épidémiſtes*; nous comprenons ſous cette dénomination, les Médecins qui, ayant des épidémies à obſerver & à traiter, les obſervent & les traitent chacun ſuivant un ſyſtême particulier, ſans que les règles de l'art ſoient des motifs ſuffiſans pour concilier leurs opinions & diriger uniformement leur conduite dans les mêmes cas.

L'introduction de cette ſecte en Médecine, eſt non-ſeulement une innovation pernicieuſe pour les malades; elle eſt encore nuiſible à l'honneur de la Médecine, en ce qu'elle perpétue dans les faſtes de cette ſcience, des modèles d'erreurs, cités avec éloges, qui multiplieront les mauvais traitemens & les fautes funeſtes.

Parmi tant de moyens qu'on emploie aujourd'hui pour perfectionner l'art de guérir, il y en a peu qui réuſſiſſent; l'uſage de recueillir les obſervations ſur les maladies épidémiques, autoriſé par l'exemple d'*Hyppocrate*, ſuivi pendant tous les ſiècles qui nous ſéparent de ce grand homme par les meilleurs Médecins, & repris de nos jours en France, avec une activité louable, dégénère

en abus, & fait de cette ſource de connoiſſances ſalutaires en elles-mêmes, un aliment pour le préjugé, & un des plus dangereux ennemis des malades.

Les Médecins françois ſeroient-ils arrivés à cette barbarie décrite dans un ouvrage moderne (*Hiſtoire littéraire du moyen âge*), produite par le luxe, le relâchement des mœurs, la diſſipation d'une trop grande ſociété, & caractériſée par le dégoût des bons ouvrages & l'abus de l'eſprit? Nous ſerions tentés de le croire, ſi nous voulions juger de l'état de la Médecine par la plupart des productions qui concernent les maladies épidémiques, & notamment par celles que les *journaux de Médecine* recueillent. On n'y trouve en effet que des preuves de cette diſpoſition nationale, qui, ſelon l'apologiſte du moyen âge, » ôte à l'ame tout ſon reſſort, affoiblit la tête, rend l'eſprit faux & amène l'ignorance & la crédulité; non par le défaut de livres & d'inſtruction, mais par l'indifférence pour tout ce qui eſt raiſonnable & ſolide, & par l'horreur qu'inſpire à des hommes énervés, la plus légère application «.

Il ne nous ſera pas difficile de faire voir que la Médecine eſt arrivée à ce point d'im-

perfection dans la partie la plus essentielle de toutes celles qu'elle embrasse, dans celle qui occupe pour ainsi dire le plus généralement les Médecins, & qui a pour but le traitement des maladies épidémiques. Presque toutes les observations sur ces maladies, publiées dans les journaux de Médecine, doivent être regardées comme autant de preuves de la barbarie médicale à laquelle cette science est malheureusement parvenue.

Non-seulement ces observations sont défectueuses par l'abus de l'esprit des Médecins qui les produisent; elles ont encore un autre défaut bien plus essentiel, c'est celui d'être munies de tout ce que chaque observateur a cru propre à surprendre la religion de ses lecteurs en faveur des conséquences qu'il a jugé à propos de tirer de ses observations. Les anciens Médecins qui ont publié des observations à l'exemple d'Hyppocrate, avoient, comme lui, le plus grand soin de laisser au public la liberté de juger les faits qu'ils communiquoient, dans la crainte d'induire en erreur par un jugement anticipé que de nouveaux faits auroient pu contredire : aujourd'hui presque tous ceux qui observent, s'empressent de calquer des conséquences sur

leurs obſervations ; ils tirent de leur imagination & de l'autorité des autres, tout ce qui peut faire pancher les opinions du côté de leurs méthodes ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'on ne manque jamais d'ajouter encore dans les journaux de Médecine à la ſuite des obſervations qui y ſont ſuivies de conſéquences bien décidées, des *réflexions* propres à les rendre tout-à-fait déciſives.

On voit maintenant clairement en quoi conſiſte la ſecte des Médecins *épidémiſtes*. Les ouvrages des Médecins qui ont embraſſé cette ſecte, tendent à perſuader, 1°. qu'on peut apprendre à guérir les maladies épidémiques en recueillant des obſervations ſur ces maladies ; 2°. qu'on doit ajouter foi à leurs réflexions ſur les obſervations communiquées, dans leſquelles ils ne manquent jamais de prendre un parti touchant la nature, les cauſes & le traitement des maladies regnantes, comme s'ils avoient eu eux-mêmes des motifs fondés ſur les faits, de ſe décider dans ces matières ; 3°. qu'ils ont toujours des motifs pour autoriſer par leurs ſuffrages les conſéquences que les obſervateurs ont tirées de leur pratique, quoiqu'elles

ſoient le plus ſouvent contredites par d'autres obſervations du même poids, ou réprouvées par la raiſon, ou démenties par l'expérience.

L'extrait ſuivant de l'*éloge* de M. VAN-DÆVREN, Médecin hollandois, *prononcé à la Société Royale de Médecine*, par M. VICQ D'AZIR, le 7 mars, vient à l'appui de ce que nous venons de dire. Ce Médecin voit » à combien d'erreurs eſt expoſé celui qui cherche des règles de conduite, ſoit dans *l'obſervation des autres*, ſoit dans la ſienne propre. Il trouve dans les faſtes de l'art, que tous ſes procédés quels qu'ils ſoient, ſemblent avoir reçu la ſanction de l'expérience; que toute pratique a ſes faits, comme toute croyance a ſes martyrs : il prouve qu'on eſt novice dans la ſcience des faits, tant qu'on n'a pas aſſez de lumières pour les bien voir, ou aſſez de méthode pour les bien juger : il appelle l'obſervation au tribunal de la philoſophie : enfin il montre que ſi la Médecine eſt fille du temps, l'empiriſme n'a que trop prolongé ſon enfance, & qu'elle ne peut devoir ſes progrès qu'aux ſeuls conſeils de la raiſon «.

Où trouvera-t-on des preuves plus convainquantes de la légèreté des *épidémiſtes*, de

l'incohérence de leurs idées, de l'irrégularité de leurs obſervations, des contradictions de leurs réſultats, & des dangers de leurs traitemens, que dans les obſervations ſur la dyſſenterie de Bretagne que nous avons analyſées, (*ci-devant page* 37 & *ſuiv.*)? De quelle autre pièce a-t-on beſoin pour être convaincu que les rédacteurs des journaux de Médecine, ſoit qu'on les conſidère comme *obſervationiſtes*, ou comme *épidémiſtes*, tiennent continuellement élevée une barrière qui s'oppoſe formellement aux progrès de l'art de guérir, & cela dans des écrits d'autant plus perfides que le préjugé les fait paſſer pour des ſources de connoiſſances.

2.

Précautions générales dans le traitement de la dyſſenterie qui règne, indiquées pour la campagne & les cantonnemems des troupes; par M. Daignan, premier Médecin de l'armée de M. le *Comte de Vaux*, pour la diviſion de Saint-Malo.

Nous avons promis (1786, *pag.* 456) de réparer l'omiſſion faite dans le *journal de*

Médecine militaire, du petit imprimé de M. Daignan ſur la dyſſenterie de Bretagne 1779 : pièce d'autant plus intéreſſante à conſerver à côté de celles qui ont été analyſées dans cet ouvrage périodique, qu'elle intéreſſe directement la ſanté des gens de guerre, tandis qu'on a pu voir plus haut (*ci-devant pag.* 38) que la plupart des obſervations conſignées dans ce journal, avoient pour objet les payſans de la même province. Le traitement de M. Daignan, nous a paru le ſeul qui pût convenir à cette maladie, avec les modifications que tous les gens de l'art peuvent employer dans les diverſes circonſtances, le ſeul qu'on puiſſe juſtement recommander aux jeunes Médecins d'hopitaux militaires, lors qu'ils auront d'autres maladies de la même nature à traiter, celui enfin qui a réuſſi à guérir les ſoldats cantonnés en Bretagne, & à arrêter les progrès de l'épidémie.

» Les coliques qui précèdent la dyſſenterie, les tranchées & les épreintes qui l'accompagnent, avec des ſelles ſanguinolentes, écumeuſes ou glaireuſes, & un pouls dur & ſerré, ſans fièvre ou avec une fièvre très-légère, ſont des ſignes qui indiquent aſſez clairement une irritation dans les inteſtins, qu'il

qu'il faut attribuer à l'acrimonie de la bile, & à l'abondance des humeurs, bien plus qu'à leur corruption : cet état caractérise la dyssenterie humorale & bilieuse. Si quelquefois elle paroît inflammatoire, vermineuse ou putride, cela dépend de la constitution & de l'état particulier des sujets, ou des accidens qui surviennent dans le cours de la maladie, puisque ceux qui rendent des vers ne sont pas plus malades dans les premiers temps que les autres, & que les déjections, même des mourans, ne sont que très-peu ou point fétides «.

» Dans tous les cas, il faut se tenir en garde contre la *saignée* ; elle ne convient qu'aux sujets jeunes, robustes & fort sanguins, lorsque la fièvre est vive & développée seulement ; hors cette circonstance, le traitement doit, en général, être dirigé dans l'ordre qui suit «.

» Le premier jour, il faut donner abondamment, pour boisson & pour toute nourriture, l'eau de veau, & deux lavemens *émolliens*, un le matin, l'autre le soir : interdisant absolument le bouillon, jusqu'à ce que les accidens aient disparu «.

» Le second jour, il faut faire vomir avec

l'ipecacuanha ; après l'opération de ce remède, donner un lavement de bouillon de tripes, le soir un julep anodin ; l'eau de veau toujours pour boisson & pour nourriture, ou tout au plus un bouillon à la reine «.

» Le troisième jour, il faut purger avec deux onces de manne, fondue dans quatre onces d'infusion de Rhubarbe ; le soir, donner un lavement de bouillon de tripes, toujours même boisson & même nourriture, à moins que les tranchées ne soient calmées, & qu'il ne paroisse plus de sang «.

» Dans ce cas, on peut donner indifféremment pour boisson, l'eau de riz, l'eau de gruau, la décoction blanche, & les bouillons à la reine pour nourriture «.

» Le quatrième jour, on laissera reposer le malade, s'il ne souffre plus, & si les selles ne sont plus sanguinolentes ; on lui donnera seulement un demi-gros de diascordium le soir ; on le nourrira avec un peu de soupe ou de la panade, & on le purgera le cinquième jour avec deux onces de manne & une once de catholicum double, dans quatre onces d'infusion de rhubarbe, le regardant alors comme guéri ; en conséquence, on augmen-

tera inſenſiblement ſa nourriture, en commençant d'abord par la crême de riz, des œufs mollets, & un peu de vin bien trempé «.

» Si au contraire il ſouffre, & ſi les ſelles ſont encore ſanguinolentes, on lui donnera, le quatrième jour, ſix grains d'ipecacuanha, enveloppés dans demi-gros de théarique, le ſoir un lavement de bouillon de tripes, dans lequel on délayera un jaune d'œuf «.

» Le cinquième jour on répètera les ſix grains d'ipecacuanha, avec le demi-gros de Thériaque, le lavement de bouillon de tripes avec le jaune d'œuf ſur le ſoir, & quelques heures après on donnera un demi-gros de diaſcordium «.

» Le ſixième jour, ſi le mal eſt au même point, on purgera de nouveau avec deux onces de manne, dans quatre onces d'infuſion de rhubarbe; le ſoir on donnera un lavement de bouillon de tripes, avec le jaune d'œuf, & dans la nuit, demi-gros de diaſcordium, qu'on continuera de ſix en ſix heures juſqu'à trois ou quatre fois, obſervant de nourrir le malade alternativement avec la décoction blanche, l'eau de Gruau, l'eau de riz, dans laquelle on délayera un gros de

gomme arabique ſur une bouteille ; & on y ajoutera une ou deux onces de ſirop de Guimauve, en la faiſant plus légère pour ſervir de boiſſon ; à cette époque, on commencera à donner, ſi les forces l'exigent, quelques cuillerées de cordial «.

» Dans le courant du ſeptième jour, pour peu que l'état du malade ſoit inquiétant, il ne faut rien faire ſans le ſecours des gens de l'art ; mais en attendant que ce ſecours arrive, ſi les ſelles ſont très-fréquentes & accompagnées de tranchées, de difficulté d'aller à la ſelle, ou d'une grande douleur au fondement, on donnera de ſix en ſix heures, un lavement avec l'infuſion de camomille romaine, dans laquelle on délayera deux jaunes d'œufs, & deux onces de ſuif de mouton ou une chandelle & même dix grains de *camphre* ſi le malade a les extrémités froides. Il faut obſerver qu'à cette époque, les lavement gras ſont trop relâchans : ſi l'on s'en ſert, il faut les couper avec la décoction de *camomille* romaine ou de petite abſinthe, & n'en donner que la moitié de la ſéringue «.

» Les accidens ne paroiſſent guères que vers le cinquième jour, ſi alors on apperçoit quelque ſigne de putridité, il faut donner le

petit lait, fait avec le vinaigre, pour boiſſon & en lavement, au lieu d'eau de veau & de bouillon de tripes. On peut donner auſſi pour boiſſon & pour nourriture, l'eau de riz, l'eau de gruau ou de la décoction blanche; mais il faut les aciduler avec de très bon vinaigre de vin; & au lieu de ſe ſervir de l'infuſion de *rhubarbe* pour faire la baſe des purgatifs, on employera la décoction de tamarins; enfin ſi la foibleſſe exige quelque cordial, on donnera de préférence celui que nous appellons domeſtique (*l'hyppocras*), ou bien on ajoutera de l'eau de canelle orgée à la boiſſon ordinaire. Deux cuillerées à bouche ſur deux livres de boiſſon, ſuffiſent dans les cas ordinaires «.

» Si au contraire les malades rendent beaucoup de vers, il faut ajouter aux purgatifs la coralline & le ſemen-contra & même quelques grains de mercure doux, dans le commencement; & au lieu d'eau commune, ſe ſervir de l'infuſion de coralline, de ſemen-contra, de camomille romaine, & de petite abſinthe pour faire les boiſſons. Il faut auſſi ajouter ces deux dernières plantes aux lavemens: mais tout cela doit être dirigé par les conſeils de quelqu'un de l'art «.

»Comme le vomiſſement & le hoquet ſont des accidens graves de cette maladie, qui ſouvent ont lieu dès le commencement, on peut leur oppoſer un mélange de ſel d'abſynthe, de jus de citrons, avec le laudanum liquide dans l'eau de menthe, ou tout autre cordial calmant. Ces potions ſe prennent de temps en temps par cuillerées.

3.

Sur la Médecine des Chinois, extrait de la *deſcription générale de la Chine*, rédigée par M. l'Abbé GROSIER.

---» Les Médecins chinois prétendent juger de l'état du malade & du genre de ſa maladie, par la couleur de ſon viſage, par celle de ſes yeux, à l'inſpection de ſa langue, de ſes narines, de ſes oreilles, & d'après le ſon de ſa voix: mais c'eſt ſur-tout d'après la connoiſſance du pouls qu'ils fondent leurs pronoſtics les plus aſſurés. Un Médecin arrivé chez un malade, appuie d'abord le bras de celui-ci ſur un oreiller; il lui applique enſuite les quatre doigts le long de l'artère, tantôt mollement, tantôt avec force; il em-

ploie un temps considérable à examiner les battemens, à démêler leurs différences. C'est d'après le mouvement du pouls, plus ou moins vif, plus plein ou plus foible, plus uniforme ou moins régulier, qu'il découvre la source du mal, & que sans interroger le malade, il lui dit dans quelle partie du corps il sent de la douleur, laquelle de ces parties est attaquée & l'est le plus dangereusement. Il lui annonce aussi dans quel temps & comment finira sa maladie «.

On avoit déjà communiqué quelques observations apocryphes sur la Médecine des Chinois; celles-ci sont tellement exagérées, qu'elles inspireront difficilement plus de confiance que les anciennes. -- » Un de leurs anciens Médecins (des Chinois) leur a laissé un traité complet sur le pouls, qui fut composé environ deux siècles avant l'ère chrétienne, & il paroît certain que les Chinois connoissoient la circulation du sang antérieurement à toutes les nations de l'Europe «. S'il faut admettre cette assertion, ce ne peut être qu'en rejettant la suivante.

-- » Ils ne dissèquent jamais; ils n'ouvrent même jamais les cadavres; mais s'ils négligent

l'étude de la nature morte, qui laissera toujours à deviner, ils paroissent avoir étudié longuement, profondement & utilement la nature vivante. Elle peut elle-même n'être pas toujours impénétrable à trente siècles d'observations. Les Egyptiens ne permettoient point l'ouverture des corps morts ; & ce fut toutefois dans leurs livres sacrés qu'Hyppocrate puisa presque toute sa doctrine «. Aussi n'y puisa-t-il point la doctrine de la circulation ; aussi les Chinois ne peuvent-ils avoir connoissance de cette fonction importante de l'économie animale, s'ils n'ont point ouvert de cadavres ; aussi, s'ils n'ont point mis l'anatomie en usage, est-il impossible, comme on le prétend plus haut, qu'ils découvrent, en touchant le pouls sur un oreiller, quelle est la partie attaquée, & comment finira la maladie. Si quelque Médecin chinois a pu faire adopter ces assertions contradictoires entr'elles & démenties par les faits tirés de la chose même, tout ce que cela prouveroit, c'est qu'à la Chine, comme en Europe, il y a des Médecins adroits & des personnes crédules.

Les remèdes les plus usités à la Chine,

ſont une preuve de l'adreſſe de ceux qui les preſcrivent, & de la crédulité de ceux qui en font uſage; le *gin-ſend* & le *thé* ſont deux plantes auxquelles les Médecins chinois attribuent une foule de propriétés admirables : il nous eſt tombé dernièrement ſous les yeux un mémoire de procédure dans lequel il eſt queſtion du gin-ſend; M. SMITH Médecin, accuſé, à ce qu'il paroît, d'avoir vendu des drogues exorbitamment cher (*Voyez* 1786, *page* 335), prétend que c'eſt du gin-ſend qu'il emploie, & que le magaſin de ce remède merveilleux eſt chez un Apothicaire de Paris. Le dernier volume des *tranſactions médicales* de Londres renferme la manière de préparer cette plante, qui n'offre rien de bien curieux, ni de bien utile.

Les Chinois croient ou font accroire que le *cheval de mer* a la propriété » de faire accoucher, ſans efforts, une femme dont la vie eſt menacée ainſi que celle de ſon fruit. Cet inſecte marin a la forme d'un cheval, & environ ſix pouces de long. Il ſuffit de le mettre dans la main de la femme & elle ſe délivrera de ſon fruit, dit un auteur chinois, avec la même facilité qu'une brebis, dont le terme eſt arrivé «. Les Docteurs

chinois ont encore »d'autres remèdes fort estimés, savoir le *cancre pétrifié*, antidote salutaire contre toutes sortes de manies &c. «.

» Un des moyens les plus extraordinaires qu'on puisse employer dans l'art de guérir, est celui que les Médecins chinois nomment *tcha-tchin*, ou *piquure d'aiguille*. Il consiste à piquer avec des aiguilles préparées les plus petits rameaux des artères, sans permettre au sang de sortir par ces piquures; on brûle dessus de petites boules d'armoise, qui les cautérisent. L'efficacité de ce traitement est prouvée par des guérisons sans nombre, & qui semblent surnaturelles. Savoir où il faut ficher les aiguilles, en combien d'endroits, la manière de les enfoncer & de les retirer, voilà le grand secret de cette méthode «.

-- » L'art de discerner si un homme s'est étranglé lui-même, ou s'il l'a été par d'autres; s'il s'est noyé, ou s'il n'a été jeté dans l'eau qu'après sa mort (le suicide n'est donc pas inconnu à la Chine), est encore une découverte qui appartient aux seuls Chinois. Elle est dans certaines affaires criminelles, d'une grande ressource pour leurs tribunaux, & pourroit, dans les mêmes circonstances, faire cesser la perplexité des nôtres «.

» On exhume le cadavre & on le lave dans du vinaigre ; on a eu ſoin de creuſer une foſſe d'environ ſix pieds de long ſur trois de large, & autant de profondeur. On allume un grand feu dans cette foſſe, & on le pouſſe juſqu'à ce que la terre qui l'environne devienne elle-même un foyer ardent : alors on en retire ce qui reſte du feu ; on y verſe une grande quantité de vin, & on couvre cette foſſe d'une grande claie d'oſier ſur laquelle on étend le cadavre. On le couvre enſuite lui-même ainſi que la claie, d'une toile qui s'élève en forme de voûte, afin que la fumée du vin qui s'évapore puiſſe agir ſur lui en tout ſens On lève cette toile deux heures après, & c'eſt alors, s'il y a eu des coups de donnés, qu'ils paroiſſent ſur le cadavre, dans quelqu'état de dépériſſement qu'il puiſſe être «.

» On étend la même expérience juſque ſur les oſſemens dépourvus de toute chair, les Chinois aſſurent que ſi les coups qui ont été donnés étoient capables de cauſer la mort, cette épreuve en fait reparoître la marque ſur les os, quand même il n'y auroit aucune rupture. Au ſurplus, le vin

dont on parle ici n'eſt autre choſe qu'une bière fabriquée avec du riz ou du miel «.

4.

Sur la Médecine des Abiponiens, peuple du Paraguai, extrait de l'ouvrage d'un Jéſuite miſſionaire : en latin.

» Dans ce pays, les Médecins ſont, comme chez les autres peuples ſauvages, & même chez quelques nations policées, des jongleurs, des ſoi-diſans ſorciers qui ne connoiſſent que des remèdes ſuperſtitieux. La ſuccion du corps des malades eſt en uſage par-tout dans le Paraguai & le Bréſil. — Le préjugé que les maladies ſont l'ouvrage des ſorciers, excite ces peuples à la vengeance & cauſe beaucoup de meurtres. Une maladie propre aux Abiponiens qui habitent les bois, eſt un délire mélancolique qui ne prend que vers le ſoir & ne dure pas au-delà de 8 à 14 jours. La frayeur, les menaces, le diſſipent. La peſte, l'hydrophobie, ſont inconnues parmi eux ; mais la variole, la rougeole les remplacent, & font d'horribles

d'horribles ravages. Lorſqu'elles commencent, les Indiens ſe retirent dans les forêts, en fuyant en zig-zag, afin que le mal qui les pourſuit ne puiſſe pas les atteindre. — Les Abiponiens ont un préjugé qu'ils doivent ſans doute à leurs jongleurs : ſi ceux-ci ne ſont pas payés ſur le champ, la maladie empire. Ils n'ont point de noms qui déſignent des plantes ſalutaires, & ne connoiſſent aucune de celles-ci. «

5.

Sur la Médecine des Maures, extrait de la *notice ſur la vie & les ouvrages de* NICOLAS CLENARD, de Louvain, inſérée dans l'*Eſprit des Journaux*, *octobre* 1785.

» Les Maures, chez leſquels j'habite, ont beaucoup d'inconvéniens; mais ils ſont exempts de deux ſortes de gens qui font bien porter le deuil en Europe, ils n'ont ni bourreaux ni médecins : auſſi vivent-ils bien plus long-temps que nous. — En ce climat, on traite les maladies tout autrement qu'à Paris, où les ſophiſtes en Médecine vous débitent des lieux communs d'un air capable, & vous laiſſent

gravement mourir. Des fomentations & des ſimples connus de tout le monde, ſont les ſeuls remèdes dont on faſſe uſage en Afrique. On ne lit pas même, dans la ville où je ſuis, (Fez) l'Arabe *Avicenne* «.

6.

Sur un aliment des Arabes qui voyagent dans les déſerts d'Arabie, extrait du *Journal d'un voyage aux Hébrides* : en anglois.

» Les Arabes peuvent vivre cinq jours ſans manger, & ſubſiſter pendant trois ſemaines ſans autre nourriture que le ſang de leurs chameaux, qui ſont en état de donner pendant ce temps, autant de ſang qu'il en faut ſans être épuiſés «.



7.

Méthode de rappeller les noyés à la vie, par la Société d'*humanité* formée en Angleterre pour ce ſujet.

» 1°. tranſporter ſoigneuſement le noyé dans la maiſon la plus voiſine, afin de ne pas laiſſer éteindre les reſtes de vie qui peuvent encore exiſter en lui : il faut lui tenir la tête un peu élevée, & porter ſon corps dans une poſture naturelle & aiſée, comme quand on eſt couché. — 2°. Le déshabiller, l'étendre dans un lit chaud, bien eſſuyer ſa peau avec des morceaux de flanelle chauffés, & ſi le corps étoit nud au moment de l'accident, l'envelopper dans une couverture chaude après avoir entièrement pompé l'humidité avec de la laine bien chaude. — 3°. Quand le temps eſt froid ou humide, l'opération doit ſe faire auprès d'un bon feu ou dans un appartement échauffé : ſi au contraire le temps eſt chaud & étouffant, il faut ouvrir les fenêtres & les portes de la chambre, & chercher de toutes les manières poſſibles à obtenir un air frais

& jouiſſant de ſon reſſort, ce qui eſt de la plus grande importance pour réunir & rallumer les étincelles de vie diſperſées & cachées dans le corps, & pour rétablir la reſpiration naturelle. — 4°. N'admettre à cette opération que les perſonnes qui y ſeront employées, le nombre de ſix ſuffit; on doit prier de ſortir celles que la curioſité y feroit reſter, parce que leur préſence pourroit retarder ou empêcher totalement le rétabliſſement. — 5°. Frotter légèrement le corps de ſel commun, & paſſer doucement une baſſinoire le long du dos, par deſſus la couverture dont il eſt enveloppé; appliquer des bouteilles quarrées pleines d'eau chaude ou des briques chaudes, recouvertes de flanelle, à la plante des pieds & à la paume des mains. — 6°. Quand cette méthode a été pratiquée ſans ſuccès pendant une heure ou davantage, & qu'il y a dans le voiſinage quelque bain chaud ou la maiſon de quelque boulanger ou braſſeur, ou que l'on peut ſe procurer promptement des avantages équivalens, on doit porter le corps dans de tels endroits, & l'y laiſſer environné de corps chauds pendant trois ou quatre heures, afin de faliciter le plus qu'il eſt poſſible le retour de la vie. Si c'eſt un en-

fant qui a été noyé, ſon corps doit être parfaitement eſſuyé, & immédiatement placé dans un lit chaud, entre deux perſonnes d'une bonne conſtitution : les bons effets ſans nombre qu'a produits cette chaleur naturelle, en ont prouvé l'efficacité. — 7°. Envelopper le corps avec des flanelles, le mouiller dans différens endroits avec des liqueurs ſpiritueuſes, telles que le rum ou le genièvre, ou d'eau-de-vie chaude, appliquée particulièrement à la poitrine, & répéter ſouvent ces frictions; chatouiller les narines de moment à autre avec une plume & du tabac, de l'eſprit de corne de cerf ou de l'eau de luce, pour exciter l'éternuement, s'il eſt poſſible. Tandis que les aſſiſtans emploient ces différentes manières de recouvremens, on doit de dix en dix minutes ſecouer fortement le corps du noyé, afin d'en obtenir un effet plus certain, & agiter plus violemment encore celui des enfans, en les ſaiſiſſant ſouvent par les bras & par les jambes, & pendant un aſſez long eſpace de temps. La variété des agitations jointe à la méthode ci-deſſus annoncée, ont ramené à la vie des enfans noyés ſur qui on avoit vu, pendant fort long-temps toutes les apparences de la mort. — 8°. Introduire la fumée de

tabac dans le fondement; une pipe commune ſuffira pour cette opération. — 9°. Souffler, le plus fort qu'il ſera poſſible, à travers un morceau d'étoffe ou un mouchoir appliqué à la bouche du noyé, afin d'introduire de l'air dans les poumons : les narrines pendant ce temps doivent être fermées d'une main, & de l'autre il faut doucement preſſer la poitrine, tant pour exprimer les vapeurs nuiſibles, que pour imiter, le mieux qu'il ſera poſſible, le mouvement de la reſpiration naturelle. — 10°. Si la vie manifeſte tant ſoit peu ſon retour par quelques ſignes, comme par les ſoupirs, la reſpiration, des mouvemens convulſifs, le battement des artères, ou la chaleur naturelle, on peut alors donner une cuillerée de quelque liquide chaud; & ſi l'on voit que le ſujet commence à pouvoir avaler, alors on peut lui donner quelque liquer cordiale, comme de l'eau-de-vie ou du vln chaud, en petite quantité; ce qui peut produire un très-grand avantage. — 11°. Se garder d'employer la ſaignée dans de pareils cas, à moins que quelque Médecin préſent & inſtruit des circonſtances de l'accident, ne le juge néceſſaire «.

» Il faut pratiquer la méthode ci-deſſus an-

noncée pendant deux heures, & même plus, quand même on ne verroit aucune espérance de succès ; car c'est une opinion bien dangereuse parmi le vulgaire, que les personnes en qui on ne voit aucun signe de vie, sont mortes sans ressource ; une pareille opinion a déjà privé de la vie & mis au tombeau un nombre infini de personnes en apparence, que l'on auroit pu faire revivre, si on eût eu une résolution plus ferme, & une persévérance plus constante à les traiter «.

8.

Sur l'éducation physique des enfans en Egypte, & la cause de la santé des mères, extrait des *Lettres sur l'Egypte*, par M. SAVARY.

» L'éducation des enfans est le premier devoir des femmes en Egypte ; leur vœu le plus ardent est d'en avoir un grand nombre, parce que la considération publique & la tendresse de leurs époux sont attachées à la fécondité..... Chaque mère donne sa mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour. Aussi les épanchemens de lait & les maladies qui dessèchent la vie de la jeune épouse, infidelle

à cette loi, ſont-ils ignorés dans ce pays. Mahomet a fait un précepte de cet uſage non moins ancien que le monde..... L'être foible qui vient de naître n'eſt point empaqueté dans un triſte maillot, ſource de mille maladies. Etendu ſur une natte, expoſé à l'air pur dans un vaſte appartement, il reſpire ſans gêne & déploie à volonté ſes membres délicats..... Baigné tous les jours, élevé ſous les yeux maternels, il croît avec vîteſſe..... Les filles ſont élevées de la même manière. La baleine & les buſcs, qui font le martyre de la jeuneſſe Européenne, leur ſont inconnus. On les laiſſe nues, ou ſimplement couvertes d'une chemiſe juſqu'à l'âge de ſix ans. Les habits qu'elles portent le reſte de leur vie ne ſerrent aucuns de leurs membres, & permettent à tout le corps de prendre ſa véritable ſtructure. Auſſi rien n'eſt plus rare que de voir des enfans cacochymes, des perſonnes contrefaites. C'eſt dans les contrées orientales que l'homme s'élève dans toute ſa majeſté, & que la femme déploie tous les charmes de ſon ſexe «.

9.

Persifflage à l'occasion de l'abus des rafraîchissans en Médecine, & de la légèreté avec laquelle les gens du monde jugent les Médecins. *Extrait du Journal Polytype.*

Le Parisien.... Comme il est peuple! & pourquoi sont donc faites les voitures, mon ami? & après tout, qu'est-ce qu'un beau temps? Un temps couvert, un temps gris donne des journées délicieuses pour la campagne..... J'ai bien peur que vous ne soyez toujours Guèbre, je désespère de faire jamais de vous un homme du bel air: adorez votre triste soleil; mais revenons à votre maladie..... Quel a été votre Médecin?

Le Guèbre. Moi-même, je me suis tenu chaudement, j'ai fait une diète modérée; j'ai pris quelques doses d'un élixir que j'ai apporté de mon pays..... ce remède a provoqué la sueur, ramené la transpiration, j'ai eu la patience de garder la chambre jusqu'à mon parfait rétablissement, & me voilà aussi-bien que j'aie jamais été.

Le Parisien. Autre erreur, mon cher, de croire que le froid a été la cause de votre maladie. Sachez qu'en France on eît toujours échauffé; que toutes les maladies aigües & chroniques y procèdent d'un grand feu, & que le régime des rafraîchissans est le seul dont on doive user dans tous les cas possibles. Si j'avois su votre état, je vous aurois mené * * *; j'aurois jetté votre élixir par la fenêtre; je vous aurois mis entre les mains de cet incomparable Médecin, qui, avec cinq à six saignées, quelques bains, des bouillons rafraîchissans, & une diète rigide, vous auroit tiré d'affaire en un clin-d'œil; & le quinzième jour, au plus tard, vous auriez pu aller au spectacle «.

10.

De l'air des appartemens : extrait d'une adresse du Docteur HAWES au roi & au parlement d'Angleterre.

» L'air d'un salon de compagnie est vicié par les personnes qui y sont assemblées; — celui d'une chambre à coucher pendant la nuit, quoiqu'il n'y repose qu'une seule per-

ſonne, l'eſt bien davantage. — Ce mal eſt conſidérablement augmenté par les raſinemens du luxe moderne, — par l'exactitude avec laquelle nos portes & nos fenêtres ſont fermées. -- On a détruit ces appartemens vaſtes, élevés, & bien aérés que nos ancêtres habitoient, qui étoient peut-être moins commodes, mais plus ſains; on y a ſubſtitué de petites boîtes où un petit nombre de perſonnes ſe trouve à l'étroit, & on les ferme encore hermétiquement. Les chambres à coucher ſur-tout, qui ſont cloſes avec le plus grand ſoin, ont été prodigieuſement diminuées, & à toutes ces réformes funeſtes, on n'a point manqué d'ajouter l'attention plus dangereuſe de dormir entre des rideaux exactement tirés, qui interceptent la communication de l'air de la chambre avec celui de l'intérieur du lit «.

Ceux qui ont aſſez médité ſur les propriétés de l'air relativement à l'économie animale, ſavent que la communication de l'air extérieur avec celui des appartemens & de l'intérieur des lits ne ſauroit être interceptée ſans qu'il en réſulte une diminution du poids de l'atmoſphère (*Voyez année* 1785, 2e. *diſcours*

pag. xxxv.), mais ils ſentiront que les dangers expoſés par M. Hawes, ſont exagérés, lorſqu'il cherche à expliquer comment ſe fait la rentrée des humeurs de la tranſpiration par les poumons & à travers les pores de la peau, & qu'il attribue à ces humeurs décompoſées des qualités funeſtes.

-- » Un autre mal, c'eſt cette profuſion de feux & de bougies qu'on entretient dans les appartemens des gens riches ; -- luxe funeſte à la ſanté! On ne jouit de la vie, de la ſociété, des plaiſirs qu'elle procure, qu'à la clarté des bougies; on a la manie d'y trouver alors plus d'agrémens. Le caprice de la mode, contre lequel on ſe récrie en vain, ſemble gagner aujourd'hui généralement toutes les claſſes des citoyens. C'eſt ainſi que nous intervertiſſons en tout les loix de la nature, qui conſacroient le jour au travail, aux exercices du corps & de l'eſprit, & la nuit au repos; mais nous finirons par en être la victime : la nature ne perd ni ſon pouvoir, ni ſes droits; les limites de la vie ſe rapprochent, & déjà les indiſpoſitions, les mal-aiſes qui ſe trouvent dans l'intervalle, ſe multiplient & ſe prolongent «.

--- » Ce n'eſt pas impunément que nous dérobons au ſommeil une grande portion du temps que nous lui devons, & que la nature lui a deſtiné. On paſſe ce temps précieux, qui devoit ſervir à réparer nos forces, à les épuiſer, tantôt à des tables de jeu, à des excès d'intempérance, de débauche, quelquefois à des lectures ou à des méditations philoſophiques. Nous oublions que dans ces momens, les animaux ſe repoſent, les plantes même éprouvent une eſpèce de ſommeil «.

. -- Après avoir paſſé ainſi la nuit à *reſpirer ces vapeurs dangereuſes*, nous les concentrons dans nos appartemens où nous nous renfermons, & nous paſſons dans le repos les heures du matin, où l'air purifié ſerviroit à rafraîchir nos corps, pendant que nous les fortifierions par l'exercice.

» Cette inconſéquence funeſte, indigne du premier ordre de la ſociété, & ſur-tout de ceux qui la gouvernent, ne devient générale que parce qu'ils en donnent l'exemple. Les hommes d'état, les ſénateurs, les philoſophes, les théologiens oubliant leur raiſon, ſe rendent les premiers eſclaves de cette mode. On a vu des Médecins eux-mêmes s'y prêter quel-

quefois, & consentir à vivre d'une manière aussi opposée à leurs préceptes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les dames l'ont adoptée avec fureur, & on sait que cette belle moitié du genre humain entraîne toujours l'autre : ce sont elles qu'il faudroit ramener les premières ; on ne peut que leur représenter leurs plus chers intérêts, qu'elles compromettent leur santé, leur beauté, leur fraîcheur, dont cette conduite doit causer promptement la perte «.

II.

Sur les bains : extrait de la Médecine domestique du Docteur BUCHAN, Médecin anglois, traduite par M. DUPLANIL, Médecin à Paris.

Cet extrait sera placé fort à propos à la suite du précédent. » Le bain froid est efficace dans une infinité de cas ; il est particulièrement bien-faisant pour les habitans des villes peuplées qui sont oisifs & mènent une vie sédentaire «. L'auteur attribue l'effet salutaire du bain froid à la propriété qu'il

a de ranimer la circulation languiſſante & de lever les obſtructions des vaiſſeaux capillaires & des glandes, tandis qu'il paroît plus ſimple de penſer qu'il agit naturellement en ôtant au ſang & aux autres humeurs la chaleur exceſſive occaſionnée par la manière de vivre, décrite dans l'article précédent.

» L'eau de mer répondra mieux au but qu'on ſe propoſe de remplir en adminiſtrant les bains froids. — Mais il faut obſerver que lorſqu'il y a des obſtructions un peu avancées, le bain froid ne fera qu'aggraver les ſymptômes & précipiter plus vîte l'infortuné malade dans le tombeau. Il eſt donc de la plus grande importance, avant que le malade faſſe uſage du bain froid, de déterminer s'il a, ou non, des obſtructions aux poumons ou ailleurs; & dans ce cas, le bain froid doit être ſtrictement défendu. On peut par abus prendre un aſthme ou une atrophie pour une conſomption pulmonique; cependant, dans les deux premières maladies, le bain froid eſt ſouvent efficace; circonſtance que je n'ai jamais vu avoir lieu dans la dernière; toutes les perſonnes étiques que j'ai vu faire uſage du bain froid, en ſont devenues plus malades «.

» Dans ce qu'on appelle pléthore ou trop grande corpulence, il est pareillement dangereux de faire usage du bain froid, sans les préparations nécessaires. Dans ce cas, on court grand risque de crever une veine, ou d'occasionner une inflammation au cerveau ou ailleurs. Cette précaution est d'autant plus nécessaire à l'égard des habitans des villes, que la plupart vivent bien & sont d'une forte complexion «.

-- » Le bain froid est de la dernière importance pour les jeunes gens, & sur-tout pour les enfans. Ses vertus toniques sont très-bonnes pour leurs tendres fibres; il fait grandir, fortifie & prévient une variété de maladies auxquelles l'enfance est sujette. Si les enfans étoient accoutumés de bonne-heure au bain froid, il arriveroit rarement qu'il leur seroit contraire, & nous verrions moins d'exemples d'écrouelles, de nœuds & autres accidens, qui sont funestes à beaucoup de monde, & qui rendent les autres malheureux pour la vie. Quelquefois, ces maladies font que les enfans ne peuvent supporter l'eau froide; ce qui provient de ce qu'ils n'y ont pas été accoutumés de bonne-heure & régulièrement. Il est toutefois nécessaire d'avertir

les jeunes gens de ne pas faire un uſage trop fréquent du bain ; je ſais beaucoup de conſéquences funeſtes provenues de la pratique journalière de ſe plonger dans la rivière & d'y reſter trop long-temps «.

— » On doit commencer par le bain tiède, enſuite le refroidir par degrés, juſqu'à ce qu'on emploie le bain le plus froid. La nature ne peut ſouffrir le paſſage violent d'un extrême à l'autre, & ceux qui violent ſes préceptes, ſe ſont ſouvent repentis de leur témérité. — Le temps de la journée le plus favorable pour prendre le bain froid eſt ſans doute le matin, ou immédiatement avant le dîner; & la meilleure méthode eſt celle de ſe plonger la tête la première. Comme le bain froid tend conſtamment à porter le ſang & les autres humeurs vers la tête, on doit avoir pour principe de mouiller toujours cette partie la première. Une ſeule immerſion ſuffit pour répondre au but bienfaiſant du bain froid ; & le malade doit être bien eſſuyé du moment qu'il ſort de l'eau, & prendre enſuite de l'exercice pendant quelque temps. Quand le bain froid cauſe des friſſons, fait perdre l'appétit , occaſionne l'apathie , des maux de poitrine ou d'entrailles, une dimi-

nution de forces, de violens maux de tête, on doit le discontinuer «.

12.

Sur le S*AMUM* ou S*AMYEL*, *vent mortel des pays orientaux.*

Voici ce qu'en dit le Docteur LIND dans l'ouvrage que nous avons analysé l'an passé (1786, *pag.* 106), d'après le rapport de M. YVE, Chirurgien de marine.

» Les samyels... sont des tourbillons que les voyageurs ont à craindre quelquefois vers le milieu ou à la fin de juin, mais plus souvent en juillet & août. Ils frappent sur le champ de mort tout homme ou animal qui les reçoit en face : heureusement qu'on est prévenu de leur approche par une altération sensible dans l'air. On peut se fier à cet avertissement, mais il est court. Quand on s'en apperçoit, il faut que tous les voyageurs, ainsi que leurs chevaux & chameaux se couchent à plat, le visage contre terre, les pieds tournés vers le Samyel : cette attitude est nécessaire tant que dure son passage, il n'y a pas d'autre moyen pour mettre la

vie en sûreté. Cette vapeur pestilentielle passe promptement, n'embrasse pas communément une grande étendue, mais va comme un courant fort resserré, de sorte que des voyageurs peu éloignés les uns des autres, sont exposés à différens *samyels*, & que plusieurs peuvent être assez heureux pour s'y soustraire. On peut s'en garantir jusqu'à un certain point en ne voyageant que de nuit dans les mois où on les redoute «.

Ces observations sur le météore le plus destructeur que nous connoissions, viennent d'être confirmées par de nouvelles, insérées dans la *Gazette Littéraire* de Ratisbonne en ces termes: quand le *samum* approche, » le ciel devient rougeâtre du côté d'où il vient; il y a un mouvement dans l'air; on entend un bruit violent, suivi promptement de ce vent; il chemine comme un tourbillon; sa durée n'est guerre au-delà d'un quart-d'heure, & avant d'arriver il laisse le temps de prendre des précautions contre son influence dangereuse. Pour cet effet on s'enveloppe subitement la tête de linges; on se couche de tout son long par terre, & on enfonce le visage dans la poussière en attendant qu'il soit

paſſé. Dans cette ſituation on ſouffre beaucoup de la difficulté de reſpirer «.

» Les effets de ce vent ſont terribles. Il tue promptement, & laiſſe à peine aux malheureux qu'il moiſſonne, le temps de dire qu'ils ſentent un feu intérieur qui les conſume. Toutes les parties internes de leur corps, ſurtout des perſonnes fatiguées, ſont incontinent décompoſées & diſſoutes. La douleur inexprimable que cauſe ce feu dévorant, fait que ceux qui ſont frappés de ce vent ont la bouche ouverte, & meurent preſque phrénétiques. Quelquefois au bout de quelques heures le ſang leur ſort par le nez & par les oreilles : les cadavres conſervent long-temps de la chaleur, deviennent bleus & livides «.

Il n'eſt pas vraiſemblable que l'influence terrible de ce vent ſoit comme beaucoup d'orientaux le penſent, l'effet des végétaux vénimeux dont il entraîne les exhalaiſons ; & ſi l'on croit plutôt que ce ſoit le fluide électrique, c'eſt que cette eſpèce de feu eſt le météore le plus analogue à ce phénomène ; mais l'a-t-on aſſez bien obſervé pour prononcer ?

13.

Sur un moyen éprouvé & qui a réussi, de suppléer à l'eau douce lorsqu'elle manque ou qu'elle se corrompt dans les voyages de mer de long cours : extrait de la *relation du voyage de mer & des malheurs* du Capitaine KENNÉDY, publié dans les registres annuels de Dodsley en 1769, & proposé par M. CLARE, Chirurgien anglois, ouvrage analysé ci-devant pag. 224.

» Le cinquième jour après notre arrivée à Ambergris, dit l'auteur, nous eûmes le bonheur d'appercevoir, à quelque distance, un petit vaisseau sous voile, dont nous nous approchâmes; dès le soir nous passâmes à son bord, & en peu d'heures nous arrivâmes au quai Saint-George dans un état très-languissant; c'étoit le dix janvier «.

» Je ne puis finir cette relation, sans faire mention des grands avantages que j'ai retiré de tremper, deux fois par jour, mes habits dans l'eau de la mer, & de les mettre sur mon corps, sans en avoir fait exprimer l'eau.

Il ſe paſſa un temps conſidérable avant que je puſſe porter les gens de mon équipage à ſuivre mon exemple. Cependant, après en avoir vu les bons effets, ils ſuivirent de leur propre mouvement cette pratique deux fois par jour ; c'eſt avec vérité que je reconnois lui devoir la conſervation de ma vie, & de celle de ſix autres perſonnes qui auroient péri, s'ils n'en euſſent fait uſage «.

» L'idée m'en fut donnée par la lecture du Docteur Lind, qui, ſelon moi, devroit être univerſellement répandu & recommandé à tous les navigateurs. Une obſervation très-importante & digne d'être remarquée, c'eſt que nous rendîmes tous les jours autant d'urine, que ſi nous euſſions bu modérément de quelque liquide ; ce qui étoit dû ſans doute à la quantité d'eau abſorbée par les pores de la peau «.

» Les particules ſalines, reſtées ſur nos habits, s'y étoient, dans les premiers temps, incruſtées par la chaleur de notre corps & par celle du ſoleil. Ces croûtes nous bleſſoient & ne nous permettoient qu'à peine de nous aſſeoir par les douleurs qu'elles nous occaſionnoient ; mais nous avons obſervé qu'en lavant & enlevant ces particules ſa-

lines, & trempant souvent nos habits dans l'eau sans les exprimer, ce que nous faisions deux fois par jour, la peau redevenoit belle en peu de temps; & les avantages que nous retirâmes de cette méthode, furent si grands, que la soif ardente que nous éprouvions étoit calmée, que notre langue aride & brûlée redevenoit humide peu de minutes après que nous avions lavé & trempé nos habits, & que nous nous trouvions en même-temps rafraîchis & reconfortés, comme si nous eussions pris récemment de la nourriture".

On cherche depuis long-temps à rendre l'eau de la mer douce & potable. Si l'observation du Capitaine Kennédy est bien faite, de tous les moyens que l'on a proposé jusqu'ici, en est-il un plus simple, plus expéditif & moins coûteux que celui dont il a fait usage, lui & ses passagers ? Car, enfin, l'eau dont ils impregnoient leurs habits, appaisoit & calmoit leur soif, & ils rendoient tous les jours autant d'urine que s'ils eussent bu de l'eau de source ou de rivière dans la proportion de leurs besoins. Que peut-on desirer de plus ? N'est-ce pas là le but que l'on se propose ? N'est-il pas probable que cette eau de mer épurée, filtrée, distillée

à travers les pores de la peau, ſans cornue, ſans alambic, &c. &c. a conſervé des propriétés qu'on attendoit en vain de l'analyſe chymique la plus ſavante, puiſque les voyageurs ſe trouvoient peu de temps après avoir mis leurs habits mouillés, non-ſeulement déſaltérés, mais encore rafraîchis & reconfortés, comme s'ils euſſent pris récemment de la nourriture. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une expérience qui mérite d'être répétée. On ne ſauroit trop y exhorter les gens de mer, en leur recommandant toutefois les précautions qu'exige la prudence.

14.

Sur une prètendue invention de M. BACHER, *Journal de Médecine*, cahier de mai, *pag.* 333.

» Tous les Médecins, eſt-il dit à cet endroit, ſavent que M. BACHER, (Rédacteur du Journal de Médecine), eſt le premier qui ait eu le courage de s'élever contre la pratique cruelle qui condamnoit les hydropiques à une abſtinence totale de boiſſon.

M. MILMAN ne refuſe point cette gloire à M. BACHER qu'il cite dans ſa diſſertation ſur l'hydropiſie «. Il eſt certain que M. *Bacher* a écrit ſur la néceſſité de faire boire les hydropiques dans ſes *recherches ſur les maladies chroniques*, &c. imprimées pour la première fois en 1765 ſous un autre titre par M. *Bacher*, Médecin à *Tann*, en Alſace. A Dieu ne plaiſe que nous voulions enlever à cet auteur la gloire d'avoir adopté un avis auſſi ſalutaire, ni à M. ROUSSEL (n°. 2 du Journal cité), le plaiſir de lui adreſſer des louanges à cette occaſion; mais nous ne pouvons nous diſpenſer de rappeller un ouvrage intitulé : *Méthode raiſonnée de traiter les maladies*, en anglois, par le Docteur CHEYNE, imprimée en 1756, dans lequel cet auteur a recommandé, neuf ans plutôt que M. Bacher, 1°. l'uſage de l'eau ordinaire joint à l'exercice, pour guérir l'hydropiſie; 2°. le *ſorbet* avec le jus d'orange, & un peu de miel, comme la meilleure boiſſon que l'on puiſſe preſcrire dans cette maladie.

15.

Anecdote sur la Faculté de Médecine de Paris : extraite du *Traité des maladies des yeux & des oreilles*, par M. l'Abbé DESMONCEAUX, *ci-devant pag.* 398.

» Dans cette école d'humanité *bien-faisante*, le premier acte de licence conféré par l'église, se soutient en habit de clerc, pour honorer la mémoire de ses instituteurs, (MM. les Chanoines de *Notre-Dame* & de *Saint-Victor*), avec lesquels ils avoient une analogie de caractère, puisqu'avant M. le cardinal d'*Estouteville* MM. les Médecins de la Faculté de Paris gardoient le célibat. — On ne sera donc pas surpris de voir, dans le siècle où nous vivons, nombre d'ecclésiastiques se livrer les uns à un genre curatif, les autres à un autre, & concourir avec zèle au soulagement de l'humanité *souffrante* «.

16.

Sur la manière dont quelques ouvrages de Médecine ſont annoncés par les Journaliſtes : Eſprit des Journaux, *ſeptembre*, *pag.* 107.

Des auteurs d'un ouvrage périodique d'où cet article eſt copié dans l'*Eſprit des Journaux*, blâment, en rendant compte d'une production de Médecine, la conduite des Médecins qui affirment qu'ils n'ont rien vu de ſatisfaiſant dans les écrits publiés avant les leurs ſur les ſujets qu'ils traitent. Cette manière de s'annoncer ne leur paroît pas » la plus propre à inſpirer de la confiance ; car on croira difficilement que les écrivains anciens aient été entièrement dans l'erreur ; que celui qui écrit le dernier, eſt toujours le plus éclairé, & qu'il ſuffit de ſe procurer le nouveau livre ſur une matière, ſans qu'il ſoit beſoin de conſulter ceux qui ont paru auparavant «.

Cette remarque, pour être accueillie, exige autant d'exceptions que la Médecine peut ſe glorifier d'avoir de découvertes. Comment,

par exemple, HARVEY, en annonçant la circulation du ſang, auroit-il pu dire, pour inſpirer de la confiance dans ſes expoſés, que les écrivains anciens n'étoient pas dans l'erreur ſûr le ſujet qu'il a traité ?

Nous nous permettrons, à l'exemple des auteurs de l'ouvrage périodique où ſe trouve cette remarque, » une réflexion générale qui ne s'applique point à eux, quoiqu'ils ne puiſſent être tout-à-fait à l'abri du reproche «. C'eſt qu'à moins d'être Médecin, & Médecin exercé, on ne ſauroit être trop circonſpect dans les remarques qu'on a idée de faire ſur des ſujets de Médecine, & ſur la manière dont chaque ſujet exige lui-même d'être annoncé.

17.

Sur des moyens ſinguliers de conſerver la ſanté, remis au jour par M. BALBOT, Médecin à Chalons-ſur-Marne.

Quoique ces moyens ne ſoient pas nouveaux, ils ne feront pas moins de plaiſir à revoir, tant à cauſe de leur ancienneté, que de la rareté du livre où ils ont paru pour

la première fois. Ce livre est intitulé : *Moyens faciles & assurés pour conserver la santé, augmentes de nouveaux moyens, qui tendent tous à tirer du corps & de la tête, les eaux, les flegmes ou les vents, &c. sans se servir d'autres remèdes que des facultés naturelles que chacun a en soi, en les faisant agir par les manières expliquées dans le livre, par le sieur* DOMERGUE, 1587, *seconde édition*, 1695. En écartant de l'exposition de l'auteur tout ce qui tient à l'enthousiasme, on ne sera peut-être pas éloigné d'y trouver quelque chose de bon à prendre & à imiter.

» 1°. *Moyen pour tirer les eaux du corps*, pour faire l'extraction des eaux, le moyen en est très-innocent & très-aisé, & il ne sauroit causer aucun accident ; c'est par une plume d'oie, au bout de laquelle je laisse la longueur d'un doigt de la barbe. Je la mets dans la bouche & la pousse jusqu'à la luette, où je la tiens tout le temps que je veux ; cette plume irritant les esprits (plutôt les organes) fait faire de petits efforts, sans pourtant aucune incommodité ni aucune douleur, & cette irritation fait le même effet qu'un remède dans l'estomac ; car les eaux & les flegmes qui se détachent de la poitrine & de la tête

fluent & coulent en abondance, & continuellement par la bouche & par le nez «.

» 2°. Je me sers encore de deux petits bouts de plume sans barbe, que je mets dans les narines, où ils font un picotement continu, en sorte que pendant une heure, ceux qui sont pituiteux ou indisposés, peuvent tirer plus d'un demi-septier d'eau ou de flegme par la bouche & par le nez. Cela se peut pratiquer tous les jours, à toute heure, ou quand on sent quelqu'embarras dans le corps ou dans la tête. «

» 3°. *Moyen pour tirer l'air ou les vents.* En tirant les eaux avec les plumes, l'on peut aussi tirer l'air ou les vents qui se forment dans l'estomac & dans les entrailles; ce qui est fort aisé, en faisant de fréquentes compressions du bas-ventre, des aspirations & des attractions de l'air, comme si on vouloit faire sortir les matières qui sont dans l'estomac : par ce moyen l'air ou les vents sortent, comme il arrive assez ordinairement, sans s'exciter, lorsqu'on a trop mangé ou trop bu. «

» 4°. *D'une manière nouvelle & facile pour se faire suer quand on veut.* Le temps le plus commode pour se faire suer, est le matin,

dans le lit ; & pour cela l'on peut élever ou plier un peu les genoux pour avoir plus de force, se roidir, s'enfler & se gonfler le ventre autant qu'on le peut, & se tenir en cette posture couché dans les draps, sur le dos ou sur le côté, sans chemise, afin d'avoir plus de facilité à s'essuyer. Il arrive que dans moins d'une heure, par ce gonflement continuel, l'on se trouve tout couvert d'eau, jusqu'aux extrémités des pieds ; & après qu'on s'est frotté, ou fait frotter & essuyer avec du linge chaud, s'il se peut, il est bon de se tenir chaudement dans le lit, jusqu'à ce que les esprits se soient remis dans leur état calme & naturel. «

» 5°. Un moyen pour entraîner & faire tomber par les narines les flegmes & la pituite, c'est celui de l'eau qui se rend de la gorge par les narines. Ce moyen consiste à prendre une grande gorgée d'eau tiède ou froide, selon le temps ; il faut retenir cette eau dans la bouche sans l'avaler, & en tenant la bouche fermée, la rendre par les narines. Pour réussir dans cette opération, il faut être assis, prendre une gorgée d'eau sans l'avaler, courber un peu la tête & le corps, serrer les lèvres, enfler les joues, faire une certaine

action dans le palais, qui pouſſe du goſier vers le nez, & ſouffler doucement du nez, & non de la poitrine, à diverſes repriſes, comme l'on fait en ſe mouchant, juſqu'à ce que l'eau ſoit entièrement ſortie de la gorge par les narines, & cracher ce qui peut reſter de gluant dans le goſier. Cette eau entraîne avec elle les flegmes & la pituite, & purge la tête en paſſant par les endroits où elles ſe forment, & tombent par les narines, mêlées enſemble, blanchâtres, épaiſſes & fort gluantes. «

» 6°. Un moyen pour faire ſortir de l'eſtomac les glaires, & ce qui s'y trouve d'indigeſte, c'eſt celui de l'eau qui s'avale dans l'eſtomac, & qu'on fait revenir dans le même moment par la bouche. Pour cela, on avale deux ou trois gorgées d'eau tiède en hiver, & en été comme elle ſe trouve, & on l'a fait revenir par la bouche dans le même moment qu'elle eſt deſcendue dans l'eſtomac; ce qui ſe fait par une faculté naturelle (mais vraiſemblablement rare) plus difficile à faire comprendre par des paroles que par démonſtration. Cette action ſe peut réitérer pluſieurs fois dans une même opération. «

Nous ne rapporterons pas ce que Domergue dit du ſuccès de ces opérations ſur lui-même ni avec quelle confiance il prétendoit devoir à ces moyens la ſanté dont il jouiſſoit à l'âge de 77 ans; mais nous ajouterons l'obſervation ſuivante de M. Balbot : « J'ai connu ici un vieux militaire ſcorbutique, âgé de plus de 80 ans, qui vient de terminer ſes jours. Cet officier m'a aſſuré, quelque temps avant ſa mort, que depuis trente années au moins que l'ouvrage de Domergue lui étoit tombé ſous la main, il avoit conſtamment pratiqué ſur lui-même quelques-uns des moyens preſcrits par l'auteur, & que c'étoit à l'emploi combiné de ces moyens qu'il avoit cru devoir la ſanté dont il avoit joui, puiſqu'à dater de l'époque de la rencontre de ce livre, juſques ſix mois avant le terme de ſa vie, il n'avoit fait uſage d'aucune eſpèce de remède intérieur ; mais qu'il s'étoit ſeulement contenté d'entretenir, au moyen de quelques topiques externes, la ſuppuration de deux larges ulcères ſcorbutiques qui occupoient preſque toute la ſurface de ſes deux jambes. «

18.

Qualités essentielles qu'exige la profession d'Apothicaire : extrait du *dispensaire de* VALERIUS-CORDUS, Médecin du quinzième siècle, traduit par le même M. BALBOT : article communiqué manuscrit.

» La médecine présente à l'humanité un bouclier puissant contre les infirmités sans nombre qui l'assiègent, d'où il paroît que ce n'est pas sans raison que le prince de tous les poëtes, le divin Homère, a défini le Médecin, *le conservateur de ses semblables ;* mais de la manière dont se fait aujourd'hui la Médecine, l'Apothicaire, qui est comme la main droite du Médecin, n'a guère moins que ce dernier de part à cet éloge. Combien de fois en effet la seule faute du Pharmacien n'a-t-elle pas mis en danger les jours d'un malade ? Disons plus, quelque solidement que soit établie la réputation du Médecin, qui d'ailleurs aura saisi l'à-propos dans la prescription des remèdes, l'Apothicaire ne la compromet que

trop ſouvent, en exécutant mal-adroitement la formule qui lui eſt preſcrite, ou en ſe ſervant, pour l'exécuter, de vieilles drogues ou de médicamens falſifiés. Il réſulte delà deux inconvéniens ; d'un côté, le malade, loin de ſe ſentir ſoulagé, voit au contraire empirer ſon état ; & de l'autre, le Médecin, outre le déſagrément de paſſer pour un ignorant, ſe trouve lui-même induit en erreur : il croit n'avoir point ſaiſi le vrai caractère de la maladie, & avoir en conſéquence donné à gauche dans ſon traitement «.

» Ceux qui ont l'autorité en main, devroient donc être très-ſcrupuleux dans l'admiſſion des ſujets qui ſe préſentent pour l'exercice d'un art auſſi important que celui de la pharmacie. Laiſſons au reſte au miniſtère public le ſoin de s'acquitter à cet égard de ſon devoir comme bon lui ſemblera. Nous allons, quant à nous, eſquiſſer les qualités que doit avoir un bon Apothicaire, afin d'éloigner par-là d'une fonction auſſi périlleuſe ceux à qui leur incapacité & la baſſeſſe de leurs ſentimens en interdiſent naturellement l'exercice, & pour rendre d'ailleurs encore plus habiles ceux que leur mérite

personnel rend incapables de cette importante fonction «.

» D'abord une teinte superficielle de la langue latine, n'est point suffisante à un Apothicaire ; il doit la posséder assez à fond, pour comprendre clairement ce que tout Médecin érudit, sera dans le cas de lui prescrire, soit en grand, soit en petit. Quand il sera une fois au fait du manuel de son art, il ne doit point borner à cette simple routine le progrès de ses connoissances ; car outre que le génie recule tous les jours les limites de la science des formules, il l'aggrandit encore en replaçant dans son domaine ce que le temps & l'oubli en avoit fait disparoître. Il aura donc toujours, ainsi que dans l'origine de son apprentissage, de nouvelles choses à étudier ; mais il n'aura pas toujours là quelqu'un pour lui en apprendre & lui en démontrer, en quelque sorte, le manuel ; il faudra qu'il en puise la théorie dans les livres des savans ; & s'il ne possède point assez la langue latine, il ne profitera point, ou que très-foiblement, des connoissances nouvellement acquises «.

» En second lieu, il doit avoir une connoissance précise de tout ce qui a un rapport direct & immédiat à l'exercice de son état, tels

tels que les *ſimples* : par exemple, les deſcriptions que nous en ont données les meilleurs auteurs, il doit les étudier & les vérifier ſur les plantes mêmes, juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe dire infaillible dans la connoiſſance de ces ſimples. Parvenu à ce degré de certitude, l'uſage fréquent des organes de la vue, du goût, de l'odorat, du tact, & d'autres moyens connus, lui acquerront l'habitude & la facilité de diſtinguer non-ſeulement une plante fauſſe d'avec une vraie, une falſifiée d'avec une qui ne l'eſt pas; mais encore de faire la différence de la meilleure d'avec une autre qui n'eſt que médiocre en qualités, & de cette plante médiocre d'avec une qui eſt gâtée «.

» L'importance & la néceſſité de cet examen ſcrupuleux ſont encore fondées ſur un autre motif. Il eſt en effet des ingrédiens qui, quoiqu'agréables & ſalutaires par eux-mêmes, contractent néanmoins dans le cuivre, ou par le contact du fer, une odeur ſi abominable, que le déboire en eſt affreux, & que le meilleur eſtomac ne peut en ſupporter la violence. Il eſt donc également indiſpenſable pour l'Apothicaire de connoître quelle eſpèce de vaſes & d'inſtrumens doit être

employée à la préparation, manipulation & conſervation de chaque eſpèce de médicamens particuliers ‹‹.

›› Une autre attention, ſuite néceſſaire de la précédente, c'eſt de recueillir dans leur ſaiſon, & de reſſerrer à leur place, les tiges, les fleurs, les fruits, les ſemences & les racines des ſimples, afin qu'ils ne perdent point une partie de leur efficacité, qu'ils ne ſe pouriſſent point, ou que par trop de ſécheresſe, ils ne viennent à ſe trouver abſolument ſans vertu ‹‹.

›› Sa maiſon, ſituée dans une expoſition ſaine, doit auſſi avoir toutes les commodités requiſes pour placer & conſerver ſes divers médicamens; car les uns veulent un emplacement humide, la plupart ſe plaiſent dans un endroit chaud, quelques-uns aiment une expoſition sèche, & d'autres ſe conſervent mieux dans un local froid : & certainement toute eſpèce de maiſon ne préſente pas l'enſemble varié de toutes ces commodités réunies ‹‹.

›› Il faut encore qu'il ait une fortune, au moins honnête; mais ſur-tout qu'il ſoit généreux, & qu'il ait, pour la honteuſe léſine, toute l'horreur que mérite la baſſeſſe de cette

ignominieuſe paſſion. D'une part, l'aiſance dans ſa fortune le mettra à même de ſe loger commodément pour ſon état, & de ſe procurer, à temps & lieu, les médicamens dont il aura beſoin ; de l'autre, ſa généroſité, ennemie de l'avarice, le fera rougir de l'idée même de l'épargne ou du bénéfice qu'il pourroit faire en ſe procurant à vil prix de mauvaiſes drogues, plutôt que d'en acheter d'autres, un peu plus chères à la vérité, mais qui ſeroient bien ſupérieures en qualité «.

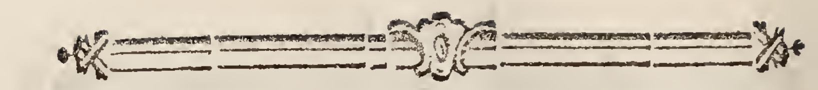
» A la collection, l'achat & la diſpoſition méthodique des remèdes ſimples, ſuccède naturellement l'ordre des médicamens compoſés, dans la confection deſquels le Pharmacien ne ſauroit uſer de trop de prudence & d'attention. Loin de s'en rapporter témérairement à ſes propres lumières dans le choix des remèdes *ſuccédanés*, il doit toujours prendre là-deſſus le conſeil d'un Médecin éclairé ; & lorſqu'il fera quelques opiats, ou qu'il travaillera à quelques-unes de ces fameuſes compoſitions pharmaceutiques, dont les effets ſont ſi marqués ſur l'économie animale ; il ne les fera jamais, ſans être aſſiſté d'un Médecin inſtruit, pour le diriger dans

ces opérations importantes, & juger par lui-même de leur dégré de perfection. Il ne fera pas encore mal, si toutefois il le peut, d'appeller avec ce Médecin, une ou deux personnes distinguées par leurs talens & leur probité, qu'il choisira dans la classe des Magistrats : ce sera autant de témoins qui déposeront en faveur de sa capacité, de son zèle & de la droiture de ses sentimens. Après avoir procédé, avec cette espèce d'authenticité, à la confection des médicamens composés, l'Apothicaire doit encore, avant de les exposer en vente pour l'utilité publique, attendre qu'ils aient acquis, par la fermentation, ce dégré de maturité, qui est comme la pierre de touche de leur *innocuité* «.

» Il doit aussi rejetter avec autant de générosité les remèdes simples & composés, qu'il a mis de bonne foi à se les procurer & à les travailler. Chaque mois en effet, & même plus souvent encore, il est obligé à une revue exacte scrupuleuse de ses divers médicamens ; & tout ce qui sera moisi, gâté, pourri, trop vieux, inutile ou sans vertu, il en fera le sacrifice, & ne cherchera point à en tirer, aux dépens de la vie du malade,

un miſérable profit. Qu'il ait, au reſte, dans l'ame cette élévation & cette généroſité de ſentimens, dont nous venons de lui faire un devoir, & il n'aura pas de peine à ſe perſuader que ce léger ſacrifice, joint à une réputation d'ailleurs juſtement méritée, deviendra pour lui le véhicule même d'un bénéfice bien plus conſidérable «.

» Pour ſatisfaire complettement à ſes différentes obligations, il faut que l'Apothicaire y apporte une attention & une préſence d'eſprit toute particulière; il doit conſéquemment renoncer à toute eſpèce de jeux de haſard, avoir horreur de l'ivrognerie, étouffer même chez lui juſqu'au moindre penchant pour le vin, & ne jamais former de ces intrigues amoureuſes, l'opprobre de ceux qui s'y engagent. Les ſuites du jeu enfantent en effet la négligence à remplir ſes devoirs; l'ivreſſe mène aux *qui-pro-quo*, à l'oubli & à la ſtupidité, & un amour ſcandaleux pourroit lui faire abuſer des poiſons mêmes, &c.«.



NOUVELLES DE MÉDECINE, 1787.

ARTICLE IV.

Remèdes que l'humanité fait désirer de voir proscrits.

N°. PREMIER.

Remèdes prescrits par les Chirurgiens.

Nous avons promis de dénoncer la charlatanerie toutes les fois qu'elle s'offriroit, & sous quelque forme qu'elle parût; nous nous voyons, avec douleur, engagés par cette promesse à donner l'éveil au Public sur un des principaux dangers auxquels il est exposé; par une partie de l'art de guérir très-recommandable en elle-même, mais qui est devenue si abusive, qu'elle ne nous laisse pas les maîtres de garder plus long-temps le silence.

Personne n'est plus éloigné que nous le

ſommes de refuſer à un grand nombre d'habiles Chirurgiens le tribut d'éloges qu'ils méritent par la manière noble & délicate avec laquelle ils exercent leur profeſſion, & par les ſuccès qui couronnent leurs entrepriſes ſalutaires. L'on nous a vu pluſieurs fois des premiers à rendre hommage aux efforts ſouvent heureux qu'ils avoient fait pour reculer les limites de leur art, & placer avec empreſſement celui qui eſt dans leurs mains, à côté de la Médecine : nous accorderons, ſans difficulté, à la Chirurgie le même degré de conſidération qu'à cette ſcience. C'eſt à raiſon des qualités qui diſtinguent eſſentiellement les Chirurgiens honnêtes, & de leur attachement au bien public, que nous ſommes certains d'obtenir leur approbation pour les remarques ſuivantes, dont le but eſt de prémunir le Public contre la témérité de ceux qui ne leur reſſemblent pas.

Parmi les Chirurgiens que nous exceptons d'entre ceux dont la conduite nous porte à la cenſure, nous nous empreſſons de faire remarquer l'auteur du *Traité d'Higiene*, dont nous avons rendu compte (*ci dev. p.* 279): après les reproches vifs & amers que cet au-

teur a la franchiſe de faire à des Médecins, d'uſurper la confiance du Public, il paroît certain qu'il n'eſt pas du nombre des Chirurgiens qui l'uſurpent, ni qui autoriſent ceux de leurs confrères que nous accuſons de cette uſurpation.

Le ſujet ſur lequel rouleront nos réflexions que le bien public réclame, n'a point échappé au célèbre TISSOT; il ſe plaint hautement (*Avis au peuple*) » que la dernière cauſe de la dépopulation, eſt la façon dont le peuple eſt conduit dans les campagnes: quand il eſt malade, ajoute-t-il, les maladies qui auroient été légères, deviennent mortelles par un mauvais traitement, & l'on devroit s'appliquer à prévenir une cauſe, qui, ſeule, fait autant de ravages que toutes les autres enſemble «. Nous ſera-t-il permis de faire voir que dans les villes, on n'eſt point à l'abri de ce fléau, & qu'il n'eſt pas moins inſtant d'y apporter remède que dans les campagnes?

Avant le XVIIIe ſiècle, les Chirurgiens, placés au deſſous de leur état dans l'opinion publique, joignoient le métier de Barbier à l'application de la main dans les maladies; alors, dociles aux ordres des ſouverains qui

avoient fixé les limites de leurs fonctions ; ils se restreignoient à celles qui avoient pour objet les maladies externes exclusivement. Depuis cette époque la Chirurgie a fait des progrès aussi rapides que ses succès ont été remarquables : cette révolution subite dans une partie aussi importante de l'art de guérir, a reçu l'impulsion des savans qui l'ont cultivée ; l'illustration de cet art est due aux connoissances que les Médecins y ont répandues ; & dès que ceux-ci ont vu la Chirurgie se former & aller de pair avec la Médecine, ils se sont empressés de considérer comme leurs émules, les Membres d'un Corps qu'ils avoient regardé jusques-là avec des yeux de supériorité.

Il auroit dû résulter de cet arrangement une harmonie, un accord, par lequel le Médecin & le Chirurgien se seroient appliqués chacun à la partie de l'art de guérir qu'il auroit étudiée ; ils auroient concouru ainsi avec le plus grand succès au soulagement des malades ; mais l'évènement a prouvé que cette bonne intelligence entre deux Corps utiles, étoit impossible ; les Médecins renfermés dans des fonctions analogues aux fruits de leurs études, n'ont à la vérité point

exercé la Chirurgie ; mais la plupart des Chirurgiens, ſans avoir jamais étudié la Médecine, exercent cette ſcience avec une confiance en leurs connoiſſances d'autant plus répréhenſible qu'elle eſt moins fondée & plus dangereuſe.

En effet, les charlatans proprement dits, ſont moins dangereux que les Chirurgiens qui exercent la Médecine : tout remède ſécret qui ſe débite avec des promeſſes de guériſon, eſt ſans doute un fléau pour l'humanité ; mais outre qu'il eſt évidemment marqué du ſceau de la réprobation toutes les fois qu'il eſt enveloppé du myſtère, les dangers auxquels on eſt expoſé dans les mains des Chirurgiens qui preſcrivent des remèdes contre les maladies internes ſont bien plus grands, en ce qu'ils n'héſitent point d'employer tous ceux qui leur paroiſſent indiqués. Et quels ſont les motifs de ce qui paroît une indication à quelqu'un qui n'eſt pas Médecin, ſi ce n'eſt l'effet du haſard ou d'une imitation gauche dont on pourroit ne pas faire beaucoup de différence avec un crime ?

Les efforts des Chirurgiens pour identifier leurs fonctions à celles des Médecins, ſont

remarquables jusques dans la manière d'être extérieure la plus favorable à leur prétention. C'est pourquoi ils ont pris un air composé & grave à la place de l'air d'adresse & de légèreté qu'ils s'étudioient à acquérir auparavant, & pour achever leur travestissement imité des Médecins, ils se sont couvert la tête d'une perruque très-embarrassante dans les mouvemens que les opérations & les pansemens exigent : ajustement dont l'invention avoit pour but de suppléer, dans les vieillards, au défaut de la chevelure, & non pas d'effacer un des ornemens de la jeunesse.

Mais quoique les Chirurgiens aient changé de costume depuis quelque temps ; comme leur instruction n'a point changé de forme, ni par conséquent leurs fonctions de but, les remèdes qu'ils se hasardent de prescrire dans les maladies internes, ne peuvent être que des attentats condamnables qui exigent au moins une observation de notre part au nom de tous les amis de l'humanité.

Pourquoi un Chirurgien prétend-il être Médecin ? C'est qu'il ne se doute pas des connoissances dont il auroit besoin pour le devenir, & qu'il est hors de sa portée d'en concevoir l'étendue & l'importance. Il y a des

règles ſévères contre des contraventions qui ſe gliſſent quelquefois dans le commerce, & qui ne portent que ſur de petits objets d'intérêt; la ſanté donc, hommes judicieux! la ſanté, eſt-elle de moindre prix que les métaux?

La prétention de beaucoup de Chirurgiens à paſſer pour Médecins, eſt non-ſeulement préjudiciable à l'eſpèce humaine, elle fait encore le plus grand tort à l'art de la Chirurgie lui-même. » Le génie ſeul, dit M. LOMBARD (*ouvrage rapporté ci-devant pag.* 381), eſt ſouvent parvenu à guérir des maladies pour leſquelles les médicamens, le fer & le feu avoient été employés ſans fruit. *Le vrai Chirurgien* ſait toujours trouver des reſſources dans les circonſtances qui ont quelquefois l'apparence de n'en permettre aucune «. Mais le vrai Chirurgien ne s'occupe que de la méditation de ces reſſources, & ne contrefait pas le Médecin.

Nous pourrions nous étendre davantage ſur la diſtance qui ſépare les deux branches de l'art de guérir, afin de faire connoître les différences qui exiſtent entr'elles, & de rappeller ceux qui les exercent, à leurs devoirs réciproques les uns envers les autres

& envers le Public. Ce ſeroit un moyen de mettre les malades à portée de diſtinguer quelle eſpèce de ſecours leur ſera néceſſaire dans l'occaſion, & d'en rendre peut-être quelques-uns plus circonſpects dans leur confiance : ce ſeroit contribuer à arrêter les effets des mauvais traitemens auxquels on eſt expoſé de la part des Chirurgiens, dans les maladies internes, fléau plus funeſte ſans doute, comme TISSOT l'a fort bien remarqué, que les maladies elles-mêmes.

Cette excluſion donnée par la raiſon aux Chirurgiens hors de l'exercice de la Médecine, eſt auſſi formellement prononcée par la loi. L'article 26 de l'*édit du roi, portant règlement pour l'étude & l'exercice de la Médecine*, donné à Marly au mois de mars 1707, & regiſtré au Parlement de Paris, Rouen, Lyon, & Grenoble, eſt conçu en ces termes: » Nul ne pourra, ſous quelque prétexte que ce ſoit, exercer la Médecine ni donner aucun remède, même gratuitement, dans les villes & bourgs de notre royaume, s'il n'a obtenu le degré de licentié dans quelqu'une des Facultés de Médecine qui y ſont établies, conformément à ce qui eſt porté par notre préſent édit, à peine &c. &c.

L'article 28 du même *édit*, porte : » Défendons très-expreſſément de permettre l'exercice de la Médecine à autres qu'à ceux qui juſtifieront avoir obtenu le degré de licencié, ſuivant les formes preſcrites; déclarons les permiſſions qu'ils peuvent avoir données pour le paſſé, & celles qu'ils pourroient donner à l'avenir, nulles & de nul effet, &c. &c.

Un *arrêt* du Parlement de Paris, du 3 août 1536, » fait déſenſes à toutes perſonnes d'exercer la Médecine à Paris ſans être Docteur en cette Faculté, & de donner aucun remède ſans l'ordonnance des Docteurs de cette Faculté, ſous peine d'amende, &c. «. Il ſemble que le nombre des contrevenans ſoit devenu ſi grand, qu'on a été obligé de tolérer l'abus, quelque pernicieux qu'il ſoit.

On ſait bien que ce ne ſont pas les titres accordés par les Facultés qui font les Médecins, mais les études que ces titres ſuppoſent. N'eſt-ce pas une inconſéquence bien remarquable dans le Public, de prétendre, d'un côté, que la ſcience du Médecin eſt infiniment difficile à acquérir; &, de l'autre, que les Chirurgiens qui n'en ont rien acquis, la poſsèdent?

2.

Sur le projet d'avoir des Chirurgiens dans les villes, bourgs & villages pour s'oppoſer aux maladies épidémiques, propoſé dans le Mercure de France (27 Mai); par M. DE LA HOUSSAYE.

Ce citoyen eſtimable a formé le projet d'extirper des villages les *Chirurgiens ignorans qui tuent journellement les payſans par des mépriſes cruelles.* » C'eſt ſur-tout, dit-il, dans les règnes *d'épidémies déſaſtreuſes*, que les mépriſes des Chirurgiens de campagne ſe font horriblement ſentir : ſouvent de petites villes, des bourgs, & des villages entiers, ont été dévaſtés avant que la vigilance du gouvernement y ait remédié «.

Nous ſommes de l'avis de M. de la Houſſaye, touchant les malheurs qu'il déplore; mais les éloges qu'il accorde à la conduite des officiers municipaux de *Tournans*, en Brie, qui ont choiſi un Chirurgien pour leur ſervir dans les règnes des épidémies déſaſ-

treuſes, prouvent, comme nous l'avons fait ci-devant, combien les idées ſur l'exercice de la Médecine & de la Chirurgie ſont bouleverſées dans le Public. Le ſujet demandé par cette ville pour en ſecourir les habitans dans les règnes des épidémies, *quoique choiſi au concours*, après *un examen ſévère*, & muni de *Lettres de capacité*, expédiées par M. DELASSUS, Chirurgien, ne pourra jamais remplir les devoirs qu'on lui impoſe. Une des plus rares inventions de ce ſiècle ſeroit ſans doute celle de faire faire des Médecins par des Chirurgiens.

» Un de ces eſculapes, continue M. de la Houſſaye, demandant un jour, ſur une de ſes ordonnances, trois grains d'émétique, écrivit trois *crins*. L'Apothicaire, juſtement indigné, lui envoya dans un papier trois crins de cheval. L'intempérie des ſaiſons, la faim, la ſoif, la misère & les maladies enlèvent à l'agriculture & à l'état moins de ſujets que les lancettes & les poiſons de l'ignorance «.

De pareils traits ſont plus communs qu'on ne penſe. Nous en rapporterons quelques-uns parce qu'ils tendent à faire ſentir de

plus en plus le besoin d'entrer dans les vues patriotiques de M. de la Houssaye, & des auteurs du Mercure de France; nous demanderons seulement la permission d'être dispensés de rapporter les signatures qui sont au bas de ces pièces.

Voici mot à mot, lettre par lettre, & sans la moindre exagération, les ordonnances & certificats de quelques Chirurgiens titrés, dont les originaux sont dans nos mains, & que nous communiquerions, si le bien public l'exigeoit.

» Deux onces d'eau de tilleul une demis onces d'eau de fleurs d'orange une demis onces de syrop de pevoine trante gouttes de la liqueur d'Offemant faire du tout une portion «. — Pas une ponctuation.

D'un autre. — » Ruelle de veau un carteron bien cui dans 4 livres retire le pot du feu puis adjoute parietere pour un liard & quelques feuillie de laitu passe le tout par un linge puis adjoute sel de nitre purifie xv grains «.

D'un autre. — » Je soussigné Chirurgien pour le Roy que j'ai vüe le nommé..... pendant sa maladies & quil lui seroient nécessaire d'aller prendre l air chez lui attendu

qu'il lui reste toujours une fievre continue ce qui pourra lui estre avantageux cestpourquoi je lui ait donné le precent pour servir fait à.... ce.... &c. «. *Signé.*

D'un autre, Chirurgien major de la marine royale, & âgé d'environ cinquante ans. — » Le nommé.... est malade depuis plus d'un mois & rompu du coste gauche. Quoiqu'il a un bandage pour contenir son hernies; par les mouvement force quil est oblige de faire dont son état oblige son hernies sort ce qui le mets à craindre les plus grands accident. Ce que juste & veritable à.... le.... «. *Signé.*

D'un autre, qualifié comme le précédent, & plus âgé. — » Le nommé.... se plains de tournement de têstes; je lui ais proposé de le saigne. il ma dit lavoir déja été pour sa, sens nul efait à.... le.... «. *Signé.*

Du même. — » Le nommé.... est malade depuis longtemps, ayans aujourdhui la fieve carthe & une fluction scorbutique aûgensives. à.... le.... «. *Signé.*

Nous trancherons court sur les conséquences qu'on seroit en droit de tirer de ces pièces; nous nous contenterons de demander si un Chirurgien, à qui la vie de

mille hommes eſt confiée dans un vaiſſeau ; où il fait les fonctions de Médecin, qui ne ſait pas écrire *fièvre quarte*, peut avoir appris à traiter la maladie de ce nom.

En rendant aux bons Chirurgiens le tribut d'éloges qu'ils méritent, nous joignons nos vœux à ceux de M. de la Houſſaye, pour que les Chirurgiens ineptes, non-ſeulement comme Médecins, mais encore comme Chirurgiens, ſoient réformés par-tout où l'humanité l'exige.

3.

Extrait d'une lettre de M. MORIN, Médecin, ſur le même ſujet, inſéré dans le *Mercure de France* (17 Juin).

» Exerçant depuis pluſieurs années la Médecine dans une petite ville, je ſuis placé avec un confrère pour donner des ſecours aux malades de huit paroiſſes, lorſqu'ils veulent bien nous donner leur confiance. — » Vingt Chirurgiens s'efforcent de remplir le même but. Ils ſortent de fabriques ſituées à quelques diſtances ; on leur délivre pour ſoixante livres

& moins, des patentes semblables probablement à celles que Molière donne à son récipiendaire. Tous se servent de différens apperçus pour avoir de la renommée; mais un des plus fameux est de connoître les maladies, par l'inspection des urines. Cette espèce de sortilège a fait faire fortune à quelques-uns. Leur nom a percé au loin, des étrangers, des habitans voisins de la capitale sont venus consulter ces nouveaux dieux d'Epidaure, quoiqu'à la distance de trente lieues. Des personnes que leur éducation, leur état, leurs connoissances, mettent au-dessus du commun, ont pour ces Esculapes la plus grande confiance «.

4.

Note insérée dans le Journal de Médecine de Mai 1785, pag. 115.

» En Alsace, la Chirurgie encore confondue avec la barbarie, y est dans une sorte d'anarchie; aucun acte probatoire ne constate la capacité de ceux qui veulent exercer cette partie importante de l'art de guérir. Un certificat donné par un Médecin d'après un

examen léger, donne au Barbier le plus ignorant le droit de *tuer impunément* en coupant trop, comme en ne coupant pas aſſez.

5.

Article extrait de l'ouvrage intitulé : ordre de ſervice dans les Hopitaux militaires ; par M. Daignan.

» Les Fraters ſont une engeance qui fournit dans un Hopital autant de trouble-repos, que d'empoiſonneurs dans les compagnies ; parce qu'ils ſavent manier la lancette & faire bouillir du ſenné, ils ſe regardent de niveau avec le Médecin ; — ils approuvent & déſapprouvent tour à tour, avec une affectation ſcientifique ſelon que leur ſotte vanité le leur ſuggère pour ſe faire valoir .... «. Or ces Fraters ſont la pépinière de la plupart des Chirurgiens du royaume.

6.

Ce n'eſt pas ſeulement en France qu'il s'élève des plaintes contre la mauvaiſe Chirurgie, & ſur-tout contre les Chirurgiens

qui exercent audacieuſement la Médecine; on en trouve de très-vives dans l'ouvrage de Plenck, Docteur en Chirurgie & Profeſſeur d'Anatomie, de Chirurgie & d'Accouchemens dans l'univerſité de Bude, intitulé *Elémens de Médecine & de Chirurgie judiciaire*, en latin.

» C'eſt une plainte générale en Allemagne, qu'il y a trop peu de bons Chirurgiens. Richter ne le diſſimule pas dans ſa *Chirurg. Biblioth.* où il dit qu'il eſt malheureuſement véritable que la plupart des jeunes Chirurgiens ne reçoivent d'inſtruction pendant leur jeuneſſe, que dans la boutique des barbiers, où à peine ils apprennent quelque choſe de plus que de ſaigner & d'appliquer une emplâtre. Les potentats en ont reçu des plaintes mille fois réitérées; mais tandis qu'ils ſont diſtraits par d'autres ſoins, la vie des hommes reſte à la merci des Baigneurs & des Barbiers ignorans, qui ont acheté leur privilège excluſif pour une ſomme modique. Alléguer pour excuſe qu'ils ſont ſous l'inſpection des Chirurgiens, ne peut valoir pour les campagnes où ils exercent ſeuls: & même ſouvent dans les villes, où ils rejettent commu-

nément les avis des Médecins capables de les diriger «.

Parmi les obstacles qui empêchent d'avoir de bons Chirurgiens en Allemagne, M. Plenck met ceux-ci au premier rang ; » 1°. la facile admission de candidats ineptes pour cét art, c'est-à dire qui sont dépourvus des qualités physiques & morales, nécessaires pour apprendre la Chirurgie ; car sans génie, sans les sciences préliminaires, comme l'étude des langues, & sans sentiment d'honneur, qui peut devenir bon Chirurgien ? 2°. l'usage d'apprendre la Chirurgie pendant trois ans dans une boutique de Barbier ; ainsi presque tout le temps se perd à raser, & il n'en reste que fort peu pour lire les auteurs & fréquenter les colléges ; 3°. la pauvreté des candidats ou apprentifs, qui les empêche de se pourvoir des bons auteurs ; 4°. la négligence d'étudier toutes les parties de la Chirurgie, peu apprenant autre chose que l'Anatomie & la Chirurgie pratique, & la plupart ignorant toujours ce que c'est que physiologie, matière chirurgique, accouchemens, &c. &c. «.

Ce qu'il y a de plus pernicieux dans la conduite audacieuse des Chirurgiens qui exercent la Médecine dans les villes, c'est

que les Apothicaires exécutent leurs ordonnances ; & que le Public, qui ne fait pas attention à cet abus, croit les ordonnances des Chirurgiens exécutées par les Apothicaires, conformes aux règlemens du royaume.

7.

L'on uſe de plus de circonſpection à cet égard dans d'autres pays ; M. WRAXAL s'exprime ainſi dans ſes *voyages* : » J'ai trouvé ſinguliers quelques règlemens de police, quoique je doive convenir qu'ils produiſent des effets ſalutaires. Peu de temps après mon arrivée (à Pétersbourg), me trouvant indiſpoſé, j'envoyai mon domeſtique acheter un peu de magnéſie. Il vint me dire qu'aucun Apothicaire n'avoit voulu lui en vendre, & que trois ou quatre de cette profeſſion l'avoient aſſuré qu'ils n'oſeroient en donner une dragme, ſans un ordre ſigné d'un Médecin. Eſculape ne pouvoit porter une loi plus avantageuſe à la Faculté ; mais elle empêche de tuer un nombre infini de perſonnes, comme on fait impunément parmi nous «. *Eſprit des Journaux, Juin* 1783.

8.

Remèdes prescrits par les ACCOUCHEURS.

L'on s'étonne, & ce n'est pas sans raison, de voir périr de nos jours un si grand nombre de femmes en couches, tandis que ces malheurs arrivoient très-rarement autrefois; qu'ils sont sans exemple chez quelques peuples, & qu'ils ne sont pour ainsi dire remarquables en Europe que dans les grandes villes, & sur-tout dans certaines grandes villes. C'est en vain que, pour se rendre raison de la mortalité des femmes en couches, on a mis à contribution l'air, les eaux, le défaut d'exercice, les veilles, les passions, de prétendues *suppressions de transpiration*, ou organisations vicieuses des *nerfs*, &c. : ces motifs seront toujours insuffisans aux yeux des personnes qui ne se laissent pas persuader par des raisonnemens, puisque la mortalité a lieu dans des endroits où aucune de ces circonstances ne paroît avoir varié.

En effet cette mortalité se répand indifféremment parmi les femmes qui habitent continuellement dans les villes & celles qui

paſſent une partie de leur vie dans les campagnes voiſines, parmi celles qui s'exercent beaucoup & celles qui reſtent dans l'inaction; elle n'épargne ni les tendres amies de leurs maris, ni les excellentes mères de leurs enfans, ni celles dont l'humeur gaie, le caractère égal, la ſociété douce, n'offroit pas la plus légère marque de paſſion fâcheuſe; enfin celles dont la tranſpiration eſt bonne, & qui ne ſont point ce qu'on appelle *nerveuſes* ou vaporeuſes, ne ſont pas plus en sûreté.

Nous ſavons bien que pour juſtifier l'art, de la mort de tant de femmes en couches, on trouve ordinairement à propos de nouvelles excuſes dans le lait : dans la fièvre de lait, le refoulement du lait, &c. Mais nous avons vu ſi ſouvent des femmes périr en couches, ſans aucun des accidens qui caractériſent les maladies laiteuſes, que cette cauſe de mort de quelques malades ne peut paſſer pour la cauſe générale de mortalité que nous recherchons. D'ailleurs les maladies laiteuſes ne ſont pas hors de la portée des ſecours de l'art, comme les accidens qui traînent après eux cette mortalité.

Dira-t-on que de nouvelles maladies ont

pris naiſſance, ou que les remèdes ont changé de nature, ou que les Médecins ſont moins inſtruits, qu'ils rendent des ſoins moins aſſidus aux perſonnes qui doivent le plus intéreſſer ? Non, ſans doute; d'où vient donc la mortalité des femmes en couches, préciſément dans les grandes villes où tous les ſecours de l'art ſont réunis pour les ſoulager avec plus de ſuccès que par-tout ailleurs.

Parmi les circonſtances contemporaines de l'état des femmes en couches, d'où réſulte leur mortalité, & que nous avons examinées attentivement, nous n'avons trouvé de réellement extraordinaire & ſuſpecte que celle des procédés des *accoucheurs* depuis qu'ils ſe ſont faits Médecins des femmes dont ils ont reçu les enfans. Nous ne ferons pas ſur ce ſujet toutes les réflexions auxquelles il donnera néceſſairement lieu. Le traitement des maladies des femmes en couches exige les connoiſſances les plus parfaites de la Médecine, & ſont hors de la portée des Accoucheurs, dont la profeſſion, abandonnée par les Médecins, ſe borne au coup de main. Que l'Accoucheur qui n'a pas ces connoiſſances agiſſe auprès de ſes malades ſuivant une routine dont il abuſe pour tromper la

confiance ; que les accidens qu'il veut combattre, ne ſoient point circonſcrits dans le cercle de ceux qu'il a coutume de ſe repréſenter ; qu'ils ſoient déguiſés ſous des apparences imperceptibles pour lui, ou que les maladies n'aient aucun rapport à la couche, quoiqu'elles précèdent, ſuivent ou accompagnent cette fonction, & que l'Accoucheur ſe perſuade qu'il en viendra à bout avec ſes petits ſecours ordinaires ; le mal empire ſoit par l'effet des remèdes preſcrits au haſard, ſoit par la négligence de ceux qui réuſſiroient ; le reſte eſt aiſé à deviner.

9.

Remèdes preſcrits par les Apothicaires.

Il eſt très-vrai, quoique la choſe paroiſſe très-difficile à croire, que les médicamens, ſouvent pernicieux par eux-mêmes, par l'abus qu'on en fait, par les erreurs de ceux qui ſont autoriſés à les preſcrire, par les étourderies de ceux qui les débitent, par l'audace des charlatans ; & par la falſification (1786, *pag.* 382.), ſont encore terribles dans les mains des hommes qui ne devroient

que les préparer, & qui ont la témérité de les ordonner, ſans aucune connoiſſance de l'économie animale, ni des maladies auxquelles ils les appliquent.

Une partie des Apothicaires ſont en poſſeſſion d'exercer les fonctions des Médecins, ils abandonnent les ſoins de la préparation des remèdes qui ſe débitent le long du jour dans leurs boutiques à des jeunes gens ineptes, ou à leurs femmes, quelquefois à une ſervante; pendant ce temps-là, vêtus de noir, la tête couverte d'une grande perruque ſemblable à celles que les Médecins ont mis en vogue, & que les Chirurgiens ont adoptée; ils font gravement ce qu'ils appellent leurs *viſites*; ils tâtent le pouls avec méthode, parlent avec emphaſe, vantent leurs cures, s'occupent des acceſſoires propres à capter la confiance, & ne ſortent pas ſans avoir écrit le petit bout d'ordonnance qui va droit chez eux pour être exécuté. Un mot ſur la nouvelle du jour, une épigramme ſur la Médecine ou ſur quelques Médecins, beaucoup de révérences, en impoſent, éblouiſſent, détournent l'attention, & empêchent de réfléchir que l'homme qui ſort eſt un charlatan,

ſon coſtume une jonglerie, ce qu'il a preſ-crit, vraiſemblablement un poiſon.

Le moindre inconvénient qui réſulte de cet abus eſt ſans doute qu'il multiplie énormément les fournitures de drogues à raiſon de l'intérêt immédiat des fourniſſeurs. Un Apothicaire de province eſt connu par pluſieurs traits de la force de celui-ci : on vient le chercher pour une femme qu'on lui dit être en apoplexie. Il ne ſe donne pas le temps de voir la malade pour feindre de ſavoir de quels ſecours elle a beſoin ; il fait porter avec lui tout ce qui ſe trouve ſous ſa main, un émétique, du ſirop, un lavement purgatif, un look & une émulſion pour le ſoir. Elle meurt un moment après le premier verre d'émétique ; n'importe ; il renvoie le même ſoir un ſecond lavement, & un apozème purgatif pour le lendemain ; on laiſſe ces drogues auprès du cadavre avec celles du matin qu'elle n'avoit pas priſe ; & l'homme noir produit un mémoire conſidérable.

Les réflexions ſeroient ici fort inutiles, la cupidité l'emporte ſur toutes les remontrances qu'on pourroit faire en faveur de l'humanité. La contagion d'être Médecin a commencé

par les Chirurgiens ; elle a gagné delà les Pharmaciens ; les Gardes-malades, les Charlatans, les Bonne-femmes en ſont infeſtés. Feu M. MÉDALLON, habile Médecin de Paris, témoignoit un jour à un Apothicaire ſon étonnement de ce qu'il avoit oſé s'ingérer d'exercer la Médecine. Que voulez-vous, répliqua l'autre ! ne vous ai-je pas ouï-dire cent fois que la Médecine étoit au pillage ! Pourquoi ne profiterois-je pas du butin ?

10.

Remèdes proſcrits par les HERBORISTES.

On lit l'article qui ſuit dans *l'état de la Médecine, Chirurgie & Pharmacie, en Europe & principalement en France*, pour l'année 1777, bon ouvrage qui n'a pas été continué : » Il y a plus de deux cens Herboriſtes, diſtribués dans toutes les rues de Paris, qui tiennent un magaſin de toutes ſortes de plantes ſèches, & qui en fourniſſent auſſi de fraîches quand on leur en demande. Ce ſeroit un ſupplément d'établiſſement qui pourroit être très-avantageux au public dans une grande ville comme Paris,

ſi les Herboriſtes étoient exactement bornés à leur état & s'ils l'entendoient bien ; mais pluſieurs d'entre eux s'émancipent à faire la Mécine végétale, & ils ordonnent hardiment des infuſions des décoctions & des potions purgatives, comme ſi les remèdes pouvoient jamais être indifférens ou s'ils pouvoient être les juges des cas de l'application : c'eſt un abus qui circule avec *tant d'autres de ce genre*, & qui mérite l'attention du Gouvernement «. Il y a aujourd'hui dix ans que cette réclamation a été faite & que l'abus auquel elle auroit dû remédier n'a fait que s'accroître.

Par quelle fatalité la ſanté, à laquelle on donne tant de ſoins à d'autres égards, eſt-elle ainſi abandonnée, dès qu'elle eſt tant ſoit peu chancelante, à la première main téméraire qui ſe préſente pour la ſoutenir ? Dans les arts méchaniques où l'on n'a point d'erreurs funeſtes à craindre, il y a des loix qui empêchent un ouvrier d'exercer la profeſſion d'un autre. Ces loix n'ont pour objet que l'aſſurance donnée aux particuliers de la propriété de leur état. Il ſemble que les loix portées ſur l'exercice de la Médecine aient non-ſeulement pour but la conſervation de

l'état des Médecins, mais encore la vie des malades; cependant elles sont continuellement enfreintes, & cela avec d'autant plus d'impunité, que le vulgaire accoutumé à ne les jamais voir en vigueur, croit peut-être qu'il n'en existe pas, & qu'il tombe nécessairement dans tous les piéges que l'ignorance & la cupidité lui tendent de toutes parts.

Il nous semble entendre les partisans de l'abus s'écrier que les Médecins ne font souvent pas mieux que les Chirurgiens, que les Accoucheurs, les Apothicaires & les Herboristes; nous convenons que les Médecins ne guérissent pas toujours; cela n'est pas possible; qu'ils ne guérissent même peut-être pas toutes les fois qu'ils le devroient; mais s'ils se trompent, c'est un malheur que tout homme, qui n'aura pas eu la même instruction que les Médecins, évitera sans doute encore bien plus difficilement qu'eux.

II.

Plaisanterie sur la conduite de quelques personnes qui se font passer pour DOCTEURS ; traduite de l'anglois.

» Prenez l'homme le plus vigoureux, le plus sain, le plus dur au travail que vous puissiez rencontrer, & faites-le boire. —Lorsqu'il sera à moitié ivre, persuadez-lui qu'il est très-malade. —Une fois parvenu, au moyen des vapeurs vineuses & de votre large *perruque à nœuds*, à opérer sur son imagination de manière à lui faire penser qu'il n'est pas en effet des mieux portans, songez à achever votre ouvrage. —Dites-lui qu'il a gagné une grosse fièvre qui est fort en vogue, & de laquelle meurent beaucoup de personnes ; ajoutez qu'il ne s'agit que de la prendre à temps, & conseillez-lui de se faire saigner sans délai. —Comme il est d'usage qu'on donne un vomitif dans les commencemens d'une fièvre, ordonnez un vomitif pour le même soir. —Le lendemain défense de se lever. —De six heures en six heures, une

doſe de ſel d'abſynthe, & point d'autre nourriture que de l'eau d'orge«.

» La nuit ſera mauvaiſe à cauſe du vuide de l'eſtomac & de la perte du ſang. — Le lendemain, vous trouvez le pouls foible, le malade abattu. Indication ſuffiſante pour que vous ſoyez fondé à prononcer que c'eſt une *fièvre de nerfs*. — Véſicatoires au col. Bols toutes les quatre ou ſix heures, point d'autre nourriture que le gruau, & de temps en temps quelque peu d'eau de poulet. — Les véſicatoires ameneront une ſtrangurie. —Bon ! — Preſcrivez une émulſion rafraîchiſſante. — Le lit, les véſicatoires & le défaut d'alimens, conſtiperont le malade : -- un clyſtère dont le but véritable ſera de l'affoiblir encore davantage. Deux véſicatoires de plus à ſes bras. -- N'oubliez pas de fréquentes purgations. -- L'augmentation de douleur, l'inſomnie, la crainte occaſionneront des convulſions & peut-être le délire. -- Nouveaux véſicatoires aux gras de jambe «.

» Voilà de compte net cinq véſicatoires appliqués ; la fièvre ſurvient tout de bon. --- A merveille ! -- Il ne reſte plus qu'à appliquer des emplâtres aux pieds, & des véſicatoires à la tête. --- Si le malade meurt à la ſuite

de ce traitement, auquel il y a cinquante contre un à parier qu'il ne résistera pas; vous aurez fait pour lui tout ce qu'il falloit. --- Ses amis seront contens. --- Ils le pleureront, tout ira bien, personne ne sera blâmé, --- & vous aurez fait le docteur.

12.

*Sur le rob antisyphilitique de l'*AFFECTEUR; extrait du *Porte-feuille antivénérien* (*ci-devant pag.* 242.).

» M. l'Affecteur a annoncé & fait vendre un rob qu'il dit être un spécifique infaillible contre toutes les maladies vénériennes, même contre celles qui ont résisté au mercure; remède qu'il annonce ne pas contenir un atôme de mercure. Cependant l'expérience de plusieurs Médecins estimables, de tous les pays, dément cette audacieuse assertion; un grand nombre de malades, qui ont fait usage de son rob, ont eu beaucoup de peine à remédier à des salivations abondantes qui les tourmentoient nuit & jour: or, comme le mercure, ou ses préparations, sont les seuls

ſeuls remèdes qui aient l'étonnante propriété de faire ſaliver, on peut convaincre M. Laffecteur d'une *impoſture groſſière*, qu'il n'a ſans doute annoncée que pour faire valoir ſon rob. D'ailleurs, l'analyſe chymique a démontré ce que l'obſervation avoit déjà fait voir, que ſon remède contient du mercure. Si ſon rob, à raiſon du mercure qu'il contient, diminue & fait ceſſer, pour un temps, les accidens vénériens, il n'eſt pas moins vrai de dire qu'il eſt inſuffiſant pour la guériſon de ces maladies : témoins les malades qui ſe plaignent du peu de ſuccès de ſon uſage. On peut également reprocher à l'auteur de vendre beaucoup trop cher la bouteille d'un remède lourd, peſant, & qui fatigue l'eſtomac; puiſqu'il vend vingt-ſept livres ce qui ne lui coûte pas un écu. M. Laffecteur a pour concurrens, on pourroit même dire pour ſucceſſeur (car ces meſſieurs ne reſtent qu'un inſtant ſur la ſcène), un homme de qualité, beaucoup moins cher, auſſi a-t-il un plus grand nombre de partiſans«.

13.

Article communiqué sur le même sujet, par M. A.... Médecin.

» Je me suis assuré, par l'analyse chymique, qu'il n'entre pas un atôme de mercure dans la composition du rob du sieur Laffecteur; mais je suis persuadé qu'il emploie quelquefois ce minéral séparément; j'ai été à portée de voir sur le bureau de cet homme, dont je n'étois pas connu, du mercure en substance, des sels mercuriels de toute espèce, des collyres, des dissolutions métalliques, & autres drogues mercurielles dont il se sert au besoin «. Des malades nous ont assuré avoir fait usage d'autres antivénériens que le rob, conseillés & fournis par le sieur Laffecteur «.

» Sans pouvoir déterminer le nombre des drogues qui entrent dans la composition du rob, il m'a paru certain que l'anis, les roses musquées, les fleurs de bourrache, la salsepareille & la racine de *roseau des marais*, sont les seules substances actives de cette composition, dont la décoction de racine de roseau fait la base, & à laquelle les autres ne servent que pour la déguiser «.

» On pourra faire le rob de Laffecteur de la manière suivante, & l'on sera sûr d'en obtenir les mêmes effets que de celui qui coûte un louis la bouteille chez le marchand : Prenez salsepareille coupée par petits morceaux, une livre; racines de roseau de marais, une livre & demie; faites bouillir le tout dans une bassine avec huit pintes d'eau; retirez le vaisseau du feu, après quelques heures d'ébulition, décantez la liqueur. Versez la même quantité d'eau sur les racines, & faites bouillir de nouveau : mêlez ces deux décoctions, & faites-les bouillir jusqu'à la diminution de la moitié; ajoutez alors deux poignées de fleurs de bourrache, une demi-livre de roses musquées, & une once d'anis, que vous laisserez encore bouillir une demi-heure, passez ensuite la décoction & ajoutez-y quatre livres de miel, & cuisez à consistence de rob, vous aurez pour près de dix louis, prix courrant, de marchandise «.

Nous avons déjà parlé du rob (1786, *pag.* 541.) sans pouvoir lui donner notre suffrage; mais M. Laffecteur doit être bien dédommagé, & en même-temps bien reçonnoissant, des éloges qu'on n'hésite point

d'accorder à cette denrée dans le *Journal Polytype*. On ne célébreroit pas avec plus d'emphaſe le remède univerſel que l'on cherche en vain depuis près de vingt ſiècles. » Le *Rob antiſyphilitique*, eſt-il dit dans le cahier du premier décembre, eſt une découverte *rare*, d'autant plus *précieuſe* à l'humanité, que non-ſeulement elle arrête & détruit les ravages d'un mal affreux, & preſqu'univerſel; mais encore qu'il répare les maux que cauſent tous les jours l'ignorance & l'impéritie d'une multitude de charlatans qui, guidés par un intérêt ſordide, ſont devenus un des plus terribles fléaux de la ſociété «.

Ainſi l'auteur de ce prétendu remède ne peut être accuſé, ni d'*ignorance*, ni d'*impéritie*, quoiqu'il ne ſoit ni Médecin, ni Chirurgien; il n'eſt point non plus un *charlatan*, quoiqu'il faſſe myſtère de ſa drogue; ni *guidé par un intérêt ſordide*, quoiqu'il vende un louis ce qui ne lui coûte pas vingt ſols. & c'eſt le Journal Polytype qui eſt garant de ces aſſertions.

Certes, les charlatans ſont devenus un des plus terribles *fléaux de la ſociété*; les drogues qu'ils vendent ſont des poignards; mais qui

les enfonce dans le ſein des perſonnes crédules, ſi ce n'eſt les auteurs des journaux qui ſe haſardent à prôner des compoſitions qu'ils ne connoiſſent pas ?

14.

Sur la poudre de GODERNAUX ; extrait du *Porte-feuille antivénérien*, dont il a été queſtion *ci-devant, page* 242.

» Un remède qui guériroit toutes les eſpèces de maladies vénériennes, & qui, en même-temps n'exigeroit ni préparation, ni régime, qui permettroit de voyager en tout temps à pied comme à cheval, ſeroit ſans doute un remède digne de l'eſtime & de la confiance publique : tels ſont, ſelon M. le Chevalier, les avantages de ſon remède. Croyons-le ſur ſa parole ; mais remarquons que ſa poudre, dite de Godernaux, eſt connue depuis plus d'un demi-ſiècle, & décrite depuis plus long-temps dans les Pharmacopées. M. le Chevalier ne nous vend pas ſa poudre comme n'étant pas mercurielle, ce qui nous diſpenſe des frais de l'analyſe ; mais il s'approprie le travail d'autrui, & un prétendu

ſecret qu'il aura trouvé dans le premier ouvrage de l'art. Sa poudre, de plus, eſt, comme il l'annonce, très-portative, puiſqu'elle peut s'envoyer dans une lettre, à raiſon de quarante-huit ſous la priſe : il en conſeille vingt pour un traitement, ce qui ne fait qu'une dépenſe de quarante-huit à cinquante livres pour chaque malade. La poudre de Godernaux eſt donc de moitié moins chère que le remède de M. Laffecteur, preuve du grand déſintéreſſement du débitant moderne, qui, comme tous ſes confrères, en vantant ſon remède, décrie celui de M. Laffecteur, qui l'a précédé. Il peut ſans doute décrier le rob, & dire : je ne vends pas mon remède, je le donne ; n'eſt-ce pas le donner en effet, que de le vendre quarante-huit ſous la priſe ? Mais que dira M. le Chevalier du déſintéreſſement des Pharmaciens, qui ne le vendent que deux ſous la priſe aux maréchaux qui ont l'intention de brûler les chairs fongueuſes des ulcères qui ſurviennent aux jambes des chevaux «.

» Qu'il nous ſeroit agréable de ne pouvoir reprocher aux marchands de la poudre de Godernaux qu'un bénéfice uſuraire de quarante-ſept livres douze ſous par malade ! Mais pouvons-nous nous condamner

au ſilence, quand nous voyons les entrailles les plus robuſtes s'émouvoir, les meilleurs eſtomacs entrer en convulſion, les poumons s'agiter vivement, exprimer du ſang, s'ulcérer, & les perſonnes du meilleur tempérament tomber en défaillance pour s'être trop crédulement livrées aux vaines promeſſes d'un militaire courageux, qui traite ſans doute les malades comme il a coutume de traiter les ennemis de ſa patrie, & qui fait vendre, contre les maladies vénériennes, un cauſtique violent, un précipité mercuriel, un vrai *poiſon*, &c. «.

» Un jeune homme de vingt ans, doué de la plus heureuſe conſtitution, ſe trouve affecté d'un poulain & de deux chancres ſur la verge. Il a recours à la poudre dite de Godernaux, & en prend ſelon l'imprimé qui l'accompagne, une priſe tous les jours. Demi-heure après avoir avalé la premiere, il vomit avec effort; deux verrées d'eau fraîche, qu'il avale, font cependant ceſſer le vomiſſement. Il en prend une ſeconde priſe : même effet; vomiſſement plus opiniâtre, coliques douloureuſes & dévoiement qui dure tout le jour. Il perſévère encore, & avale la troiſième priſe : accroiſſement de tous les accidens, te-

nefme, douleur dans tous les membres, gonflement de la main gauche, infomnie ; dix bains & autant de pots de petit lait, ont à peine fuffi pour calmer les accidens, avant que de pouvoir commencer le traitement antivénérien «.

» Un coëffeur d'une conftitution bilieufe, âgé de trente-cinq ans, éprouvoit, depuis deux mois, des dartres véroliques, fuite d'une maladie fyphilitique répercutée ; dartres qui n'avoient point cédé à cinq bouteilles du rob de Laffecteur. *Confeillé* de prendre les poudres de Godernaux, il en prend pendant une femaine environ. Une toux sèche, fréquente, une difficulté de refpirer, un léger, mais fréquent crachement de fang, le forcent de ceffer leur ufage ; mais il s'y prend trop tard, la phthifie eft déjà confirmée, & il périt de cette cruelle maladie «.

» Une cuifinière, graffe, robufte, âgée de vingt-fept ans, éprouve des chancres aux parties naturelles ; pour s'en guérir, elle a recours à la poudre *meurtrière* de Godernaux : à la cinquième prife, elle refte fans connoiffance, éprouve des coliques affreufes, des torfions de membres, une toux fèche, opiniâtre ; fa peau eft plombée, livide, comme

chez ceux qui ont avalé du poiſon. Elle reſte pendant trois jours dans un état déplorable, qui ne s'améliore que par l'uſage des bains & des incraſſans en boiſſons : elle n'a pu reprendre ſa fraîcheur ni ſa forte conſtitution depuis plus de huit mois du moment de ſon accident. Il eſt reſté une petite toux ſèche, & des maux de poitrine que rien ne ſauroit entièrement calmer «.

» Une couturière de quarante-deux ans, après huit priſes de ce remède, eſt tombée dans le maraſme & la phthiſie, accompagnés d'un dévoiement que rien n'a pu faire ceſſer : elle eſt morte après neuf mois de ſouffrances «.

Une veuve de trente-deux ans environ, d'une bonne conſtitution, avoit depuis deux ans une gonorrhée, qui étoit la ſuite des excès de débauche en tout genre : elle a recours à la poudre de Godernaux, qui lui procure une inflammation d'eſtomac, dont elle a ſouffert cruellement pendant onze jours; malgré tous les ſoins, elle a conſervé des foibleſſes d'eſtomac qui gênent les fonctions de ce viſcère «.

Nous ne finirions pas ſi nous voulions pré-

ſenter le tableau des accidens occaſionnés par cette poudre. *Voyez* 1786, *pag.* 538.

» Excepté ceux qui la débitent, perſonne, à notre connoiſſance, ne s'en loue «.

15.

Sur le même ſujet : extrait de l'*avis aux gens de mer ſur leur ſanté. Ci-devant pag.* 129.

» Je ne dois pas non plus paſſer ſous ſilence une poudre qu'on vend ſous le nom de *Godernaux*, & qui n'eſt qu'une combinaiſon du ſel marin avec l'acide vitriolique, ou du *précipité blanc*. Ce remède donné ſous forme ſèche, peut produire les plus dangereux effets. J'en ai été moi-même témoin pluſieurs fois. Une femme que je connois, ſaliva pendant quinze jours après en avoir pris une ſeule doſe. -- J'ai mêlé ſur ma main une priſe de la poudre de Godernaux avec du miel, au moyen d'une ſpatule d'argent, les globules de mercure ſe ſéparèrent & s'attachèrent à l'argent «.

16.

Nouvelle manière d'administrer le ſublimé corroſif *dans la maladie vénérienne* ; par M. MAURAN, auteur de l'ouvrage annoncé *ci-devant pag.* 129.

Pour commencer à établir la confiance que ſon remède lui paroît mériter, M. Mauran exagère l'efficacité de la *liqueur de Vanſwiéten*, au point d'oſer dire qu'on n'a tâché de la rendre ſuſpecte, que parce qu'elle offre la méthode curative la plus expéditive & la moins coûteuſe. Il ajoute qu'il a découvert un moyen merveilleux d'adoucir avec l'ether vitriolique, l'opération de ce remède, qui, malgré l'éloge outré qu'il a reçu d'abord, avoit donc, aux yeux mêmes de l'hiſtorien, un beſoin évident d'être adouci. Ainſi il paroît que l'auteur de cette découverte a un ſervice eſſentiel à rendre à l'humanité, mais il s'en réſerve le ſecret à raiſon ſans doute du profit qu'il eſpère d'en retirer.

17.

Remèdes antivénériens de M. ANDRIEU.

Au lieu d'un ſpécifique dont ſe contentent ordinairement les hommes qui promettent de guérir, celui-ci en annonce ſept d'un coup. L'eſpèce humaine n'a peut-être jamais eſſuyé une exploſion de ſources de maux plus terrible; on n'a peut-être jamais mis dans les mains du Public une affiche auſſi dangereuſe, auſſi criminelle que la brochure dans laquelle on annonce ces prétendus remèdes: elle eſt intitulée » *Agenda antyſiphilitique, pour connoître & bien guérir les maladies vénériennes, ſans* équivoque *& ſans violence. Maladies d'autant plus fâcheuſes qu'elles ſont très-*étendues *aujourd'hui, ſouvent cachées, méconnues, ou mal guéries, & par cela même exiſtantes à l'inſçu des perſonnes qu'elles affectent :* notamment dans le mariage «.

» Le devoir de notre *état*, dit l'auteur, l'amour de *l'humanité*, celui du *bien public*, nous ont engagés ci-devant à publier un ouvrage étendu, dans lequel nous avons mis

ſous les yeux des citoyens, l'incertitude, l'abus & les dangers de ces remèdes *publics*, adminiſtrés ſans méthode & ſans art«. Or, un de ceux-ci n'eſt pas public dans les avis de M. ANDRIEU, c'eſt la poudre unique de GODERNAUX, dont nous avons parlé (1785, *pag.* 161), dont la recette eſt dans le même volume (*pag.* 166), dont nous avons vu les effets pernicieux (1786, *pag.* 538), & ci-dev. pag. 509 & ſuiv. La témérité de certaines gens eſt incroyable! L'impudence de ceux qui intitulent le précipité blanc, » *poudre anti-vénérienne* efficace, adoptée par les rois de France & d'Angleterre pour traiter les troupes en marche & dans les garniſons«, & qui avertiſſent qu'ils s'en réſervent le ſecret, ne l'eſt pas moins.

Peut-on ne pas être ému d'indignation de voir dans les mains du public un livret qui avertit » que preſque toutes les maladies auxquelles les hommes ſont ſujets, procèdent de cauſe vénérienne, & qu'elles n'exiſtent que parce qu'elles ont été traitées en vain par des remèdes actifs & divers, d'après l'avis de pluſieurs perſonnes de l'art, *réputées* célèbres«? A quels dangers cet avertiſſement

n'expoſe-t-il pas les malades crédules qui verront dans le livret de M. Andrieu, la plupart des noms des maladies entaſſés à côté de l'affirmation d'un homme qui ſe dit Médecin, & qui prétend qu'elles ſont toutes des ſymptômes de vérole ? Que deviendront ſur-tout les femmes délicates, *accablées*, *vexées* de fleurs blanches, de coliques, de picotemens dans les ſeins, de *ſtérilité abſolue*, ou de *fauſſes couches* ſpontanées, ſi elles ſont attirées dans le piége groſſier qu'on leur tend, & ſi elles ſe livrent au prétendu remède *non public* qu'on les force pour ainſi dire d'acheter, au moyen de l'épouvante qu'on leur jette dans l'ame ? Que deviendront-elles hélas! ſi elles ont recours à cet homme, avant d'avoir appris que l'objet de leurs eſpérances, & l'agent qui aſſouvit ſa cupidité, eſt un poiſon ?

18.

Eau d'Or.

Dor eſt le nom du particulier qui vend cette liqueur ; c'eſt de l'eau pure, dans laquelle il infuſe tantôt un peu d'alun, tantôt du ſel ſedatif d'Homberg, tantôt de l'émétique, & qu'il donne très-ſouvent ſans aucun mélange. Il avoit, à Rochefort, au-deſſus du grenier où il étoit logé, près du port, un grand entonnoir deſtiné à recevoir la pluie ; le tuyau communiquoit à ſon petit appartement, & il en rempliſſoit des bouteilles, de chacunes deſquelles il tiroit douze livres. Ce ſtratagéme groſſier ſuffiſoit pour le faire vivre aux dépens de quelques petites-maitreſſes, & de quelques officiers, qui portoient la crédulité juſqu'à embarquer l'eau d'or comme un véritable antidote, & comme un remède univerſel.

Un jour, un honnête citoyen de Rochefort alla conſulter Dor pour un de ſes enfans à qui il ſoupçonnoit des vers. » -- Cé n'éſt rien, répondit lé jongleur gaſcon, jé vous vendérai dé mon eau «. Il lui en fit prendre en effet pour ſon demi-louis, & il lui recom-

manda d'en mettre une cuillerée ou deux dans une demi-bouteille d'eau commune que le malade devoit boire dans la journée. Le père répéta chez lui cette consultation, & alla à ses affaires; mais qu'elle fut sa surprise en rentrant, de voir que, par un mal entendu, le malade avoit avalé l'eau de *Dor* pure & entière au lieu de celle qui avoit été préparée avec une cuillerée ou deux seulement du spécifique. Il accourrut tout essoufflé chez son Esculape, & il le supplia de venir sauver la vie à son enfant qui alloit sans doute expirer dans des coliques épouvantables, puisqu'il avoit pris une pleine bouteille d'une drogue dont il ne lui falloit qu'une très-petite dose délayée dans de l'eau. Mais Dor le rassura en lui disant: » Né craignéz rien; mon eau né fait point dé mal; jé vous en vendérai dé l'autre «. Le citoyen outré d'avoir été pris pour duppe par un homme qui vendoit si cher un remède qu'on pouvoit prendre indifféremment à grande ou à petite dose, maltraita le charlatan, & se fit rendre son argent.

On a lu ce qui suit dans un papier public du mois de Mars dernier:

» M. le Maréchal *de Biron* se trouva beau-

coup mieux pendant les premiers jours qu'il prit l'eau du ſieur *Dor* : cet empirique eſt un ancien ſoldat qui ne veut pas dire de qui il tient ſon ſecret. Après l'analyſe la plus ſcrupuleuſe de cette eau, les Chymiſtes n'ont trouvé d'autre réſidu que celui que donne l'eau de puits; ainſi le nouveau ſpécifique n'eſt peut-être que de l'eau commune ou de la roſée. Tant mieux ſi ce n'eſt que cela. Il triomphoit déjà, lorſque les plaies des jambes de M. le Maréchal de Biron, s'étant fermées, l'humeur remonte, la poitrine s'engorge, la tête s'embarraſſe. Dans cette criſe les domeſtiques de M. le Maréchal prennent le charlatan par les épaules, & le jettent dans la rue; les Chirurgiens ordinaires ſont appelés, & ſans employer les véſicatoires, ils ſont parvenus à attirer l'humeur aux jambes, en ſorte que M. le Maréchal a été encore ſauvé comme par miracle «.

L'analyſe de l'eau d'or par M. CROHARÉ, Pharmacien à Paris, publiée dans la Gazette de Santé de la XVIe. ſemaine, » démontre invinciblement que le ſieur Dor ne prend d'autres peines, d'autres ſoins, en un mot que la ſeule préparation qu'il fait à ſon eau, conſiſte à remplir des bouteilles à une fontaine «.

JONGLERIES MÉDICALES.

19.

Du Bala ou Magnétisme animal reproduit en Amérique : extrait d'un arrêt du Conseil du Cap-Saint-Domingue, du 16 Mai, publié dans le *Journal de Paris*, *du 15 Septembre.*

Le Magnétisme, persécuté par la malice obstinée des savans d'Europe, avoit trouvé en Amérique des esprits plus disposés à recevoir ses merveilles. Accueilli d'abord à Saint-Domingue par la curiosité, il s'étoit vû bientôt négligé par le plus grand nombre des Blancs qui n'y avoient pas trouvé un moyen de multiplier les cannes de sucre ni de perfectionner l'indigo ; mais il avoit été plus heureux parmi les Noirs ; ils y trouvoient ce merveilleux qui plaît aux imaginations fortes & aux raisons foibles. Les Colons ont entrevu dans les suites de cet amusement de grands inconvéniens ; le Conseil Souverain du Cap en a jugé de même, & en conséquence a rendu un arrêt *qui défend aux gens*

de couleur l'exercice du Magnétiſme. Ainſi voilà ce pauvre Magnétiſme perſécuté dans les deux mondes ; honneur dont les plus grandes découvertes n'ont pu juſqu'ici réclamer que la moitié.

» Vu par le Conſeil la remontrance du Procureur général du Roi, (M. *François de Neufchateau*) contenant qu'il ne peut différer plus long-temps de rendre compte aux Magiſtrats d'un déſordre nouveau qui règne dans quelques quartiers du reſſort de la Cour, & qui, foible dans ſa naiſſance & bizarre dans ſon eſpèce, mais rapide dans ſes progrès & allarmant dans ſes ſuites, ſeroit dans peu de temps un de ces maux terribles qu'il eſt dangereux d'attaquer & impoſſible de guérir, ſi l'on ne ſe hâtoit d'en extirper le germe tandis qu'il en eſt temps encore. . . . . Il ſeroit du plus grand danger, dans cette Colonie, de laiſſer dans les mains des Nègres, épris du merveilleux, un inſtrument que la Phyſique ne remue elle-même qu'avec précaution, & dont l'abus eſt ſi facile & ſi propre aux tours des Gouglans, communs parmi les Nègres & vénérables à leurs yeux, comme ils le ſont toujours par la crédulité des peuples ignorans, même

pour bien des têtes foibles parmi les peuples éclairés.

» Le quartier de la Marmelade eſt actuellement le théâtre des faux prodiges de ce prétendu Magnétiſme ; les Nègres s'y raſſemblent la nuit en des lieux écartés, & ce qui eſt plus illicite, en troupes très-nombreuſes. L'Opérateur miraculeux ſe fait préſenter dans ce cercle les ſujets qui demandent à ſubir ſon pouvoir. Il ne ſe borne pas à les magnétiſer, ſuivant l'acception moderne de ce mot. Après que le Magicien leur a cauſé de la ſtupeur ou des convulſions, mêlant le ſacré au profane, il ſe fait apporter de l'eau bénite, qu'il prétend néceſſaire pour déſenſorceler ceux qu'il a mis en criſe ; & quand l'aſſemblée circulaire a bien joui de ce ſpectacle, on fait une collecte au profit de l'homme étonnant qui a produit tant de merveilles.

. . . .

» Les Gérants honnêtes & fermes, qui veillent avec ſoin ſur la police intérieure des habitations, ſavent bien que les règlemens prononcent une amende contre ceux qui tolèrent de telles aſſemblées ; mais s'ils ne veulent pas s'expoſer à l'amende, ils riſquent un plus grand déſordre : ils ont à redouter que

la confuſion ne règne dans leurs atteliers, & que le marronnage ne leur enlève juſqu'aux chefs ; tant les Nègres eſclaves ſont fâchés qu'on les prive de la diſtraction qu'ils cherchent dans leurs aſſemblées. . . . . .

. . . .

» C'eſt donc l'occaſion de rappeller les loix ſur les aſſemblées illicites, & d'appliquer aux charlatans du magnétiſme ou du *bala* (nom ſous lequel le magnétiſme eſt déguiſé par les Nègres), les diſpoſitions des règlemens rendus en de pareilles circonſtances «.

» A CES CAUSES ; &c. la Cour . . . . . fait très-expreſſes défenſes à tous Nègres ou Mulâtres de pratiquer & exercer le magnétiſme ou le *bala*, ſous peine d'être pourſuivis extraordinairement & punis, pour la première fois, de trois ans de galère, comme profanateurs, charlatans & moteurs d'aſſemblées & attroupemens défendus par les Ordonnances, & ſous de plus grandes peines en cas de récidive «.

20.

Reſtant ſur le ſomnambuliſme magnétique ; extrait d'une brochure intitulée *Eſſai ſur la Théorie*, &c. par M. T. D. M. voyez 1786, *pag.* 550.

Le *Fabuliſte* qui a imaginé de repeupler la terre après le déluge par un héros & ſa femme, en leur faiſant jetter, par derrière, des pierres qui ſe changeoient auſſi-tôt en hommes, & le *Meſmérien* qui a découvert l'art de connoître & de guérir les maladies, en tirant ſes lumières ſur ce ſujet de gens qui dorment, ne ſont pas moins admirables l'un que l'autre. Depuis qu'un ſavant s'eſt exercé dans la plus volumineuſe de nos compilations ſur les anecdotes d'un ou deux ſomnambules, & que l'autorité du gros livre a fait germer de belles idées là-deſſus dans quelques têtes, ne craint-on pas que les livres où cette brillante invention eſt conſignée, ne tombent entre les mains des hommes dans une douzaine de ſiècles, & qu'ils croient, que nous avons habité le pays des fables & des enchantemens ? Gémiſſons donc d'avance ſur l'erreur de la poſtérité qui lira *l'Eſſai ſur la Théorie du*

Somnambulisme magnétique, puisque nous sommes forcés de n'y trouver rien de plus naturel que dans les *Métamorphoses d'Ovide*, ni de plus vrai que dans les Contes de la *Bibliothèque Bleue*, & dans l'article *Somnambule* de l'*Encyclopédie*.

C'est pourtant sérieusement que l'auteur de cette brochure raconte comment il commença » à magnétiser une fille de 21 ans, qui étoit, dit-il, poumonique consommée, --- (comment) il eut la satisfaction de voir cette jeune personne tomber en somnambulisme, --- (comment) cet état ne l'alarma point, (parce qu'il avoit présentes à l'esprit les instructions des Journaux de Buzancy), --- (& comment) il mit à profit cet état précieux, d'où il tira le soulagement & la guérison de la malade «.

--- » Je la questionnai, ajoute l'auteur, sur les causes de sa maladie, sur son état intérieur, sur les remèdes qu'elle jugeoit lui être nécessaires, enfin sur l'époque de sa guérison. Elle répondit peu de choses à ces questions, & ces quatre premiers sommeils ne furent pas assez parfaits pour lui donner la connoissance de son état intérieur ni de la pressensation de son état futur; mais le cinquième jour (4 avril) les nerfs *saturés de*

fluide étant devenus plus irritables, & le ſens intérieur ayant acquis plus de développement, ma malade fut en état de répondre à toutes mes queſtions «.

» Ma principale maladie, me dit-elle alors, eſt la ſuppreſſion de mes règles; dès qu'elles auront repris leur cours, je ſerai guérie; la nature travaillera pour cela à deux repriſes: les 7, 8 & 9, les 27, 28 & 29 de ce mois; mais ce ſera inutilement. J'aurai toutes les incommodités intérieures qui accompagnent ordinairement ce travail de la nature. --- Des coliques, des maux de cœur, &c. ce ſera ſans fruit; mais le 15 mai à *huit heures & demie du ſoir*, mes règles couleront & je pourrai dès lors me regarder comme guérie «.

» Toutes ces annonces ſe ſont effectuées à la lettre, reprend l'auteur, j'avois pris pour vérifier, ſur-tout l'époque du 15 mai, toutes les précautions néceſſaires L'apparition des règles fut conſtatée à l'inſtant par trois femmes dont j'étois sûr, & ce fut à huit heures vingt-trois minutes à ma montre, & à huit heures & un quart, on s'étoit aſſuré qu'elles n'avoient pas paru «.

» Dans le cours du traitement de made-
moiſelle

moiſelle N.... il ſurvint un accident aſſez curieux : à meſure qu'elle put mieux *voir dans ſon intérieur*, elle y découvrit la première cauſe de tous les maux qu'elle avoit éprouvés depuis près de cinq ans ; cauſe que, ni elle ni les Médecins n'avoient jamais ſoupçonnée. --- Un jour que je l'avois endormie comme à l'ordinaire, & qu'allarmé de la voir cracher continuellement le pus, je l'exhortois à examiner encore avec plus d'attention ſi la poitrine n'étoit point ulcérée. --- Non, me dit-elle, après quelques momens de réflexion, non, ma poitrine n'eſt point attaquée ; elle eſt foible ; elle l'a toujours été ; mais elle n'eſt point malade ; ce pus que je crache n'en vient pas ; il vient de mon goſier ; & j'en *apperçois* la cauſe aujourd'hui pour la première fois «.

» Je *vois dans mon eſtomac*, continua-t-elle, un ver monſtrueux qui me ronge depuis cinq ans ; c'eſt lui qui, remontant à mon goſier, le pique, l'ulcère & me fait touſſer & cracher le pus que ces ulcères ont amaſſé ; je crois que c'eſt auſſi ce ver qui a été la principale cauſe de la ſuppreſſion de mes règles. -- Ma malade me fit alors la deſcription de ce ver, comme elle auroit pu faire

s'il eût été actuellement devant ses yeux, & sur ce qu'elle me dit, il me fut facile de reconnoître l'espèce de ver connu des Médecins sous le nom de *solium*. —— Elle le dépeignit parfaitement & dans ses moindres parties, & je suis bien assuré qu'étant éveillée, elle n'en avoit jamais eu la moindre connoissance «.

--- » Ma malade se trouvoit avoir le genre nerveux si irritable, que, dès le premier jour où elle fut somnambule, elle put *voir très-distinctement* le fluide. Ce fùt elle qui m'en fit appercevoir.... J'avois la tête baissée devant son estomac, tandis que je la magnétisois sur les genoux. Vos cheveux, me dit-elle en me repoussant vivèment, me paroissent être autant de fils d'or brillans, qui me chargent trop & me fatiguent lorsque vous approchez votre tête J'ai cependant le plus grand plaisir à les voir, & c'est un fort beau spectacle. --- Je lui présentai pour lors une baguette ordinaire d'acier; elle en vit sortir le fluide comme une couronne d'or pétillant d'étincelles brillantes. Je quittai la baguette, & lui présentai seulement mon pouce; elle en vit également sortir le fluide, mais en moindre quantité «.

» *Sachez vouloir*: dit M. Meſmer, *croyez & voulez*, dit l'auteur des mémoires de *Buzancy*. Ces mots expriment tout. Touchez un malade avec la confiance que donne la certitude de le ſoulager, avec cette aſſurance que doit vous inſpirer ce ſentiment de votre propre force, & ne veuillez vous ſervir de votre ſupériorité que pour ſervir le vœu de la nature & de l'humanité, en ſoulageant les maux de votre ſemblable : c'eſt lorſque vous ſerez dans ces diſpoſitions que vous pourrez compter ſur de ſalutaires effets; c'eſt alors que votre *volonté deviendra en vous un agent* vraiment phyſique, *auquel obéira* toujours l'être paſſif & ſouffrant ſur lequel vous en dirigerez l'action «.

» Tous ces faits, j'en conviens, ſont *étonnans*, *merveilleux*, mais ils n'en ſont pas moins vrais pour cela, & déja les expériences ſe multiplient; elles ſe répètent dans toutes les parties du royaume; bientôt les miracles du ſomnambuliſme magnétique ſeront devenus ſi communs qu'il ſera *honteux* de les ignorer & *abſurde de vouloir les nier*. On recherchera avec ardeur les ſomnambules; non plus ſimplement par curioſité, mais par intérêt perſonnel & pour le bien de l'humanité. Il eſt

très-rare qu'un malade, en cet état, ne *voie* pas dans son intérieur *la cause de son mal* & n'en *indique* pas *le remède.* On employera donc toute la force du magnétisme à faire tomber, autant qu'il sera possible, tous les malades dans l'état de somnambulisme, & l'on cherchera dans eux-mêmes leur propre soulagement ; ce somnambule touchera un grand nombre de malades, & du moment qu'il sera mis en communication avec eux, il *verra leur intérieur* comme il voit le sien ; il connoîtra leurs maladies ; il en indiquera les remèdes, & quoique machinalement, *il appliquera ces remèdes* avec bien plus de certitude que ne pourroit faire le meilleur Médecin «.

» --- Ma malade, comme tous les somnambules que j'ai, avoit, pendant ses sommeils, les yeux fermés exactement : ils l'étoient même au point que lorsqu'elle se réveilloit, elle ne pouvoit les ouvrir seule, & que j'étois obligé de l'aider à les ouvrir. ---Mais comment, chez elle, se faisoit la vision? Etoit-ce par les yeux, quoique bien clos? & ce fluide, par son extrême subtilité, pénétroit-il la paupière pour faire sur la rétine & sur le nerf optique, rendu irritable, la

même impreſſion qu'il auroit fait dans l'état de veille «.

---» C'étoit ainſi du moins que je tâchois de me rendre raiſon de ce phénomène, lorſqu'un jour, ayant prié ma malade d'examiner avec attention une drogue en poudre que je lui préſentois, & de m'en dire ſon avis, je la vis faire machinalement deux portions de cette poudre; elle en mit moitié dans chaque main, puis elle approcha une de ses mains tout contre le *creux de ſon eſtomac*; elle éloigna l'autre horiſontalement & de toute la longueur de ſon bras; tournant en même-temps la tête du côté oppoſé, avec l'air d'attention de quelqu'un qui examine, j'obſervai que de temps en temps elle remuoit avec ſon pouce la poudre qui étoit dans la main devant le creux de l'eſtomac, comme *pour mieux la voir;* enfin, après quelques inſtans d'examen, elle me dit ſon avis ſur cette poudre. Je lui témoignai ma ſurpriſe ſur cette manière de regarder les objets : elle me répondit alors, ſans héſiter, je ne vois pas par les yeux; c'eſt par là que je vois, (montrant ſon eſtomac) «.

—» Le ſomnambuliſme magnétique ceſſe dès que le malade eſt guéri. Je ris, diſoit

le malade de Buzancy, à ſon magnétiſeur; lorſque je ſonge aux efforts que vous ferez inutilement demain pour m'endormir. Vous n'y parviendrez point, parce que je ſerai guéri. —De même, lorſque la guériſon approche, on remarque un changement ſenſible & gradué dans les ſommeils des malades, qui deviennent plus imparfaits chaque jour, à proportion que la maladie diminue. La bonté, la force de ces ſommeils, eſt la *meſure de la maladie ;* & les variations qu'on trouve dans ces ſommeils, déſignent celles qui ſe font dans l'état du malade «.

— » Seroit ce avancer trop, d'après cette expérience, que de dire que la plupart des tranſports au cerveau ſont des ſomnambuliſmes commencés, & que ces criſes ſymptomatiques qui nous allarment, pourroient devenir, au moyen du magnétiſme, des criſes utiles & ſalutaires ? -- L'obſervation ſuivante ſemble confirmer mon opinion. Cette obſervation intéreſſante & non ſuſpecte eſt rapportée dans l'*Hiſtoire des Maladies Epidémiques de* 1746, par M. MALOUIN, Médecin à Paris. » --Les malades » tomboient dans le délire, leur délire avoit » cela de particulier ; c'eſt que ces malades

» (c'étoit des femmes) étant interrogées, ré-
» pondoient juste aux demandes qu'on leur
» faisoit, & elles déraisonnoient aussi-tôt qu'on
» cessoit de leur parler. (Voyez les Mémoires
» de l'Académie, année 1746) «.

-- » J'ai eu beaucoup d'autres occasions de reconnoître la sûreté de cet instinct, qui désigne aux somnambules, sans jamais les tromper, tout ce qui peut leur être nuisible ou nécessaire. -- Une fois entr'autres mademoiselle N... ayant, à ma prière, touché un malade dont elle détailla très-exactement la maladie, elle lui ordonna un remède dans lequel devoit entrer une plante qu'elle nomma, mais que je ne connoissois point. Je fis chercher cette plante; mais dans la crainte qu'on ne se fût trompé, je la présentai quelques jours après à ma malade pendant son sommeil; elle prit la plante, l'approcha de son estomac, &, quoique je ne lui eusse fait absolument d'autres questions, que pour lui demander si elle connoissoit cette plante, elle me dit : c'est ce qu'il faut faire prendre à N.... cela lui feroit beaucoup de bien «.

On voit du moins par cet exposé que la crédulité & la franchise de l'auteur nous dif-

penſent d'aucun commentaire ſur les phénomènes qu'il raconte.

Le *journal du traitement de la demoiſelle N.* par le même auteur, qui a paru depuis, doit jetter dans le plus grand étonnement. ceux qui réfléchiront ſur la perte du temps & ſur l'inutilité du travail que cet ouvrage a exigé. C'eſt le balon plein d'air auquel *Voltaire* comparoît quelques écrits de ſon temps : après avoir joué avec ces ſortes de machines, un coup d'épingle fait évaporer tout ce qu'elles contiennent.

21.

Sur l'art de faire à volonté des enfans du ſexe que l'on déſire, par un Muſicien allemand, nommé HENCKE.

Cette jonglerie eſt conſignée dans un ouvrage allemand qui vient de paroître, intitulé *le Secret de la Nature entièrement dévoilé*, *ſoit dans l'œuvre de la génération*, *ſoit par rapport au choix arbitraire du ſexe des enfans*, par Jean-Chrétien HENCKE, organiſte de l'Egliſe de Saint-Martin à *Hildesheim* : le lucre du jongleur eſt borné juſqu'à pré-

ſent à la ſouſcription qui a été faite pour l'impreſſion, & qui, ſi l'on s'en rapporte à la liſte des ſouſcripteurs publiée à la tête de l'ouvrage, ne laiſſe pas d'être conſidérable.

Le muſicien réfute d'abord, comme de raiſon, pluſieurs ſyſtêmes connus ſur la génération, puiſqu'ils diffèrent du ſien, & pour en créer un de ſa façon, il croit y avoir réuſſi en remettant ſur la ſcène l'antique & très-antique opinion, un peu rajuſtée, que chacun des deux teſticules contiendroit une ſemence différente; le droit ſeroit deſtiné à la fécondation des œufs mâles, & le gauche pour les femelles; les œufs mâles ſont tous dans l'ovaire droit, & les œufs femelles dans le gauche. Or l'eſſentiel eſt que l'auteur aſſure & certifie avoir » conſtaté cette doctrine par une foule d'expériences faites ſur des animaux, comme chiens, cochons, lapins, &c. ſelon qu'il a privé le mâle de l'un ou de l'autre teſticule, ou bien la femelle de l'ovaire droit ou du gauche: jamais, dit-il, le fait n'a manqué, & les animaux ainſi mutilés ont conſtamment donné des petits toujours mâles ou toujours femelles. Il a fait couvrir une chienne, qui avoit ſubi l'opéra-

tion, par des chiens de différentes races, mais entiers; elle a donné des petits de différentes races, mais toujours du même ſexe; & ainſi des autres «.

Si l'on s'aviſoit de former contre l'opinion de M. Hencke quelques-unes des mille objections qui détruiſent ſon ſyſtême, & que ces objections portâſſent ſur des obſervations, il y a répondu d'avance par un moyen bien ſimple; c'eſt de nier les faits qu'on lui oppoſe & de prétendre excluſivement en être cru par ſa parole. Quelques-unes de ces négations ne ſont pas très-honnêtes : par exemple, il viendra à l'idée de cent perſonnes de lui objecter les cas où des hommes privés par accident de l'un des teſticules, n'ont pas laiſſé d'avoir enſuite des enfans de l'un & de l'autre ſexe. Pour ſe tirer de là, M. Hencke aime mieux faire une injure aux femmes, que de faillir dans ſon opinion; en conſéquence, il rejette ces évènemens ſur l'infidélité des femmes, qu'il dit être auſſi fort à la mode en Allemagne.

Quant à la ſeconde découverte, qui concerne le choix arbitraire du ſexe des enfans, tout le mérite en appartient à M. Hencke, du moins autant que nous pouvons ſavoir.

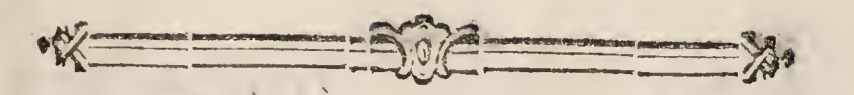
Selon lui, l'émiſſion ne ſe fait que de celle des deux glandes ſpermatiques dont le teſticule ſe trouve élevé pendant l'action. D'après cette aſſertion, l'auteur donne des règles pour que l'émiſſion ſe faſſe de l'une ou de l'autre glande à volonté, & de-là la faculté de choiſir le ſexe de l'enfant qui doit naître. Veut-on avoir un garçon? Le père doit ſe placer de façon qu'il lève le genou droit le premier, &c. &c. S'agit-il d'une fille? naturellement il faut obſerver le contraire; on le devine. M. Hencke ne néglige pas ceux que la nature a favoriſés de trois ou de quatre teſticules, & il leur preſcrit des règles particulières. -- Du reſte il n'oublie pas non plus de ſe munir d'avance contre tous les reproches que pourroit lui attirer le mauvais ſuccès des expériences; ſur-tout il fait la proteſtation la plus ſolemnelle contre celles des maris trop jeunes, trop ardens, trop peu attentifs, & qui n'ont pas le ſang froid & la gravité néceſſaires dans le moment critique, &c. » Quant à ces gens, s'écrie-t-il, qui ne ſavent point ſe modérer, que la précipitation égare, & à qui l'impulſion génératrice fait perdre toute réflexion, toute at-

tention, qu'ils ſachent que je n'écris point pour eux, mais ſeulement pour les époux chaſtes, &c. «

22.

Médecine des urines du ſieur ALGARON.

On lit ſur un placard ſuſpendu à une petite porte d'une allée étroite, dans la *rue des Boucheries*, fauxbourg Saint Germain, en gros caractères moulés : » Domicile du Sieur Algaron Experts pour la connoiſſance des maladies par l'inſpecsions des urine «. On entre ; on monte ; on fait voir l'urine du malade ; on écoute quelques diſcours qui reſſemblent a de la Médecine, parce qu'on ne les entend pas ; on emporte quelques drogues & on laiſſe ſon argent. Dans une ville de province, le ſieur Algaron réuſſiroit difficilement ; mais à Paris le peuple a auſſi ſes jongleurs ; & ils méritent peut-être la préférence ſur ceux des grands.



TABLE

DES matières contenues dans ce Volume:

AUTEURS MODERNES dont la plupart ſont vivans.

MALADIES.

Maladies

REMÉDES.

F I N.



